

HOMÉLIES,

DISCOURS ET LETTRES

CHOISIS

DE S. JEAN CHRYSOSTÔME.

TOME III.

DE LIMPRIMERIE DE LOUIS PERRIN,

GRANDE RUE MERCIÈRE, N.° 49, A LYON.

HOMÉLIES,
DISCOURS ET LETTRES
CHOISIS

DE

S. JEAN CHRYSOSTÔME,

AVEC DES EXTRAITS TIRÉS DE SES OUVRAGES,
SUR DIVERS SUJETS;

TRADUITS

PAR M. L'ABBÉ AUGER,

VICAIRE-GÉNÉRAL DU DIOCÈSE DE LESCAR,
MEMBRE DE L'ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES DE PARIS
ET DE CELLE DE ROUEN.

NOUVELLE ÉDITION,
REVUE ET CORRIGÉE.

Tome Troisième.



À LYON,

CHEZ F.çois GUYOT, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

GRANDE RUE MERCIÈRE, N.° 39,

AUX TROIS VERTUS THÉOLOGALES.

1826.


THE INSTITUTE OF MEDIAEVAL STUDIES
ST. MICHAEL'S
COLLEGE
LIBRARY

****

PANÉGYRIQUES ET MYSTÈRES

CHOISIS

DE S. JEAN CHRYSOSTÔME.

SOMMAIRE

DE L'ÉLOGE DE SAINT MÉLÈCE.

Saint Mélèce, dont saint Jean Chrysostôme fait ici l'éloge, originaire de Mélitine, ville de la Petite-Arménie, étoit un homme irrépréhensible, juste, sincère, craignant Dieu, et d'une douceur admirable. Il fut élu d'abord évêque de Sébaste; mais il ne resta pas long-temps sur ce siége : il fut obligé de le quitter et de se retirer à Bérée, d'où il fut appelé à Antioche, et mis sur le siége de cette ville du consentement des ariens et des orthodoxes. Ayant défendu avec zèle la doctrine catholique, il ne tarda pas à être déposé par les ariens, qui le firent reléguer en Arménie par l'empereur Constance. Après la mort de ce prince, un évêque catholique étant allé à Antioche, y ordonna Paulin. Cette ordination forma dans la ville un schisme qui dura encore sous Flavien, successeur de Mélèce. Mélèce et Paulin eurent chacun leur troupeau; mais celui de Mélèce étoit beaucoup plus considérable. Retourné à Antioche, le saint pontife fut persécuté de nouveau et envoyé en exil sous l'empire de Valens. Il revint encore,

et gouverna l'Église d'Antioche conjointement avec Paulin. Théodose, associé à l'empire par Gratien, convoqua à Constantinople un concile que Mélèce présida. Le nouvel empereur sut honorer et distinguer la vertu de ce saint évêque, qui mourut pendant la tenue du concile. Son corps fut embaumé et rapporté à Antioche, où le peuple s'empressa de lui faire les plus magnifiques funérailles.

Ce fut cinq ans après sa mort, à la fin de 386 ou au commencement de 387, que saint Jean Chrysostôme prononça cet éloge en son honneur. Il célèbre d'abord l'amour de Mélèce pour son troupeau, et l'amour de son troupeau pour lui; amour qui se manifeste par l'empressement avec lequel il se rassemble autour de ses reliques, et qui s'étoit manifesté auparavant par l'ardeur qu'ils avoient témoignée en donnant chacun son nom à leurs enfans et en multipliant son image. L'orateur ne parle que de son premier exil. L'évêque d'Antioche n'en sortit qu'après avoir confirmé son peuple dans la vérité de la foi à laquelle il resta attaché même pendant son absence. Il fut relégué dans l'Arménie, son ancienne patrie; mais l'évêque et le peuple ne cessèrent point d'être unis par les liens de la charité. On le reçut, quand il revint, avec les plus grandes marques d'une joie respectueuse. Saint Jean Chrysostôme décrit éloquemment cette joie, ainsi que les honneurs qui furent accordés à sa vertu lorsque l'empereur Théodose l'appela pour présider le concile de Constantinople, et les témoignages de tristesse qui accompagnèrent la réception de son corps. Cette tristesse cependant fut bientôt dissipée lorsqu'on vit son successeur, sans que le souvenir de l'évêque mort pût s'affoiblir. Il se fortifia au contraire, et se fortifie tous les jours dans le cœur des jeunes gens comme dans celui des vieillards.

Les éloges des saints que l'on trouve dans saint Jean Chrysostôme, sont composés avec beaucoup de soin : le style en est noble, plein d'harmonie, de figures et d'images; mais ils sont faits plus simplement que nos panégyriques. Sans entreprendre de parcourir toute la vie du saint qu'il loue, il s'arrête à un petit nombre de faits principaux qu'il accompagne de quelques réflexions.

ÉLOGE

DE SAINT MÉLÈCE.

Bén. tom. 11, p. 518; Fr. D. t. 1, p. 528; Sav. t. 5, p. 537.

Lorsque promenant mes regards dans cette assemblée chrétienne, je vois toute la ville ici présente, je ne sais lequel je dois trouver plus heureux, ou l'illustre Mélèce d'obtenir de tels honneurs, même après la mort, ou le peuple d'Antioche de témoigner un attachement si tendre à ses pasteurs, même lorsqu'ils ne sont plus. Heureux Mélèce, d'avoir pu vous inspirer à tous un tel amour ! heureux, vous aussi, d'avoir conservé jusqu'à présent dans toute sa force, pour le saint pontife qui vous l'avoit confié, le dépôt d'une affection sincère ! Il y a déjà cinq ans que Mélèce est allé vers Jésus-Christ, qu'il désiroit de rejoindre; et vous êtes venus vous ranger autour de ses saintes dépouilles, avec un amour aussi empressé que si vous l'eussiez encore vu lui-même depuis peu de jours. C'est donc pour lui un bonheur insigne, d'avoir formé en vous de tels enfans; c'est pour vous un avantage inestimable, d'avoir trouvé en lui un tel père. La racine est excellente, mais les fruits qui en sont nés sont dignes d'elle. Et comme une racine féconde, cachée dans le sein de la terre, sans paroître

au dehors, montre par ses fruits sa vertu et sa fécondité : ainsi le bienheureux Mélèce, caché dans le coffre étroit qui renferme ses restes précieux, sans être visible pour les yeux du corps, montre par vous, qui êtes ses fruits, le pouvoir de la grace qu'il avoit reçue; et quand nous garderions le silence, le zèle seul et l'empressement que vous témoignez dans la célébration de sa fête, annoncent assez hautement toute l'affection que ce pieux évêque portoit à son peuple.

Mélèce vous avoit inspiré un tel amour pour sa personne, que son nom seul suffit à présent pour l'exciter en vous et pour le réveiller. Aussi n'est-ce pas au hasard, mais avec dessein, que je répète continuellement ce nom dans mes discours. Lorsqu'un ouvrier forme une couronne d'or, il y ajoute des pierres précieuses qui, par leur grand nombre, rendent le diadême plus éclatant : de même moi, en formant une couronne de louanges pour la tête d'un saint pontife, j'insère dans mon discours son nom, qui, souvent répété, lui donne en même temps et plus d'intérêt et plus d'éclat. Telle est la règle et l'usage de ceux qui aiment, qu'ils embrassent les noms mêmes des objets de leur tendresse, et que tous leurs sentimens se réveillent lorsqu'ils entendent prononcer ces noms. C'est ce que vous avez éprouvé pour le pontife dont nous faisons l'éloge. Dès que son corps fut transporté dans votre ville, vous donnâtes chacun son nom à vos enfans : vous pensiez qu'introduire le nom du saint dans vos maisons, c'étoit y introduire le saint lui-même. Oubliant de donner à leurs fils le nom de leur père, de leur aïeul, de leurs

ancêtres, les mères leur donnoient celui de Mélèce. Une affection religieuse triomphoit de la nature, et les enfans devenoient chers à leurs parens, moins par la tendresse naturelle, que par le nom qui leur avoit été donné : nom qu'ils regardoient comme l'ornement de la famille, la sûreté de la maison, le salut de ceux qui le portoient, un adoucissement à la douleur que leur causoit la perte de leur pontife. Et de même que, lorsqu'on se trouve dans les ténèbres, et qu'on voit une lampe allumée, chacun y allume la sienne, et porte la lumière dans sa maison : ainsi le corps de Mélèce ayant été transféré à Antioche, son nom, prononcé par toutes les bouches, a été comme une lampe allumée, d'où chacun a porté dans sa maison une lumière, le nom même de Mélèce, avec lequel on croyoit attirer chez soi un trésor inépuisable de biens précieux, une source abondante de pieuses instructions. Obligés de vous rappeler sans cesse le nom du saint, de garder dans vos cœurs le souvenir du saint lui-même, vous trouviez dans ce nom seul un préservatif contre toute mauvaise pensée, contre tout sentiment pervers. Il fut enfin si multiplié, ce nom, qu'il retentissoit de toute part, dans la place publique, dans les rues, dans les carrefours, dans les chemins et dans les campagnes. Et ce n'est pas seulement pour le nom de Mélèce que vous fûtes ainsi disposés, mais pour la représentation même de sa personne. Ce que vous aviez fait pour son nom, vous le fîtes pour son portrait ! plusieurs firent graver son image sur leurs anneaux, sur leurs coupes, sur les murs de leur domicile, partout, en un mot, afin qu'entendant prononcer un

nom vénérable, et voyant de toute part une figure pleine de douceur, ils trouvassent cette double consolation de la perte qu'ils venoient d'éprouver.

A peine Mélèce étoit-il entré dans Antioche, qu'il en fut chassé par les ennemis de la vérité. Dieu l'avoit permis afin de montrer à-la-fois la vertu du père commun et le courage de ses enfans. Le pontife, entré dans Antioche, comme Moïse en Egypte, délivra la ville des erreurs de l'hérésie, et pour rendre la santé à tout le corps de son Église, il en retrancha des membres gangrenés et malades. Les partisans de l'erreur, ne pouvant souffrir cette réforme, animèrent le prince contre lui, le firent chasser de la ville, espérant que par là ils triompheroient de la vérité, ils anéantiroient les fruits de la réforme. Mais combien ne furent-ils pas trompés dans leur attente! leurs violences ne firent que montrer votre zèle avec plus d'éclat, ne firent que prouver, d'une manière plus frappante, le talent du pontife pour instruire les peuples. En moins de trente jours, il avoit su tellement vous affermir dans le zèle de la foi, que, malgré les vents qui soufflèrent de tout côté, ses instructions demeurèrent inébranlables. Vous signalâtes vous-mêmes votre ferveur; et en moins de trente jours vous aviez si bien su profiter des semences de religion qu'il avoit jetées dans vos ames, elles y avoient pris de si profondes racines, qu'elles ne purent être enlevées par les plus violentes épreuves.

Je ne dois pas omettre ici un trait de générosité qui eut lieu dans cette persécution. Le gouverneur de la ville traversoit la place publique, monté sur un char, ayant près de lui le bienheureux Mélèce :

une grêle de pierres pleuvoit de tout côté sur sa tête, de la part des habitans, qui ne pouvoient souffrir d'être séparés de leur saint pontife, et qui auroient mieux aimé perdre la vie que de se le voir enlever. Que fit alors le pieux évêque ? il couvrit de ses vêtemens la tête du gouverneur, pour le mettre à l'abri des pierres qu'on lui lançoit, faisant rougir ses ennemis par ce prodige de modération, en même temps qu'il apprenoit à ses disciples qu'ils doivent signaler leur patience envers ceux qui les persécutent, et que, loin de leur faire eux-mêmes aucun mal, ils doivent les garantir avec zèle des périls qu'ils auroient à courir de la part des autres. Qui ne fut pas alors frappé d'admiration, en voyant l'amour excessif des habitans d'Antioche pour leur maître, l'extrême sagesse de celui-ci, sa modération et sa douceur ?

Rien de plus extraordinaire que ce qui arriva pour lors. Le pasteur étoit chassé, et le troupeau n'étoit pas dispersé ; le pilote étoit renversé, et le navire n'étoit pas submergé ; le vigneron étoit persécuté, et la vigne n'en portoit que plus de fruits. Comme le maître et les disciples étoient unis ensemble par les liens de la charité, ni la violence des tentations, ni la grandeur des périls, ni l'éloignement des lieux, ni la longueur du temps, rien n'a pu vous séparer, vous détacher de votre saint pasteur. On chassoit le père pour l'éloigner de ses enfans ; mais qu'a produit cette séparation violente ? il ne vous étoit que plus étroitement uni par les liens de la charité ; et, relégué dans l'Arménie, son ancienne patrie, il portoit toute la ville d'Antioche au fond de son ame. Son

corps étoit en Arménie ; mais son esprit et son cœur s'élevant sur les ailes de la grace de l'Esprit-Saint, ce père tendre étoit continuellement au milieu de vous, et portoit dans ses entrailles tout ce grand peuple. De votre côté, vous ici, tranquilles, renfermés dans Antioche, vous preniez tous les jours l'essor par l'esprit de la charité, vous vous transportiez en Arménie, d'où vous ne reveniez qu'après avoir vu la figure vénérable de votre pontife, qu'après avoir entendu sa douce et bienheureuse voix. Si donc Dieu a permis qu'à peine entré dans votre ville, il en fût éloigné, ce n'étoit, je le répète, que pour faire éclater aux yeux de vos persécuteurs, la fermeté de votre foi et l'habileté de votre évêque pour instruire les peuples.

Ce qui le prouve clairement, c'est qu'après la première persécution, Mélèce, de retour dans cette ville, n'y est pas resté trente jours, mais plusieurs années de suite. Ainsi, lorsque vous eûtes donné une preuve suffisante de la fermeté de votre foi, Dieu vous a laissé jouir tranquillement de votre père (1). Et c'étoit la plus grande jouissance, que celle de voir ce saint pontife, qui, sans le secours de l'instruction et de la parole, pouvoit, par sa seule présence, faire germer toutes les vertus dans les cœurs de ceux qui le regardoient (2). Lorsque, rendu à vos vœux, Mé-

(1) On croiroit, d'après ce que dit ici l'orateur, que Mélèce ne fut exilé qu'une fois ; cependant l'Histoire Ecclésiastique parle de trois exils, dont deux sont marqués bien distinctement.

(2) Voici le portrait qu'en donne l'historien ecclésiastique, d'après saint Grégoire de Nazianze : « La tranquillité de son ame « paroissoit dans ses yeux ; un souris agréable ornoit ses lèvres ; « ses mains étoient toujours prêtes à embrasser et à bénir. »

lèce étoit en chemin pour revenir, lorsque toute la ville étoit allée au-devant de lui, les uns qui étoient près de sa personne, touchoient ses pieds, baisoient ses mains, entendoient sa voix; les autres qui, éloignés par la foule, le voyoient de loin, comme si par sa vue seule ils eussent reçu une bénédiction abondante, s'en retournoient avec autant d'assurance que ceux qui l'avoient approché. Enfin, l'on voyoit se renouveler ce qui étoit arrivé aux apôtres. Tous ceux qui ne pouvoient approcher de leurs personnes, attiroient la même grace, s'en retournoient également guéris par leur ombre seule, qui s'étendoit, en quelque sorte, et les touchoit de loin (Act. 5. 15.): ainsi, tous ceux qui ne pouvoient approcher de Mélèce, comme s'ils eussent aperçu une gloire spirituelle partir de sa tête vénérable, et parvenir aux plus éloignés, s'en retournoient comblés, par son seul aspect, de toutes les bénédictions.

Mais lorsque le souverain Maître du monde eut résolu de le rappeler de cette vie mortelle, et de le placer dans le chœur des anges, il employa encore une voie qui n'étoit pas ordinaire. Le prince inspiré de Dieu, l'appelle par ses lettres, et non dans un pays voisin, mais dans la Thrace, afin que les Bithyniens, les Galates, les Ciliciens, les Cappadociens, et tous les peuples qui confinent à cette contrée, apprissent quel étoit notre bonheur; afin que les évêques de toute la terre, voyant dans la vertu de ce saint pontife un excellent modèle, un modèle visible de la manière dont ils doivent remplir les devoirs de leur place, eussent une règle évidente et certaine pour le gouvernement et l'administration de

leurs Églises. La grandeur de la ville et la résidence du prince, avoient alors attiré un grand concours d'hommes de tous les pays du monde; les évêques des diverses Églises qui, respirant enfin après une longue guerre et un violent orage, commençoient à jouir de la paix et du calme, avoient été appelés par des lettres de l'empereur : ce fut dans ces circonstances que Mélèce arriva à Constantinople. Lorsqu'après avoir éteint la violence des flammes, foulé aux pieds le faste du tyran, confondu tous les genres d'impiété, les trois enfans de Babylone furent au moment d'être proclamés vainqueurs, et d'obtenir la couronne, ils eurent pour spectateurs de leur gloire, les généraux des armées, les gouverneurs des provinces, les principaux de toute la terre, qui étoient venus pour une autre cause, mais qui furent les témoins du triomphe de ces généreux athlètes. C'est ainsi qu'il arriva au bienheureux Mélèce de trouver d'illustres spectateurs de sa vertu dans les évêques de toute la terre, qui avoient été appelés pour une autre cause, mais qui purent voir à loisir le pieux évêque d'Antioche. Et ce fut après qu'ils eurent contemplé et admiré sa piété, sa sagesse, son zèle pour la foi, toutes les vertus d'un parfait pontife qui brilloient en lui ; ce fut alors que Dieu l'appela dans le séjour de la béatitude. Par là aussi il vouloit ménager notre ville; car si notre saint pasteur eût expiré au milieu de nous, cette affliction eût été pour notre amour un fardeau trop accablant. Eh! qui jamais eût pu voir ce bienheureux chef de notre Église rendre les derniers soupirs? qui eût pu voir ses paupières s'abaisser, ses yeux se fermer pour

toujours? qui eût pu voir sa bouche mourante donner ses derniers ordres? qui, à la vue de ce spectacle, n'eût pas succombé sous le poids de sa douleur? C'est donc pour nous épargner cette affliction, que Dieu a permis que Mélèce mourût dans une terre étrangère. Il vouloit qu'étant préparés à notre disgrace jusqu'au moment où nous verrions son corps rentrer dans notre ville, notre esprit, accoutumé à cette perte cruelle, ne fût point alors abattu; et c'est ce que nous avons éprouvé en effet.

La ville, sans doute, se livra aux pleurs et aux gémissemens lorsqu'elle vit le corps du saint évêque, mais son deuil se dissipa bientôt pour la raison que nous venons de dire, et pour celle que nous allons vous rappeler. Touché de notre tristesse, un Dieu plein de bonté nous a accordé un autre pasteur qui fait revivre toutes les vertus de l'ancien, qui nous le rend trait pour trait. Dès qu'il fut monté sur le siége épiscopal, nous quittâmes aussitôt les habits de deuil, notre affliction fut dissipée, et le souvenir du pontife que nous avions perdu, ne fit que se graver plus fortement en nous. La douleur s'affoiblissoit et disparoissoit entièrement, tandis que l'amour s'enflammoit de plus en plus. Lorsqu'une mère a perdu un fils qu'elle aimoit, ou une femme, un époux qu'elle respectoit, plus elles en conservent un vif souvenir, plus l'affliction se nourrit dans leur ame; mais lorsque le temps a amorti la douleur, le souvenir s'affoiblit et s'éloigne avec elle. Nous éprouvons le contraire pour notre saint pontife : la peine causée par sa perte a entièrement disparu; et son souvenir, loin de disparoître avec la tristesse, n'a

fait qu'augmenter davantage. Vous m'en êtes témoins, vous qui, après un si long espace de temps, accourez autour du corps du bienheureux Mélèce, comme des abeilles autour d'un rayon; et c'est moins une tendresse naturelle, qu'un sentiment réfléchi qui vous anime. Aussi le souvenir d'un pieux évêque, loin d'avoir été effacé par la mort, ou affoibli par le temps, a pris de nouveaux accroissemens et de nouvelles forces dans ceux mêmes qui ne l'ont jamais vu; et ce qu'il y a d'admirable, c'est que tous les jeunes gens qui sont venus après lui sont enflammés des mêmes regrets. Vous donc qui êtes avancés en âge, vous avez l'avantage d'avoir vécu avec Mélèce, de l'avoir vu, d'avoir joui de sa présence respectable; les autres ont l'avantage sur vous de ne pas témoigner de moindres regrets, quoiqu'ils n'aient pas contemplé sa personne sainte.

Tous ensemble, particuliers et magistrats, hommes et femmes, vieillards et jeunes gens, libres et esclaves, prions tous le Seigneur, en associant à nos prières le bienheureux Mélèce, qui a maintenant et plus de crédit auprès de Dieu et plus de tendresse pour nous, prions le Seigneur de nous enflammer de plus en plus pour la mémoire d'un saint pontife, de nous rendre dignes d'approcher du tabernacle éternel qu'il habite, comme nous approchons de l'arche où sont renfermées ses précieuses dépouilles. Puissions-nous tous obtenir les biens qui nous sont réservés, par la grace et par la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui la gloire et l'empire soient au Père et à l'Esprit-Saint, dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE L'ÉLOGE DE SAINT JULIEN, MARTYR.

Il est parlé dans le Martyrologe Romain d'un Julien, martyr, né à Anazarbe en Cilicie. Son père étoit sénateur, et sa mère chrétienne. Ayant été élevé par sa mère dans la foi de Jésus-Christ, et ayant étudié les lettres sacrées, il fut dénoncé à l'âge de dix-huit ans au gouverneur Martian. Comme il refusoit de sacrifier aux idoles, il fut tourmenté et déchiré dans différentes parties du corps. Jeté en prison, et animé par les exhortations de sa mère, il déclara qu'il confesseroit Jésus-Christ jusqu'au dernier soupir. Le gouverneur, le voyant inflexible, le fit enfermer dans un sac rempli de sable et d'animaux venimeux, et le fit jeter dans la mer. Ce fut ainsi que Julien obtint la couronne du martyre. C'est lui, ajoute-t-on, que le grand Chrysostôme a célébré dans un éloge.

Après avoir exposé les grands honneurs que Dieu réserve aux saints martyrs, pourquoi il ne les récompense pas dès cette vie, et le courage que leur inspire la perspective d'une félicité future, l'orateur parle de la fermeté de Julien, qui, promené avec outrage par toute la Cilicie, ne faisoit que montrer partout un athlète généreux, ne faisoit qu'annoncer avec éclat dans sa personne la gloire du Très-Haut. Ici un lieu commun sur la splendeur dont brillent les martyrs. En vain on tourmente Julien, en vain on le déchire dans toutes les parties du corps, on ne peut lui ravir le trésor de la foi ; on ne peut lui arracher que cette parole, et c'est la dernière qu'il prononce : *Je suis chrétien.* Le gouverneur est obligé de s'avouer vaincu ; il fait enfermer le saint dans un sac rempli de sable et d'animaux venimeux, et le fait jeter dans la mer. Saint Jean

Chrysostôme compare Julien enfermé dans ce sac, avec Daniel enfermé dans la fosse aux lions, et avec Noé enfermé dans l'arche. Ce discours est terminé par une très longue et fort belle exhortation de l'orateur aux fidèles d'Antioche qui l'écoutoient, de ne pas se rendre le lendemain à un faubourg de la ville, nommé Daphné, où il y avoit des divertissemens peu conformes à l'esprit du christianisme, de ne pas se rendre, dis-je, à ce faubourg, et d'empêcher que leurs frères ne s'y trouvent, de les en détourner même de force pour les ramener au tombeau du martyr, bien préférable au faubourg de Daphné.

Cette exhortation prouve que le discours a été prononcé à Antioche; mais on ne sait en quelle année.

ÉLOGE

DE SAINT JULIEN, MARTYR.

Bén. tom. 2, p. 671; Fr. D. t. 1, p. 535; Sav. t. 5, p. 621.

Si les martyrs obtiennent de tels honneurs sur la terre, de quelles couronnes, après leur départ de cette vie, ne seront pas décorées leurs têtes vénérables? s'ils jouissent d'une telle gloire avant la résurrection, de quelle splendeur ne seront-ils pas revêtus après la résurrection? si de simples hommes les honorent d'un tel culte, quelles marques de bienveillance ne recevront-ils pas de leur divin Maître! si nous, qui sommes méchans, nous accordons de pareils témoignages d'estime et d'admiration aux vertus de nos semblables, parce qu'ils ont combattu pour Jésus-Christ, combien plus notre Père céleste prodiguera-t-il ses faveurs à ceux qui se sont épuisés pour lui de peines et de travaux! Ce n'est pas parce qu'il est libéral et magnifique dans ses dons, qu'il leur réserve de grandes récompenses, mais parce qu'il est leur débiteur. Les martyrs ne se sont pas immolés pour nous; et nous nous empressons d'honorer leur cendre. Mais si nous, pour lesquels ils ne se sont pas sacrifiés, nous courons à leur tombeau, que ne fera point Jésus-Christ, pour lequel ils ont dé-

voué leurs têtes ! si Dieu a comblé de telles graces des hommes auxquels il ne devoit rien, de quels dons ne gratifiera-t-il pas ceux dont il est le débiteur ! Dieu ne devoit rien auparavant à la terre : *Tous ont péché*, dit saint Paul, *tous ont besoin de la gloire de Dieu* (Rom. 3. 23.); ou plutôt il ne nous devoit que des peines et des supplices. Toutefois, quoiqu'il ne nous dût que des peines et des supplices, il nous a accordé la vie éternelle. Si donc il a donné son royaume à des hommes auxquels il ne devoit que des punitions, que ne donnera-t-il pas à ceux auxquels il doit la vie éternelle ! s'il a expiré sur la croix, s'il a répandu son sang pour ceux qui le haïssoient, que ne fera-t-il pas pour ceux qui ont répandu leur sang pour confesser son nom ! s'il a aimé des ennemis et des rebelles, jusqu'à mourir pour eux, quelles marques de bienveillance et de distinction ne réserve-t-il pas pour des hommes qui lui ont donné la plus forte preuve d'amour, puisqu'*on ne peut prouver plus fortement à ses amis qu'on les aime, qu'en leur sacrifiant sa vie* (Jean. 13. 15.) !

Les athlètes des jeux profanes sont proclamés et couronnés dans la même lice où ils ont combattu et vaincu ; il n'en est pas de même des athlètes de la foi : ils ont combattu dans la vie présente, ils sont couronnés dans le siècle futur ; ils ont lutté sur la terre contre le démon, dont ils ont triomphé ; ils sont proclamés dans le ciel. Et afin que vous soyez convaincus de cette vérité, que ce n'est pas sur la terre que les saints reçoivent leurs couronnes, mais que c'est dans le ciel que les plus magnifiques récompenses les attendent, écoutez saint Paul qui dit :

J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi ; il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice (pour quel lieu et pour quel temps ?) *que le Seigneur, comme un juste juge, me rendra en ce grand jour* (2. Tim. 4. 7 et 8.). Il a couru sur la terre, il est couronné dans le ciel; il a vaincu sur la terre, il est proclamé dans le ciel. Vous avez encore entendu aujourd'hui le même apôtre s'écrier : *Tous ces saints sont morts dans la foi, n'ayant pas reçu les biens que Dieu leur avoit promis, mais les voyant et les saluant de loin* (Héb. 11. 13.). D'où vient donc que pour les athlètes profanes, les couronnes suivent de près les victoires, tandis que pour les athlètes de la foi, les victoires sont séparées des couronnes par un long intervalle de temps? Les saints ont éprouvé ici-bas des peines et des fatigues, ils ont reçu mille blessures, et ils n'ont pas été couronnés à l'instant même. Non, sans doute; parce que la nature de la vie présente ne comporte pas la grandeur de la récompense future. La vie présente est courte et fragile; la récompense future est immense, infinie, éternelle. Si donc Dieu a enfermé les peines dans le court espace d'une vie passagère, s'il a réservé les couronnes pour une vie incorruptible et inaltérable, c'est afin que le fardeau des peines soit allégé par la brièveté du temps qui les termine, et que la jouissance des couronnes, sans être bornée par aucun terme, se prolonge dans l'éternité des siècles. C'est donc parce qu'il vouloit les récompenser plus abondamment qu'il a différé la récompense; c'est aussi afin qu'ils goûtent, par la suite, une joie plus pure. En effet, comme celui qui doit éprouver

des afflictions après avoir vécu dans les plaisirs et dans les délices, ne sent pas les charmes de l'abondance où il vit maintenant, par l'attente des maux dont il est menacé : de même celui qui doit obtenir des couronnes après les plus rudes combats, et des peines sans nombre, ne sent pas les maux présens, animé par l'espoir des biens futurs. Et ce n'est pas seulement par des espérances dans l'avenir, que Dieu allége à ses saints les peines de la vie présente, mais en plaçant la tribulation avant le plaisir, afin que la perspective d'une félicité future empêche qu'ils ne soient accablés par les maux présens. C'est ainsi que les athlètes reçoivent des blessures avec courage, considérant moins les peines qu'ils éprouvent, que la couronne qu'ils espèrent. C'est ainsi que les nautonniers, en butte aux périls et aux tempêtes, exposés aux guerres les plus cruelles contre les monstres de la mer et les brigands qui l'infestent, ne pensent à rien de cela, mais ne voient que les ports, et le commerce qui doit les enrichir. C'est ainsi que les martyrs, qui souffroient une infinité de maux, dont le corps étoit déchiré par mille tourmens divers, ne voyoient rien de cela, mais ne soupiroient qu'après le ciel, après le bonheur d'une autre vie. Et afin que vous sachiez que ce qui est difficile et accablant par soi-même, devient facile et léger par l'espoir des biens à venir, écoutez le Docteur et le Maître de ces biens, qui nous dit : *Le moment si court et si léger des afflictions de cette vie*, *produit en nous le poids éternel d'une souveraine et incomparable gloire* (et comment, je vous le demande ?), *si nous ne considérons*

point les choses visibles, mais les invisibles (2. Cor. 4. 17 et 18.). Ce n'est pas au hasard que je vous prêche ces vérités : c'est pour votre instruction, c'est afin que, quand vous verrez le méchant, qui doit être puni dans un autre monde, jouir de toutes les délices, de tous les plaisirs de cette vie, ces plaisirs et ces délices ne vous le fassent pas trouver heureux, mais que plutôt vous le trouviez malheureux, en considérant les supplices qui l'attendent ; et aussi afin que, quand vous verrez dans l'affliction, dans la détresse, environné de tous les maux d'une vie passagère, un de ces hommes qui dans le ciel doivent être comblés de gloire et de bonheur, vous ne déploriez pas son sort à la vue des maux qu'il souffre actuellement, mais que les couronnes qui lui sont réservées dans les siècles éternels, vous fassent regarder sa condition comme heureuse et digne d'envie.

Le saint martyr dont nous célébrons la mémoire, naquit en Cilicie où étoit né saint Paul ; il étoit compatriote de cet apôtre, et tous deux, sortis de cette région, se sont montrés de dignes ministres de l'Église (1). Lorsque la carrière de la foi fut ouverte, et qu'il fallut soutenir des combats, il tomba entre les mains d'un gouverneur cruel et barbare. Et considérez les ruses qu'employa ce méchant homme: Comme il apercevoit dans notre saint une volonté ferme, une ame courageuse, dont il étoit impossible

(1) Dans quel sens l'orateur dit-il que Julien a été un digne ministre de l'Église? sans doute dans le sens que, par son courage à confesser Jésus-Christ, il a prêché la foi en son nom, il a confirmé dans cette foi ceux qui l'avoient embrassée.

de triompher par la violence des tourmens, il diffère de jour en jour son supplice, il le fait paroître et retirer sans cesse. Il ne lui fait pas trancher la tête dès qu'il est instruit de ses dispositions, de peur que la promptitude de sa mort ne rende sa course plus facile; mais il le fait amener devant lui à plusieurs reprises, lui fait subir de fréquens interrogatoires, le menace de mille tourmens, cherche à le gagner par des paroles flatteuses, en un mot, emploie tous les moyens pour ébranler ce rocher inébranlable. Il le promena même durant une année entière par toute la Cilicie, comme pour lui faire affront; mais il ne faisoit que manifester la gloire de ce généreux martyr, qui s'écrioit avec saint Paul : *Je rends graces à Dieu qui nous fait toujours triompher en Jésus-Christ, et qui répand par nous en tout lieu l'odeur de la connoissance de son nom* (2. Cor. 2. 14.). Un parfum renfermé dans un espace étroit, n'embaume de son odeur que l'air dont il est environné; mais s'il est porté dans plusieurs lieux, il les remplit tous d'une odeur suave : c'est ce qu'on vit alors dans notre bienheureux martyr. Il étoit transporté de pays en pays pour être couvert de confusion; et par toutes ces courses répétées, devenu un athlète plus illustre, il faisoit admirer sa vertu à tous les habitans de la Cilicie. Il étoit transporté partout, afin que les Ciliciens n'apprissent pas seulement, par ouï-dire, ses combats, mais qu'ils vissent de leurs propres yeux l'athlète couronné. Plus le gouverneur multiplioit les courses de Julien, plus il augmentoit sa gloire; plus il lui ouvroit de lices, plus il lui fournissoit occasion de se signaler par des combats

admirables; plus il prolongeoit ses souffrances, plus il mettoit sa patience à l'épreuve. Plus l'or reste dans la fournaise, plus il devient pur; plus l'ame du saint étoit éprouvée, plus elle brilloit avec éclat. En faisant conduire partout le martyr, le gouverneur ne faisoit que montrer partout un trophée contre lui-même, et contre le démon, une preuve de la cruauté des gentils, un témoignage de la piété des chrétiens, un signe frappant de la puissance de Jésus-Christ, une exhortation aux fidèles pour les engager à soutenir courageusement les mêmes combats, un héraut de la gloire divine, un maître dans la science de pareils assauts. Le saint excitoit tous les hommes à imiter son zèle, moins par ses paroles que par ses actions, dont la voix retentissoit partout avec éclat. Et comme les cieux annoncent la gloire du Très-Haut aux mortels qui les contemplent; comme ils nous invitent à admirer le Créateur, non par les paroles qu'ils font retentir à notre oreille, mais par l'éclat dont ils frappent nos regards : de même le martyr annonçoit la gloire du Très-Haut, étant lui-même un ciel, et un ciel plus éclatant que le ciel visible. Non, les chœurs des astres ne rendent pas aussi brillant le firmament qu'ils embellissent, que le sang qui sortoit des blessures du martyr, rendoit son corps resplendissant; et voyez comment les blessures du martyr brilloient avec plus de splendeur que les astres placés dans les cieux: Les hommes et les démons envisagent le ciel, et les astres qu'il renferme; mais les blessures de Julien, que les fidèles peuvent envisager, les démons n'osent les regarder en face, et s'ils entreprennent d'y jeter la vue, leurs

yeux éblouis ne peuvent supporter l'éclat qu'elles renvoient. C'est ce que je vais prouver par des faits dont nous sommes les témoins, sans recourir aux anciens prodiges. Prenez un homme furieux, tourmenté par le démon, amenez-le au tombeau respectable où sont déposés les restes du martyr, et vous verrez l'esprit impur abandonner le corps qu'il tyrannise, et prendre honteusement la fuite. Dès le seuil de la chapelle où le martyr est honoré, il s'enfuit comme s'il alloit marcher sur des charbons, sans oser même regarder le vase qui renferme ses cendres. Mais si aujourd'hui que le saint n'est plus que cendre et poussière, les démons n'osent regarder en face le monument où reposent ses os dépouillés; il est clair que, lorsqu'ils le voyoient revêtu de son sang, comme d'une pourpre royale, et brillant par ses blessures, plus que le soleil par ses rayons, ils se sont retirés frappés de cette vue, les yeux éblouis. Voyez-vous comme les blessures des martyrs sont plus brillantes, plus admirables, et ont plus de pouvoir que les astres du firmament?

Le saint est amené devant le tribunal; il ne voit de toute part que tourmens et supplices affreux, il ne voit que peines et douleurs dans le moment et pour la suite. Les bourreaux environnent son corps comme des bêtes féroces; ils déchirent ses flancs, découpent ses chairs, mettent ses os a nu, pénètrent jusqu'aux entrailles. Mais malgré leurs recherches cruelles, ils ne peuvent lui ravir le trésor de la foi. Dans les palais des princes, dans les lieux où est déposé leur or et d'autres richesses immenses, si on perce les murs, si on ouvre les portes, on aperçoit

aussitôt le trésor qu'ils renferment. Mais c'étoit tout le contraire pour notre saint, pour ce temple vivant de Jésus-Christ. Les bourreaux perçoient les murs; ils ouvroient la poitrine, sans pouvoir découvrir ni prendre les richesses cachées au dedans; et de même que les habitans de Sodôme, quoique à la porte de la maison de Lot, ne pouvoient en trouver l'entrée: ainsi, quoique les bourreaux ouvrissent de tout côté le corps de Julien, ils ne pouvoient ni saisir ni ravir le trésor précieux de la foi qu'il tenoit en réserve. Telles sont les vertus qui décorent l'ame des saints, qu'elles ne peuvent être ni saisies ni enlevées : placées dans le courage et la constance, comme dans un asyle sacré, ni les yeux des tyrans ne peuvent les découvrir, ni les mains des bourreaux ne peuvent les ravir; mais quand ils perceroient le cœur, qui est le siége du courage, quand ils le couperoient par morceaux, loin d'épuiser les richesses de la grace que possèdent les saints, ils ne feroient même que les augmenter. La raison de ce prodige, c'est que Dieu habite dans leurs ames, et que quand on fait la guerre à Dieu, il est impossible de triompher, il faut absolument qu'on se retire vaincu, couvert de honte et de confusion. C'est pour cela que, quoique les paroles ordinairement soient si foibles, et qu'elles aient si peu d'effet contre les attaques de la puissance, elles eurent alors une efficacité nouvelle, et triomphèrent de tous les efforts de la cruauté. Le tyran et les bourreaux employoient les fouets, le fer, le feu, en un mot, tous les instrumens des plus affreux supplices; ils déchiroient de tout côté les flancs du

martyr, qui ne prononçoit qu'une parole (1), et cette parole seule triomphoit de toutes les machines dressées contre lui. Une parole sainte sortie de sa bouche répandoit une lumière plus éclatante que les rayons du soleil. Les rayons du soleil ne parcourent que l'espace qui est entre le ciel et la terre ; ou plutôt ils ne peuvent parcourir tout cet intervalle, lorsqu'interceptés et arrêtés par un toit, par un mur, par un nuage, ou par quelque autre corps, ils sont rompus par ces obstacles et ne peuvent aller plus avant. La dernière parole du martyr, sortie de sa bouche sainte, s'élance jusqu'au ciel, elle pénètre jusqu'aux cieux supérieurs ; les anges, les archanges, les chérubins, toutes les puissances célestes, se retirent pour la laisser passer ; et pénétrés pour elle de respect, ils la portent humblement au trône du Roi suprême.

Lorsque Julien eut prononcé sa dernière parole, le gouverneur voyant que tous ses moyens et toutes ses ruses étoient inutiles, qu'attaquer le saint, c'étoit regimber contre l'aiguillon, c'étoit vouloir entamer un diamant, que fait-il? il prend dès lors le parti d'avouer sa défaite, de terminer les jours du martyr; car la mort des martyrs est un aveu public que les tyrans font de leur défaite, et une victoire éclatante que les martyrs emportent sur ceux qui leur ôtent la vie. Voyez comme il imagine un genre de mort cruel, également propre à manifester la barbarie du tyran, et la fermeté du martyr. Quel est donc ce genre de supplice? il fait apporter un sac, qu'il rem-

(1) Cette parole étoit sans doute : *Je suis chrétien.*

plit de sable, de scorpions, de serpens, de vipères et de dragons; il y fait mettre le saint, et le fait jeter à la mer. Un juste se trouva de nouveau enfermé avec des bêtes féroces; je dis de nouveau, afin que vous vous rappeliez l'ancienne histoire de Daniel. L'un a été jeté dans une fosse, dont les ministres du prince avoient fermé l'entrée avec une pierre; un sac a été la prison de l'autre, prison étroite où un gouverneur cruel l'a fait enfermer. Dans l'une et l'autre circonstance, les bêtes féroces respectent les corps des saints, pour condamner et confondre des êtres qui sont doués d'une nature humaine et raisonnable, et dont la férocité surpasse de beaucoup celle des brutes : tel étoit, sans doute, le tyran dont nous parlons. On vit alors un prodige aussi extraordinaire que du temps de Daniel. Les Babyloniens furent étonnés de voir, après plusieurs jours, le prophète sortir plein de vie de la fosse aux lions; les anges furent surpris de voir l'ame de Julien sortir du milieu des flots et du sac qui la renfermoit, pour s'élever jusqu'aux cieux. Daniel a combattu et vaincu deux lions, mais matériels; Julien a combattu et vaincu un seul lion, mais spirituel. *Le démon, notre ennemi*, dit saint Pierre, *tourne sans cesse autour de nous, comme un lion rugissant, et cherche qui il pourra dévorer* (1. Pierre. 5. 8.); mais il a été vaincu par le courage du martyr. Le martyr avoit déposé le venin du péché; aussi n'a-t-il pas été dévoré par l'esprit impur, et n'a-t-il craint ni la cruauté du lion, ni la fureur des bêtes féroces. Voulez-vous que je vous rapporte une autre histoire encore plus ancienne, où un juste s'est trouvé avec des bêtes féroces?

rappelez-vous le déluge arrivé du temps de Noé, et l'arche qu'il avoit construite : un juste, alors, et des bêtes féroces, se trouvèrent ensemble. Mais Noé entra homme dans l'arche, et en sortit homme; Julien entra homme dans la mer, et en sortit ange. L'un entra de la terre dans l'arche, et retourna sur la terre; l'autre entra de la terre dans la mer, et de la mer s'éleva dans le ciel. La mer l'a reçu, non pour lui donner la mort, mais pour lui accorder la couronne; et après qu'il a été couronné, elle nous a rendu cette arche sainte, je veux dire le corps du martyr. Nous avons conservé jusqu'à ce jour ce trésor précieux, la source d'une infinité de biens; car le Seigneur a partagé, en quelque sorte, avec nous les martyrs; il a pris leurs ames, et nous a laissé leurs corps, afin que nous ayons, dans leurs saintes reliques, un monument qui nous rappelle sans cesse leur vertu. En effet, si en voyant les armes ensanglantées d'un guerrier, son bouclier, sa pique, sa cuirasse, l'homme le plus lâche est animé et enflammé, s'il soupire après la guerre, si la seule vue de ces armes l'excite à tenter les mêmes entreprises; nous qui voyons, non les armes, mais le corps d'un saint qui a mérité d'être ensanglanté pour avoir confessé le nom de Jésus-Christ, quand nous serions les plus timides des hommes, comment ne concevrions-nous point la plus grande ardeur? comment cette vue n'embraseroit-elle point notre ame, ne nous porteroit-elle point à soutenir les mêmes combats? Dieu nous a abandonné les corps des saints jusqu'au temps de la résurrection, afin qu'ils nous donnent de grandes leçons de philosophie chrétienne. Mais craignons

de diminuer, par la foiblesse de nos discours, les louanges dues à un martyr, laissons au souverain Juge de ses combats, à le louer : celui qui couronne les martyrs les louera lui-même ; leur louange ne vient pas des hommes, mais de Dieu ; et tout ce que nous avons dit de Julien, ce n'est pas pour illustrer davantage un martyr, mais pour enflammer de plus en plus votre ardeur.

Nous allons donc laisser son éloge pour vous adresser la parole; ou plutôt parler dans l'église d'objets instructifs, c'est faire l'éloge des martyrs. Écoutez-moi avec attention; je veux détruire aujourd'hui un ancien abus, afin que nous imitions les martyrs, sans nous contenter d'honorer leurs tombeaux. Oui, l'honneur rendu aux martyrs ne consiste pas seulement à venir à leurs tombeaux, mais plus que cela encore, à s'efforcer d'imiter leur courage. Il faut dire, d'abord, quel est l'abus que j'attaque, parce que la maladie étant inconnue, il n'est pas facile d'appliquer le remède : je découvre d'abord la plaie, pour mettre ensuite l'appareil. Quel est donc l'abus dont je parle ?

Quelques-uns de ceux qui sont ici présens (car, à Dieu ne plaise que mes reproches s'adressent à toute l'assemblée!) nous abandonneront demain par lâcheté et par foiblesse, ils courront au faubourg de Daphné (1), pour dissiper demain ce que nous avons recueilli aujourd'hui, pour détruire ce que nous avons édifié. Afin donc qu'ils ne soient pas venus ici inuti-

(1) Daphné, faubourg d'Antioche fameux, où il y avoit beaucoup de fontaines, et des bois plantés de cyprès.

lement, nous finirons par dire quelques mots sur cet objet. Pourquoi, je vous prie, courez-vous au faubourg d'Antioche ? c'est ici le faubourg de la Jérusalem d'en-haut, c'est ici le Daphné spirituel. Là-bas, sont des fontaines d'eau, ici sont les sources des martyrs ; là-bas sont des cyprès, arbres stériles, ici sont des arbres qui ont leurs racines en terre, et qui étendent leurs branches jusqu'au ciel. Voulez-vous voir le fruit de ces branches ? ouvrez les yeux de la foi, et vous apercevrez aussitôt une espèce de fruit merveilleux. Non, le fruit de ces branches n'est pas corruptible et périssable, il ne ressemble à aucun de ceux que produit la terre : c'est la guérison des corps mutilés et des ames malades, la rémission des péchés, l'abolition du vice, la prière continuelle, la confiance dans le Seigneur ; tout ici est spirituel, tout est rempli de biens célestes. Ces fruits sans cesse cueillis repoussent sans cesse, et ne trompent jamais l'espoir du cultivateur. Les arbres terrestres ne produisent qu'une fois l'année ; et aux approches de l'hiver, ils perdent leur beauté propre, leurs fruits qu'on n'a pas cueillis, se corrompant et tombant d'eux-mêmes. Les arbres dont je parle ne connoissent ni hiver, ni été, ne sont pas sujets à l'inclémence des saisons : jamais dépouillés de leurs fruits, ils conservent toujours leur beauté, sans être exposés ni à la corruption, ni à la vicissitude des temps. Combien depuis que ce corps est planté dans la terre, ils ont cueilli de ce tombeau des guérisons, sans que le fruit ait jamais manqué ; ils ont moissonné les blés, et il reste encore une ample moisson ; ils ont puisé aux fontaines, et les eaux jaillissent toujours. La source est

intarissable, elle ne manque jamais ; plus on y puise, plus on en voit couler des prodiges.

Et le tombeau du saint n'opère pas seulement des miracles, il produit encore la sagesse. Êtes-vous riche, enflé d'orgueil, rempli d'arrogance, venez ici, voyez le martyr, considérez combien votre richesse diffère de son opulence ; et vous réprimerez bientôt votre fierté, vous vous en retournerez ayant déposé tout orgueil, et l'ame guérie d'une vaine enflure. Êtes-vous pauvre, vous croyez-vous digne de mépris, venez ici, voyez la richesse du martyr, et dédaignant les biens de ce siècle, vous vous en retournerez plein d'une philosophie chrétienne. Oui, quand on vous auroit causé mille torts, quand on vous auroit accablé d'outrages et de coups, cette pensée, que vous n'avez pas encore souffert autant que le martyr, vous fera remporter d'ici une abondante consolation. Vous voyez quels fruits naissent de ces racines, combien ils sont inépuisables, combien ils sont spirituels, combien ils appartiennent à l'ame.

Je n'empêche pas que vous vous rendiez au faubourg, mais je m'oppose à ce que vous y alliez demain. Pourquoi? c'est afin que votre plaisir ne soit pas répréhensible, afin que votre joie soit pure, qu'elle ne vous attire pas de condamnation ; car vous pouvez, dans un autre jour, vous livrer sans crime à des divertissemens honnêtes. Que si vous voulez goûter, même aujourd'hui, quelque plaisir, quoi de plus agréable que cette assemblée et ce spectacle spirituel? quoi de plus doux que la société de vos frères et de vos membres? Mais voulez-vous même participer à une table matérielle, vous pouvez, lors-

que l'assemblée sera séparée, vous asseoir près de la chapelle du martyr, sous un figuier ou sous une vigne, et procurer à votre corps quelque satisfaction, sans charger votre conscience d'un crime. Le martyr qui est présent et qui assiste à votre table, ne permet pas que la joie dégénère en licence : comme un maître attentif ou un bon père aperçu des yeux de la foi, il réprime les ris immodérés, il arrête les joies excessives, il empêche toutes les révoltes de la chair, inconvéniens inévitables dans le faubourg de Daphné. Pourquoi? c'est qu'il y aura demain des danses dans tout le faubourg : or, la seule vue de ces danses entraîne le plus sage à imiter les mouvemens indécens dont il est le témoin, surtout lorsque le démon est de la partie; et il est présent, appelé par les chants des prostituées, par les discours obscènes, par les pompes diaboliques qu'on y étale. Or, vous avez renoncé à toutes ces pompes, vous vous êtes attaché au culte de Jésus-Christ, du jour où vous avez été admis aux sacrés mystères. Rappelez-vous donc les paroles que vous avez prononcées, les engagemens que vous avez pris, et craignez de violer vos promesses.

Mais je vais m'adresser à ceux qui ne se rendront pas à Daphné, et leur recommander le salut de leurs frères. Lorsqu'un médecin visite un malade, il dit peu de chose au malheureux gissant dans son lit, il s'adresse à ses proches, leur parle des remèdes, de la nourriture, et leur recommande les autres parties du traitement. Pourquoi? c'est que le malade n'est point en état, pour l'heure, de recevoir des conseils, au lieu que celui qui est en santé, écoute, avec la plus grande attention, toutes les ordonnances du

médecin. Voilà pourquoi je veux m'adresser aussi à vous. Saisissons-nous demain des portes, assiégeons les chemins, que les hommes fassent revenir malgré eux les hommes, que les femmes ramènent malgré elles les femmes. N'ayons pas de honte, il n'y a pas de honte à avoir lorsqu'il s'agit du salut de notre prochain. Si nos frères ne rougissent pas de se rendre à une fête profane et criminelle, ne rougissons pas de les ramener à une solennité sacrée; ne négligeons rien, lorsqu'il est question du salut de nos frères. Si Jésus-Christ est mort pour nous, nous devons tout supporter pour eux. Quand ils vous accableroient de coups et d'invectives, retenez-les, ne les quittez pas que vous ne les ayez ramenés au saint martyr. Quand il vous faudroit prendre les passans pour juges, dites à ceux qui voudront l'entendre : Je veux sauver mon frère, je vois qu'il perd son ame, je ne puis négliger celui auquel je tiens de si près. Que celui qui le voudra m'accuse, que celui qui le voudra me condamne! ou plutôt personne ne me blâmera, tous me loueront, tous me chériront, puisque ce n'est ni pour un vil intérêt, ni pour contenter un ressentiment personnel, ni pour aucun autre motif profane, que je dispute, mais pour le salut de mon frère. Qui n'approuvera pas ma conduite? qui ne l'admirera pas? Quoique nous n'ayons ensemble aucune liaison de parenté charnelle, la parenté spirituelle nous rend plus chers les uns aux autres, que des enfans ne le sont à leurs parens. Si vous voulez même, prenons avec nous le martyr; il ne rougira point de nous accompagner, et de sauver ses frères. Montrez-le à leurs yeux; qu'ils craignent sa présence, qu'ils respectent ses prières

et ses exhortations. Si Dieu exhorte ses créatures, (*Nous faisons la charge d'ambassadeurs pour Jésus-Christ*, dit saint Paul, *et c'est Dieu même qui vous exhorte, par notre bouche, à vous réconcilier avec lui.* 2. Cor. 5. 20.), à plus forte raison un serviteur de Dieu exhortera-t-il ses frères. La seule chose qui l'afflige, c'est notre perte, la seule chose qui le réjouisse, c'est notre salut; aussi ne se refusera-t-il à rien pour nous sauver. N'ayons donc pas de honte nous-mêmes, et ne croyons pas en pouvoir trop faire. Si des chasseurs parcourent les montagnes, les précipices, les gouffres et les abymes, pour prendre quelques animaux terrestres, ou même des oiseaux sauvages; vous qui devez ramener de la perdition, non un vil animal, mais votre frère spirituel, pour lequel Jésus-Christ est mort, vous rougissez, vous hésitez, je ne dis pas de franchir des forêts et des montagnes, mais de sortir simplement des portes de la ville! quelle excuse, je vous prie, vous restera-t-il? n'entendez-vous pas l'avertissement d'un sage qui vous dit : *Il y a une honte qui conduit au péché* (Ecclés. 4. 25.)? Mais vous craignez qu'on ne vous blâme; rejetez toute la faute sur moi, qui vous ai donné le conseil; dites que c'est votre maître qui vous l'a ordonné. Je suis prêt à me justifier devant ceux qui m'accuseront, et à rendre compte de ma conduite; ou plutôt, aucun homme, quelque impudent qu'on le suppose, ne vous blâmera ni vous ni moi, mais tous nous approuveront, et applaudiront à nos soins. Tous les habitans d'Antioche, ceux même des villes voisines admireront la force impérieuse de notre charité et l'ardeur de notre zèle. Mais que parlé-je des

hommes? le Maître des anges lui-même nous donnera son approbation. Puis donc que nous savons quelle sera la récompense de nos peines, ne négligeons pas cette chasse spirituelle; ne revenons pas seuls demain, mais présentons-nous chacun avec notre proie. Pourvu que nous nous rendions à l'heure où notre frère sortira de sa maison pour se mettre en chemin, et que nous l'engagions à visiter ce lieu, il n'y aura plus dès lors de difficulté. Lui-même vous en saura gré par la suite, tous les autres vous loueront, vous admireront, et, ce qu'il y a de plus essentiel, le Maître des cieux vous en récompensera abondamment, il vous comblera de biens et de louanges. Considérant donc l'avantage qui résulte pour nous d'une telle conduite, rendons-nous tous en foule aux portes de la ville, saisissons-nous de nos frères, ramenons-les ici, afin que demain l'église soit pleine, et que la solennité soit parfaite (1); afin que le bienheureux martyr, pour prix de notre zèle, nous reçoive avec confiance dans les tabernacles éternels. Puissions-nous obtenir cette faveur par la grace et par la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, par qui et avec qui soit la gloire au Père et à l'Esprit saint et vivifiant, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles! Ainsi soit-il.

(1) Apparemment que ce discours fût prononcé la veille du jour où l'on devoit célébrer la fête du martyr.

SOMMAIRE

DE L'ÉLOGE DE SAINT IGNACE, MARTYR.

Saint Ignace, disciple de saint Pierre et de saint Jean, fut ordonné évêque d'Antioche après saint Évode, successeur immédiat de saint Pierre. Il gouverna cette Église avec le zèle qu'on devoit attendre d'un élève et d'un imitateur des apôtres. Rien n'égaloit l'ardeur de sa charité, la vivacité de sa foi et la profondeur de son humilité. Toutes ses vertus se montrèrent avec éclat dans la troisième persécution qu'éprouva le christianisme. Ignace parut et parla devant Trajan avec toute la grandeur d'ame d'un héros chrétien. Transporté d'Antioche à Rome pour y être dévoré par les bêtes, il vit saint Polycarpe à Smyrne, parcourut différentes Églises, écrivit à celles qu'il ne put visiter, encourageant les forts et fortifiant les foibles. Lorsqu'il fut arrivé à Rome, il s'opposa aux fidèles qui vouloient l'arracher à la mort. Exposé à deux lions, il les vit venir sans trembler, leur servit de pâture et rendit son ame à Dieu. Les fidèles eurent soin de recueillir ses ossemens pour les porter à Antioche. Nous avons de lui sept Épîtres qu'on regarde comme un des plus précieux monumens de la foi et de la discipline de la primitive Église. Elles sont écrites avec beaucoup de chaleur, de force et d'élévation.

Tel étoit le saint martyr dont saint Jean Chrysostôme a fait le panégyrique. Dans la dernière instruction il avoit célébré la bienheureuse martyre Pélagie; ainsi, après avoir montré que les personnes de toute condition, de tout âge, de tout sexe, peuvent entrer en lice dans les combats pour la foi, il témoigne son embarras, incertain par

laquelle des vertus d'Ignace il doit commencer son éloge; il trace son portrait en peu de mots, et se détermine à le considérer d'abord comme évêque, pour le considérer ensuite comme martyr. Il le loue d'avoir été jugé digne de l'épiscopat, d'avoir été ordonné par les apôtres (ce qui annonce qu'il possédoit toutes les vertus d'un évêque), d'avoir été évêque dans des temps fort difficiles, d'avoir gouverné la ville d'Antioche, enfin d'avoir succédé à l'apôtre saint Pierre. Avant de célébrer Ignace comme martyr, l'orateur fait remarquer la cruauté et la malice des persécuteurs, qui s'attaquoient aux chefs afin de disperser les troupeaux, qui les faisoient transporter dans des pays éloignés afin d'affoiblir leur courage. Mais il montre qu'il est arrivé tout le contraire par rapport à Ignace; que, transporté d'Antioche à Rome pour y être dévoré par les bêtes, il a fortifié et animé sur toute sa route les fidèles, qui l'animoient à leur tour et le fortifioient. Il fait voir quel a été le dessein de Dieu en permettant que Pierre, Paul et Ignace fussent immolés à Rome. Il exalte la satisfaction avec laquelle ce dernier se préparoit à être dévoré par les bêtes, et l'empressement religieux avec lequel tous les peuples ont été au-devant de ses saintes reliques lorsqu'on les transportoit à Antioche. Il exhorte ses auditeurs à honorer sans cesse le tombeau du saint martyr, en leur annonçant les fruits qu'ils peuvent en recueillir.

ÉLOGE

DE SAINT IGNACE, MARTYR.

Bén. tom. 2, p. 592; Fr. D. t. 1, p. 498; Sav. t. 5, p. 498.

Un homme riche qui se pique de magnificence, se plaît à donner de fréquens repas, autant pour faire montre de ses richesses, que pour offrir à ses amis des marques de bienveillance : ainsi la grace de l'Esprit-Saint, pour fournir des preuves de son pouvoir, et pour signaler sa bienveillance envers les amis de Dieu, nous sert de continuels repas par le grand nombre de martyrs dont elle nous fait célébrer les fêtes. Dernièrement une jeune vierge, la bienheureuse martyre Pélagie (1), nous a servi avec la plus grande joie un repas spirituel ; sa fête est aujourd'hui remplacée par celle du généreux martyr Ignace. Les personnes sont différentes, mais le banquet est le même ; il y a divers combats, mais il n'y a qu'une couronne ; les lices sont variées, mais le prix est uni-

(1) Sainte Pélagie, vierge et martyre d'Antioche, dans le quatrième siècle, durant la persécution de Maximin, se précipita, dit-on, du toit de sa maison pour échapper, par cette mort violente, à la perte de son honneur que des gens envoyés par le magistrat païen vouloient lui ravir. Saint Jean Chrysostôme ne s'explique pas clairement sur le genre de sa mort.

que. Dans les combats profanes, on ne doit choisir que des hommes, parce qu'on y dispute des forces du corps. Mais ici, où tous les combats sont spirituels, la carrière est ouverte, et les spectateurs s'assemblent pour l'un et l'autre sexe. Ce ne sont pas des hommes seuls qui entrent en lice, pour que les femmes ne se rejettent pas sur la foiblesse de leur nature, et ne paroissent pas avoir une excuse plausible; ce ne sont pas les femmes seules qui se signalent, pour que les hommes n'aient pas trop à rougir; mais on voit parmi les uns et les autres beaucoup de vainqueurs proclamés et couronnés, afin que vous appreniez par les faits mêmes, qu'en Jésus-Christ il n'y a distinction ni d'homme ni de femme (Gal. 3. 28.), que le sexe, l'âge, la délicatesse du tempérament, que rien, en un mot, ne peut nous empêcher de fournir des courses religieuses, pourvu que nous ayons de l'ardeur et du courage, pourvu que la crainte de Dieu, profondément enracinée dans nos ames, les embrase et les anime. Voilà pourquoi les vierges, les femmes, les hommes, les jeunes gens, les vieillards, les personnes libres ou esclaves, toutes les conditions, tous les âges, tous les sexes, peuvent entrer également en lice pour ces combats, sans que rien puisse les arrêter, pourvu qu'ils y apportent une volonté ferme et généreuse.

La circonstance du temps m'engage à entrer dans le récit des vertus du bienheureux Ignace; mais mon esprit embarrassé se trouble, et je ne sais par où je dois commencer d'abord, tant il s'offre à moi un vaste champ de louanges. Enfin j'éprouve le même embarras qu'un homme qui entreroit dans un jardin

immense, où il apercevroit un nombre infini de fleurs diverses, dont la variété et la multitude l'embarrasseroient sur le choix de celle qu'il voudroit prendre la première, parce que chacune attireroit à elle ses regards : de même nous, en entrant dans le jardin spirituel des vertus d'Ignace, qui nous offre non les fleurs que fait naître le printemps, mais les fruits variés dont l'Esprit-Saint a enrichi son ame ; nous ne savons sur laquelle nous devons arrêter préférablement notre pensée, parce que chacune de celles que nous voyons nous détourne des autres, et nous invite à contempler l'éclat et la beauté qui lui sont propres. Voyez la vérité de ce que j'avance. Ignace a gouverné notre Église avec le courage et le zèle que Jésus-Christ demande dans un évêque, et il a accompli la grande règle que le Fils de Dieu a établie pour l'épiscopat. Il avoit lu dans l'Evangile que le bon pasteur donne sa vie pour ses brebis (Jean. 10. 11.) ; il a donné la sienne pour ses brebis avec une résolution courageuse. Il s'est vraiment trouvé avec les apôtres, il a puisé dans les vraies sources spirituelles. Or, quel devoit être celui qui a été élevé avec de tels hommes, qui s'est trouvé partout avec eux, qui a eu part à toutes leurs entreprises, à toutes leurs démarches, et qu'ils ont jugé digne d'être à la tête d'une grande Église ? Il vivoit dans un temps qui demandoit une ame embrasée de l'amour divin, une ame capable de mépriser toutes les choses présentes, de préférer les objets invisibles aux visibles ; on l'a vu se dépouiller de son corps avec la même facilité qu'on se dépouille d'un simple vêtement. Que dirai-je d'abord ? parlerai-je de la doctrine des apôtres

qu'il a prêchée sans relâche, ou de son mépris pour la vie présente, ou du zèle ardent avec lequel il a gouverné son Église ? qui louerai-je en lui ? le martyr, l'évêque ou l'apôtre (1) ? car la grace de l'Esprit-Saint a composé une triple couronne pour en décorer sa tête vénérable, ou plutôt elle lui en a formé un grand nombre, puisqu'à bien examiner chacune de ces couronnes, on en verra d'autres naître et fleurir, comme des rejetons d'une seule tige.

Commencons, si vous voulez, son éloge par l'épiscopat. Cette partie vous paroît-elle n'offrir qu'une seule couronne ? Vous verrez, si nous la développons, qu'elle en produit plusieurs ; car ce n'est pas seulement pour avoir été jugé digne de l'épiscopat que j'admire Ignace, mais pour avoir reçu cet honneur des apôtres, qui ont imposé leurs mains sacrées sur sa bienheureuse tête. Et je ne le loue pas seulement de ce que les apôtres ont attiré sur lui d'en-haut une plus grande grace, de ce qu'ils ont fait descendre sur lui une vertu plus abondante de l'Esprit-Saint, mais de ce qu'ils ont témoigné, en le consacrant, qu'il possédoit toutes les vertus dont un homme est capable. Je m'explique. Saint Paul écrivant à Tite.... Quand je nomme Paul, c'est comme si je nommois Pierre, Jacques, Jean, tout le chœur des apôtres. En effet, comme dans une seule lyre, il y a différentes cordes et une seule harmonie, de mê-

(1) Saint Ignace pouvoit être aussi considéré comme apôtre, puisque son zèle le faisoit sortir hors des limites de son épiscopat, le faisoit travailler à étendre l'empire de Jésus-Christ ; mais saint Jean Chrysostôme ne le considère que comme évêque et martyr, quoiqu'il annonce aussi le titre d'apôtre.

me dans le chœur des apôtres il y avoit différentes personnes, et une seule doctrine, puisqu'il n'y avoit qu'un seul maître, l'Esprit-Saint, qui les inspiroit tous. C'est ce que saint Paul lui-même fait entendre en disant : *Soit que la parole soit annoncée par moi ou par d'autres, voilà ce que nous vous prêchons* (1. Cor. 15. 11.). Cet apôtre donc écrivant à Tite, et voulant lui apprendre quel doit être un évêque, lui dit : *Il faut qu'un évêque soit irréprochable, comme étant le dispensateur et l'économe de Dieu, qu'il ne soit point altier, ni colère, ni sujet au vin, ni prompt à frapper, ni porté à un vil intérêt; mais qu'il exerce l'hospitalité, qu'il aime les gens de bien, qu'il soit sage, juste, saint, tempérant; qu'il soit attaché à la parole de vérité, telle qu'on la lui a enseignée, afin qu'il soit capable d'exhorter selon la saine doctrine, et de convaincre ceux qui la combattent* (Tit. 1. 7, 8 et 9.). Écrivant à Timothée sur le même sujet, il lui dit encore : *Si quelqu'un désire l'épiscopat, il désire une fonction sainte. Il faut qu'un évêque soit irrépréhensible, qu'il n'ait épousé qu'une femme, qu'il soit sobre, prudent, bien réglé, aimant à exercer l'hospitalité, capable d'instruire; qu'il ne soit ni sujet au vin, ni prompt à frapper, mais équitable et modéré, éloigné des contestations et de tout esprit de vil intérêt* (1. Tim. 3. 1, 2 et 3.). Vous voyez quelle vertu, quelle perfection saint Paul demande dans un évêque. Lorsqu'un peintre habile veut faire le portrait d'un prince qui puisse servir de modèle, il emploie toutes ses couleurs, et travaille sa figure avec le plus grand soin, afin que tous ceux

qui voudront l'imiter, trouvent dans son tableau un original accompli : de même le bienheureux Paul, voulant nous tracer le modèle d'un évêque, comme celui d'un prince, a recueilli les traits différens de vertu, et a employé toutes les couleurs pour fournir un original parfait, afin que chacun de ceux qui seront élevés à cette dignité, envisageant ce modèle, gouverne la partie qui lui sera confiée avec tout le zèle et toute l'attention qu'elle exige.

Je puis dire avec assurance que le bienheureux Ignace a exprimé parfaitement en lui ce grand modèle. Irréprochable et irrépréhensible, il n'étoit ni altier, ni colère, ni sujet au vin, ni prompt à frapper : il étoit juste, saint, tempérant, éloigné de toute contestation, de tout esprit de vil intérêt, attaché à la parole de vérité telle qu'on la lui avoit enseignée; il étoit sobre, prudent, modeste; enfin il possédoit toutes les qualités que demande saint Paul. Et qui est-ce qui l'atteste, direz-vous? ceux mêmes qui, après avoir établi ces règles, l'ont nommé, eux qui n'auroient pas exhorté les autres, à examiner sévèrement les hommes qu'on doit placer sur le trône épiscopal, s'ils avoient procédé eux-mêmes avec négligence dans cet examen; eux qui n'auroient pas confié l'épiscopat à notre saint martyr, s'ils n'avoient pas vu son ame décorée de toutes les vertus. Ils savoient, sans doute, quel péril ont à courir ceux qui font de tels choix au hasard et sans réflexion. C'est ce que fait entendre le même saint Paul en écrivant au même Timothée : *N'imposez légèrement les mains à personne*, lui dit-il, *et ne vous rendez point participant des péchés d'autrui* (1. Tim. 5. 22.).

Quoi ! un autre a péché, et je suis participant de ses fautes et des peines qu'il mérite ! Oui, certes, puisque vous fournissez à un méchant les moyens de faire du mal. Et comme celui qui confieroit un glaive tranchant à un furieux, à un insensé, seroit coupable du meurtre qu'il commettroit avec cette arme; de même celui qui fournit à un homme pervers les moyens de nuire en lui confiant l'épiscopat, attire sur sa propre tête les supplices que ce méchant encourt par ses fautes et par ses excès, parce que celui qui fournit le principe du mal est cause de tout le mal qui doit suivre. Vous voyez comme jusqu'à présent l'épiscopat d'Ignace nous offre une double couronne, et comme la dignité des hommes qui l'y ont élevé lui donne un plus grand lustre, et rend témoignage à toutes les vertus qui brilloient en lui.

Voulez-vous que je vous découvre une troisième couronne qui sort, pour ainsi dire, et qui naît de la première, considérons le temps où Ignace a été nommé évêque. Il est bien différent de gouverner à présent l'Église et de l'avoir gouvernée alors; comme il est bien différent de marcher dans un chemin fait et battu où plusieurs ont déjà passé, et dans un chemin montueux, escarpé, rempli de pierres et de bêtes féroces, qu'il faut aplanir pour la première fois, et qui n'a encore été pratiqué par personne. A présent, par la grace de Dieu, les évêques ne sont exposés à aucun péril; une paix profonde règne dans toute l'Église, et nous jouissons tous d'un grand calme; la Religion a été prêchée jusqu'aux extrémités du monde, et les princes eux-mêmes gardent avec soin le dépôt de la foi. Il n'en étoit pas de même alors. De

quelque côté que l'on portât les yeux, on ne voyoit qu'abymes et précipices, que guerres, que combats et dangers. Magistrats, princes, villes, peuples, nations, étrangers, parens, tous persécutoient les fidèles. Et ce qu'il y avoit encore de plus terrible, les fidèles eux-mêmes, tout récemment instruits dans ces dogmes nouveaux pour eux, avoient besoin de beaucoup de condescendance : ils étoient foibles, ils tomboient souvent, et leurs chutes n'affligeoient pas moins ou même affligeoient beaucoup plus les docteurs de la foi que les guerres du dehors. Les combats et les persécutions du dehors leur donnoient de la joie par l'espoir des récompenses qui leur étoient réservées. Aussi les apôtres sortoient-ils joyeux du conseil, parce qu'ils avoient été battus de verges : *Je me réjouis dans mes maux* (Coloss. 1. 24.), s'écrie saint Paul, qui se glorifie partout dans ses afflictions. Mais les fautes des fidèles et les chutes de leurs frères, ne leur permettoient pas de respirer : c'étoit comme un joug accablant qui pesoit sur leurs têtes et les opprimoit sans cesse. Écoutez comment cet apôtre, qui se glorifie dans ses souffrances, déplore amèrement ses peines intérieures : *Qui est foible*, dit-il, *sans que je m'affoiblisse avec lui ? qui est scandalisé sans que je brûle* (2. Cor. 11. 29.). *J'appréhende*, dit-il ailleurs, *qu'à mon retour je ne vous trouve pas tels que je voudrois, et que vous ne me trouviez pas aussi tel que vous voudriez.* Et plus bas : *J'appréhende que Dieu ne m'humilie lorsque je serai revenu chez vous, et que je ne sois obligé d'en pleurer plusieurs qui, étant déjà tombés dans les impuretés, les fornications et les déréglemens*

infames, *n'en ont point fait pénitence* (2. Cor. 12. 20 et 21.). Comme donc nous admirons, non le pilote qui peut conduire les passagers au port, lorsque la mer est tranquille, et que le vaisseau vogue au gré d'un vent favorable, mais celui qui peut diriger sûrement son navire lorsque la mer est furieuse, que les flots sont soulevés, que les passagers eux-mêmes sont en discorde, et qu'on est assailli au dedans et au dehors par de violens orages : de même on doit surtout admirer les pontifes chargés de gouverner l'Eglise, lorsque la guerre étoit allumée au dedans et au dehors, lorsque la plante de la foi encore tendre demandoit les plus grands soins, lorsque le peuple fidèle, comme un enfant nouveau-né, vouloit être ménagé avec attention et nourri sagement du lait des foibles.

Et afin que vous sentiez encore mieux quelles couronnes méritoient les hommes chargés alors de gouverner l'Église, quels travaux il falloit essuyer, quels périls il falloit courir dans les premiers temps de la prédication de la foi, je vais vous citer le témoignage de Jésus-Christ lui-même, dont les paroles confirment ce que nous disons. Comme il voyoit beaucoup de monde accourir à lui, et qu'il vouloit apprendre à ses disciples que les prophètes avoient plus travaillé qu'eux : *D'autres ont travaillé*, leur dit-il, *et vous êtes entrés dans leurs travaux* (Jean. 4. 38.). Cependant les apôtres, dans la réalité, ont travaillé beaucoup plus que les prophètes ; mais comme les prophètes avoient semé les premiers la parole sainte, comme ils avoient amené à la vérité des hommes qui n'étoient pas encore instruits,

Jésus-Christ conséquemment leur attribue un plus grand travail. Il n'est pas égal, non il ne l'est pas, de venir instruire les peuples après plusieurs autres qui ont déjà travaillé à leur instruction, et de jeter les premières semences de doctrine. On reçoit aisément des vérités sur lesquelles on a déjà réfléchi, auxquelles on est tout accoutumé; au lieu que ce qui est annoncé pour la première fois trouble l'esprit de ceux qui écoutent, en même temps qu'il cause de grands embarras à ceux qui instruisent. C'est là ce qui troubloit les Athéniens lorsque saint Paul leur parloit; voilà pourquoi ils rebutoient cet apôtre, ils lui reprochoient de leur enseigner une doctrine absolument étrangère pour eux (Act. 17. 20.). Si le gouvernement de l'Église donne aujourd'hui beaucoup de peine, combien n'en devoit-il pas donner davantage, lorsqu'on étoit au milieu des périls, des combats, des persécutions et des craintes continuelles? Ce seroit en vain, oui, ce seroit en vain qu'on tenteroit d'exprimer tous les obstacles que les saints avoient alors à surmonter; il faudroit l'avoir éprouvé soi-même pour le connoître.

Parlerai-je d'une quatrième couronne? quelle est cette couronne? sans doute d'avoir gouverné notre patrie. S'il est difficile de conduire cinquante personnes seulement, de quelle vertu, de quelle sagesse ne falloit-il pas être doué pour être mis à la tête d'un peuple composé de plus de deux cent mille hommes? En effet, comme dans les armées on confie aux officiers les plus habiles le commandement des compagnies les plus distinguées et les plus nombreuses: de même l'on confie aux chefs les plus sages et les

plus fermes le gouvernement des villes les plus grandes et les plus peuplées. Ajoutez que Dieu avoit un soin particulier de la ville d'Antioche, comme l'a démontré sa conduite envers elle. Il avoit mis Pierre à la tête de toute la terre, il lui avoit confié les clefs du ciel et le gouvernement de toutes les Églises; il le chargea de demeurer long-temps parmi nous : tant notre ville seule étoit à ses yeux du même prix que le reste du monde!

Mais en parlant de Pierre, je vois se former une cinquième couronne, la gloire d'avoir succédé (1) au prince des apôtres. Lorsqu'on ôte une grande pierre des fondemens, on a l'attention d'y en substituer une de la même force, de peur d'affoiblir l'édifice et de l'exposer à une ruine totale : de même, lorsque Pierre devoit s'éloigner de notre Église, la grace de l'Esprit-Saint lui substitua un maître d'un égal mérite, pour que l'édifice ne perdît rien de sa solidité par la foiblesse du successeur.

Nous avons donc compté cinq couronnes pour notre saint pontife : l'importance de la place qu'il a occupée, la dignité de ceux qui l'y ont élevé, la difficulté des circonstances, la grandeur de la ville qu'il a eue à conduire, enfin la vertu du personnage qui lui a remis l'épiscopat.

A toutes ces couronnes je pourrois en ajouter beaucoup d'autres; mais afin de ne pas employer tout le temps à parler d'Ignace comme évêque, et qu'il nous en reste pour le considérer comme martyr, nous allons passer à ses glorieux combats.

(1) *D'avoir succédé*, non immédiatement; car c'étoit Évode qui étoit successeur immédiat de saint Pierre.

Une guerre cruelle étoit allumée contre les Églises; et comme si la terre eût été en proie à une tyrannie atroce, tous les fidèles étoient enlevés des places publiques, sans qu'on eût d'autre crime à leur reprocher, que d'avoir abandonné l'erreur pour entrer dans les voies de la piété, d'avoir renoncé aux superstitions des démons, de reconnoître le vrai Dieu, et d'adorer son Fils unique. La Religion auroit dû valoir à ses zélés partisans, des couronnes, des applaudissemens, des honneurs; et c'étoit pour la Religion même que l'on punissoit, que l'on tourmentoit par mille supplices, ceux qui avoient embrassé la foi, et surtout les chefs des Églises; car le démon, plein de ruses et de malices, espéroit qu'en renversant les pasteurs, il viendroit aisément à bout de disperser les troupeaux. Mais celui qui confond les desseins des méchans, voulant lui montrer que ce ne sont pas les hommes qui gouvernent les Églises, mais que c'est lui-même qui dirige les fidèles de tous les pays, a permis que les chefs fussent livrés au supplice, afin que, lorsqu'il verroit que leur mort, loin de porter atteinte à la Religion, loin d'arrêter le progrès de l'Évangile, ne faisoit qu'en étendre l'empire, il apprît par les faits mêmes, lui et tous ses ministres, que la doctrine chrétienne n'a point son origine parmi les hommes, mais qu'elle prend sa source dans le ciel; que c'est Dieu qui gouverne toutes les Églises du monde: or, qu'il est impossible de triompher lorsqu'on fait la guerre au Très-Haut. Une autre ruse du démon, qui ne le cède pas à la première, c'est qu'il ne faisoit pas égorger les évêques dans les Églises dont

ils étoient les chefs, mais qu'il les transportoit dans un pays éloigné. Il se flattoit de les affoiblir, en les privant des choses les plus nécessaires, en les fatiguant par la longueur de la route. Et c'est ainsi qu'il en usa à l'égard du bienheureux Ignace. Il l'obligea de passer d'Antioche à Rome, lui faisant envisager une course immense, et espérant d'abattre sa constance par les difficultés d'un voyage long et pénible. Mais il ignoroit qu'ayant Jésus-Christ pour compagnon de ce voyage, le saint deviendroit plus robuste, il donneroit plus de preuves de la force de son ame, et confirmeroit les Églises dans la foi. Les villes accouroient de toute part sur la route pour animer ce généreux athlète; elles lui fournissoient des vivres en abondance, le soutenoient par leurs prières et par leurs députés. Elles-mêmes ne recevoient pas une consolation modique, en voyant ce martyr courir à la mort avec l'empressement d'un chrétien qui étoit appelé au royaume des cieux : son voyage même, son ardeur et la sérénité de son visage, apprenoient à tous les fidèles de ces villes, que ce n'étoit pas à la mort qu'il couroit, mais à une vie nouvelle, à la possession du royaume céleste. Il donnoit ces instructions à toutes les villes qui étoient sur sa route, par sa course même, autant que par ses discours; et ce qui étoit arrivé aux juifs au sujet de Paul qu'ils avoient chargé de chaînes pour l'envoyer à Rome, qu'ils croyoient envoyer à la mort lorsqu'ils envoyoient un maître aux juifs habitans de Rome, eut encore lieu au sujet d'Ignace, et d'une manière encore plus frappante; car ce n'est pas seulement pour les chrétiens habitans de Rome, mais

pour toutes les villes de son passage, qu'il fut un maître admirable, un maître qui leur enseignoit à ne faire aucun cas de cette vie mortelle, à ne compter pour rien les choses visibles, à ne soupirer que pour les biens futurs, à envisager les cieux, à n'être effrayés par aucun des maux, par aucune des peines de cette vie. Voilà les instructions et d'autres encore, qu'il donnoit par son zèle à tous les peuples chez lesquels il passoit. C'étoit un soleil qui se levoit de l'orient et qui couroit vers l'occident, en jetant plus d'éclat que l'astre qui nous éclaire. Cet astre lance d'en-haut des rayons sensibles et matériels : Ignace brilloit ici-bas, instruisant les ames, les éclairant d'une lumière spirituelle. Le soleil s'avance vers les régions du couchant, se cache, et laisse le monde dans les ténèbres : c'étoit en s'avançant vers les mêmes régions qu'Ignace se levoit, et que, jetant une plus grande splendeur, il faisoit plus de bien à tous ceux qui étoient sur sa route. Lorsqu'il fut entré dans Rome, il enseigna à cette ville idolâtre une philosophie chrétienne; et Dieu permit qu'il y finît ses jours, afin que sa mort fût une leçon pour tous les Romains. Vous qui, par la grace de Dieu, êtes confirmés dans la foi, vous n'avez plus besoin de preuves; mais les Romains, qui étoient alors plongés dans des erreurs impies, avoient besoin d'un plus grand secours. Pierre, Paul, et après eux Ignace, ont été immolés dans Rome, soit afin de purifier par leur sang une ville souillée par le sang des victimes offertes aux idoles, soit afin de prouver par des faits la résurrection de Jésus crucifié, en faisant sentir aux Romains qu'ils n'auroient

pas témoigné un mépris si généreux de la vie présente, s'ils n'eussent été bien persuadés qu'ils alloient rejoindre Jésus crucifié, et qu'ils le verroient dans les cieux. Oui, la plus forte preuve de la résurrection de Jésus-Christ immolé pour nous, c'est qu'après sa mort il ait montré sa puissance, jusqu'à persuader à des hommes vivans de faire le sacrifice de leur patrie, de leur maison, de leurs amis, de leurs parens, de leur vie même, pour la confession de son nom; de préférer aux satisfactions présentes les coups de fouet, les combats, les travaux, et même la mort. Ces prodiges de force ne sont pas l'ouvrage d'un simple mortel qui est resté dans le tombeau, mais d'un Dieu qui est ressuscité pour ne plus mourir. Eh quoi! lorsque Jésus-Christ vivoit, lorsque les apôtres jouissoient de sa société, ils auroient tous abandonné leur Maître, ils auroient pris la fuite; et, après sa mort, non seulement Pierre et Paul, mais Ignace qui ne l'avoit jamais vu, qui n'avoit point vécu avec lui, auroient signalé pour lui leur zèle, jusqu'à lui faire le sacrifice de leur vie! cela est-il concevable? Afin donc que tous les Romains fussent instruits par des faits, Dieu a permis que le bienheureux Ignace finît ses jours dans Rome.

Le genre de sa mort prouvera la vérité de ce que j'avance. Il n'a pas été condamné à périr hors des murs, ni dans la prison, ni dans quelque lieu écarté; mais il a subi son martyre dans la solennité des jeux, à la face de toute la ville assemblée pour le spectacle, en proie aux bêtes féroces qu'on avoit lancées contre lui. Il mourut de cette manière, afin qu'érigeant un trophée contre le démon, à la vue de tous les spec-

tateurs, ils fussent tous jaloux d'imiter de pareils combats, pleins d'admiration pour ce courage qui le faisoit mourir sans peine, et même avec satisfaction. Il voyoit donc d'un œil content les bêtes féroces, non comme devant être arraché de cette vie, mais comme étant appelé à une vie meilleure et plus spirituelle. Qu'est-ce qui le prouve? ce sont les paroles qu'il prononça quelques jours avant de mourir, lorsqu'il eût appris le genre de mort auquel il étoit condamné : *Je vais donc jouir*, disoit-il, *des bêtes féroces*. Tels sont ceux qui aiment, ils reçoivent avec joie tout ce qu'ils souffrent pour les objets de leur amour ; plus ils supportent pour eux de peines et de disgraces, plus ils se croient au comble de leurs vœux. Et c'est ce qui est arrivé à notre saint martyr. Il étoit jaloux d'imiter, non seulement la mort, mais le zèle des apôtres, et sachant qu'après avoir été battus de verges, ils s'étoient retirés du conseil avec joie, il vouloit marcher sur les traces de ses maîtres, en mourant et en se réjouissant comme eux. Voilà pourquoi il disoit : *Je vais donc jouir des bêtes féroces*. Il regardoit les dents de ces bêtes comme plus douces que la langue du tyran ; et avec bien de la raison : l'une vouloit le précipiter dans les enfers, les autres lui obtenoient le ciel. Lorsqu'il eut terminé sa vie dans Rome, ou plutôt lorsqu'il eut pris possession du royaume céleste, il revint ici avec la couronne, prix de ses combats ; et ce fut un dessein de la Providence divine, de nous ramener cet illustre martyr après l'avoir partagé entre plusieurs villes. Rome a reçu son sang versé pour la foi, vous avez honoré ses précieux restes ; vous aviez joui de son

épiscopat, les Romains ont joui de son martyre; ils l'ont vu combattre, vaincre, et obtenir la couronne, vous le possédez maintenant pour toujours; Dieu, qui vous l'avoit retiré pour quelques momens, vous l'a rendu couvert de gloire; et comme ceux qui empruntent une somme la rendent avec intérêt, de même Dieu, après vous avoir emprunté pour quelque temps un riche trésor, et l'avoir montré à Rome, vous l'a rendu avec un plus grand éclat. Vous aviez envoyé un évêque, et vous avez reçu un martyr; vous l'aviez envoyé en le comblant de vœux, et vous l'avez reçu avec des couronnes, et non seulement vous, mais encore toutes les villes de son passage. Dans quels sentimens, en effet, pensez-vous qu'elles aient vu revenir les sacrées dépouilles de son humanité sainte? quelle a été leur joie? quelle a été leur alégresse? avec quelles acclamations ont-elles reçu cet athlète couronné? Car, de même qu'un généreux athlète qui a vaincu tous ses rivaux, qui est sorti glorieux de la lice, est reçu à l'instant par tous les spectateurs, qui le portent sur leurs épaules, jusqu'à sa maison, sans qu'il touche la terre, et qui le comblent à l'envi de louanges : ainsi toutes les villes, depuis Rome jusqu'à Antioche, ont porté sur leurs épaules notre bienheureux pontife, et nous l'ont ramené le front ceint d'une couronne, le comblant d'éloges, rendant graces au souverain Juge des combats, insultant au démon de ce que ses ruses s'étoient tournées contre lui, de ce que tous ses efforts contre le saint martyr avoient opéré sa plus grande gloire. Alors le saint évêque a été utile à toutes les villes par où il a passé, en leur donnant à toutes des instructions salutaires;

depuis ce temps jusqu'à cette heure, il enrichit la ville d'Antioche : et comme un trésor fécond où l'on puise tous les jours, ne cesse de rendre plus riches ceux qui le possèdent; ainsi, le bienheureux Ignace ne renvoie dans leurs maisons ceux qui viennent à lui, qu'après les avoir comblés de bénédictions, les avoir remplis de confiance, de magnanimité et de courage.

N'allons donc pas à lui seulement en ce jour, mais tous les jours, pour moissonner, par son moyen, des fruits spirituels. Quiconque, oui, quiconque en approche avec foi, doit en recueillir les plus grands avantages, puisque les tombeaux des saints, et non seulement leurs corps, sont remplis d'une grace spirituelle. Et s'il est arrivé à Élisée, qu'un mort qui avoit touché son tombeau, a rompu les liens du trépas, et est retourné à la vie, à plus forte raison, maintenant que la grace est plus abondante, que les dons du divin Esprit sont plus efficaces, celui qui touche les tombeaux des saints doit-il en remporter la plus grande force. Le Seigneur nous a laissé leurs précieux restes, afin de nous inspirer le zèle dont ils ont été animés, afin de nous fournir un port, un asyle, une consolation dans tous les maux qui nous affligent. Ainsi vous tous qui êtes en butte à la tribulation ou aux maladies, ou aux persécutions, qui vous trouvez dans quelque circonstance fâcheuse, ou qui êtes plongés dans les abymes du péché, approchez d'ici avec foi, et vous serez délivrés de tous les fardeaux qui vous accablent, et vous vous en retournerez comblés de satisfaction, l'ame et la conscience rendues plus légères, par la vue seule de ce qui

nous reste d'un saint pontife ; ou plutôt, ce ne sont pas seulement les misérables qui doivent approcher de ce tombeau ; que celui dont l'ame est tranquille, qui est dans la gloire ou dans la puissance, ou qui a une grande confiance en Dieu, ne dédaigne pas les avantages que peut procurer la vue d'un illustre martyr. Cette vue seule lui assurera les biens qu'il possède, en lui rappelant de grandes vertus, en lui apprenant, par ce souvenir, à se modérer, à ne s'enorgueillir ni de son mérite, ni de ses succès, ni de ses bonnes œuvres. Or, ce n'est pas un léger avantage pour ceux qui sont dans une situation heureuse, de ne point se laisser enfler par les prospérités de ce monde, mais de savoir les soutenir avec une juste modération. C'est donc ici un trésor utile à tous, un refuge commode et agréable, où les malheureux peuvent trouver la délivrance de leurs peines, ceux qui sont heureux, la confirmation de leur bonheur, les malades, le retour à la santé, ceux qui jouissent de la santé, un préservatif contre la maladie. Pénétrés de toutes ces idées, préférons de demeurer auprès de ce tombeau, à toutes les joies, à tous les plaisirs du siècle, afin que, réjouis en même temps et enrichis, nous puissions parvenir au séjour bienheureux où les saints sont parvenus, nous puissions, dis-je, y parvenir par l'intercession de ces mêmes saints, par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire soit au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DES HOMÉLIES SUR L'ÉLOGE DE SAINT PAUL.

Saint Jean Chrysostôme ne parle jamais de saint Paul qu'avec les transports, et, pour ainsi dire, avec l'enthousiasme de l'admiration. Il a rempli de son seul éloge sept homélies de suite, sans parler des louanges qu'il donne à ce même apôtre, et qui se trouvent éparses dans plusieurs de ses ouvrages. Je vais donner les sommaires des sept homélies avec la traduction de la deuxième, de la troisième, et d'un extrait de la quatrième. J'ajouterai ensuite quelques extraits aussi traduits, sur le même sujet, tirés d'autres homélies du même orateur.

Dans la première homélie il compare saint Paul aux plus grands saints de l'Ancien Testament, à Abel, Noé, Abraham, Isaac, Joseph, Job, Moïse, David, Élie, Jean-Baptiste; il le compare même aux anges, et il montre en quoi il les a surpassés tous.

Dans l'homélie deuxième il fait voir que Paul a porté la vertu jusqu'où elle pouvoit aller, qu'il l'a pratiquée sans aucune vue de récompense temporelle, ni même éternelle, qu'il ne fuyoit pas les peines, qu'il les recherchoit même, qu'il les chérissoit, qu'il s'affligeoit pour le salut de tous les hommes en général et de chacun en particulier, qu'il vivoit sur la terre comme s'il eût été dans le ciel, qu'il s'est rendu digne des plus grandes faveurs et des graces les plus insignes, qu'enfin il est un excellent modèle de vertu, auquel cependant nous ne devons pas désespérer de pouvoir atteindre.

La troisième homélie est employée à exalter la charité de Paul, cette charité qui l'a porté à aimer ses ennemis.

à faire du bien à ceux qui ne lui faisoient que du mal, à désirer le salut des juifs qui le maltraitoient, à s'affliger de leur réprobation, à chercher des raisons pour les excuser; cette charité qui lui inspiroit la plus grande tendresse pour les étrangers comme pour ses compatriotes, un si vif intérêt pour le salut de tous les hommes, qui faisoit prendre à son zèle tant de formes diverses, qui lui faisoit étendre ses attentions jusque sur les choses temporelles, qui lui faisoit prodiguer pour autrui et sa personne et son argent. Il n'étoit pas seulement animé de la charité, il étoit devenu tout charité. Nous devons tâcher d'imiter le grand apôtre dans une vertu qui est la principale, la première de toutes, qui l'a élevé au comble de la perfection.

La quatrième homélie traite de la vocation de saint Paul à l'apostolat, de la fidélité avec laquelle il a répondu à sa vocation, des causes du progrès de la foi dans le monde, malgré l'obscurité et la foiblesse de celui qui l'annonçoit. Elle est terminée par un morceau fort éloquent sur le courage et le succès de l'apôtre dans la prédication de l'Évangile; et c'est un des extraits que j'ai traduits.

Dans la cinquième, saint Jean Chrysostôme, après avoir loué la vertu de Paul, qu'aucun obstacle ne pouvoit arrêter ni ralentir, discute fort subtilement les moyens qu'il employoit pour parvenir à son but, toutes les formes que prenoit son zèle pour ramener tous les hommes à Dieu, s'accommodant toujours aux temps et aux personnes autant qu'il étoit possible.

Dans la sixième, l'orateur détruit les reproches que l'on pourroit faire à saint Paul, sur les coups et la mort qu'il avoit témoigné craindre dans quelques occasions, sur les malédictions et les injures qu'il s'étoit permises quelquefois; il tourne quelques-uns de ces reproches à l'avantage de l'apôtre, et en fait le sujet d'un plus grand éloge.

La septième et dernière homélie nous apprend que nous pouvons nous élever jusqu'à la vertu de Paul, puisqu'il étoit homme comme nous; elle décrit ce zèle et cette assurance qu'il communiquoit à ses disciples, et qui croissoient d'autant plus qu'on vouloit les enchaîner, en rete-

nant sa personne dans les fers ; elle vante cette sainte hardiesse qui n'empêchoit pas qu'il ne fût simple et docile, qu'il ne se rendît à tous les conseils qu'on vouloit lui donner pour le bien des fidèles.

Il paroît certain que ces homélies ont été prononcées à Antioche ; mais il n'est guère possible d'en fixer l'année.

ÉLOGE DE SAINT PAUL.

HOMÉLIE DEUXIÈME.

Bén. tom. 2, p. 482; Fr. D. t. 5, p. 498; Sav. t. 8, p. 37.

SAINT PAUL est de tous les hommes celui qui a le mieux montré quelle est la grandeur de l'homme, quelle est la dignité de notre nature, à quelle vertu nous pouvons atteindre ; et il me semble que par toute sa vie, il justifie hautement le Créateur, confond tous ceux qui dépriment la créature humaine, nous exhorte à la vertu, ferme la bouche aux audacieux qui attaquent le Maître commun, et montre qu'il n'y a pas une si grande distance entre l'homme et les anges si nous voulons être attentifs sur nous-mêmes. Sans avoir reçu une autre nature que nous, sans être né avec une autre ame, sans avoir habité un autre monde, mais placé sur la même terre et dans les mêmes régions, élevé suivant les mêmes lois et les mêmes coutumes, il a surpassé tous les hommes de tous les siècles. Où sont donc ceux qui exagèrent les difficultés que nous offre la vertu, et la pente facile qui nous conduit au vice? saint Paul les réfute pleinement par ces paroles : *Le moment si court et si léger de nos afflictions dans cette vie, produit en nous le poids éternel d'une souveraine*

et incomparable gloire (2. Cor. 4. 17.). Mais si les afflictions telles qu'en a éprouvé ce grand apôtre, sont légères, à plus forte raison les goûts dépravés qui nous entraînent au mal, le sont-ils?

Ce que je trouve d'admirable en lui, c'est que non seulement dans l'ardeur de son zèle il ne sentoit pas les peines qu'il essuyoit pour la vertu, mais qu'il pratiquoit la vertu sans attendre aucune récompense. Nous ne supportons pas les fatigues qu'elle demande, quoiqu'on nous propose une rétribution; saint Paul l'embrassoit et la chérissoit sans aucun prix ni salaire; les plus grands obstacles à sa pratique, il les surmontoit avec courage, sans prétexter ni la délicatesse du tempérament, ni la multitude des affaires, ni les penchans de la nature, ni aucune autre raison. Quoiqu'il fût chargé de plus de soins et de sollicitudes que le fut jamais aucun général ni aucun prince, cependant il acquéroit chaque jour plus de force, et montroit une ardeur toujours nouvelle au milieu des périls. C'est ce qu'il faisoit entendre en disant : *J'oublie ce qui est derrière moi, et j'avance vers ce qui est devant moi* (Philip. 3. 13.). Menacé de la mort, il invitoit les peuples à partager la joie dont il étoit pénétré : *Réjouissez-vous*, leur disoit-il, *et félicitez-moi* (Philip. 2. 18.). Au milieu des dangers, des outrages et des affronts, il triomphoit et écrivoit aux Corinthiens : *Aussi je me complais dans les foiblesses, dans les outrages et dans les persécutions que j'éprouve* (2. Cor. 12. 10.). Il appeloit ses peines et ses travaux, *les armes de la justice* (2. Cor. 6. 7.), faisant voir qu'il en tiroit les plus grands avantages, et que ses ennemis ne pou-

voient le prendre d'aucun côté. De toute part accablé de coups, d'outrages et d'injures, il s'applaudissoit comme s'il eût été mené en triomphe, comme s'il eût érigé sans cesse des trophées sur toute la terre; il rendoit grace à Dieu en disant: *Graces soient rendues à Dieu, qui nous fait toujours triompher* (2. Cor. 2. 14.). Il cherchoit les affronts et les outrages que lui attiroit la prédication, beaucoup plus que nous ne cherchons la gloire et les honneurs; il désiroit la mort beaucoup plus que nous n'aimons la vie; il chérissoit la pauvreté beaucoup plus que nous n'ambitionnons les richesses; il embrassoit les travaux et les peines avec beaucoup plus d'ardeur que nous ne désirons le repos et les plaisirs. Il s'affligeoit plus volontiers que les autres ne se réjouissent; il prioit pour ses ennemis avec plus de zèle que les autres ne font contre eux d'imprécations. Il avoit renversé l'ordre des choses, ou plutôt c'est nous qui le renversons, et lui l'observoit tel qu'il est établi par Dieu. Ce qu'il faisoit étoit conforme à la nature; ce que nous faisons lui est contraire.

Quelle en est la preuve? saint Paul lui-même, qui, étant homme, couroit plus volontiers aux peines qu'aux plaisirs. La seule chose qu'il redoutoit et qu'il évitoit, c'étoit d'offenser Dieu; comme la seule chose qu'il désiroit, étoit de plaire à Dieu. Aucun des biens présens, je dis même aucun des biens futurs, ne lui sembloit désirable; car, ne me parlez pas des villes, des nations, des princes, des armées, des armes, des richesses, des principautés et des puissances: tout cela n'étoit pas même à ses yeux une vile poussière; mais considérez le bonheur qui nous

est promis dans le ciel, et alors vous verrez tout l'excès de son amour pour Jésus. La dignité des anges et des archanges, toute la splendeur céleste, n'étoient rien pour lui, en comparaison de la douceur de cet amour : l'amour de Jésus étoit pour lui plus que tout le reste. Avec cet amour, il se regardoit comme le plus heureux de tous les êtres ; il n'auroit pas voulu, sans cet amour, habiter au milieu des trônes et des dominations : il auroit mieux aimé, avec la charité de Jésus, être le dernier de la nature, se voir condamné aux plus grandes peines, que sans elle d'en être le premier, et d'obtenir les plus magnifiques récompenses. Être privé de cette charité, étoit pour lui le seul supplice, le seul tourment, le seul enfer, le comble de tous les maux : posséder cette même charité, étoit pour lui la seule jouissance ; c'étoit la vie, le monde, les anges, les choses présentes et futures, c'étoit le royaume, c'étoient les promesses, c'étoit le comble de tous les biens. Rien de ce qui ne le conduisoit pas là, n'étoit pour lui ni fâcheux ni agréable ; tous les objets visibles, il les méprisoit comme une herbe desséchée. Les tyrans, les peuples furieux, ne lui paroissoient que des insectes importuns ; la mort, les supplices, tous les tourmens imaginables, ne lui sembloient que des jeux d'enfans, à moins qu'il ne fallût les souffrir pour l'amour de Jésus-Christ ; car, alors, il les embrassoit avec joie, et il se glorifioit de ses chaînes, plus que Néron du diadême qui décoroit son front. Il habitoit la prison, comme si c'eût été le ciel même ; il recevoit les coups de fouet et les blessures, plus volontiers que les athlètes ne saisissent le prix dans les

jeux. Il ne chérissoit pas moins que la récompense, le travail, qu'il regardoit comme une récompense; aussi l'appeloit-il une grace. En voici la preuve: C'étoit pour lui un avantage d'être dégagé des liens du corps, et d'habiter avec Jésus-Christ, c'étoit une peine de demeurer dans un corps mortel; cependant il choisit l'un plutôt que l'autre, et il le regarde comme plus essentiel. C'étoit pour lui une peine et un travail d'être séparé de Jésus-Christ, et la peine la plus dure, et le travail le plus rude, c'étoit pour lui un avantage et une récompense d'habiter avec Jésus-Christ; mais il choisit l'un plutôt que l'autre pour l'amour de Jésus-Christ. On dira peut-être que tout cela lui étoit agréable pour l'amour de Jésus. C'est ce que je dis moi-même, et je prétends que ce qui cause en nous de la tristesse, lui procuroit une satisfaction abondante. Et que parlé-je de ses périls et de ses autres tribulations? il éprouvoit une peine continuelle, qui lui faisoit dire: *Qui est foible sans que je m'affoiblisse avec lui? qui est scandalisé sans que je brûle* (2. Cor. 11. 29.)? A moins qu'on ne dise que cette peine étoit accompagnée d'un certain plaisir. Ainsi, des mères qui ont perdu leurs enfans, sont soulagées, en quelque sorte, lorsqu'elles ont la liberté de pleurer, et sont oppressées lorsqu'elles ne peuvent donner un libre cours à leurs larmes. De même saint Paul recevoit un soulagement de pleurer nuit et jour; car jamais personne ne déplora ses propres maux comme cet apôtre déploroit les maux d'autrui. Quelle étoit, croyez-vous, sa douleur, en voyant que les juifs n'étoient pas sauvés, lui qui demandoit d'être déchu de la gloire céles-

te(1), pourvu qu'ils fussent sauvés (Rom. 9. 2 et 3.)? D'où il est manifeste que leur perte lui étoit plus sensible que la privation de la gloire, puisque autrement il n'eût pas fait un pareil souhait, il n'eût point préféré ce dernier mal, comme plus consolant et plus doux; et il ne se contentoit pas d'un simple désir, il s'écrioit : *Je suis saisi d'une tristesse profonde ; mon cœur est pressé sans cesse d'une douleur violente.*

Un homme qui s'affligeoit presque chaque jour pour les habitans de la terre, et pour tous en général, pour les nations et les villes, et pour chacun en particulier, à quoi pourroit-on le comparer ? à quelle nature de fer, à quelle nature de diamant ? de quoi dirons-nous qu'étoit composée son ame? de diamant ou d'or? elle étoit plus ferme que le plus dur diamant, plus précieuse que l'or et que les pierres du plus grand prix (2). Mais pourquoi le comparer à l'or et au diamant ? mettez le monde entier dans la balance, et vous verrez que l'ame de Paul l'entraînera. En effet, si lui-même a dit des saints, qui, couverts de peaux, vivoient dans des cavernes, qui n'ont brillé que dans un petit coin de la terre, que le monde ne les valoit pas, à plus forte raison dirons-nous de lui, que le monde entier ne le va-

(1) La plupart des interprètes expliquent différemment ce passage de saint Paul : *J'eusse désiré de devenir moi-même anathème ;* mais je crois que l'explication de saint Jean Chrysostôme est plus naturelle. On ne doit pas chercher, dit-il lui-même ailleurs, l'exactitude des idées dans ce qui n'est que l'expression d'un vif sentiment qui affecte celui qui parle.

(2) Ici j'ai resserré un peu l'orateur en retranchant quelques idées qu'il auroit été difficile de faire passer dans notre langue.

loit pas. Mais si le monde ne le vaut pas, qu'est-ce qui le vaudra? peut-être le ciel. Mais le ciel lui-même n'est rien en comparaison de Paul; car s'il a préféré lui-même l'amour du Seigneur, au ciel et à tout ce qu'il renferme, à plus forte raison le Seigneur, dont la bonté surpasse autant celle de Paul, que la bonté même surpasse la malice, le préféroit-il à tous les cieux. Le Seigneur, oui, le Seigneur nous aime bien plus que nous ne l'aimons, et son amour surpasse le nôtre plus qu'il n'est possible de l'exprimer.

Examinez de quelles faveurs il a gratifié ici-bas cet apôtre avant la résurrection future. Il l'a ravi jusqu'au troisième ciel, et lui a fait entendre des paroles ineffables qu'il n'est pas permis à un homme de rapporter. Et cette faveur lui étoit due, puisqu'il marchoit sur la terre et se conduisoit en tout comme s'il eût conversé avec les anges, puisque, enchaîné à un corps mortel, il imitoit leur pureté; puisque, sujet à mille besoins et à mille foiblesses, il étoit jaloux de ne pas se montrer inférieur aux puissances célestes. Il a parcouru toute la terre comme s'il eût eu des ailes; il étoit au-dessus des travaux et des périls, comme s'il n'eût pas eu de corps; il méprisoit les choses de la terre, comme s'il eût déjà joui du ciel; il étoit éveillé et attentif, comme s'il eût habité au milieu de puissances incorporelles. Des nations diverses ont été confiées au soin des anges; mais aucun d'eux n'a dirigé la nation remise à sa garde comme Paul a dirigé toute la terre. Et ne me dites pas que ce n'est point Paul qui a été l'auteur et le principe de la conversion des peuples; je l'avoue moi-même. Mais si ce n'est pas lui dont la vertu

a opéré la conversion du monde, il mérite toujours quelques éloges, puisqu'il s'est rendu digne d'en être le ministre et l'instrument. Michel a été chargé de la nation juive, Paul l'étoit de la terre et des mers, de tout le monde inhabité et inhabitable. Et ce n'est pas pour déprimer les anges que je parle ainsi, à Dieu ne plaise ! mais pour montrer qu'il est possible à l'homme de s'approcher d'eux et d'habiter avec eux. Mais pourquoi le soin de la conversion du monde n'a-t-il pas été confié aux anges? c'est afin que, si vous vous endormez dans une molle indolence, vous n'ayez aucune excuse, vous ne puissiez pas recourir à la foiblesse de votre nature. D'ailleurs, la conversion du monde étoit un prodige plus étonnant dans un simple mortel : n'est-il pas admirable, en effet, et extraordinaire, que la parole sortie d'une bouche humaine eût le pouvoir de mettre en fuite la mort, d'effacer les péchés, de dissiper les ténèbres qui enveloppoient le monde, de faire le ciel de la terre? Voilà pourquoi je suis frappé de la puissance du Très-Haut, en même temps que j'admire Paul d'avoir signalé un pareil zèle, de s'être rendu digne d'une pareille disgrace.

Quant à vous, mes frères, je vous exhorte à ne pas vous contenter d'admirer ce modèle de vertu, mais à l'imiter; car c'est ainsi que nous pourrons obtenir les mêmes couronnes. Si vous êtes surpris que je vous dise qu'en acquérant les mérites de Paul, vous obtiendrez les mêmes récompenses, écoutez-le lui-même; il dit : *J'ai bien combattu, j'ai achevé ma course, j'ai gardé la foi; il ne me reste qu'à attendre la couronne de justice qui m'est ré-*

servée, que le Seigneur, comme un juste juge, me rendra en ce jour, et non seulement à moi, mais encore à tous ceux qui aiment son événement (2. Tim. 4. 7 et 8.). Vous voyez comme il invite tous les hommes à mériter la même gloire. Puis donc que la même couronne nous est proposée à tous, efforçons-nous tous de nous rendre dignes des biens qui nous sont promis. Ne considérons pas seulement la grandeur et la sublimité des vertus de Paul, mais l'ardeur du zèle qui lui a attiré une telle grace, quoiqu'il fût de même nature que nous, et qu'il participât à toutes nos foiblesses. C'est ainsi que ce qu'il y a de plus difficile et de plus pénible, nous deviendra facile et léger, et qu'après avoir combattu et souffert un peu de temps, nous porterons à jamais la couronne immortelle et incorruptible, par la grace et par la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ÉLOGE DE SAINT PAUL.

HOMÉLIE TROISIÈME.

Heureux Paul d'avoir montré toute l'ardeur du zèle dont l'homme est capable, et d'avoir pu s'envoler jusqu'aux cieux, s'élever au-dessus des anges, des archanges et des autres dominations! Quelquefois il nous invite, par son seul exemple, à devenir les imitateurs de Jésus-Christ: *Soyez*, dit-il, *mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ* (1. Cor. 11. 1.). Quelquefois, sans parler de lui-même, il cherche à nous élever jusqu'à Dieu, en nous disant: *Soyez donc les imitateurs de Dieu, comme des enfans chéris* (Éph. 5. 1.). Ensuite, pour montrer que rien ne contribue tant à cette imitation, que de vivre de manière à être utile aux autres, et de chercher en tout l'avantage de nos frères, il ajoute aussitôt: *Marchez dans l'amour et la charité.* Après avoir dit: *Soyez les imitateurs de Dieu*, il parle aussitôt après de la charité, pour faire voir que c'est surtout cette vertu qui nous approche de Dieu; toutes les autres lui sont inférieures, et sont propres à l'homme, telles que les combats que nous livrons à la concupiscence, la guerre que nous faisons à l'intempérance, à l'avarice ou à la colère: aimer, nous est commun avec Dieu. C'est ce qui faisoit dire à Jé-

sus-Christ : *Priez pour ceux qui vous persécutent, afin que vous deveniez semblables à votre Père céleste* (Matth. 5. 44.).

Convaincu que la charité est la principale de toutes les vertus, saint Paul s'est appliqué spécialement à la représenter en lui. Aussi, personne n'a plus aimé ses ennemis que cet apôtre, personne n'a plus fait de bien à ceux qui vouloient lui faire du mal, personne n'a tant souffert pour ceux qui l'avoient persécuté. Il ne regardoit pas ce qu'il souffroit, il considéroit que ceux dont il souffroit étoient ses compatriotes : plus ils s'emportoient contre lui, plus il avoit compassion de leur fureur. Et comme un père qui verroit son enfant attaqué de frénésie, seroit d'autant plus touché de son état, et pleureroit d'autant plus, que, dans la violence de ses transports, il le maltraiteroit davantage de la langue, des mains et des pieds : ainsi, le grand apôtre redoubloit ses soins pour ceux qui le maltraitoient, regardant leur maladie comme d'autant plus grave, que les démons les animoient davantage contre lui. Écoutez avec quelle douceur, avec quelle tendresse il cherche à justifier des hommes qui l'avoient battu de verges cinq fois, qui l'avoient lapidé, qui l'avoient chargé de chaînes, qui étoient altérés de son sang, qui désiroient chaque jour de le mettre en pièces : *Je puis leur rendre ce témoignage*, dit-il, *qu'ils ont du zèle pour Dieu*, *mais ce zèle n'est pas selon la science* (Rom. 10. 2.). Et ensuite voulant réprimer les fidèles qui insultoient aux juifs, il leur dit : *Prenez garde de vous élever*, *et tenez-vous dans la crainte ; car si Dieu n'a pas épargné les branches*

naturelles, vous devez craindre qu'il ne vous épargne pas vous-mêmes (Rom. 11. 20 et 21.). Comme il voyoit que le Seigneur avoit prononcé une sentence contre les juifs, il faisoit ce qui étoit en son pouvoir, il gémissoit continuellement sur leur sort, il s'affligeoit, il réprimoit ceux qui insultoient à leur chute, il s'efforçoit, autant qu'il étoit possible, de leur trouver au moins quelque ombre d'excuse. N'ayant pu les persuader, vu leur opiniâtreté et leur endurcissement, il recouroit à de continuelles prières, et disoit : *Il est vrai, mes frères, que je sens dans mon cœur une grande affection pour le salut d'Israël, et que je le demande à Dieu par mes prières* (Rom. 10. 1.). Il leur fait concevoir d'heureuses espérances; et pour qu'ils ne persistent pas jusqu'à la fin, pour qu'ils ne meurent pas dans le désespoir, il leur dit : *Les dons et la vocation de Dieu sont immuables; il ne s'en repent point* (Rom. 11. 29.). Tout cela annonce un homme qui étoit fortement occupé de leur salut, qui le désiroit ardemment, comme lorsqu'il dit encore : *Il sortira de Sion un libérateur, qui bannira l'impiété de Jacob* (Is. 59. 20. —Rom. 11. 26.). Dans l'excès de la douleur dont il étoit pénétré, en voyant leur réprobation, il cherche de toute part un adoucissement à sa peine, et il dit tantôt : *Il sortira de Sion un libérateur qui bannira l'impiété de Jacob;* tantôt : *Les juifs n'ont point cru que Dieu voulût vous faire miséricorde, afin qu'un jour ils reçoivent eux-mêmes miséricorde* (Rom. 11. 31.). C'est ce que faisoit aussi le prophète Jérémie, lorsque s'efforçant, contre toute raison, de justifier les juifs coupables, il disoit tantôt :

Si nos iniquités s'opposent à notre pardon, pardonnez-nous, Seigneur, à cause de vous (Jér. 14. 7.); tantôt : *La voie de l'homme ne dépend point de l'homme, l'homme ne marche point et ne conduit point ses pas par lui-même* (Jér. 10. 23.); et ailleurs encore : *Souvenez-vous que nous ne sommes que poussière* (Ps. 102. 14.). Car c'est la coutume des saints qui intercèdent pour les pécheurs, quoiqu'ils n'aient rien à dire de solide, d'imaginer au moins une ombre de justification, et, sans s'exprimer d'une manière exacte et conforme à la vérité du dogme, d'employer des raisons qui les consolent dans la tristesse qu'ils éprouvent en voyant périr leurs frères. Ne cherchons donc pas l'exactitude des idées dans de pareils discours, que nous devons regarder comme l'expression d'une ame affligée, qui s'efforce de justifier des coupables.

Mais, étoit-ce seulement à l'égard des juifs, et non à l'égard des étrangers, que saint Paul signaloit sa tendresse? il étoit d'une douceur sans bornes pour les autres hommes comme pour ceux de sa nation. Écoutez ce qu'il dit à Timothée : *Il ne faut pas qu'un serviteur de Dieu s'amuse à contester; mais il doit être modéré envers tout le monde, capable d'instruire, patient envers ceux qui ont fait des fautes; il doit reprendre avec douceur ceux qui résistent à la vérité, dans l'espoir que Dieu pourra leur donner un jour l'esprit de pénitence pour la leur faire connoître, et qu'ainsi ils sortiront des piéges du démon, qui les tient captifs et les assujettit à ses lois* (2. Tim. 2. 24, 25 et 26.). Voulez-vous savoir comment il traite avec les pécheurs, écoutez ce qu'il

dit en écrivant aux Corinthiens : *J'appréhende de ne pas vous trouver, à mon arrivée, tels que je voudrois;* et un peu plus bas : *J'appréhende que Dieu ne m'humilie lorsque je serai revenu chez vous, et que je ne sois obligé d'en pleurer plusieurs, qui étant déjà tombés dans les impuretés, les fornications et les déréglemens infames, n'en ont point fait pénitence.* Il disoit en écrivant aux Galates : *Mes petits enfans, pour qui je sens de nouveau les douleurs de l'enfantement, jusqu'à ce que Jésus-Christ soit formé dans vous* (Gal. 4. 19.). Écoutez, au sujet de l'incestueux de Corinthe, comment il s'afflige autant que le coupable, comment il sollicite pour lui les Corinthiens, en leur disant : *Donnez-lui des preuves effectives de votre charité et de votre amour* (2. Cor. 2. 8.). Et lorsqu'il le retranchoit de la communion des fidèles, il ne le faisoit qu'avec une grande abondance de larmes : *Je vous ai écrit*, dit-il, *dans une extrême affliction, dans un serrement de cœur, et avec une grande abondance de larmes, non dans le dessein de vous attrister, mais pour vous faire connoître la charité toute particulière que j'ai pour vous* (2. Cor. 2. 4.). Il dit aux mêmes Corinthiens : *J'ai vécu avec les juifs comme juif, avec ceux qui étoient sous la loi, comme si j'eusse été sous la loi. Je me suis rendu foible avec les foibles, pour gagner les foibles. Je me suis fait tout à tous pour les sauver tous* (1. Cor. 9. 20, 21 et 22.). Il dit encore ailleurs : *Afin que je présente tous les hommes parfaits en Jésus-Christ* (Colos. 1. 28.). Voyez-vous une ame qui s'élève au-dessus de toute la terre? il désiroit de pré-

senter tous les hommes à Dieu, et il les lui a présentés tous autant qu'il étoit en lui. Comme s'il fût le père du monde entier, il s'inquiétoit, il s'agitoit, il couroit, il s'empressoit d'introduire tous les hommes dans le royaume céleste, ménageant les uns, exhortant les autres, priant, suppliant, promettant, effrayant les démons, chassant les corrupteurs des ames, agissant en personne, par lettres, par des discours, par des effets, par ses disciples, par lui-même, relevant ceux qui étoient tombés, affermissant ceux qui étoient debout, guérissant les infirmes, animant les lâches, épouvantant les ennemis de la foi par ses menaces, ou les intimidant de ses regards, se trouvant partout comme un excellent général, défendant la tête, les flancs, l'arrière-garde, les bagages; centurion, tribun, soldat, sentinelle, se rendant tout pour le bien de l'armée.

Et ce n'étoit pas seulement dans les objets spirituels, mais aussi dans les temporels, qu'il montroit ce zèle et ce soin attentif. Écoutez comme il écrit à tout un peuple pour une seule femme : *Je vous recommande notre sœur Phébé, diaconesse de l'église de Cenchrée, afin que vous la receviez au nom du Seigneur, comme on doit recevoir les saints; et que vous l'assistiez dans toutes les choses où elle pourroit avoir besoin de vous* (Rom. 16. 1 et 2.). *Vous connoissez*, écrit-il à ce même peuple, *la famille de Stéphanas; vous savez ce qu'ils ont été et comment ils se sont conduits : ayez pour eux la déférence qui leur est due* (1. Cor. 16. 15.). En effet, c'est l'usage des saints, de ne pas négliger, dans leur amitié, même ces sortes de secours.

C'est ainsi que le prophète Élisée n'aidoit pas seulement dans les choses spirituelles la femme qui l'avoit reçue, mais qu'il s'empressoit de lui témoigner sa reconnoissance, même dans les choses temporelles : *Avez-vous quelque affaire*, lui dit-il, *et puis-je parler pour vous au roi ou à son ministre de confiance* (4. Rois. 4. 13.)*?* Et pourquoi s'étonner que saint Paul employât des recommandations par lettres, lorsque, faisant venir des personnes, il n'a pas cru indigne de lui de s'occuper des frais de leur voyage, et d'en faire mention dans une lettre? *Donnez*, écrit-il à Tite, *donnez le meilleur ordre que vous pourrez pour le voyage d'Apollon*, *et de Zénas le jurisconsulte*, *afin qu'il ne leur manque rien* (Tite. 3. 13.). Mais s'il écrivoit avec tant d'ardeur pour recommander des personnes qu'il faisoit venir, à plus forte raison eût-il tout fait s'il les eût vues en péril. Voyez, lorsqu'il écrit à Philémon, avec quel zèle il s'emploie pour Onésime, combien sa lettre est tournée adroitement et pleine de tendresse. Or, un homme qui n'a pas craint d'écrire une lettre exprès pour un seul esclave, et pour un esclave fugitif qui avoit volé son maître, songez quel il devoit être à l'égard des autres. La seule chose dont il se faisoit une honte, c'étoit de négliger quelque objet qui eût rapport à leur salut. Voilà pourquoi il mettoit tout en œuvre et en usage pour ceux qu'il falloit sauver, et qu'il ne ménageoit ni ses paroles, ni son argent, ni sa personne ; lui qui s'est livré mille fois à la mort, à plus forte raison auroit-il prodigué l'argent s'il en avoit eu. Que dis-je, s'il en avoit eu? je puis montrer qu'il n'a pas épar-

gné l'argent, quoiqu'il n'eût rien. Et ne regardez pas ces paroles comme une énigme, mais écoutez-le lui-même qui dit : *Je donnerai volontiers tout ce que j'ai, et je me donnerai encore moi-même pour le salut de vos ames* (2. Cor. 12. 15.). Parlant aux Éphésiens, il leur disoit : *Vous savez que ces mains ont fourni tout ce qui m'étoit nécessaire, à moi et à ceux qui étoient avec moi* (Act. 20. 34.).

Ce grand homme, embrasé de la charité, la première de toutes les vertus, avoit un cœur plus brûlant que la flamme même. Et comme le fer jeté dans le feu devient feu tout entier; de même Paul, enflammé du feu de la charité, étoit devenu tout charité. Comme s'il eût été le père commun de toute la terre, il imitoit, ou plutôt il surpassa tous les pères, quels qu'ils fussent, pour les soins temporels et spirituels : ses paroles, son argent, sa personne, sa vie même, il sacrifioit tout en un mot pour ceux qu'il aimoit. Aussi appeloit-il la charité, la plénitude de la loi, le lien de la perfection, la mère de tous les biens, le principe et la fin de toutes les vertus. C'est ce qui lui faisoit dire : *La fin des commandemens est la charité, qui naît d'un cœur pur et d'une bonne conscience* (1. Tim. 1. 5.); et encore : *Ces commandemens de Dieu : Vous ne commettrez point d'adultère, vous ne tuerez point, et s'il y en a quelque autre semblable, sont compris en abrégé dans cette parole : Vous aimerez le prochain comme vous-même* (Rom. 13. 9.).

Puis donc que la charité est le principe et la fin de tous les biens, et qu'elle les renferme tous, tâ-

chons d'imiter le grand apôtre dans une vertu qui l'a élevé au comble de la perfection. Ne me parlez ni des morts qu'il a ressuscités, ni des lépreux qu'il a guéris (Dieu ne vous demandera rien de cela); acquérez la charité de Paul, et vous obtiendrez une couronne parfaite. Et qui est-ce qui le dit? le docteur lui-même de la charité, qui la préféroit au don des prodiges et des miracles, et à tous les autres. Comme il l'avoit pratiquée d'une manière distinguée, il en connoissoit parfaitement le pouvoir. C'est la charité surtout, je le répète, qui l'a élevé au comble de la perfection, qui l'a rendu digne de Dieu. Aussi disoit-il : *Désirez les dons les plus excellens; mais je vais vous montrer une voie plus excellente encore* (1. Cor. 12. 31.). C'est de la charité qu'il parle, comme de la voie la meilleure et la plus facile. Marchons-y donc sans cesse dans cette voie, afin que nous puissions voir Paul, ou plutôt le Maître de Paul, et obtenir des couronnes incorruptibles, par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient la gloire et l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

ÉLOGE DE SAINT PAUL.

COURAGE ET SUCCÈS DE SAINT PAUL DANS LA PRÉDICATION DE L'ÉVANGILE.

(Extrait de la quatrième homélie.)

QUOIQUE tout fût en feu sur terre et sur mer, dans les maisons, dans les villes, dans les campagnes, dans les déserts; quoique les juifs et les gentils, les princes et les sujets, les magistrats et les particuliers, les étrangers et les parens, s'animassent les uns les autres, et s'élançassent avec plus de fureur que des bêtes féroces; parmi tous ces loups furieux, au milieu de toutes ces flammes, attaqué de toute part, le bienheureux Paul, loin d'être accablé par ses ennemis, les a tous amenés à la vérité. Parlerai-je d'autres guerres encore plus fâcheuses, de guerres qui lui étoient beaucoup plus sensibles, je veux dire les persécutions des faux apôtres, et les chutes des fidèles qui se laissoient pervertir? il a suffi à tout. Qu'est-ce qui lui donnoit la victoire, et d'où tiroit-il toute sa force? *Les armes de notre milice*, dit-il, *ne sont point charnelles*, *mais puissantes en Dieu*, *pour renverser les remparts qu'on lui oppose*, *pour détruire les raisonnemens humains et toute hauteur qui s'élève con-*

tre la connoissance de Dieu (2. Cor. 10. 4 et 5.). Aussi, tout éprouvoit des changemens soudains et des révolutions subites; et de même que, lorsqu'on met le feu aux ronces et aux épines, dévorées en un instant, elles cèdent à la flamme, et laissent les champs bien nettoyés : ainsi, au seul son de la voix de Paul, qui, plus forte que le feu, embrasoit tout, tout cédoit sur-le-champ, le culte des démons, les fêtes et les assemblées criminelles, les anciennes lois et les coutumes les plus perverses, la fureur des peuples, les menaces des tyrans, les persécutions intestines, les manœuvres des faux apôtres. Ou plutôt, pour nous servir d'une comparaison encore plus frappante, de même que quand le soleil darde ses rayons, les ténèbres sont dissipées, les bêtes féroces se retirent dans leurs tanières, les meurtriers se réfugient dans leurs cavernes, les brigands, les voleurs, les adultères, les malfaiteurs de toute espèce, fuient de toute part, s'éloignent et disparoissent, dans la crainte d'être trahis et découverts par les rayons du soleil, qui, brillant d'en-haut, éclairent et dévoilent tous les objets, la terre, la mer, les montagnes, les villes et leur territoire : ainsi, lorsque la prédication parut, comme une lumière brillante que Paul répandit partout, l'erreur fut dissipée, la vérité se montra, la fumée et l'odeur des victimes, les tambours et les cymbales, les débauches, les dissolutions, les fornications, tous les vices qu'il ne seroit pas décent de nommer, les cérémonies et les mystères des temples en l'honneur des idoles, disparurent aussitôt et furent consumés, comme la cire qui fond au feu, comme la paille que

la flamme dévore; la lumière de la vérité s'éleva jusqu'au ciel, dans toute sa splendeur et dans tout son éclat, élevée et augmentée par ceux mêmes qui vouloient l'arrêter et l'étouffer : la rage des persécutions, l'empire de l'habitude, le pouvoir des anciennes lois et des anciens usages, la nouveauté d'une morale révoltante, en un mot, rien ne put surmonter sa force invincible. Et, pour sentir tout le poids de cette réflexion, menacez les gentils, je ne dis pas de persécutions violentes, de la faim et de la mort, mais de la moindre perte d'argent; eh! vous les verrez bientôt succomber. Il n'en a pas été de même de la foi chrétienne : c'est lorsque tous les fidèles étoient immolés, égorgés, attaqués de toute part, et de toutes les manières possibles, qu'elle est devenue plus florissante. Ne parlons point des Grecs actuels, qui sont si abjects et si méprisables; opposons à Paul ces anciens Grecs si admirés et si fameux par l'étendue de leurs connoissances, Platon, Diagoras, Anaxagore, beaucoup d'autres hommes pareils; et vous verrez quelle a été la vertu de la prédication. Lorsque Socrate eut bu la ciguë, ses disciples se dispersèrent : les uns se retirèrent à Mégares, dans la crainte du même traitement; les autres, renonçant à leur patrie et à leur liberté, ne purent gagner à la philosophie qu'une seule femme (1) : le plus célèbre d'entre eux est mort,

(1) Je crois que c'est Aspasie dont veut parler ici saint Jean Chrysostôme. Socrate admiroit les talens et le courage de cette femme. C'est Platon dont il veut parler ensuite, le plus célèbre des disciples de Socrate, qui nous a laissé un ouvrage connu sous le nom de République de Platon.

laissant dans ses écrits une république imaginaire. Cependant ils ne trouvoient d'obstacle ni dans la pauvreté, ni dans le défaut de talens, ni dans l'obscurité de la naissance : ils étoient éloquens, riches, citoyens d'une patrie fort illustre. Malgré tous ces avantages, ils n'ont pu accréditer leur doctrine; car telle est l'erreur, qu'elle tombe d'elle-même sans que personne l'attaque; telle est au contraire la vérité, qu'elle se soutient, quoique tous les hommes la combattent. C'est ce que publient hautement les événemens mêmes. Il n'est besoin ni de paroles, ni de discours; le monde entier élève de tout côté la voix, la terre, la mer, les villes, les campagnes, les pays habités et inhabités, enfin les sommets des montagnes. Non, le Fils de Dieu n'a pas voulu que les déserts fussent privés du bienfait de la prédication; mais ce sont les déserts, surtout, qu'il a remplis des biens qu'il est venu nous apporter du ciel; il les a éclairés et illustrés par la voix de Paul, par la grace qu'il avoit mise en lui. Comme cet apôtre répondoit par son zèle, aux faveurs insignes qu'il avoit reçues d'en-haut, une grace abondante a brillé dans sa personne : elle a opéré les prodiges dont nous venons de parler, et de plus admirables encore.

EXTRAITS SUR SAINT PAUL,

TIRÉS DE QUELQUES AUTRES HOMÉLIES.

SAINT PAUL DANS LES CHAÎNES.

Extrait de l'homélie sur ces paroles de l'apôtre : *Que m'importe, pourvu que Jésus-Christ soit annoncé...* (Bén. t. 3, p. 303 et 306; Fr. D. t. 5, p. 346; Sav. t. 5, p. 412.)

Je *désire, mes frères*, écrit saint Paul aux Philippiens, *je désire que vous sachiez que ce qui m'est arrivé, bien loin de nuire, a servi plutôt à l'avancement de l'Évangile; en sorte que mes liens sont devenus célèbres dans toute la cour de l'empereur, parmi tous les habitans de Rome, et que plusieurs de nos frères en notre Seigneur, encouragés par mes liens, ont conçu une hardiesse nouvelle pour annoncer la parole de Dieu sans aucune crainte* (Philip. 1. 12, 13 et 14.). C'étoit Néron qui avoit mis en prison cet apôtre; et comme un voleur qui entre dans une maison, lorsque tout le monde est endormi, et qui pille tout ce qu'il peut prendre, s'il voit quelqu'un allumer une lampe, éteint la lumiè-

re, et égorge celui qui la porte, afin de pouvoir piller impunément : ainsi l'empereur Néron, qui, pendant que tous les hommes étoient plongés dans un profond sommeil, pilloit tous les biens, attaquoit l'honneur des femmes, bouleversoit les maisons, se signaloit par toute sorte de crimes, lorsqu'il vit Paul porter la lumière dans le monde, la parole de vérité, et lui reprocher ses excès, s'empressa d'éteindre la prédication, et de donner la mort à celui qui prêchoit la parole sainte, afin de se livrer à ses excès en toute liberté. Il fit arrêter l'apôtre et le fit mettre en prison. Ce fut donc dans cette circonstance que le bienheureux Paul écrivoit ce que nous venons de voir. Qui ne seroit pas frappé d'étonnement, et qui pourroit assez admirer l'ame généreuse et sublime de cet apôtre, qui, enfermé à Rome et mis dans les fers, écrivoit aux Philippiens, quoiqu'à une si grande distance? car vous savez combien Rome est éloignée de la Macédoine. Mais ni la longueur du chemin, ni la difficulté de faire parvenir les lettres, ni la mort dont il étoit menacé, ni ses embarras et ses peines continuelles, rien, en un mot, ne put lui faire oublier ses disciples, ne put affoiblir son amour pour eux. Il les portoit tous dans son cœur; et les chaînes dont ses bras étoient chargés, n'étoient pas aussi fortes que les liens de la charité qui l'attachoient, qui l'enchaînoient à ses disciples. C'est ce qu'il annonce lui-même au commencement de son épître : *Je vous porte dans mon cœur*, dit-il, *quoique je sois chargé de chaînes*, *de ces chaînes précieuses qui sont la défense et l'affermissement de l'Évangile* (Philip. 1. 7.). Et comme un prince, au milieu de son

palais, assis sur son trône, reçoit de toute part une infinité de lettres; ainsi Paul, dans la prison, comme dans un palais impérial, recevoit et écrivoit beaucoup plus de lettres que l'empereur lui-même, parce que toutes les nations s'en rapportoient à sa sagesse : on le consultoit de toute part, et il gouvernoit un nombre d'affaires d'autant plus grand, qu'un plus grand empire étoit confié à ses soins. Dieu avoit remis à sa conduite, non seulement les peuples de la dépendance romaine, mais tous les barbares, la terre et la mer; c'est ce que saint Paul déclare lui-même en écrivant aux fidèles de Rome: *Je ne veux pas*, dit-il, *mes frères, que vous ignoriez que je m'étois souvent proposé de vous aller voir pour opérer quelque fruit parmi vous, comme parmi les autres nations; mais j'en ai été empêché jusqu'à ce jour. Je suis redevable aux Grecs et aux barbares, aux savans et aux ignorans* (Rom. I. 13 et 14.). Il s'inquiétoit donc chaque jour de l'état où pouvoient être les Corinthiens, les Macédoniens, les Philippiens, les Cappadociens, les Galates, les Athéniens, les habitans du Pont, en un mot, tous les hommes. Cependant, quoique toute la terre lui fût confiée, il ne s'occupoit pas seulement de nations entières, mais d'un seul homme. Il écrivoit tantôt pour Onésime, tantôt pour l'incestueux de Corinthe. Il ne considéroit pas si celui qui avoit péché étoit une seule personne, et une personne peu considérable; mais il pensoit que c'étoit un homme, et que l'homme est le plus précieux des êtres aux yeux du Très-Haut, puisque pour le sauver il n'a pas épargné son Fils unique..........

Qui n'auroit pas admiré cet apôtre dans les fers?

C'étoit surtout lorsqu'ils le voyoient retenu en prison que les démons fuyoient devant lui. Non, le diadême ne décore pas autant le front d'un empereur, que les chaînes ornoient les mains de Paul, non par une vertu qui leur fût propre, mais par une grace qui leur étoit étrangère. Ses disciples y trouvoient une grande consolation. Ils voyoient que son corps étoit lié, et que sa langue ne l'étoit pas; ils voyoient ses mains enchaînées, mais sa parole toujours libre parcourir toute la terre plus promptement que les rayons du soleil. C'étoit donc pour eux une grande consolation, et ils apprenoient par des effets qu'aucun événement de ce monde ne peut triompher d'une grande ame.

COURAGE INCROYABLE DE SAINT PAUL.

Extrait de la 25.e homélie sur la seconde épître aux Corinthiens. (Bén. t. 10, p. 65; Fr. D. t. 5, Nouv. Test. p. 730; Sav. t. 3, p. 680.)

Le bienheureux Paul, quoique abymé dans les périls, en sortoit plus brillant, et il triomphoit par ses maux mêmes. C'est en cela que consiste la victoire de l'Église, c'est par là qu'elle triomphe de tous ses ennemis. Ce sont nos maux qui mettent le démon en fuite; nos maux mêmes nous rendent victorieux. Nous en avons un exemple dans le même apôtre : plus le démon lui suscitoit de combats, plus il essuyoit

de défaites; et il ne le combattoit pas d'une seule manière, il multiplioit à l'infini les attaques. Il l'attaquoit, tantôt par des fatigues, tantôt par des ennuis, tantôt par des craintes, tantôt par des douleurs et des peines, tantôt par des soins et des inquiétudes, tantôt par des outrages et des infamies; tantôt il employoit tous ces moyens ensemble, et ce grand saint étoit toujours victorieux. Semblable à un soldat qui, attaqué par le monde entier, au milieu d'une foule d'ennemis rangés contre lui en bataille, ne recevroit aucune blessure, Paul, se trouvant seul au milieu des barbares et des gentils, dans toutes les régions terrestres et maritimes, demeuroit invincible; et comme une étincelle de feu qui tombe dans l'herbe ou dans la paille desséchée, change en sa nature tout ce qu'elle brûle : de même l'apôtre répandant partout le feu de son zèle, embrasoit tous les peuples de l'amour de la vérité. C'étoit un torrent impétueux qui s'ouvre partout un passage, et qui renverse tous les obstacles. Imaginez-vous un généreux athlète que l'on verroit combattre, tantôt à la lutte, tantôt à la course, tantôt au pugilat; imaginez-vous un guerrier intrépide qui combattroit à-la-fois sur terre, sur mer, dans la plaine, devant des murailles, et vous aurez quelque idée de Paul, qui livroit tous les genres de combats, qui jetoit le feu de la bouche, que personne n'osoit approcher. Un corps foible renfermoit le monde entier, et le seul son de sa voix mettoit tous ses ennemis en fuite. Jamais les trompettes des Israélites ne renversèrent les murs de Jéricho avec autant de promptitude que le retentissement de la voix de Paul abattoit les for-

teresses du démon, et amenoit au parti de la vérité ceux qui auparavant combattoient sous les enseignes du mensonge. Lorsqu'il avoit pris et rassemblé un grand nombre de captifs, il les armoit ensuite, et en formoit un corps redoutable, avec lequel il remportoit de merveilleuses victoires. David, d'un seul coup de pierre, renversa le géant Goliath; mais si l'on compare à cet exploit les exploits de Paul, on trouvera que l'action de David n'étoit que l'action d'un enfant, et l'on verra entre les deux personnes la même différence qu'entre un berger et un général d'armée. Paul ne renversoit pas Goliath d'un coup de pierre, mais de sa seule parole il mettoit en fuite toute l'armée des démons. Il étoit comme un lion rugissant qui respire la flamme; il s'ouvroit un passage dans toutes les parties du monde, et personne ne pouvoit tenir devant lui. Il se transportoit tantôt chez un peuple, tantôt chez un autre; il parcouroit tous les lieux, plus prompt et plus vite que le vent, gouvernant toute la terre comme une seule maison et un seul vaisseau, retirant du milieu des vagues ceux qui étoient près d'y être engloutis, soutenant ceux qui étoient dans le vertige, exhortant les nautonniers, se tenant assis à la poupe sans perdre de vue la proue, tendant les cordages, déployant les voiles, maniant les rames, les yeux tournés vers le ciel, remplissant l'office de matelot et de pilote, occupé de toutes les parties du navire, souffrant tout pour délivrer les autres de leurs maux.

Parcourons les détails. Il a souffert le naufrage afin de sauver le monde entier du naufrage; il a passé un jour et une nuit au fond de la mer, afin de

retirer les hommes de leurs profondes erreurs; il a essuyé les plus rudes travaux, pour soulager ceux qui étoient épuisés de travail; il a enduré des coups, afin de guérir nos blessures faites par les coups du démon; il a été jeté dans les prisons, afin de ramener à la lumière ceux qui étoient enfermés et assis dans les ténèbres; il s'est vu souvent à la veille de la mort, pour nous tirer d'une mort funeste; il a reçu trente-neuf coups de fouet à cinq reprises différentes, afin de sauver des mains du démon ceux mêmes qui lui faisoient essuyer ce traitement; il a été battu de verges, afin de nous remettre sous la verge et sous le bâton de Jésus-Christ notre pasteur; il a été lapidé, pour nous affranchir de ces hommes dont l'ame étoit plus dure que la pierre; il a erré dans les solitudes, pour nous faire sortir d'une solitude affreuse; il a supporté la fatigue des voyages, pour remettre dans la voie ceux qui s'égaroient, et pour nous ouvrir le chemin qui conduit au ciel; il s'est vu exposé aux dangers au milieu des villes, afin de montrer aux hommes la ville céleste où ils doivent tendre; il a enduré la faim et la soif, pour nous délivrer d'une faim et d'une soif bien plus fâcheuses; il a souffert la nudité, pour revêtir de Jésus-Christ ceux qui se conduisoient d'une manière indécente; il a été en butte aux fureurs des peuples, pour nous arracher à la rage des démons; il s'est trouvé au milieu des flammes, afin d'éteindre les traits enflammés de l'esprit impur; il a été descendu dans une corbeille par une fenêtre, afin d'élever en-haut les hommes étendus par terre. Nous plaindrons-nous encore de nos maux, nous qui ne pouvons même

connoître tous ceux que saint Paul a eus à souffrir? parlerons-nous encore de la mort d'une épouse, de la privation de notre patrie, des pertes d'argent et de la liberté, lorsque nous voyons cet apôtre, en mille rencontres, ne compter la vie pour rien? Celui qui subit le martyre meurt une seule fois; mais ce saint homme, dans un seul corps et dans une seule ame, a été en butte à tous les maux et à toutes les peines capables d'ébranler le courage le plus ferme et un cœur de diamant. Il a souffert lui seul ce que tous les saints ont souffert chacun pris à part; il a couru dans le monde comme dans une vaste carrière, et s'est mesuré généreusement contre tous. Il savoit quels étoient les démons contre lesquels il avoit à combattre. Aussi dès le commencement sa vertu jeta le plus grand éclat; et, depuis le premier pas de sa course jusqu'à la fin, il demeura toujours égal, toujours semblable à lui-même. Plus il étoit près de remporter la palme, plus l'esprit de malice augmentoit les persécutions; et ce qu'il y a d'admirable, c'est qu'après avoir tant fait et tant souffert, il se tint toujours dans une extrême modestie et dans une humilité profonde. Lorsqu'il se voyoit contraint de parler de ses vertus et de ses actions, il le faisoit à la hâte et en peu de mots; lui qui eût pu en remplir une infinité de volumes, s'il eût voulu s'étendre, s'il eût voulu marquer le nombre des Églises dont il a été chargé, s'il eût voulu rappeler ses prisons et tout ce qu'il y avoit fait; s'il eût voulu détailler toutes les circonstances où il s'étoit trouvé, et les violences qu'on avoit exercées contre lui : mais il ne l'a pas voulu. Qu'un si grand exem-

ple nous apprenne à nous tenir dans les bornes de l'humilité et de la modestie. Ne nous glorifions ni de nos richesses, ni d'aucun des avantages de ce monde, mais des outrages que nous aurons essuyés pour l'amour de Jésus, desquels même nous ne parlerons que quand nous y serons contraints ; car, hors le cas de nécessité, nous ne devons parler que de nos péchés, et non de nos bonnes œuvres. Ce sera le meilleur moyen d'effacer nos fautes, de nous rendre Dieu favorable, et d'acquérir la vie éternelle.

MAGNIFIQUE ÉLOGE DE SAINT PAUL.

Extrait de la 32.e homélie sur l'épître aux Romains. (Bén. t. 9, p. 757; Fr. D, t. 3, Nouv. Test. p. 402; Sav. t. 3, p. 240.)

Je pourrois louer la ville de Rome pour sa grandeur et pour son antiquité, pour la beauté de ses édifices, pour le nombre de ses habitans, pour sa puissance, pour ses richesses, et pour ses exploits militaires; mais sans m'arrêter à aucun de ces objets, je loue cette ville et je la trouve heureuse, parce que Paul a écrit aux Romains pendant qu'il vivoit, parce qu'il leur a témoigné un grand amour, parce qu'il s'est entretenu avec eux en personne, et qu'il a terminé chez eux sa vie. C'est là, plus que tout le reste, ce qui a rendu Rome auguste et vénérable. Les corps de Pierre et de Paul qui reposent dans son enceinte, sont com-

me les deux yeux brillans de ce vaste corps. Non, le ciel ne jette pas un aussi grand éclat lorsque le soleil darde tous ses rayons, que cette ville sainte lance de lumières dans le monde entier par les deux flambeaux célestes dont elle rayonne; c'est de là que Pierre et Paul seront enlevés un jour pour aller au devant de Jésus-Christ. Quel spectacle admirable de voir alors ces deux apôtres sortir tout-à-coup du monument qui les renferme pour se rejoindre au Fils de Dieu! quel ornement de son triomphe Rome enverra au Sauveur! de quelles couronnes est-elle maintenant ornée? de quelles chaînes d'or est-elle parée? quelles sources abondantes coulent de son sein! Ce n'est donc pas pour l'or dont elle brille, pour les colonnes qui la décorent, pour tout le faste public qui l'embellit, que j'admire cette ville heureuse, mais pour les deux colonnes qui la soutiennent, elle et toute l'Église. Qui m'accordera donc l'avantage d'aller me prosterner aux pieds du bienheureux Paul, et de demeurer attaché à son tombeau?

Que ne puis-je voir les cendres de ce corps qui a accompli dans sa chair ce qui manquoit aux souffrances de Jésus-Christ, qui a porté les stigmates de sa croix, qui a répandu l'Évangile dans tout le monde! Que ne puis-je voir les cendres de cette bouche par qui Jésus-Christ a parlé, d'où est sortie une lumière plus brillante que l'éclair, d'où a retenti une voix plus redoutable aux démons que le tonnerre, qui a prononcé ces paroles pleines de feu: *Je souhaiterois d'être anathême pour mes frères* (Rom. 9. 3.); d'une bouche par laquelle ce grand apôtre a parlé aux princes sans être ébloui de leur grandeur, par

laquelle nous avons connu Paul, et le Maître de Paul ! Combien cette voix devoit-elle être terrible aux démons ! Si les seuls vêtemens de ce saint les ont fait trembler, combien n'ont-ils pas dû redouter sa voix ! C'est par elle qu'il les a vaincus et enchaînés ; c'est par elle qu'il a purgé le monde de ses erreurs, qu'il a guéri les maladies des corps, dissipé celles des ames, et ramené la vérité sur la terre. La langue de Paul a été la demeure de Jésus-Christ, qui accompagnoit partout son apôtre ; elle a été ici-bas ce que les chérubins sont dans le ciel ; et comme Dieu repose dans ces esprits bienheureux, il s'est reposé de même sur la langue de Paul. Sans doute elle étoit digne de recevoir Jésus-Christ, puisqu'elle ne prononçoit rien qui ne dût plaire à Jésus-Christ, puisque ses sons, prenant un essor ineffable, s'élevoient jusqu'aux séraphins. Quoi de plus sublime que cette langue qui disoit : *Je suis assuré que ni les anges, ni les principautés, ni les puissances, ni les choses présentes ni les futures, ni la hauteur des cieux, ni la profondeur des enfers, ni aucune autre créature, ne pourra nous séparer de la charité de Dieu en Jésus-Christ* (Rom. 8. 38 et 39.) ! Une langue qui employoit ce langage magnanime n'étoit-elle pas comme toute remplie d'ailes pour s'élever en-haut ? n'étoit-elle pas comme toute pleine d'yeux, lorsqu'elle disoit avec une sainte intelligence : *Nous n'ignorons pas quelles sont les pensées du démon* (2. Cor. 2. 11.) ? Aussi ces esprits impurs fuyoient non seulement lorsqu'ils entendoient la voix de cet apôtre, mais lors même qu'ils voyoient ses vêtemens. Que ne puis-je voir les cendres de cette bouche par la-

quelle Jésus-Christ a dit des choses ineffables, et plus relevées que celles qu'il a dites lui-même ! car comme il a fait par ses disciples des œuvres plus admirables que celles qu'il avoit faites lui-même, il a dit aussi par eux de plus grandes vérités. C'est par la bouche de Paul que l'Esprit-Saint a annoncé à la terre ses oracles admirables. Quels prodiges n'a pas opérés cette même bouche ! elle a chassé les démons, dissipé les péchés, fait taire les tyrans et les philosophes ; elle a converti le monde à Dieu et attiré les barbares à la foi ; elle a réglé tout sur la terre et dans le ciel ; elle y a disposé de tout souverainement ; elle a lié et délié ceux qu'elle a voulu, selon le pouvoir qui lui avoit été donné.

Je voudrois voir encore les cendres de ce cœur, qu'on peut appeler avec vérité le cœur de l'univers, la source d'une infinité de biens, le principe et la base de notre vie ; car c'est de là que l'esprit de vie s'est communiqué à toute l'Eglise, et s'est distribué à tous les membres de Jésus-Christ, non par les artères, mais par les pieux désirs et par les saintes résolutions. Ce cœur vaste et étendu renfermoit en soi les villes, les peuples, les nations : *Mon cœur s'est étendu* (2. Cor. 6. 11.), écrit-il lui-même aux Corinthiens. Cependant, quelque étendu qu'ait été ce cœur, il étoit souvent affligé et resserré par la charité même qui l'étendoit : *Je vous ai écrit*, dit-il au même peuple, *dans l'affliction et dans le resserrement du cœur* (2. Cor. 2. 4.). Je voudrois voir dans la poussière du sépulcre ce cœur tout brûlant pour ceux qu'il voyoit se perdre, qui enfantoit de nouveau de tristes avortons, qui voyoit Dieu, selon

la promesse qu'il en a faite lui-même à ceux qui ont le cœur pur (Gal. 4. 9.—Matt. 5. 8.); qui étoit son hostie et sa victime, puisqu'*un esprit contrit et brisé de tristesse lui est un sacrifice agréable* (Ps. 50. 19.); ce cœur plus élevé que le ciel, plus étendu que la terre, plus éclatant que le soleil, plus ardent que le feu, plus ferme que le diamant; ce cœur d'où, selon le langage de l'Évangile, sortoient des fleuves d'eau vive, qui arrosoient, non la face de la terre, mais les ames des hommes; ce cœur d'où couloient jour et nuit des torrens de larmes; ce cœur qui vivoit non plus d'une vie humaine, mais de cette vie nouvelle dont il parle lui-même : *Je vis*, dit-il, *mais ce n'est plus moi qui vis, c'est Jésus-Christ qui vit en moi* (Gal. 2. 20.) (Le cœur de Paul étoit donc le cœur de Jésus-Christ, la table sur laquelle l'Esprit-Saint écrivoit lui-même, le livre de la grace); ce cœur qui trembloit pour les péchés des autres : *Je crains*, disoit-il, *que je n'aie travaillé en vain* (Gal. 5. 11.); *J'appréhende que, comme le serpent a séduit Eve, vos cœurs aussi ne perdent leur simplicité* (2. Cor. 11. 3.); *Je tremble que, lorsque j'arriverai vers vous, je ne vous trouve pas tels que je le désirerois* (2. Cor. 12. 20.); ce cœur qui pour lui-même étoit tour à tour dans la crainte et dans l'assurance : *Je crains*, disoit-il, *qu'après avoir prêché aux autres, je ne sois réprouvé moi-même* (1. Cor. 9. 27.); *Je suis assuré*, dit-il ailleurs, *que ni les anges ni les puissances ne pourront me séparer de l'amour de mon Dieu* (Rom. 8. 38.); ce cœur qui aimoit Jésus-Christ plus qu'aucun homme ne l'a jamais aimé, qui méprisoit la mort et l'enfer, et que les lar-

mes de ses frères brisoient de douleur : *Que faites-vous*, leur disoit-il, *en versant des larmes et en affligeant mon ame!* (Act. 21. 13.); enfin ce cœur qui étoit si rempli de patience, et qui néanmoins ne pouvant attendre plus long-temps, vouloit s'assurer de la foi des Thessaloniciens (1. Thess. 3. 5.).

Je voudrois voir la cendre de ces mains qui ont été chargées de chaînes, qui, par leur imposition, attiroient l'Esprit-Saint sur les fidèles, et qui ont écrit les épîtres que nous avons encore : *Vous voyez*, dit-il aux Galates, *quelles longues lettres je vous ai écrites de ma propre main* (Gal. 6. 11.); et ailleurs : *Moi*, *Paul*, *je vous salue de ma main* (2. Cor. 16. 21.). Je voudrois, dis-je, voir la cendre de ces mains qu'une vipère a respectées (Act. 28. 3.), quelle a quittées pour se lancer dans les flammes. Que ne puis-je voir la cendre de ces yeux qui furent si heureusement aveuglés d'abord, et qui furent encore plus heureusement ouverts ensuite pour le salut du monde! ces yeux qui ont mérité de voir Jésus-Christ, qui voyoient et ne voyoient pas les choses terrestres, qui ont vu les objets invisibles, qui ne connoissoient pas le sommeil, qui passoient les nuits entières à veiller, qui n'éprouvèrent jamais la passion lâche de l'envie. Que ne puis-je voir la cendre de ces pieds qui ont parcouru toute la terre sans se lasser, qui, retenus dans des entraves, ont ébranlé la prison, qui ont visité les pays habités et inhabités, qui étoient si souvent en voyage!

Et pour ne pas entrer dans les détails, que ne puis-je voir le tombeau où sont déposés ces armes de justice et de lumière, ces membres qui sont mainte-

nant vivans et qui étoient morts lorsqu'il vivoit; ces membres en qui Jésus-Christ vivoit, qui étoient crucifiés au monde; ces membres de Jésus-Christ, qui étoient revêtus de Jésus-Christ, cet édifice vénérable, ce temple de l'Esprit-Saint; ces membres enchaînés par l'Esprit-Saint, percés par l'amour de Dieu, portant les stigmates de Jésus-Christ! Le corps de Paul, réuni à celui de Pierre, défend plus puissamment la ville de Rome que les plus hautes tours et les plus fortes enceintes. Paul a honoré Pierre pendant sa vie : *Je suis venu*, dit-il, *afin de rendre visite à Pierre* (Gal. 1. 18.); aussi la grace d'en-haut les a-t-elle réunis tous deux après leur mort. Que ne puis-je voir ce lion spirituel, qui s'est jeté sur les phalanges des philosophes et des démons, avec la rapidité de la foudre! .... Les démons trembloient devant lui, ils n'osoient lui résister; et telle étoit l'épouvante dont ils étoient saisis, que sa seule ombre et sa seule voix les mettoit en fuite. Il leur livra, quoique absent, un incestueux (1. Cor. 5. 5.), et il l'arracha ensuite d'entre leurs mains. Il tint la même conduite à l'égard de quelques autres personnes, afin de leur apprendre à ne point murmurer contre le Très-Haut. Voyez comme il excitoit les fidèles à combattre ces esprits impurs, comme il les animoit et les fortifioit : *Nous n'avons pas à combattre*, dit-il aux Éphésiens, *contre la chair et contre le sang*, *mais contre les principautés et les puissances* (Eph. 6. 12.). Il leur annonce que le prix du combat est dans le ciel : *Nous n'avons pas à combattre*, dit-il, *pour des prix terrestres*, *mais pour le ciel et pour les objets qu'il renferme* (1).

(1) Je n'ai trouvé ni dans l'épître aux Éphésiens, ni dans aucune autre, les paroles que l'orateur cite comme étant de saint Paul.

Ignorez-vous, dit-il à d'autres, *que nous jugerons les anges! à combien plus forte raison jugerons-nous donc le monde* (1. Cor. 6. 3.).

Que ces considérations nous remplissent de courage. Souvenons-nous que Paul étoit un homme semblable à nous, et de même nature que nous; mais parce qu'il a eu une charité ardente pour Jésus-Christ, il s'est élevé au-dessus des cieux et a conversé avec les anges. Si donc nous voulons nous exciter nous-mêmes, et allumer en nous le feu divin, nous pourrons marcher sur les traces de ce grand apôtre. Si cela n'étoit pas possible, il ne s'écrieroit pas: *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ* (1. Cor. 4. 16.). Ainsi ne nous bornons pas à admirer les vertus de Paul, imitons-les, afin qu'au sortir de ce monde nous méritions de le voir, et de participer à la gloire ineffable dont il jouit toujours.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR L'INCARNATION DU VERBE, POUR LE JOUR DE LA NATIVITÉ.

Cette homélie est citée comme étant de saint Jean Chrysostôme par saint Cyrille, dans son Traité adressé aux impératrices, rapporté dans les Actes du concile d'Éphèse. On y trouve d'ailleurs cette abondance d'images, cette foule de pensées grandes et sublimes, qui caractérisent le style de cet orateur; je ne vois donc pas pourquoi Savile, Fronton du Duc, et d'autres savans, l'ont reléguée parmi les ouvrages supposés. Dans le tome second des ouvrages de saint Athanase, p. 410, édition des Bénédictins, on lit une homélie tirée d'un manuscrit de la bibliothèque d'Oxford, attribuée faussement, comme l'on croit, à ce Père, qui commence par les mêmes mots que l'homélie présente. Mais excepté les premiers mots, et quelques idées au commencement et dans le cours de l'ouvrage, l'homélie attribuée à saint Athanase n'a aucun rapport, ni pour le fond des choses ni pour le style, avec celle que nous croyons de saint Jean Chrysostôme. L'une est sèche et hérissée de citations; l'autre, comme nous l'avons déjà dit, est pleine de grandes images et de pensées sublimes. Il n'est pas facile d'en donner l'analyse, parce qu'elle ne présente pas de plan bien marqué. On y voit les principaux rapports que peut offrir un mystère ineffable que l'on doit adorer sans chercher à le comprendre; comment Dieu a engendré son Fils sans rien perdre de sa substance; comment Marie a enfanté ce même Fils sans rien perdre de sa virginité; comment ce même Fils s'est fait homme sans rien perdre de sa divinité; comment les juifs nous

ont fait connoître sa naissance en refusant d'y croire, etc.

J'ai recueilli les principales homélies de saint Jean Chrysostôme sur les mystères; je les ai placées de suite, ainsi qu'on le verra, en commençant par celles pour la Nativité, et en suivant toujours jusqu'à l'homélie pour la Pentecôte.

HOMÉLIE

SUR L'INCARNATION DU VERBE, POUR LE JOUR DE LA NATIVITÉ.

Bén. t. 6, p. 392; Fr. D. t. 6, p. 493; Sav. t. 5, p. 846.

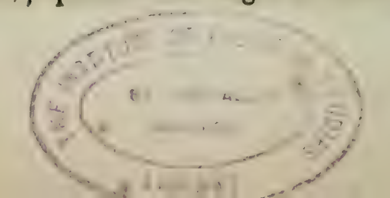
Je vois un mystère (1) nouveau et surprenant; mes oreilles retentissent du chant des pasteurs, qui, remplis d'alégresse, font entendre sur la terre une hymne entonnée dans les cieux. Les anges, les archanges, les chérubins, les séraphins, glorifient tous ensemble le Seigneur par des concerts divins et des accords sublimes. C'est une fête pour eux tous de voir Dieu sur la terre et l'homme dans le ciel, de voir, par l'effet d'une volonté suprême et d'une bonté infinie, abaissé jusqu'à nous celui qui étoit élevé au-dessus des cieux, et élevé au-dessus des cieux celui qui alloit être précipité au fond des enfers. Bethléem aujourd'hui représente le ciel, en recevant, au lieu des astres, les anges qui chantent des hymnes et des cantiques, et en renfermant dans son étroite enceinte, au lieu de notre soleil, le Soleil de justice qui ne connoît point de limites. Et ne demandez pas comment s'opère ce prodige : quand Dieu veut, l'ordre de la

(1) Ce commencement est cité dans les Actes du concile d'Éphèse.

nature cède. Il a voulu, il a pu, il est descendu, il nous a sauvés; tout suit à l'instant le vouloir d'un Dieu. Aujourd'hui *celui qui est* est enfanté, *celui qui est* devient ce qu'il n'étoit pas; il étoit Dieu, et il devient homme sans cesser d'être Dieu. Non, il n'est pas devenu homme en perdant de sa divinité, et d'homme il n'est pas devenu Dieu par des accroissemens successifs; mais étant le Verbe, impassible par lui-même, il a pris notre chair, sans que sa nature ait éprouvé aucune altération. Lorsqu'il est venu au monde, les juifs ont nié cet enfant extraordinaire, les pharisiens ont mal interprété les divines Écritures, les scribes ont dit le contraire de la loi; Hérode a cherché l'enfant nouveau-né, non pour lui rendre hommage, mais pour le faire périr. Aujourd'hui je vois le contraire; et *sa naissance*, suivant l'auteur des psaumes, *n'a pas été cachée à leurs enfans et à leur postérité* (Ps. 77. 4.). Les rois sont venus et ont admiré le Roi céleste, parce qu'il est descendu sur la terre, non accompagné des anges, des archanges, des trônes et des dominations, mais par une voie nouvelle et inconnue, sorti du sein pur d'une vierge, sans laisser ignorer à ses anges ce prodige de sa toute-puissance, et sans rien perdre de sa nature divine en prenant notre nature humaine: les rois sont donc venus adorer le Roi des cieux, le Roi de gloire; les soldats sont venus rendre hommage à celui qui est le Généralissime de toutes les armées; les femmes, à celui qui est né d'une femme, afin de convertir en joie les douleurs de l'enfantement; les vierges, au Fils d'une vierge, au souverain Créateur du lait et des mamelles, qui, faisant couler des fon-

taines de lait des mamelles d'une vierge, a puisé la nourriture de sa première enfance dans le sein de cette vierge même; les enfans, à celui qui s'est fait enfant, afin de tirer une louange parfaite de la bouche des enfans à la mamelle, à celui qui a formé de tendres martyrs en laissant agir la fureur d'Hérode; les hommes, à celui qui s'est fait homme, afin de guérir les maux de ses créatures; les pasteurs, à celui qui est le bon Pasteur, et qui donne sa vie pour ses brebis; les prêtres, à celui qui est devenu pontife suivant l'ordre de Melchisédec; les esclaves, à celui qui a pris la forme d'esclave, afin de nous affranchir de la servitude et de nous mettre en liberté; les pêcheurs, à celui qui, de simples pêcheurs, a fait des pêcheurs d'hommes; les publicains, à celui qui a tiré un évangéliste du nombre des publicains; les courtisanes, à celui qui a permis que ses pieds fussent lavés par les larmes d'une courtisane; en un mot, tous les pécheurs sont venus voir l'Agneau de Dieu qui ôte les péchés du monde; les mages sont venus pour former sa garde, les pasteurs pour le glorifier, les publicains pour évangéliser, les courtisanes pour l'embaumer de leurs parfums, la Samaritaine pour puiser à la source de vie, la Chananéenne pour donner des preuves de sa foi.

Puis donc que tous triomphent, je veux triompher moi-même; je veux, par de saints transports, célébrer une solennité sainte. Pour la célébrer, je n'entonnerai point la trompette, je ne ferai point résonner la lyre, je n'agiterai point le thyrse, je n'allumerai point de flambeau; mais, au lieu d'instrumens de musique, je porterai les langes de Jésus nouveau-



né : ces langes sont mon espérance, ma vie, mon salut, ma trompette et ma lyre. Je les porterai, ces langes vénérables, afin que, leur vertu m'inspirant le don de la parole, je dise avec les esprits célestes : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux ;* avec les pasteurs : *Et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté* (Luc. 2. 14.). C'est à cause de moi que celui qui est engendré par le Père d'une manière ineffable, naît aujourd'hui d'une vierge d'une manière inexplicable. Alors il a été engendré par le Père avant les siècles d'une manière divine, comme le sait celui qui l'a engendré ; aujourd'hui, il est né d'une vierge d'une manière surnaturelle, comme le sait la grace de l'Esprit-Saint. La génération céleste est aussi véritable que la naissance terrestre est certaine. Vraiment Dieu, il a été engendré par un Dieu ; vraiment homme, il a été enfanté par une vierge. Fils unique de Dieu, il a été engendré seul par un seul ; fils unique d'une vierge, il a été enfanté seul par une seule. Dans la génération céleste, on ne pourroit sans impiété imaginer une mère ; dans la naissance terrestre, on ne pourroit sans blasphême supposer un père. Le Père a engendré sans rien perdre de sa substance, la vierge a enfanté sans rien perdre de sa pureté virginale. Un Dieu a engendré d'une manière divine, et non humaine ; une vierge a enfanté d'une manière spirituelle, et non matérielle. La génération éternelle ne peut pas être expliquée, la naissance temporelle ne doit pas être examinée. Je sais qu'une vierge a enfanté le Verbe dans ce jour, je crois qu'un Dieu l'a engendré avant le temps. J'ai appris à adorer en silence, et à ne point scruter par mes discours sa

naissance et sa génération. Dans Dieu on ne doit pas considérer la nature des choses, mais la puissance de celui qui opère. C'est une loi de la nature qu'une femme n'enfante que lorsqu'elle est engagée dans le mariage; c'est un prodige surnaturel qu'une vierge, qui ne connoît pas le mariage, enfante sans cesser d'être vierge. Ce qui est dans la nature, nous pouvons le soumettre à notre examen; mais ce qui passe la nature, nous devons l'adorer en silence, non parce qu'on doit en fuir la vue, mais parce que, ne pouvant l'expliquer par la parole, on doit se taire et l'adorer.

Pardonnez-moi, mes frères, pardonnez-moi de vouloir finir mon discours presque dans le début. Je tremble d'examiner des mystères sublimes, et je ne sais comment ou sur quoi fixer mes idées. Que dirai-je? comment parlerai-je d'un mystère incompréhensible? Je vois celle qui enfante, je vois celui qui est enfanté, mais je ne comprends point le secret merveilleux de cette naissance. La nature et l'ordre des choses cèdent quand Dieu l'a voulu. Non, ce n'est pas ici un événement selon la nature, mais un miracle au dessus de la nature. La nature est restée oisive, la volonté seule du Maître suprême a opéré. O grace ineffable! le Fils unique qui est avant les siècles, qui, simple et incorporel, ne peut-être touché, s'est revêtu de mon corps, d'un corps visible et incorruptible! Pourquoi? c'est afin que, se rendant visible, il m'instruisît, et que, m'instruisant, il me conduisît aux objets invisibles. Comme les hommes en croient plus leurs yeux que leurs oreilles, comme ils doutent de ce qu'ils ne voient pas, voilà

pourquoi le Verbe a daigné, par le moyen d'un corps, paroître et s'offrir à mes yeux, afin de m'ôter tout doute et toute incertitude. Il naît d'une vierge qui ignore ce qui se passe en elle, parce qu'elle n'a ni coopéré ni contribué à ce prodige, mais qu'elle étoit un pur instrument d'une puissance secrète, et qu'enfin elle ne savoit que ce qu'elle avoit appris de Gabriel : *Comment cela se fera-t-il?* dit-elle à cet ange; *car je ne connois point d'homme* (Luc. 1. 34.). Écoutez, lui répond Gabriel, ce que vous voulez savoir : *L'Esprit-Saint surviendra en vous*, *et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre*. Comment le Verbe est-il avec elle, et comment quelque temps après est-il sorti d'elle? Un ouvrier qui trouve un beau métal en fait un beau vase : ainsi Jésus-Christ ayant trouvé le corps pur et l'ame sainte d'une vierge, en a fait pour lui-même un temple vivant; et, se revêtissant de l'homme qu'il a formé comme il a voulu dans le sein d'une vierge, il a paru dans le monde sans rougir de la fragilité de notre nature. Non, il ne s'est pas fait une honte de porter son propre ouvrage, et cet ouvrage a tiré la plus grande gloire de devenir le vêtement de l'ouvrier. En effet, comme dans la première formation de l'homme il falloit, pour qu'il fût achevé, que l'argile se trouvât entre les mains du Créateur : ainsi, pour qu'un vase périssable fût transformé, il falloit qu'il devînt le vêtement de celui dont il étoit l'ouvrage.

Que puis-je dire, et comment exprimer un prodige qui m'étonne? L'Ancien des jours (1) est devenu en-

(1) Cet endroit est cité dans les Actes du concile d'Éphèse.

fant; celui qui dans le ciel est assis sur un trône élevé, est couché dans une étable; celui qui est simple et incorporel, est touché par les mains des hommes; celui qui rompt les liens du péché, est enveloppé de langes parce qu'il le veut. Oui, il veut honorer l'infamie, changer en gloire l'opprobre, et montrer une vertu immense dans une humiliation profonde. Il se revêt de mon corps, afin que je puisse comprendre sa parole; il prend ma chair et me donne son esprit, afin que, donnant et prenant un trésor de vie, il fasse un commerce utile pour moi. Il prend ma chair, afin de me sanctifier; il me donne son esprit, afin de me sauver.

Que dirai-je? comment exprimer ce que je ne saurois comprendre? *Une vierge concevra* (Is. 7. 14.). Ce prodige n'est plus annoncé comme devant arriver un jour, on l'admire comme étant déjà arrivé. Il est arrivé chez les juifs chez lesquels il étoit annoncé; nous le croyons nous chez lesquels on n'en disoit pas un mot. *Une vierge concevra.* La lettre est pour la synagogue, et la possession pour l'Église. L'une a trouvé le livre, l'autre a trouvé la pierre précieuse; l'une a teint la laine, l'autre s'est revêtue de la pourpre. La Judée a enfanté le Sauveur, la terre l'a reçu. La synagogue l'a nourri et élevé, l'Église l'a gardé et elle jouit de sa puissance. Chez les juifs est le sarment de la vigne, chez les gentils est le fruit de la vérité. Les juifs ont vendangé le raisin, les gentils boivent la liqueur mystique. Les juifs ont semé le grain du froment, les gentils ont moissonné l'épi avec la faulx d'une foi vive. Les gentils ont cueilli pieusement la rose, l'épine de l'incrédulité est res-

tée chez les juifs. L'oiseau s'est envolé, et ce peuple insensé reste auprès du nid pour l'attendre. Les juifs expliquent les feuilles de la lettre, les gentils recueillent les fruits de l'esprit. *Une vierge concevra dans son sein.* Dis-moi, Juif, dis-moi qui elle a enfanté; confie-toi à moi, du moins comme à Hérode. Mais tu ne le veux pas. Je sais par quel motif: c'est dans un esprit de malice. Tu l'as dit à Hérode pour qu'il fît périr l'enfant; tu ne me le dis pas à moi, de peur que je ne l'adore. Qui a-t-elle donc enfanté? sans doute le Maître de la nature. Quand tu te tairois, la nature parle assez haut. Marie a enfanté le Sauveur, mais elle l'a enfanté comme il vouloit l'être. Non, le Fils de Dieu n'a pas suivi les lois de la nature; mais, comme maître de la nature, il a imaginé une espèce de naissance extraordinaire, afin de montrer que, même en devenant homme, il n'est pas enfanté comme un homme, mais comme un Dieu. Il sort donc aujourd'hui du sein d'une vierge qui a triomphé de la nature, qui s'est mise au-dessus des lois d'une union commune. Ne convenoit-il pas, en effet, au Dispensateur de la sainteté de venir au monde par un enfantement saint et pur? C'est lui qui, dans l'origine, a formé Adam d'une terre vierge, et qui d'Adam a formé la femme sans femme; car de même qu'Adam a produit la femme sans femme, de même aujourd'hui la vierge a enfanté un homme sans homme. *L'homme existe*, dit l'Écriture, *et qui est-ce qui le connoîtra* (1)? Comme donc l'espèce féminine étoit redevable d'une grace

(1) Je n'ai trouvé ce passage ni dans la Vulgate ni dans la version des Septante; j'ignore d'où il peut être tiré.

aux hommes, parce qu'Adam avoit produit la femme sans la participation d'aucune femme, c'est pour cela qu'aujourd'hui une vierge enfante sans avoir eu commerce avec aucun homme, payant pour Eve aux hommes la dette de son espèce; car afin qu'Adam ne s'enorgueillisse pas d'avoir produit seul une femme, c'est pour cela que la vierge enfante seule un homme, pour montrer, par un même prodige, que son espèce jouit du même privilége. Dieu a privé Adam d'une côte sans faire tort à Adam; ainsi il s'est formé un temple vivant dans le sein d'une vierge sans porter atteinte à sa virginité. Adam est resté sain et entier même après qu'on l'eut privé d'une côte; la vierge est restée pure et chaste même après avoir mis au monde un enfant. Au reste, si le Fils de Dieu ne s'est pas construit un temple hors de la nature humaine, s'il ne s'est pas revêtu d'un corps différent du nôtre, c'étoit pour ne point paroître déshonorer la masse d'Adam. L'homme trompé étoit devenu l'instrument du démon; il s'est fait un temple vivant de l'homme même qui avoit été séduit, afin que l'union avec son Créateur le détachât de la société du démon. Toutefois, je le répète, en devenant homme, il n'est pas enfanté comme un homme, mais comme un Dieu. S'il fût provenu comme moi d'un mariage ordinaire, plusieurs auroient regardé sa naissance comme fausse: au lieu qu'il naît d'une vierge, et qu'en naissant d'elle il conserve chaste et sans altération son sein et sa virginité, afin que cette naissance d'un genre nouveau étende et fortifie ma foi. Si donc le gentil ou le juif me demande si Jésus-Christ, étant Dieu par sa nature, est devenu

homme d'une manière qui passe la nature, je dirai qu'oui, et j'appellerai en témoignage la virginité de Marie, conservée pure et intacte. Oui, il n'y a qu'un Dieu qui ait pu changer l'ordre de la nature; il n'y a que le Créateur de la femme et l'Auteur de la virginité, qui ait pu trouver une espèce de naissance exempte de tache et de souillure, qui ait pu se construire un temple d'une manière ineffable et comme il l'a voulu. Dis-moi donc, ô Juif, la vierge a-t-elle enfanté ou non? si elle a enfanté, conviens que l'enfantement étoit extraordinaire; si elle n'a point enfanté, pourquoi as-tu trompé Hérode? car lorsque ce prince te demandoit où naîtroit Jésus-Christ, tu lui as répondu que c'étoit dans Bethléem, ville de Juda. Connoissois-je donc ce bourg ou ce pays? connoissois-je la dignité de celui qui est né parmi vous? Isaïe n'a-t-il point parlé de lui comme d'un Dieu? *Une vierge*, dit-il, *enfantera un fils*, *auquel on donnera le nom d'Emmanuel.* N'est-ce pas vous, ennemis insensés, qui nous avez découvert la vérité? n'est-ce pas vous, Scribes et Pharisiens, observateurs exacts de la loi, qui nous avez appris tout ce qui concerne le Sauveur? connoissions-nous la langue hébraïque? n'est-ce pas vous qui nous avez expliqué les Écritures? n'est-ce pas vous qui, après que la vierge eut enfanté son Fils et avant qu'elle l'eût enfanté, pour qu'il ne parût point que c'étoit une basse complaisance qui vous dirigeoit dans l'explication de la parole divine, n'est-ce pas vous, dis-je, qui, lorsqu'Hérode vous interrogeoit, avez produit, pour confirmer vos paroles, le témoignage du prophète Michée? *Et toi*, dit-il, *Bethléem*, *appelée Ephrata*,

tu n'es pas la dernière des principales villes de Juda ; car de toi sortira le chef qui conduira mon peuple d'Israel (Mich. 5. 2.). Le prophète a eu raison de dire, *de toi ;* car c'est de vous qu'est sorti le Sauveur et qu'il est venu sur la terre. L'être qui existe, se montre et paroît ; celui qui n'existe point, passe du néant à l'existence : pour Jésus-Christ, il existoit auparavant et a toujours existé. Il a existé toujours, régissant l'univers comme Dieu ; et il paroît aujourd'hui gouvernant son peuple comme homme, et sauvant le monde comme Dieu. O ennemis salutaires ! ô accusateurs utiles ! ils nous ont appris, sans y faire attention, que le Fils de Dieu étoit né à Bethléem ; ils nous ont fait connoître le Seigneur caché dans une étable ; il étoit couché dans une crèche, ils nous l'ont indiqué malgré eux ; ils nous ont fait du bien sans le vouloir, et nous ont découvert celui qu'ils vouloient cacher. Vous voyez combien ce sont des maîtres ignorans : ils ne connoissent pas ce qu'ils apprennent ; affamés, ils nourrissent les autres ; altérés, ils les abreuvent ; indigens, ils les enrichissent.

Ainsi, mes frères, célébrons à l'envi cette fête et cette solennité sainte. La fête est extraordinaire, parce que le mystère de la naissance est nouveau. Aujourd'hui le joug de l'ancienne servitude est brisé, les démons ont pris la fuite, leur chef est confondu, la mort est détruite, le paradis est ouvert, la malédiction évanouie, le péché a disparu, l'erreur est dissipée, la vérité s'est remontrée, la parole divine s'est répandue et a volé partout. La vie céleste a été apportée sur la terre ; les anges communiquent avec

les hommes, les hommes conversent librement avec les anges. Pourquoi? depuis qu'un Dieu est descendu sur la terre, et que l'homme a été élevé dans les cieux, tout s'est rapproché, tout s'est réuni. Jésus-Christ tout entier dans le ciel est venu sur la terre, et s'est trouvé tout entier sur la terre et dans le ciel. Étant Dieu, il est devenu homme sans cesser d'être Dieu. Étant le Verbe et impassible, il est devenu chair pour habiter parmi nous. Il n'est pas devenu Dieu puisqu'il l'étoit; il est devenu chair, pour que l'étable pût recevoir celui que le ciel ne pouvoit contenir. Il a été enfanté dans une étable, afin que celui qui nourrit tous les êtres reçût d'une vierge-mère la nourriture de la première enfance. Le Père des siècles futurs se laisse presser par les bras d'une vierge, comme un enfant à la mamelle, afin de se rendre accessible aux mages. Aujourd'hui les mages sont venus à la crêche, ils ont renoncé les premiers le tyran de nos ames; le ciel se glorifie d'annoncer son Maître par une étoile; le Seigneur, porté sur le nuage léger de son corps, parcourt l'Égypte, en apparence pour fuir la persécution d'Hérode, et en effet pour accomplir la prophétie d'Isaïe : *En ce jour*, dit le prophète, *Israël se joindra pour troisième aux Assyriens et aux Égyptiens. Mon peuple sera béni dans la terre que le Seigneur des armées a bénie en disant : Mon peuple d'Égypte, d'Assyrie et d'Israël sera béni* (Is. 19. 24.). Comment! ô Juif, toi qui étois le premier, tu n'es plus que le troisième! les Égyptiens et les Assyriens ont été placés avant toi, et Israël le premier-né n'est compté qu'après ces deux peuples! Oui, sans doute; et c'est à juste titre que

les Assyriens seront les premiers, puisqu'ils ont adoré les premiers le Sauveur dans la personne des mages; les Égyptiens viendront après les Assyriens, puisqu'ils ont reçu ce même Sauveur qui fuyoit la persécution d'Hérode. Israël est compté le dernier, parce qu'il ne l'a reconnu, dans la personne des apôtres, que quand il fut sorti du Jourdain. Le Seigneur entra jadis dans l'Égypte où il ébranla les idoles, non simplement, mais après avoir désolé les maisons égyptiennes par la mort des premiers-nés. Il entre aujourd'hui dans la même Égypte comme premier-né, afin de dissiper son ancienne affliction. Or, que Jésus-Christ soit appelé premier-né, c'est ce qu'atteste saint Luc l'évangéliste : *Elle enfanta*, dit-il, *son fils premier-né*, *et l'ayant emmailloté*, *elle le coucha dans une crêche*, *parce qu'il n'y avoit point de place pour eux dans l'hôtellerie* (Luc. 2. 7.). Il est donc entré dans l'Égypte, afin de dissiper son ancienne affliction, y apportant la joie au lieu des fléaux, et y faisant luire la lumière du salut au lieu de la nuit et des ténèbres. Les eaux du Nil avoient été souillées par le meurtre de tendres enfans; lui qui jadis avoit rougi les eaux de ce fleuve, est entré dans l'Égypte où il a donné à ces mêmes eaux la force de produire le salut, en purifiant par la puissance de son esprit ce qu'elles avoient d'impur et de profane. Les Égyptiens affligés avoient persisté dans leur fureur, et continué de nier Dieu; Jésus-Christ est entré dans l'Égypte, où il a rempli de la connoissance de Dieu des ames religieuses, et donné au fleuve la vertu d'enfanter des martyrs en plus grande abondance que les épis des campagnes.

Les bornes du temps m'obligent de terminer ici mon discours. Je le terminerai en continuant de faire voir comment le Verbe, qui est impassible, est devenu chair sans que sa nature ait été changée. Que dirai-je? Comment ma langue exprimera-t-elle ce que mon esprit ne conçoit pas? Je vois un simple ouvrier et une humble crêche, un enfant nouveau-né et des langes qui l'enveloppent, le fils d'une vierge manquant des choses nécessaires; je vois partout des traces de pauvreté, des marques d'indigence. Vous, voyez les richesses au sein d'une misère extrême, voyez comment un Dieu riche est devenu pauvre à cause de nous, comment, sans lit ni vêtement, il a été jeté dans une étable nue. O pauvreté, source de richesses! O richesses immenses sous les dehors de la pauvreté! Jésus est couché dans une étable, et il ébranle toute la terre! il est enveloppé de langes, et il rompt les liens du péché! il n'articule encore aucune parole, et il instruit les mages, il les convertit à la foi! Que dirai-je, comment exprimer ce que je ne puis concevoir? je vois un enfant nouveau-né, enveloppé de langes et couché dans une crêche. Marie, vierge et mère, est présente; Joseph, regardé comme père de Jésus, est présent aussi; il est nommé époux de Marie, Marie est appelée son épouse; noms légitimes d'alliance, vides de réalité, où l'on ne doit voir que des paroles sans y chercher des effets. Joseph n'étoit que fiancé à Marie, et c'est l'Esprit-Saint qui l'a couverte de son ombre; aussi Joseph embarrassé ne savoit quel nom donner à l'enfant. Il n'osoit dire que ce fût une production adultère; il ne pouvoit ni calomnier la vierge, ni regar-

der l'enfant comme le sien. Tout ce que savoit ce saint homme, c'est qu'il ignoroit comment et d'où l'enfant étoit né. Il se trouvoit dans cette perplexité embarrassante, lorsqu'il lui vint un oracle du ciel, et qu'il lui fut dit par la voix d'un ange : *Ne crains pas, ô Joseph, de garder Marie, ta femme ; car ce qui est né dans elle a été formé par l'Esprit-Saint : la vertu de l'Esprit-Saint a couvert la vierge de son ombre*. Mais pourquoi Jésus naît-il d'une vierge, et conserve-t-il intacte sa virginité ? c'est que dans l'origine Ève encore vierge ayant été séduite par l'esprit impur, Marie aussi vierge a été saluée par un esprit céleste. Ève malheureusement séduite a produit des paroles qui ont été une source de mort ; Marie, gratifiée d'une heureuse nouvelle, a enfanté selon la chair le Verbe qui est pour nous le principe d'une vie éternelle. Les paroles d'Ève ont fait connoître le bois de l'arbre qui a fait chasser Adam du paradis ; le Verbe né d'une vierge, a fait briller le bois de la croix qui a introduit un malfaiteur dans le paradis d'où avoit été chassé Adam. En effet, comme les gentils, les juifs, et quelques hérétiques, ne pouvoient croire que Dieu a engendré sans que sa substance ait souffert aucune perte, aucune altération, c'est pour cela qu'il paroît aujourd'hui avec un corps passible, et qu'il a conservé ce corps, afin de montrer que, comme il est né d'une vierge sans que la pureté de cette vierge ait reçu aucune atteinte, de même un Dieu a engendré un Dieu d'une manière divine sans que la sainteté de son essence ait été changée, ni même altérée. Les hommes avoient abandonné le vrai Dieu pour se forger des idoles sous une

forme humaine, des idoles qu'ils honoroient d'un culte au mépris de leur Créateur; c'est pour cela que le Verbe de Dieu, qui est Dieu, paroît aujourd'hui sous une forme humaine, afin de détruire le mensonge, et de ramener le culte à lui-même. Puis donc que Jésus-Christ a rétabli les choses, renvoyons-lui la gloire avec le Père et l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ.

LA fête de la Nativité, la fête de la naissance de notre Seigneur Jésus-Christ, avoit été connue long-temps dans l'Occident, et célébrée le 25 de décembre, avant qu'elle fût connue dans les Églises d'Orient; mais enfin elle fut apportée dans ces Églises, et célébrée avec beaucoup de solennité. Comme il n'y avoit que dix ans qu'on la célébroit à Antioche, et que quelques-uns l'attaquoient encore comme récente, saint Jean Chrysostôme, le jour même de cette fête, en l'année 386, après avoir dit un mot sur le mystère, entreprend de prouver que le jour où l'on célébroit la naissance de Jésus-Christ étoit vraiment le jour où il étoit né. Il le démontre par trois sortes de preuves : 1.° par l'empressement avec lequel la fête a été reçue; 2.° par le dénombrement des habitans de toute la terre, fait en vertu d'un édit de César Auguste, dénombrement dont la date est consignée dans les registres de Rome; 3.° par le temps où Zacharie reçut l'heureuse nouvelle qu'Élisabeth son épouse étoit enceinte de Jean. Cette dernière preuve est la plus étendue; elle est développée avec beaucoup de clarté et de solidité apparente; mais elle porte sur le faux principe que Zacharie étoit grand-prêtre. L'Évangile dit formellement que Zacharie étoit prêtre de la famille sacerdotale d'Abia, une de celles qui servoient dans le temple chacune en son rang; et l'on sait d'ailleurs que les prêtres entroient tous les jours dans le Saint pour y offrir de l'encens au Seigneur. Au reste, l'opinion que Zacharie étoit grand-prêtre, n'étoit point particulière à saint Jean Chrysostôme; c'étoit aussi le sentiment de saint Ambroise et de saint Augustin.

Après avoir prouvé tout ce qui regarde le temps de la fête, l'orateur parle du mystère; il tâche de rassurer les fidèles contre les railleries des païens qui cherchoient à tourner en ridicule le mystère d'un Dieu fait homme. Il attaque un abus qui avoit lieu dans la participation aux sacrés mystères, c'est-à-dire lorsqu'on approchoit de la table sacrée pour participer au corps et au sang de Jésus-Christ. Les fidèles se pressoient, se poussoient, s'injurioient; saint Jean Chrysostôme les exhorte à approcher de la table sainte avec le respect et la modestie convenables. A la tête de cet article il annonce qu'il en a parlé il y a quelques jours. On croit que c'est dans le panégyrique de saint Philogon, prononcé peu de jours avant cette fête; cependant il n'y parle que de la pureté intérieure que l'on doit apporter à la participation des sacrés mystères.

Dans l'homélie sur le baptême de Jésus-Christ, il s'élève contre le même abus qu'il attaque dans l'homélie présente, et il ajoute des reproches faits à ceux qui sortoient avant que la célébration des mystères fût entièrement achevée. Les mêmes reproches sont répétés dans la troisième homélie sur l'incompréhensibilité de la nature de Dieu. Ces deux morceaux sont pleins d'éloquence; je les ai traduits et placés après ce discours sur la fête de la Nativité.

HOMÉLIE

SUR LA FÊTE DE LA NATIVITÉ.

Bén. tom. 2, p. 354; Fr. D. t. 5, p. 417; Sav. t. 5, p. 511.

L'HEUREUX événement après lequel les patriarches ont soupiré dès les premiers temps du monde, que les prophètes ont prédit, que les justes ont désiré de voir, est enfin arrivé, et a été consommé en ce jour. Un Dieu a paru sur la terre, revêtu de la chair humaine, un Dieu a conversé parmi les hommes. Réjouissons-nous donc et triomphons. Si saint Jean a tressailli dans le ventre de sa mère, lorsque Marie venoit visiter Élisabeth, à plus forte raison nous, qui ne voyons pas Marie, mais le Sauveur lui-même prendre aujourd'hui naissance, nous devons triompher et tressaillir, nous devons admirer avec étonnement la grandeur d'un mystère qui surpasse toutes nos pensées. Songez en effet combien il seroit admirable de voir le soleil descendre du ciel, marcher sur la terre, et de là répandre partout ses rayons. S'il est vrai qu'un tel prodige dans l'astre visible qui éclaire le monde nous étonneroit tous, considérez combien il est admirable de voir le Soleil de justice se revêtir de notre chair, répandre ses rayons, et éclairer nos ames.

Il y a long-temps que je désirois de voir ce jour, et de le voir au milieu d'une si grande multitude de peuple. Je souhaitois sans cesse que l'enceinte sacrée qui nous rassemble fût remplie comme je la vois maintenant ; et mes vœux se trouvent entièrement accomplis. Il n'y a pas dix ans que ce jour nous a été révélé, qu'il nous est connu; et néanmoins, grace à votre zèle, il est aussi célèbre que s'il nous eût été transmis depuis plusieurs siècles. Ainsi, on pourroit avancer sans craindre de se tromper, que ce jour est à-la-fois ancien et nouveau : nouveau, parce qu'il nous est connu tout récemment; ancien, parce qu'il a marché aussitôt de pair avec les fêtes les plus antiques, et que malgré sa nouveauté il a égalé, pour ainsi dire, l'ancienneté de leur âge. Comme des plants d'une excellente nature, dès qu'ils ont pris racine, ne tardent pas à s'élever fort haut, et à se charger de fruits: de même ce jour, anciennement connu chez les peuples de l'Occident, ne nous a pas été plutôt apporté, qu'il a pris croissance aussitôt et a produit des fruits dans l'abondance que nous voyons. Nos temples se sont remplis, et sont devenus trop étroits pour le grand nombre de fidèles qui accourent pour célébrer cette fête. Attendez donc la récompense d'un pareil zèle, de Jésus qui est né aujourd'hui selon la chair, et qui récompensera votre ardeur comme elle le mérite ; car l'empressement que vous témoignez pour le jour de sa naissance est la plus grande marque que vous puissiez lui donner de votre amour. Si, nous, qui sommes vos frères, nous devons y contribuer pour notre part, nous y contribuerons de tout notre pouvoir, ou plutôt nous vous dirons ce que la grace

de Dieu nous inspirera pour votre avantage. Que désirez-vous donc d'entendre aujourd'hui, et de quoi vous parlerons-nous, sinon de la fête même? Je sais que plusieurs ont encore de longues disputes à son sujet, que les uns l'attaquent, les autres la défendent; que les uns lui reprochent d'être nouvelle et récente, d'avoir été introduite de nos jours; que les autres au contraire prétendent qu'elle est fort ancienne, puisque les prophètes ont prédit fort anciennement le naissance du Sauveur, et que le jour marqué pour cette divine naissance a été célèbre et répandu chez tous les peuples depuis la Thrace jusqu'à Cadix. C'est donc là ce qui va faire la matière de cet entretien; car, si vous témoignez un tel empressement pour une fête sur laquelle on conteste encore, il est clair que vous serez beaucoup plus empressés à la célébrer, quand elle vous sera plus connue, quand une plus ample instruction vous inspirera une plus vive affection pour elle.

Il est trois sortes de preuves qui nous feront connoître que c'est vraiment aujourd'hui le jour où est né notre Seigneur Jésus-Christ, le Verbe de Dieu. La première de ces preuves, c'est que partout où la fête a été annoncée, elle a fleuri aussitôt, elle a pris les plus grands accroissemens; et ce que Gamaliel disoit de la prédication : *Si c'est l'ouvrage des hommes, elle se détruira; si elle vient de Dieu, vous ne pourriez la détruire, et vous seriez en danger de combattre contre Dieu même* (Act. 5. 38 et 39.), je ne crains pas de l'appliquer à la fête présente, et de dire : C'est parce qu'elle vient de Dieu, que non seulement elle n'a pas été détruite, mais qu'elle fait

tous les ans de nouveaux progrès, qu'elle devient de plus en plus célèbre. Quant à la prédication, elle s'est répandue en peu d'années sur toute la terre, quoique ce ne fussent que des ouvriers en tentes, des pêcheurs, des hommes sans science et sans lettres, qui la portassent partout. Mais la foiblesse de ceux qui annonçoient la parole ne lui faisoit aucun tort, parce que la puissance de la parole annoncée subjuguoit tout avec promptitude, triomphoit de tous les obstacles, et signaloit sa force divine.

Si l'on combattoit ma première preuve, et si l'on refusoit de l'admettre, je puis en fournir une seconde. Quelle est-elle? celle qui est tirée du dénombrement dont les Évangiles font mention. *Vers ce temps*, dit saint Luc, *on publia un édit de César Auguste, pour faire un dénombrement des habitans de toute la terre. Ce premier dénombrement fut fait par Cyrinus, gouverneur de Syrie. Tous alloient pour se faire enregistrer chacun dans sa ville. Joseph partit aussi de la ville de Nazareth qui est en Galilée, et se rendit en Judée dans la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il était de la maison et de la patrie de David, pour se faire enregistrer avec Marie son épouse, qui étoit enceinte. Pendant qu'ils étoient en ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devoit accoucher s'accomplit. Elle enfanta son fils premier-né, l'emmaillota, et le coucha dans une crêche, parce qu'il n'y avoit point de place pour eux dans l'hôtellerie* (Luc. 2. 1 à 7.). D'où il est clair que Jésus-Christ est né lors du premier dénombrement : or, si l'on veut connoître avec exactitude ce dénombrement, on peut consulter les

anciens registres déposés dans les archives de Rome. Eh! que nous fait, dira-t-on, cette circonstance, à nous qui ne sommes pas à Rome? Écoutez, je vous prie, et ne refusez pas de me croire, puisque nous avons reçu la fête de ceux qui sont parfaitement instruits du fait dont je parle, et qui habitent la ville de Rome. Oui, ce sont les habitans eux-mêmes, qui, célébrant la fête depuis long-temps, et d'après une longue tradition, nous ont transmis cette connoissance; car l'évangéliste ne nous marque point précisément le temps de la naissance du Sauveur, mais il parle de manière à nous faire connoître clairement le jour de cette naissance, et à montrer la sagesse de Dieu dans l'exécution de ses desseins. Non, ce n'est pas de son propre mouvement, ce n'est pas de lui-même qu'Auguste a publié son édit, mais parce que Dieu lui en a inspiré le projet, pour qu'il servît malgré lui à la naissance de son Fils unique. Et en quoi, direz-vous, l'édit d'Auguste contribue-t-il à l'exécution des desseins du Seigneur? Il y contribue sans doute, et non d'une manière commune et peu sensible, mais comme un des moyens essentiels et un des principaux ressorts de cette opération divine. Comment cela? la Galilée est un pays de la Palestine, et Nazareth est une ville de la Galilée; ensuite il est un pays appelé la Judée, dont une des villes est Bethléem. Tous les prophètes avoient prédit que le Christ sortiroit, non de Nazareth, mais de Bethléem, et qu'il naîtroit dans cette dernière ville. Voici leurs propres paroles: *Et toi, Bethléem, terre de Juda, tu n'es pas la dernière d'entre les principales villes de Juda; car c'est de toi que sortira le chef qui conduira mon*

peuple d'Israel (Matth. 2. 6. — Mich. 5. 2.). Lorsqu'Hérode demanda aux Juifs où le Christ naîtroit, ils lui citèrent cette même prophétie en témoignage. Voilà pourquoi lorsque Nathanaël disoit à Philippe, qui lui avoit annoncé qu'ils avoient trouvé Jésus de Nazareth : *Peut-il venir quelque chose de bon de Nazareth ?* Jésus-Christ dit de lui : *Voilà vraiment un Israélite incapable de mentir* (Joan. 1. 46 et 47.). Et pourquoi lui a-t-il donné cet éloge ? c'est parce qu'il ne s'est point laissé prendre par l'annonce de Philippe, mais qu'il savoit parfaitement que le Christ devoit naître non à Nazareth, ni dans la Galilée, mais dans la Judée et à Bethléem ; ce qui arriva réellement. Comme donc Philippe ignoroit cette circonstance, et que Nathanaël, comme docteur de la loi, et sachant que le Christ ne naîtroit point à Nazareth, lui avoit fait une réponse conforme à la prophétie dont nous avons parlé plus haut, Jésus-Christ dit de lui en conséquence : *Voilà vraiment un Israélite incapable de mentir.* C'est là encore pourquoi quelques-uns des juifs disoient à Nicodème : *Considérez et voyez qu'il n'est jamais sorti un prophète de Galilée.* Il est encore dit ailleurs : *Le Christ ne vient-il pas de la ville de Bethléem d'où étoit David* (Jean. 7. 52 et 42.) ? En un mot, c'étoit l'opinion générale que le Christ devoit sortir de cette ville, et non de Galilée. Comme donc Joseph et Marie, citoyens de Bethléem, avoient abandonné cette ville pour aller s'établir à Nazareth où ils vivoient (car il n'est pas rare de voir des personnes abandonner les villes où elles sont nées pour aller s'établir dans d'autres dont elles ne sont pas originaires); comme, dis-

je, Joseph et Marie avoient abandonné Bethléem, et que le Christ devoit naître dans cette ville, Auguste publia un édit qui, dans les desseins du Seigneur, les fit retourner malgré eux à Bethléem. En effet, l'ordonnance qui signifioit à chacun de se faire enregistrer dans sa patrie, les força à partir de Nazareth, et à se rendre à Bethléem pour s'y faire enregistrer. C'est donc ce que vouloit faire entendre l'évangéliste lorsqu'il disoit : *Joseph partit aussi de la ville de Nazareth qui est en Galilée, et se rendit en Judée dans la ville de David, appelée Bethléem, parce qu'il étoit de la maison et de la patrie de David, pour se faire enregistrer avec Marie son épouse, qui étoit enceinte. Pendant qu'ils étoient en ce lieu, il arriva que le temps auquel elle devoit accoucher s'accomplit, et elle enfanta son fils premier-né.* Vous voyez, mes frères, que Dieu se sert également des fidèles et des infidèles pour exécuter ses grands desseins, afin que les ennemis de son culte apprennent quelle est sa force et sa puissance. Un astre du ciel fait partir les mages de l'Orient; un édit de l'empereur fait aller Marie dans sa patrie marquée par les prophètes (1).

Mais afin de vous fournir des preuves plus claires encore et plus évidentes, élevez-vous avec moi, je vous prie ; je vais parcourir d'anciennes annales, et rappeler des usages antiques, afin d'établir de toute part ce que j'ai avancé. Il étoit une loi ancienne chez les juifs.... Mais il faut remonter encore plus

(1) Ici j'ai resserré un peu le discours, en supprimant quelques idées qui peuvent être retranchées sans lui faire tort.

haut. Lorsque le Seigneur eut délivré le peuple des Hébreux de la tyrannie d'un prince barbare, et de tous les maux qu'ils souffroient en Égypte, voyant qu'ils avoient conservé les restes d'un culte impie, qu'ils étoient extrêmement attachés aux objets visibles, frappés de la grandeur et de la beauté des temples, il leur en fit construire un qui effaçoit tous les temples du monde, non seulement par la richesse de la matière et par le travail de l'art, mais encore par la forme de sa structure. Et comme un père tendre qui trouve son fils accoutumé à jouir de toutes les délices dans la compagnie d'hommes dissolus et prodigues, le fait vivre dans une grande abondance avec autant de sûreté que de dignité, de peur qu'étant réduit à l'étroit, il ne se rappelle et ne regrette son ancien état : ainsi Dieu voyant que les juifs étoient passionnés pour les objets visibles, et voulant en cela même satisfaire magnifiquement leur goût, leur fit construire un temple sur le modèle du monde entier visible et intelligible. En effet, comme la terre et le ciel sont séparés par le firmament que nos yeux aperçoivent, il voulut de même qu'un voile divisât son temple en deux parties, de sorte que tout ce qui étoit en deçà du voile fût accessible à tout le peuple, et que ce qui étoit au delà ne pût être approché, ne pût être regardé, que par le souverain pontife. Et pour preuve que ce n'est point là une simple conjecture de notre part, mais que le temple avoit été vraiment construit sur le modèle du monde entier, écoutons ce que dit saint Paul lorsqu'il parle de Jésus-Christ qui est monté au ciel : *Jésus-Christ*, dit-il, *n'est pas entré dans un sanctuaire, fait de la main*

des hommes, *figure du véritable* (Héb. 9. 24), annonçant que le sanctuaire matériel étoit la figure du véritable. Mais écoutez comment il fait entendre que le voile séparoit le Saint des Saints des autres objets du temple, comme le ciel que nous voyons sépare le ciel supérieur de tous les objets terrestres, écoutez, dis-je, comment il le fait entendre en donnant au ciel visible le nom de voile. Après avoir dit de l'espérance qu'elle sert à notre ame d'une ancre ferme et assurée, il ajoute qu'*elle pénètre jusqu'au sanctuaire qui est au delà du voile*, *où Jésus comme précurseur est entré pour nous*, *c'est-à-dire*, *jusqu'au ciel le plus élevé* (Héb. 6. 19 et 20.). Vous voyez comme il donne le nom de voile au ciel visible. En deçà du voile étoit le chandelier, la table, l'autel d'airain pour les sacrifices et les holocaustes: au delà du voile étoit l'arche toute couverte d'or, laquelle renfermoit les tables d'alliance, une urne d'or, la verge d'Aaron qui avoit fleuri, et l'autel d'or, non des sacrifices et des holocaustes, mais des parfums seulement. Tout le monde pouvoit entrer dans la partie qui étoit en deçà du voile, celle qui étoit au delà n'étoit accessible qu'au souverain pontife. Je vais encore citer saint Paul en témoignage de ce que je dis: *La première tente*, dit-il, *renfermoit les réglemens du culte divin et le sanctuaire commun* (Héb. 9. 1.). Il appelle *sanctuaire commun* la tente extérieure, parce que tout le monde pouvoit y entrer (1). *Il y avoit dans ce sanctuaire*

(1) C'est ici que se trompe saint Jean Chrysostôme : le sanctuaire commun, ou le Saint, n'étoit pas appelé commun parce que tout le monde pouvoit y entrer, mais parce que tous les prê-

le chandelier, la table, les pains de proposition. Après le second voile étoit le tabernacle, appelé le Saint des Saints, où il y avoit un encensoir d'or, l'arche d'alliance toute couverte d'or, laquelle renfermoit une urne d'or pleine de manne, la verge d'Aaron qui avoit fleuri, et les tables d'alliance. Au-dessus de l'arche étoient des chérubins pleins de gloire, qui couvroient le propitiatoire de leurs ailes. Les choses étant ainsi disposées, les prêtres qui exerçoient le saint ministère, entroient en tout temps dans le premier tabernacle; mais il n'y avoit que le souverain pontife qui entrât dans le second, seulement une fois l'année, et non sans y porter du sang qu'il offroit pour lui-même, et pour les péchés du peuple. Vous voyez que le grand-prêtre seul entroit dans le second sanctuaire, et seulement une fois l'année. Et qu'est-ce que cela, direz-vous, a de commun avec la fête présente? Je vais vous le montrer (1), mes frères; vous allez voir la raison pour laquelle je suis entré dans tous ces détails.

Il y avoit six mois qu'Élisabeth étoit enceinte de Jean, lorsque Marie conçut le Sauveur du monde; si donc nous pouvons savoir quel étoit ce sixième mois, nous saurons dès lors le temps de la conception de Marie. Le temps de la conception nous étant connu, nous saurons quel étoit celui de l'accouchement, en comp-

tres (et non le peuple) pouvoient y entrer. Les prêtres entroient tous les jours dans le Saint pour y offrir de l'encens au Seigneur; mais il n'y avoit que le grand-prêtre qui pût entrer dans le Saint des Saints, et une seule fois l'année.

(1) J'ai encore ici resserré un peu le discours, en retranchant quelques idées.

tant neuf mois depuis la conception. Or, comment saurons-nous quel étoit le sixième mois de la grossesse d'Élisabeth? ce sera si nous pouvons savoir dans quel mois elle conçut le fils dont elle étoit enceinte. Et comment connoîtrons-nous ce mois? sans doute, si nous savons dans quel temps Zacharie dont Élisabeth étoit l'épouse, reçut cette heureuse nouvelle. Et par où serons-nous assurés de cette époque? par les divines Écritures, en consultant le saint Évangile qui dit que Zacharie étoit dans le Saint des Saints, lorsque l'ange lui annonça l'heureuse nouvelle, et lui prédit la naissance de Jean. Si donc il est démontré clairement par les Écritures, que le grand-prêtre seul n'entroit qu'une fois dans le Saint des Saints, dans quel temps il y entroit cette seule fois, et dans quel mois de l'année, le temps où l'heureuse nouvelle fut annoncée à Zacharie sera dès lors constaté; et ce temps constaté, celui de la conception sera parfaitement connu. Or, que le souverain pontife n'entrât qu'une fois dans le Saint des Saints, saint Paul l'a déclaré dans ses épîtres, aussi bien que Moïse, qui, dans le Lévitique, s'exprime en ces termes: *Le Seigneur parla à Moïse, et lui dit ceci: Dites à Aaron, votre frère, qu'il n'entre pas en tout temps dans le sanctuaire, qui est au delà du voile devant le propitiatoire, qui couvre l'arche du témoignage, de crainte qu'il ne meure.* Et ensuite: *Que nul homme ne se trouve dans le tabernacle du témoignage, quand le pontife entrera dans le Saint des Saints, afin de prier pour lui-même, pour sa maison, et pour toute l'assemblée d'Israel, jusqu'à ce qu'il en soit sorti. Il priera au pied de l'autel qui est de-*

vant le Seigneur (Lévit. 16. 2 et 17.). Il est clair par là que le pontife n'entroit pas en tout temps dans le Saint des Saints, que personne, lorsqu'il y étoit, ne pouvoit en approcher, que tout le monde devoit se tenir en deçà du voile. Mais écoutez ce qui suit, avec la plus grande attention; car il me reste à vous montrer en quel temps il entroit dans le Saint des Saints, et qu'il y entroit seul une fois l'année. Qu'est-ce qui le prouve? le même livre : *Au dixième jour du septième mois*, y est-il dit, *vous humilierez vos ames, vous ne ferez aucune œuvre de vos mains, soit ceux qui sont nés dans votre pays, soit les étrangers qui sont parmi vous. C'est en ce jour que se fera votre expiation et la purification de tous vos péchés; vous serez purifiés devant le Seigneur. C'est le sabbat solennel; vous jouirez alors d'un parfait repos, vous humilierez vos ames : ce culte religieux sera pour vous perpétuel. Cette expiation se fera par le pontife qui aura reçu l'onction sainte, et dont les mains auront été consacrées pour faire les fonctions du sacerdoce à la place de son père. Après qu'il se sera revêtu des vêtemens saints, il expiera le sanctuaire, le tabernacle du témoignage, l'autel, les prêtres et tout le peuple. Cette ordonnance sera donc gardée éternellement parmi vous; vous prierez pour les enfans d'Israel et pour tous leurs péchés; la cérémonie aura lieu une fois l'année, selon que le Seigneur l'a ordonné à Moïse.* L'Écriture parle ici de la fête des tabernacles; car c'étoit le seul jour de l'année où le souverain pontife entroit dans le Saint des Saints; ce qu'elle annonce clairement par ces mots : *La cérémonie aura lieu une fois*

l'année. Si donc le souverain pontife entre seul dans le Saint des Saints le jour de la fête des tabernacles, montrons maintenant que l'ange apparut à Zacharie, lorsqu'il étoit dans le Saint des Saints. Il lui apparut à lui seul lorsqu'il offroit les parfums ; or, c'est l'unique circonstance où le grand-prêtre entroit seul dans le sanctuaire. Mais rien n'empêche que je ne vous cite les propres paroles de l'évangéliste : *Il y avoit*, dit-il, *sous le règne d'Hérode, roi de Judée, un prêtre nommé Zacharie, et sa femme qui étoit de la race d'Aaron, et qui s'appeloit Elisabeth. Lorsque Zacharie faisoit sa fonction de prêtre devant Dieu dans le rang de sa famille, le sort voulut, selon les réglemens du sacerdoce, que ce fût à lui à entrer dans le temple du Seigneur pour y offrir les parfums. Toute la multitude du peuple étoit dehors, faisant sa prière à l'heure qu'on offroit les parfums* (Luc. 1. 5, 8, 9 et 10.). (Rappelez-vous, mes frères, le passage qui dit : *Que nul homme ne se trouve dans le tabernacle du témoignage, quand le pontife entrera dans le Saint des Saints afin de prier, jusqu'à ce qu'il en soit sorti.*) *Un ange du Seigneur lui apparut se tenant debout à la droite de l'autel des parfums.* On ne dit pas de l'autel des sacrifices ; mais *de l'autel des parfums.* L'autel qui étoit en deçà du voile étoit l'autel des sacrifices et des holocaustes ; celui qui étoit au-delà étoit l'autel des parfums. Ainsi, et par cette circonstance, et parce que l'ange apparut à Zacharie seul, et parce qu'il est dit que le peuple l'attendoit dehors, il est clair qu'il étoit entré dans le Saint des Saints. Poursuivons. *Zacharie se troubla en voyant*

l'ange, et la frayeur se saisit de son ame. Mais l'ange lui dit : Ne craignez point, Zacharie, parce que votre prière a été exaucée: Élisabeth votre femme vous enfantera un fils auquel vous donnerez le nom de Jean. Cependant le peuple attendoit Zacharie, et s'étonnoit qu'il demeurât si long-temps dans le sanctuaire; mais étant sorti et ne pouvant parler, il leur faisoit des signes pour se faire entendre. Vous voyez qu'il étoit au delà du voile; ce fut donc alors que l'heureuse nouvelle lui fut annoncée. Le temps où il la reçut étoit la fête des tabernacles, jour de jeûne; car c'est là ce que veulent dire ces paroles : *Vous humilierez vos ames.* Cette fête des juifs se célèbre vers la fin de septembre, comme vous pouvez l'attester vous-mêmes, puisque c'est alors que nous avons fait contre les juifs ces longs discours où nous nous élevions contre leur jeûne déplacé. Ce fut donc alors qu'Élisabeth, femme de Zacharie, conçut, et elle se tint cachée durant cinq mois en disant : *C'est la grace que le Seigneur m'a faite dans les jours où il m'a regardée pour me tirer de l'opprobre où j'étois devant les hommes.* Il est maintenant à propos de montrer qu'elle étoit dans le sixième mois de la grossesse de Jean, lorsque Marie reçut l'heureuse nouvelle de sa conception. Voici ma preuve. L'ange Gabriel étant venu la trouver, et lui ayant dit : *Ne craignez point, Marie, car vous avez trouvé grace devant Dieu. Vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils auquel vous donnerez le nom de Jésus* (Luc. I. 30 et 31.). Marie étant troublée et demandant comment cela se feroit, l'ange lui répondit : *Le Saint-Esprit survien-*

dra en vous, et la vertu du Très-Haut vous couvrira de son ombre : c'est pourquoi le fruit saint qui naîtra de vous sera appelé le Fils de Dieu. Sachez qu'Élisabeth, votre cousine, a conçu elle-même un fils dans sa vieillesse, et que c'est ici le sixième mois de la grossesse de celle qui est appelée stérile, parce qu'il n'y a rien d'impossible à Dieu. Si donc Élisabeth a conçu après le mois de septembre, comme nous l'avons prouvé, depuis ce mois il faut en compter six depuis octobre jusqu'à mars. C'est après ce sixième mois que nous avons l'époque de la conception de Marie. En comptant de là neuf mois, nous arriverons au mois présent. Le premier mois de la conception de notre Seigneur est donc avril; après lequel viennent les huit autres mois, depuis mai jusqu'à décembre. Ce dernier mois est celui où nous sommes maintenant, et où nous célébrons la fête présente.

Mais afin de vous rendre la chose encore plus claire, je vais reprendre tout ce que je viens de dire, et vous en donner le précis. Le grand-prêtre seul entroit une fois l'année dans le Saint des Saints. Et quand y entroit-il? dans le mois de septembre. C'est donc alors que Zacharie est entré dans le Saint des Saints, c'est alors qu'il a reçu l'heureuse nouvelle de la naissance de Jean. Zacharie est sorti du temple et Élisabeth a conçu après le mois de septembre. C'est après le mois de mars, le sixième de la grossesse d'Élisabeth que Marie commença à concevoir. Or, en comptant neuf mois depuis avril, nous arriverons au mois présent dans lequel est né Jésus-Christ notre Seigneur.

Je vous ai donc prouvé tout ce qui regarde le temps de la fête; il ne me reste plus qu'une réflexion à vous faire, après quoi je finis, et je laisse à dire à notre maître commun (1) ce qu'il a de plus important. Comme plusieurs des infidèles, apprenant de nous que Dieu est né selon la chair, insultent à notre croyance, parviennent à troubler et à inquiéter les personnes simples, il est nécessaire de confondre les uns et de rassurer les autres, en sorte qu'ils ne se laissent plus ébranler par les discours de gens insensés, et que les railleries des infidèles ne jettent plus le trouble dans leur ame. Il arrive souvent que de petits enfans rient lorsque nous agitons les plus grandes affaires, les affaires les plus sérieuses, ce qui est une preuve non de la bassesse des objets que l'on traite, mais de la folie de ceux qui rient. On peut dire des infidèles qu'ils sont plus insensés que des enfans, parce qu'ils décrient et qu'ils rabaissent des objets qui sont dignes de notre admiration, propres à nous inspirer une vénération religieuse, tandis qu'ils en relèvent et qu'ils en célèbrent d'autres qui ne méritent que des mépris. Cependant nos mystères dont ils font le sujet de leurs railleries piquantes, conservent toute leur majesté et toute leur dignité, malgré les plaisanteries par lesquelles ils les attaquent; au lieu que les objets de leur culte, quoi qu'ils fassent pour les embellir, se montrent toujours sous les traits d'infamie qui leur sont propres. Quel excès d'égarement! des hommes qui ne croient rien faire ni rien dire qui choque la bienséance, lorsqu'ils introduisent leurs dieux dans

(1) *Notre maître commun*, Flavien, évêque d'Antioche.

des pierres et dans des bois fragiles, dans de viles statues, où ils les renferment comme dans une prison; ces hommes nous reprochent d'avancer que Dieu, pour l'avantage de la terre, s'est construit un temple vivant par l'opération de l'Esprit-Saint ! Et de quel front nous font-ils des reproches? s'il est peu décent que Dieu habite dans un corps humain, sans doute il l'est beaucoup moins encore qu'il habite dans la pierre et dans le bois; dans la pierre, dis-je, et dans le bois qui sont bien inférieurs à l'homme; à moins qu'ils ne pensent que notre nature est au-dessous de ces êtres morts et insensibles. Ils ne craignent pas, eux et plusieurs hérétiques, de renfermer la divine essence dans les animaux les plus vils, dans les matières les plus méprisables; pour nous, incapables de rien soutenir, de rien admettre de pareil, nous disons seulement que Jésus-Christ a pris dans le sein d'une vierge, une chair pure, sainte, irrépréhensible, inaccessible à tout péché, et qu'il l'a prise cette chair pour réparer l'homme qu'il a formé de ses mains. Eux et les Manichéens qui ne le leur cèdent pas en impiété, ils n'ont pas honte de renfermer l'essence divine dans des animaux de toute espèce, puisqu'ils disent que l'ame de ces animaux est formée de cette essence; ils n'ont pas honte, ils n'ont pas horreur d'une pareille opinion; et ils nous accusent d'avoir des idées indignes de Dieu, parce que, sans nous permettre de rien imaginer de semblable, sans rien dire qui ne convienne à sa divinité, nous prétendons que, par une naissance surnaturelle, il est venu dans le monde pour réparer son propre ouvrage! Eh quoi! vous dites que l'ame d'un fourbe, d'un assassin, est une partie de l'essence di-

vine, vous osez nous faire un crime à nous qui ne pouvons souffrir une opinion aussi absurde, qui jugeons coupables d'impiété ceux qui la soutiennent, vous nous reprochez de dire que Dieu s'est construit un temple saint, par le moyen duquel il a introduit parmi les hommes une vie toute céleste! ne mériteriez-vous pas mille morts, et pour les reproches que vous nous faites, et pour les outrages que vous ne cessez de commettre envers la Divinité? S'il est indigne de Dieu d'habiter un corps pur et irrépréhensible, combien n'est-il pas plus indigne de cet Être-Suprême d'habiter le corps d'un imposteur, d'un brigand, de l'animal le plus vil, et non ce corps saint et glorieux, qui est maintenant assis à la droite du Père! Quel tort, je vous prie, quelle tache pourroit faire à la splendeur de Dieu, notre chair dont il s'est revêtu? Si l'astre (1) qui nous éclaire, si le soleil, quoique corruptible par sa nature, lance de tout côté ses rayons, communique avec la boue et la fange, sans que cette communication nuise en rien à sa pureté; si, retirant ses rayons aussi purs qu'ils l'étoient auparavant, il fait part aux corps qui le reçoivent de la vertu qui lui est propre, sans participer lui-même en aucune manière à l'impureté des plus sales et des plus infects; à plus forte raison le Soleil de justice, le souverain Maître des puissances incorporelles, en se revêtant de notre chair, loin d'en être souillé, l'a rendue plus pure et plus sainte.

Pénétrés de ces idées, et nous rappelant ces paroles de la divine Écriture : *J'habiterai et je mar-*

(1) Je me suis encore permis ici de resserrer un peu le discours.

cherai parmi eux (Lév. 26. 12.), et ces autres : *Vous êtes le temple de Dieu, et l'esprit de Dieu habite parmi vous* (2. Cor. 6. 16. — 1. Cor. 3. 16.), opposons ces paroles aux objections des impies, et fermons la bouche de ces hommes superbes. Réjouissons-nous de notre bonheur, glorifions Dieu qui s'est revêtu de notre chair, rendons-lui graces de cette condescendance infinie, et témoignons-lui toute la reconnoissance dont nous sommes capables. Or, la reconnoissance que nous pouvons témoigner à Dieu, c'est le soin du salut de nos ames et de notre ardeur pour la vertu. Ne soyons donc point ingrats envers notre Bienfaiteur, mais offrons-lui tous, autant qu'il est en notre pouvoir, les dons spirituels, la foi, l'espérance, la charité, la tempérance, l'amour des pauvres, le zèle à exercer l'hospitalité.

Il est un objet important dont je vous ai parlé il y a quelques jours, dont je vous parlerai encore aujourd'hui, et dont je ne cesserai point de vous parler. Quel est cet objet ? lorsque vous devez approcher des sacrés mystères, de la table sainte et redoutable, ne le faites qu'avec crainte et tremblement, avec une conscience pure, avec le jeûne et la prière, sans bruit et sans tumulte, sans vous presser et vous pousser les uns les autres d'une manière indécente ; car c'est le comble de la folie, c'est la marque d'un mépris extrême. Une pareille conduite attire les plus grandes punitions sur ceux qui se la permettent. Pensez, ô mon frère ! pensez à la victime que vous allez toucher, pensez à la table dont vous approchez ! Songez que vous qui êtes cendre et poussière, vous participez au corps et au sang de Jésus-Christ ! Si le

prince vous invitoit à un repas, vous ne vous présenteriez qu'avec crainte, vous ne toucheriez aux mets qui vous seroient servis qu'avec respect et circonspection ; et lorsque Dieu lui-même vous invite à sa table, une table où il vous sert son propre Fils, lorsque les puissances angéliques ne se tiennent en sa présence qu'avec une frayeur respectueuse, lorsque les chérubins se voilent la face, et que les séraphins s'écrient avec tremblement : *Saint*, *Saint*, *Saint*, *le Seigneur* (Apoc, 4. 8.), vous, qui le croiroit ? vous approchez du banquet spirituel avec tumulte et avec des clameurs ! Ne savez-vous donc pas que votre ame, dans cette circonstance, doit être calme et paisible ! Il faut alors une paix profonde, une tranquillité parfaite ; et non ce mouvement et ce tumulte qui rendent impure l'ame de celui qui approche de la table sainte. Quelle excuse nous resteroit-il, si nous ne pouvions au moins purifier, des passions qui nous souillent, le moment où nous en approchons ? Qu'y a-t-il pour nous de plus essentiel que les mets qu'on nous y sert ? qu'est-ce qui nous trouble et nous inquiète ? qu'est-ce qui nous presse d'abandonner l'église pour retourner dans le monde ? N'excitez pas, je vous supplie, n'excitez pas contre vous-mêmes la colère divine. Le mets qu'on vous sert est le remède efficace de vos blessures, une source inépuisable de richesses, la clef spirituelle qui vous ouvre le royaume des cieux. Ne le prenons donc ce mets qu'avec crainte et avec actions de graces ; jetons-nous aux pieds de Dieu en confessant nos fautes, pleurons sur nos péchés, adressons-lui de ferventes prières, et après avoir purifié nos consciences,

approchons-nous tranquillement et avec la modestie convenable, comme devant nous présenter au souverain Roi du ciel. Baisons respectueusement l'hostie sainte et pure que nous recevrons ; embrassons-la des yeux, enflammons notre cœur, afin de venir à la table sacrée, non pour y prendre notre jugement et notre condamnation, mais pour y trouver la tempérance de l'ame, la charité, la vertu, la réconciliation avec Dieu, une paix ferme et solide, un moyen de nous sanctifier nous-mêmes et d'édifier nos frères.

Voilà ce que je vous dis continuellement, et ce que je ne cesserai pas de vous dire, car pourquoi accourir ici sans but et sans dessein, sans y apprendre rien d'utile ? quel avantage retirez-vous de discours uniquement faits pour vous plaire ? Le temps de la vie présente est court ; soyons attentifs et vigilans, réglons notre conduite, témoignons un amour sincère à tous les hommes, soyons circonspects en tout. Soit qu'il nous faille écouter la parole sainte, prier le Seigneur, approcher de la table sacrée, ou faire quelque autre action, faisons-la avec crainte et tremblement, afin de ne pas attirer sur nous la malédiction par notre négligence : *Maudit soit*, dit l'Écriture, *celui qui fait l'œuvre de Dieu négligemment* (Jér. 48. 10.). Le tumulte et les clameurs sont un outrage fait à cette victime immolée pour nous, qu'on nous offre comme l'aliment de nos ames. C'est la marque d'un mépris extrême de se présenter à Dieu rempli de souillures. Écoutez ce que l'apôtre dit de pareils hommes : *Celui qui profane le temple de Dieu, Dieu le perdra* (1. Cor. 3. 17.). N'irritons donc pas le Seigneur, avec lequel nous voulons nous réconcilier :

approchons du sacré banquet avec toute l'attention qui convient, avec une ame tranquille et recueillie, la prière à la bouche et la contrition dans le cœur, afin qu'après nous être rendu propice le Fils de Dieu, nous puissions obtenir les biens qui nous sont promis, par la grace et la bonté du même Fils de Dieu, avec qui soient au Père et à l'Esprit-Saint, la gloire, la puissance et l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

REPROCHES A CEUX QUI FAISOIENT DU BRUIT PENDANT LES MYSTÈRES, OU QUI SORTOIENT AVANT QUE LA CÉLÉBRATION DE CES MYSTÈTES FUT ENTIÈREMENT ACHEVÉE.

Extrait de l'homélie sur le baptême de Jésus-Christ. (Bén. t. 2 p. 374; Fr. D. t. 1, p. 283; Sav. t. 5, p. 529.)

Je vais tâcher aujourd'hui de corriger un abus manifeste et général. Et quel est cet abus? c'est qu'on n'approche pas de la table sainte avec frayeur et tremblement, mais avec des cris et en tumulte, en se poussant, se frappant et s'injuriant. Je vous ai déjà fait ces reproches plus d'une fois, et je ne cessera pas de vous les faire. Dans les jeux olympiques, lorsque l'agonothète traverse la place publique, la tête ornée d'une couronne, revêtu d'une longue robe, et portant une baguette à la main, ne voyez-vous pas combien le peuple est tranquille et en bon ordre, docile à la voix du héraut qui demande du silence et

de la tranquillité. Mais lorsqu'il règne tant d'ordre dans les fêtes que le démon célèbre, est-il raisonnable d'exciter un si grand tumulte, quand le Fils de Dieu nous appelle à lui ? On est tranquille dans la place publique, et l'on crie dans l'église ; le calme règne en pleine mer, et les flots sont agités dans le port. Eh quoi ! mon frère, pourquoi faites-vous du bruit, pourquoi vous pressez-vous ? Sans doute, des affaires indispensables vous appellent. Vous occupez-vous donc de vos affaires dans ce moment redoutable ? Pensez-vous que vous êtes sur la terre et avec les hommes? Mais n'est-ce point la marque d'une insensibilité extrême de croire alors qu'on est sur la terre, et non dans le chœur des anges, occupé avec eux à adresser au Très-Haut des chants mystiques et des hymnes triomphales? Jésus-Christ nous appelle des aigles (*Partout où sera le corps*, dit-il, *les aigles se rassembleront*. Matth. 24. 28.), afin que nous nous élevions au ciel, et que, portés sur les ailes de l'Esprit, nous prenions en-haut notre essor ; et nous rampons en-bas, nous rongeons la terre comme des serpens ! Voulez-vous que je vous dise d'où viennent ces cris et ce tumulte ? c'est que nous ne fermons pas les portes, c'est que nous vous permettons de partir avant la dernière action de graces ; ce qui annonce un mépris sacrilége. Et quoi ! lorsque Jésus-Christ et les anges sont présens, lorsque la table sacrée et redoutable est encore servie aux fidèles, lorsque vos frères célèbrent encore les mystères, vous les abandonnez, vous vous retirez ! Si l'on vous invite à un repas profane ; quoique vous soyez rassasié le premier, vous n'osez point sortir avant vos amis, quand

tout le monde est encore à table : et lorsqu'on célèbre encore les mystères augustes et terribles de Jésus-Christ, avant la fin du sacrifice, vous abandonnez tout et vous partez ! Une telle conduite est-elle excusable ? Pouvez-vous la défendre ? Vous dirai-je ce que font ceux qui se retirent avant l'entière célébration des mystères, ceux qui n'offrent pas à la fin avec les autres l'hymne d'action de graces? ce que vous allez entendre, vous paroîtra peut-être un peu dur, mais je suis forcé de le dire par la négligence de plusieurs d'entre vous. Lorsque, dans la dernière nuit, Judas eut pris part au dernier souper, il partit brusquement pendant que les autres étoient encore à table ; ceux qui sortent avant la dernière action de graces suivent l'exemple de ce perfide. Si Judas ne fût point parti, il ne fût point devenu traître ; s'il n'eût point abandonné les autres apôtres, il ne se fût point perdu ; s'il ne se fût point séparé du troupeau, le loup ne l'auroit point trouvé et dévoré ; s'il n'eût point quitté le pasteur, il n'eût point été la proie d'une bête féroce. C'est pour cette raison que Judas est allé trouver les juifs, et que les autres apôtres sont sortis avec le Seigneur après l'hymne d'action de graces. Voyez-vous, comme à l'exemple de Jésus-Christ, nous faisons une dernière prière après le sacrifice? Ne perdons point de vue cet exemple ; réfléchissons-y avec attention, et redoutons le jugement qui a été prononcé contre le traître Judas. Jésus-Christ vous fait part de son corps ; et vous ne lui témoignez point votre reconnoissance par de simples paroles ! et vous ne lui rendez point des actions de graces pour le bienfait que vous en avez reçu !

Lorsque vous prenez des alimens corporels, vous remerciez Dieu après le repas ; et lorsque vous recevez un aliment spirituel, qui surpasse toutes les créatures visibles et invisibles, lorsque vous recevez votre Dieu, vous qui êtes homme et d'une nature aussi foible, vous ne restez point pour lui rendre les actions de graces qui lui sont dues ! Une telle ingratitude ne mérite-t-elle point les derniers supplices. Ce n'est pas pour obtenir vos louanges et vos applaudissemens que je vous parle, mais afin que, vous rappelant mes discours dans l'occasion, vous montriez une modestie convenable. Nos mystères sont vraiment des mystères comme ils en portent le nom ; or, des mystères demandent un grand silence. Nous devons donc célébrer le saint sacrifice dans un silence profond, avec une modestie chrétienne et un recueillement respectueux, afin de nous attirer de la part du Seigneur une plus grande bienveillance, de purifier notre ame, et d'obtenir les biens éternels qui nous sont promis.

REPROCHES AUX HABITANS D'ANTIOCHE, DE CE QU'ILS SORTOIENT AVANT LA CÉLÉBRATION DES SACRÉS MYSTÈRES.

Extrait de l'homélie 3.[e] sur l'incompréhensibilité de la nature de Dieu. (Bén. t. 1, p. 469; Fr. D. t. 1, p. 324; Sav. t. 6, p. 407.

Il est un abus contre lequel je m'élève. Toute cette grande multitude qui, maintenant assemblée, nous

écoute avec tant d'attention, est dissipée au moment où l'on célèbre les mystères redoutables. Je la cherche en vain des yeux, je ne la retrouve plus. Ce n'est pas sans douleur que je vous vois écouter avec zèle un de vos semblables, vous pousser, vous presser les uns les autres, rester jusqu'à la fin, et lorsque Jésus-Christ va paroître dans les sacrés mystères, abandonner l'église et la laisser déserte. Une telle conduite est-elle excusable! une pareille négligence vous fait perdre tout le mérite de l'empressement avec lequel vous nous avez écouté. Eh! qui est-ce qui ne vous condamneroit pas vous et nous, lorsqu'on voit que le fruit de nos instructions est sitôt perdu? Oui, si vous étiez bien attentifs à ce que nous vous disons, vous montreriez votre ardeur par les œuvres. Vous retirer dès que vous nous avez entendu, c'est la preuve que vous n'avez point profité de nos discours, qu'ils ne se sont point gravés dans votre mémoire; car, s'ils avoient pénétré dans vos ames, ils vous auroient retenus dans l'église, ils vous auroient fait assister avec plus de piété aux mystères redoutables. Mais par un abus dont je ne puis trop gémir, comme si vous veniez d'entendre un musicien, vous vous retirez quand nous avons cessé de parler, sans en avoir recueilli aucun avantage. La plupart apportent une excuse frivole. Nous pouvons, disent-ils, prier dans nos maisons, mais nous ne pouvons pas entendre dans nos maisons les instructions publiques. Vous vous trompez, mon frère. Vous pouvez, il est vrai, prier dans votre maison, mais vous ne pouvez pas y prier comme dans l'église, où sont rassemblés un si grand nombre de prêtres, où les voix

de tous les fidèles s'élèvent de concert jusqu'à Dieu. Vous n'êtes pas exaucé lorsque vous invoquez seul le Seigneur, comme lorsque vous l'invoquez avec vos frères. Il y a ici quelque chose de plus que dans vos maisons, sans doute l'union et l'accord des fidèles, le lien de la charité, les prières des saints. Les prêtres sont présens, afin que les prières du peuple, qui sont plus foibles, étant jointes à des prières plus efficaces, elles s'élèvent ensemble jusqu'au ciel. A quoi serviroient les instructions si elles étoient séparées de la prière? La prière marche avant la parole, selon ce que disent les apôtres : *Pour nous, nous nous appliquerons à la prière et à la dispensation de la parole* (Act. 6. 4.).

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR LA TRAHISON DE JUDAS ET SUR LA CÈNE MYSTIQUE.

Il y a dans l'édition des Bénédictins deux homélies sur le même sujet, sans presque aucune différence ni pour le fond des choses ni pour le style. Il y a toute apparence que saint Jean Chrysostôme, après avoir fait une homélie sur ce sujet, l'a retouchée, et a laissé subsister les deux. Quoi qu'il en soit, j'ai traduit la seconde, qui se trouve aussi dans Savile, mais non dans Fronton du Duc. Cette homélie, prononcée un jeudi-saint, on ne sait de quelle année (car on ne peut en fixer l'année, non plus que des deux suivantes); cette homélie, après avoir prouvé que ce sont ceux qui font souffrir, et non ceux qui souffrent, qu'on doit pleurer, et que par conséquent on doit prier pour ses ennemis loin de faire contre eux des imprécations, développe avec beaucoup de vivacité et d'éloquence toutes les circonstances de la trahison de Judas. Elle entre ensuite dans les détails du souper mystique, de l'institution de l'eucharistie; elle compare la pâque des chrétiens à celle des juifs, qui s'obstinent sans raison à conserver l'ancienne pâque. Enfin l'orateur exhorte les fidèles à approcher de la table sainte avec une conscience pure, dégagée surtout de toute haine et de tout ressentiment, à en approcher sans bruit et sans tumulte.

HOMÉLIE

SUR LA TRAHISON DE JUDAS ET SUR LA CÈNE MYSTIQUE.

Bén. t. 2, p. 386; Sav. t. 5, p. 547; elle ne se trouve pas dans Fronton du Duc.

J'AUROIS voulu, mes très chers frères, continuer le sujet du patriarche Abraham (1), et tirer delà le mets spirituel dont je me propose d'alimenter vos ames; mais la noire ingratitude d'un apôtre perfide m'entraîne de son côté, et la circonstance du jour m'engage à vous entretenir de l'excès de son crime. Jésus-Christ notre Seigneur a été livré aujourd'hui entre les mains des juifs par son propre disciple. Ne soyez pas attristés, ne soyez pas affligés, parce que l'Évangile vous dit que notre divin maître a été livré; pleurez plutôt et gémissez, non à cause de Jésus qui a été livré, mais à cause de Judas qui l'a livré. Jésus trahi a sauvé le monde; le traître Judas a perdu son ame : Jésus trahi est assis dans les cieux à la droite de son Père ; le traître Judas est maintenant dans les enfers où il attend un supplice éternel et inévitable. C'est donc à cause de Judas que vous devez pleurer et gémir, puisque Jésus-Christ, notre

(1) Saint Jean Chrysostôme annonce qu'il avoit fait sur le patriarche Abraham plusieurs homélies, dont il ne nous reste aucune.

divin Maître, en le voyant s'est troublé et a pleuré: *Jésus en le voyant*, dit l'Évangile, *se troubla, et dit à ses apôtres : Un de vous doit me trahir* (Jean. 13. 21.). Et pour quelle raison s'est-il troublé? c'est sans doute qu'il pensoit que Judas, après tant d'instructions divines et d'avis salutaires, n'apercevoit pas le précipice où il se jetoit lui-même; ainsi le divin Maître, qui envisageoit la folie de son disciple, touché pour lui de compassion, fut troublé et pleura. Les évangélistes rapportent chacun de leur côté la trahison de Judas, afin de nous convaincre de la profondeur des desseins de Dieu sur les hommes. Le Maître s'est troublé en voyant l'énorme ingratitude du disciple, pour nous apprendre à pleurer principalement ceux qui font le mal, et non ceux qui le souffrent. Ceux qui souffrent injustement méritent plutôt d'être regardés comme heureux; c'est ce qui fait dire à Jésus-Christ : *Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux* (Matth. 5. 10.). Vous voyez quel avantage il y a à souffrir injustement; examinez en un autre endroit quel supplice est réservé aux injustes qui font souffrir. Écoutons le bienheureux Paul : *Pour vous, mes frères*, dit-il, *vous êtes devenus les imitateurs des Églises de Dieu qui ont embrassé la foi de Jésus-Christ dans la Judée, ayant souffert les mêmes persécutions de la part de vos concitoyens, que ces Églises ont souffertes de la part des juifs, qui ont mis à mort le Seigneur Jésus et leurs prophètes; qui, pour combler la mesure de leurs péchés, nous empêchent d'annoncer aux gentils la parole de salut. Or, la colère du*

Très-Haut est tombée sur eux pour les accabler jusqu'à la fin (1. Thess. 2. 14, 15 et 16.). Vous voyez qu'on doit principalement pleurer et gémir sur le sort de ceux qui font du mal aux autres. Voilà pourquoi un Maître plein de douceur, voyant l'audace de son disciple, s'est troublé et a pleuré. Il vouloit montrer, sans doute, combien il étoit touché du sort de ce disciple, combien, par un effet de sa bonté infinie, il s'occupoit jusqu'au moment de sa trahison à lui faire changer de dessein. Pleurez donc amèrement, et gémissez à cause du traître Judas, puisque notre divin Maître s'est affligé à cause de lui : *Jésus*, dit l'Évangile, *se troubla, et dit à ses apôtres : Un de vous doit me trahir*. Voyez quelle douceur et quelle patience ; comment, pour épargner le perfide, pour ne pas lui ôter toute honte, pour lui fournir un moyen de se repentir de sa fureur, comment, dis-je, il répand l'alarme et l'inquiétude parmi ses apôtres ; mais comme son ame dure et insensible, incapable de recevoir aucune semence de piété, étoit fermée à tous les conseils, comme la passion qui obscurcissoit son esprit, le faisoit courir en aveugle à sa perte, cette condescendance de son divin Maître ne lui servit de rien : *Un de vous*, dit Jésus, *doit me trahir*. Pour quelle raison, je le répète, Jésus s'est-il troublé, s'est-il affligé ? c'est afin de montrer son amour pour les hommes, et en même temps afin de nous apprendre, comme je l'ai déjà dit, qu'on doit principalement pleurer ceux qui font du mal aux autres : non, ce n'est pas sur celui qui souffre, mais sur celui qui fait souffrir, qu'on doit pleurer amèrement. Les souffrances de l'un lui valent

le royaume du ciel, la méchanceté de l'autre le jette dans les supplices de l'enfer : *Bienheureux*, dit Jésus-Christ, *ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux.* Vous voyez comment les souffrances ont le royaume du ciel pour récompense et pour prix. Écoutez comment la méchanceté qui fait souffrir trouve la punition et le supplice. Saint Paul, après avoir dit des juifs, qu'ils avoient fait mourir le Seigneur et persécuté les prophètes, ajoute : *Leur fin est conforme à leurs œuvres* (2. Cor. 11. 15.). Vous voyez comment ceux qui sont persécutés obtiennent le royaume du ciel, et comment ceux qui persécutent éprouvent la colère du Très-Haut.

Ce n'est pas au hasard et sans cause, mes très chers frères, que j'insiste sur ces réflexions; c'est afin de vous apprendre à ne pas vous emporter contre vos ennemis, mais plutôt à être touchés de compassion pour eux, à pleurer et à gémir sur leur sort, puisque ceux qui nous en veulent sans raison, sont vraiment les seuls à plaindre. Si, loin de nous emporter contre nos ennemis, nous sommes disposés à nous affliger de leur sort, nous pourrons, à l'exemple du Seigneur, prier pour eux, et attirer sur nous les secours les plus abondans. Voilà déjà quatre jours que je vous parle du précepte qui enjoint de prier pour ses ennemis, afin que vos oreilles étant continuellement frappées de cette instruction, elle se grave plus profondément dans vos ames. Je n'y reviens sans cesse, et je ne vous la représente tant de fois, qu'afin de réprimer en vous les mouvemens et les enflures de la colère, d'y éteindre les feux de la

haine, et de vous faire approcher de la prière avec un cœur dégagé de tout esprit de vengeance. C'est moins pour nos ennemis, que pour nous-mêmes qui leur pardonnons leurs fautes, que Jésus-Christ nous exhorte à prier pour eux. Oui, vous recevez plus que vous ne donnez, en faisant à votre ennemi le sacrifice de votre ressentiment. Et comment, direz-vous, reçois-je plus que je ne donne? Écoutez avec attention. Si vous pardonnez à votre ennemi ses fautes, vos fautes envers Dieu vous seront pardonnées. Celles-ci sont fort graves et peu dignes de pardon; les autres vous procurent, de la part du Seigneur, de la consolation et de l'indulgence. Écoutez le pontife Héli qui dit à ses enfans : *Si un homme pèche envers un homme, le prêtre priera pour lui; mais qui est-ce qui priera pour lui s'il pèche envers Dieu* (1. Rois. 2. 25.)? Les fautes envers Dieu nous portent donc un coup mortel, et ne sont pas aisément effacées par la prière; au lieu que le pardon accordé par nous à nos ennemis les efface sur-le-champ. Aussi Dieu appelle-t-il dix mille talens les offenses envers lui-même, et cent deniers les offenses des autres envers nous. Si vous remettez les cent deniers, les dix mille talens vous seront remis.

Mais en voilà assez de dit sur la prière; nous allons reprendre les choses d'un peu plus haut si vous voulez, revenir à la trahison de Judas, et voir comment le Fils de Dieu a été livré aux juifs. Or, afin de mieux sentir toute la fureur du traître, l'énorme ingratitude du disciple, et la bonté infinie du Maître, écoutons l'évangéliste, et voyons comment il raconte l'attentat du perfide. *Alors*, dit-il, *un des*

douze, nommé Judas Iscariote, alla trouver les princes des prêtres, et leur dit : Que voulez-vous me donner, et je le livrerai entre vos mains (Matth. 26. 14 et suiv.). Ce récit paroît fort simple, et ne cacher aucun sens particulier; mais si on en examine attentivement toutes les paroles, on y trouvera matière à bien des réflexions, et une grande profondeur de sens. Et d'abord examinons la circonstance. L'évangéliste ne désigne pas le temps au hasard; il ne dit pas simplement : Judas alla trouver, mais il ajoute, *alors*. *Alors*, dans quel temps? et pourquoi indique-t-il le temps par ce mot? Inspiré par l'Esprit-Saint, il ne s'en est pas servi au hasard, puisqu'il ne disoit rien au hasard par cela même qu'il étoit inspiré. Que veut donc dire ce mot *alors?* Avant le moment même où Judas partit pour son crime, une femme étoit arrivée avec un vase rempli de parfums qu'elle avoit répandus sur la tête du Seigneur. Cette femme avoit donné une preuve éclatante de sa foi vive, de son amour attentif, de sa piété humble et soumise. Ayant renoncé à ses désordres, elle étoit devenue plus vertueuse et plus sage. C'est donc lorsqu'une prostituée convertie avoit reconnu le Sauveur, que le disciple alla livrer son Maître. *Alors*, dans quel temps? lorsqu'une prostituée étoit venue répandre un vase rempli de parfums sur les pieds de Jésus, qu'elle les avoit essuyés avec ses cheveux, qu'elle lui avoit donné toutes les marques d'attention, qu'enfin elle avoit effacé tous ses crimes passés par l'humble aveu de ses fautes. C'est lorsque Judas la vit témoigner tant d'amour à son Maître et tant de repentir de ses désordres, c'est alors qu'il

s'empressa d'aller consommer son horrible trahison. Cette femme s'étoit élevée de l'abyme du vice jusqu'au ciel : Judas, après avoir vu tant de miracles et de prodiges, après avoir reçu de si grandes instructions, après avoir éprouvé de la part de son Maître une condescendance inexprimable, est tombé au fond des enfers; tant la négligence et la corruption du cœur sont un grand mal! Aussi saint Paul disoit-il : *Que celui qui croit être ferme, prenne garde de tomber* (1. Cor. 10. 12.). Plus anciennement un prophète s'écrioit : *Quand on est tombé, ne se relève-t-on pas? et quand on est détourné du droit chemin, n'y revient-on plus* (Jér. 8. 4.)? Ces deux passages nous apprennent, et à ne pas avoir trop de confiance lorsque nous sommes fermes, mais à être continuellement dans la crainte, et à ne pas désespérer de nous-mêmes lorsque nous sommes tombés. Telle est la puissance de notre divin Maître, qu'il a attiré à l'observation de ses préceptes les prostituées et les publicains.

Quoi donc! direz-vous, lui qui a attiré les prostituées, n'a-t-il pu attirer son disciple? Sans doute, il a pu attirer son disciple, mais il n'a pas voulu le rendre bon malgré lui-même, ni l'amener à lui de force. Voilà pourquoi l'évangéliste, nous racontant les excès de l'ingratitude du disciple, dit : *Alors il alla trouver*, c'est-à-dire, il partit pour aller consommer son attentat, non sollicité, non pressé, non forcé par un autre, mais de lui-même et de son propre mouvement; il se porta à son crime par une détermination libre de sa volonté propre; il ne fut point mu par une cause étrangère, mais il fut poussé

à trahir son Maître par un fond de malice intérieure. *Alors un des douze alla trouver;* ce n'est pas un léger reproche que d'avoir dit : *un des douze*. Comme il y avoit encore d'autres disciples au nombre de soixante-et-dix, voilà pourquoi l'évangéliste dit : *Un des douze*, c'est-à-dire, un des disciples d'élite, un de ceux qui étoient tous les jours avec Jésus, qui jouissoient de toute son intimité. Afin donc que vous appreniez que Judas étoit un des principau xdisciples, l'évangéliste dit : *Un des douze*. Il ne tait pas cette circonstance, afin que vous soyez persuadés que ce qui paroît être un reproche fait au disciple, annonce l'attention du Maître pour nous, du Maître qui a comblé de graces insignes un traître et un voleur, qui n'a point cessé de lui donner des avis utiles jusqu'au dernier soir. Vous voyez comment la prostituée a été sauvée, parce qu'elle a lavé les pieds de Jésus, et comment le disciple est tombé, parce qu'il ne s'est pas tenu sur ses gardes. Ne désespérez donc pas de vous-même, lorsque vous envisagez la conversion de la prostituée; n'ayez pas trop de confiance, lorsque vous considérez la trahison du disciple : la présomption et le désespoir sont également nuisibles. Notre volonté est foible et chancelante; nous devons donc nous fortifier et nous affermir de toute part. *Alors Judas Iscariote, un des douze;* vous voyez de quel rang il est déchu, vous voyez de quelles instructions il s'est privé lui-même, vous voyez combien la négligence est un grand mal.

Judas Iscariote, dit l'Évangile, parce qu'il y en avoit un autre du même nom, fils de Jacques. Vous voyez la sagesse de l'évangéliste : il fait connoître

l'un, non par son crime, mais par le lieu de sa naissance, et l'autre, non par le lieu de sa naissance, mais par le nom de son père. Cependant il étoit naturel de dire : Judas le traître; mais afin de nous apprendre à ne permettre à notre langue aucune invective, il épargne même à Judas le nom de traître. Apprenons donc à ne parler d'aucun de nos ennemis en termes injurieux; car si l'évangéliste, dans le récit même du crime de Judas, ne s'est point permis de l'attaquer comme traître, s'il a tu ce nom, et s'il a fait connoître Judas par le lieu de son origine, quel pardon mériterions-nous, si nous invectivions contre nos frères, si nous parlions en termes peu mesurés, non seulement de nos ennemis, mais de ceux mêmes qui paroissent bien disposés à notre égard. Ne le faites pas, je vous en conjure; écoutez saint Paul qui vous donne cet avis : *Qu'aucune mauvaise parole ne sorte de votre bouche* (Éphés. 4. 29.). Aussi le bienheureux apôtre, auteur de l'Évangile, ne voulant souiller sa bouche d'aucune parole injurieuse, disoit : *Alors un des douze, nommé Judas Iscariote, alla trouver les princes des prêtres, et leur dit : Que voulez-vous me donner, et je le livrerai entre vos mains?*

Quelle parole criminelle! quel excès de folie et d'audace! je tremble, mes frères, lorsque j'y pense. Comment cette parole est-elle sortie de sa bouche? comment sa langue a-t-elle pu la prononcer? comment son ame ne s'est-elle pas échappée avec elle de son corps? comment ses lèvres n'ont-elles pas perdu tout mouvement? comment son esprit n'est-il pas tombé dans l'égarement? *Que voulez-vous*

me donner, et je le livrerai entre vos mains! Quoi donc! Judas, est-ce là ce que t'a enseigné ton Maître, tout le temps que tu as été à sa suite? as-tu oublié jusqu'à ce point ses avis continuels? dans la vue de réprimer de loin ta passion excessive pour l'argent, ne te disoit-il pas: *Ne possédez ni or ni argent* (Matth. 10. 9.); ne te donnoit-il pas ce conseil: *Si quelqu'un vous frappe sur la joue droite, présentez-lui la gauche* (Matth. 5. 39.). Pourquoi livres-tu ton Maître? est-ce parce qu'il t'a donné tout pouvoir sur les démons, qu'il t'a accordé le privilége de dissiper les maladies, de guérir les lépreux, d'opérer beaucoup d'autres prodiges? est-ce donc là la reconnoissance que tu lui témoignes pour tous les bienfaits que tu en as reçus? quelle fureur, ou plutôt quelle avarice! car c'est l'avarice qui a produit tout ce mal, l'avarice, source de tous les maux, l'avarice, qui aveugle nos esprits, qui nous ôte toute raison, qui nous fait fouler aux pieds les lois mêmes de la nature, qui nous fait oublier toutes les liaisons, celles de l'amitié, celles de la parenté, et les autres; l'avarice, qui, dès qu'une fois elle a obscurci les lumières de notre intelligence, nous fait marcher dans les ténèbres. Et afin de vous convaincre de ce que je dis, voyez comme cette passion, une fois entrée dans l'ame de Judas, en a chassé tous les sentimens: entretiens avec son divin Maître, instructions admirables reçues de sa bouche, société étroite et familière, l'avarice lui a fait oublier tout. Saint Paul avoit donc bien raison de dire que l'avarice est *la racine de tous les maux* (1. Tim. 6. 10.). *Que voulez-vous*

me donner, et je le livrerai entre vos mains? Tu livres, Judas, celui qui règle tout par sa parole; tu vends l'Être incompréhensible, le Fabricateur du ciel et de la terre, l'Auteur de notre nature, celui qui régit tout par sa volonté.

Mais écoutez ce que fait ce Dieu Sauveur, afin de montrer qu'il n'a été livré que parce qu'il l'a voulu. Dans le moment même de la trahison, lorsque les ministres des princes des prêtres vinrent à lui avec des épées et des bâtons, des flambeaux et des lanternes, il leur adresse ces paroles : *Qui cherchez-vous* (Jean. 18. 4.)? Ils ne connoissoient pas celui qu'ils vouloient prendre. Judas étoit si éloigné de pouvoir livrer son Maître, qu'il ne put l'apercevoir, même à la lueur d'un grand nombre de flambeaux; car c'est là ce que l'évangéliste vouloit faire entendre, en disant qu'ils vinrent avec des flambeaux et des lanternes, et que, cependant, ils ne le trouvèrent pas; c'est là, dis-je, ce qu'il vouloit faire entendre, puisqu'il ajoute que *Judas étoit avec eux*, celui même qui avoit dit aux princes des prêtres : *Je le livrerai entre vos mains*. Jésus-Christ a aveuglé l'esprit de ceux qui venoient pour le prendre, afin de signaler sa puissance, afin de leur faire connoître à eux-mêmes qu'ils entreprenoient une chose impossible. Ensuite, lorsqu'ils eurent entendu sa voix, ils furent renversés, ils tombèrent par terre. Vous voyez comme ils n'ont pu même soutenir sa voix, comme ils ont montré évidemment leur foiblesse par leur chute. Considérez la bonté de Jésus. N'ayant pu triompher par ce coup d'autorité, ni de l'impudence du traître, ni de l'ingratitude des juifs,

il se livre lui-même, et semble dire : J'aurois voulu réprimer leur fureur en montrant qu'ils entreprenoient une chose impossible ; ils résistent, ils persistent dans leur crime ; eh bien ! je me livre moi-même. Je vous fais ces réflexions, mes frères, de peur que quelques-uns de vous ne reprochent à Jésus-Christ de n'avoir pas changé Judas, de ne l'avoir pas rendu meilleur. Mais de quelle manière devoit-il rendre Judas sage et vertueux? étoit-ce de force ou librement? si c'étoit de force, le disciple ne devoit point par là devenir meilleur, puisque jamais personne ne se corrigea de force. Si c'étoit librement et volontairement, il a épuisé tous les moyens qui pouvoient le ramener. Si le malade n'a point voulu recevoir les remèdes, ce n'est pas la faute du médecin, mais du malade qui a rejeté les moyens de guérison. Voulez-vous apprendre tout ce qu'a fait Jésus-Christ pour faire rentrer Judas dans la bonne voie? il lui a donné le privilége d'opérer nombre de prodiges, il lui a prédit sa trahison, il n'a rien omis, en un mot, de ce qu'il devoit faire pour un disciple.

Et afin que vous sachiez que Judas, pouvant se convertir, ne l'a pas voulu, que sa chute a été absolument l'ouvrage de sa négligence, écoutez la suite. Lorsqu'il eut livré son Maître, lorsqu'il eut consommé sa fureur, *il jeta les trente pièces d'argent, et dit : J'ai péché en livrant le sang innocent* (Matth. 27. 3 et 4.). Quoi ! Judas, tu disois il n'y a qu'un instant : *Que voulez-vous me donner, et je le livrerai entre vos mains?* C'est lorsque son crime a été consommé, que le perfide a re-

connu sa faute. Apprenons de là que, lorsqu'on se néglige, les exhortations et les conseils ne servent de rien; tandis qu'avec de la vigilance on peut se relever par soi-même. Voyez, en effet, la conduite de Judas : lorsque Jésus l'exhortoit pour le faire renoncer à son entreprise criminelle, il a été sourd à ses avis, il a rejeté ses conseils; et, lorsque personne ne l'exhorte, sa propre conscience s'élève contre lui, en sorte que de lui-même, sans recevoir de leçons, il change, et jette les trente pièces d'argent. *Ils convinrent*, dit l'Évangile, *de lui donner trente pièces d'argent.* C'est le prix qu'ils mettoient à un sang qui n'a pas de prix. Pourquoi, Judas, reçois-tu trente pièces d'argent? Jésus-Christ, sans autre intérêt que celui de sauver le monde, est venu répandre un sang pour lequel tu fais maintenant une convention? Quoi de plus impudent qu'un semblable traité? a-t-on jamais rien vu, a-t-on jamais rien entendu de pareil?

Mais afin que nous sachions quelle différence il y avoit entre le traître et les autres disciples, écoutons l'évangéliste qui raconte tout dans le détail le plus exact. Lorsque ces choses se passoient, dit-il, lorsque la trahison se tramoit, lorsque Judas se fut perdu lui-même, lorsqu'il eut conclu un traité coupable, et qu'il cherchoit l'occasion de livrer le Sauveur, les disciples s'approchèrent de Jésus, et lui dirent : *Où voulez-vous que nous vous préparions de quoi manger la pâque?* Vous voyez disciple et disciples : l'un s'occupoit à trahir son Maître, les autres à le servir; l'un faisoit une convention, et se disposoit à recevoir le prix d'un sang infiniment pré-

cieux, les autres offroient au Sauveur leur ministère. Ils avoient opéré les uns et les autres les mêmes prodiges, ils avoient reçu les mêmes instructions; d'où venoit donc la différence? de la volonté. C'est de la volonté que viennent les vertus et les vices. C'étoit le soir que les disciples disoient à Jésus: *Où voulez-vous que nous vous préparions de quoi manger la pâque?* Nous apprenons de là que Jésus-Christ n'avoit point de domicile marqué. Que ceux qui se construisent des maisons superbes, de vastes palais, apprennent que le Fils de l'homme n'a pas eu où reposer sa tête. Voilà pourquoi les disciples lui disent: *Où voulez-vous que nous vous préparions de quoi manger la pâque?* Quelle pâque? sans doute la pâque des juifs, celle qui a commencé en Égypte; car c'est là que les juifs l'ont célébrée pour la première fois. Et pour quelle raison Jésus-Christ la célèbre-t-il? c'est qu'il observoit ce point de la loi comme il avoit observé tous les autres; et c'est ce qui lui faisoit dire à saint Jean: *Il faut que nous accomplissions ainsi toute justice* (Matth. 3. 15.).

Ce n'est donc point notre pâque, mais la pâque des juifs, que les disciples vouloient préparer. Les disciples ont préparé cette pâque; Jésus-Christ a préparé lui-même la nôtre, ou plutôt il est devenu lui-même notre pâque par sa passion vénérable. Pourquoi donc accepte-t-il des souffrances et la mort? c'est afin de nous racheter de la malédiction de la loi. C'est la raison pour laquelle saint Paul s'écrie: *Dieu a envoyé son Fils, formé d'une femme et assujetti à la loi, afin de racheter ceux qui étoient*

sous la loi (Gal. 4. 4 et 5.). Afin donc qu'on ne dît pas qu'il avoit abrogé la loi parce qu'il ne pouvoit l'observer, comme étant onéreuse et difficile, il ne l'a abrogée qu'après l'avoir observée dans tous ses points. C'est pour cela qu'il a célébré aussi la pâque, parce que la solennité de pâque étoit un des points de la loi. Prêtez attention à ce que je vais dire. Ingrats envers Dieu leur bienfaiteur, les juifs oublioient sur-le-champ ses bienfaits. En voici la preuve convaincante. Ils étoient sortis de l'Égypte; ils avoient passé la mer Rouge, ils avoient vu ses flots s'ouvrir et se refermer, et peu de temps après ils disent à Aaron : *Faites-nous des dieux qui marchent devant nous* (Exod. 32. 1.). Comment! Juif ingrat, tu as vu de tels prodiges, et tu oublies le Dieu qui te nourrit, tu perds le souvenir de ton Bienfaiteur! Comme donc ils oublioient les bienfaits qu'ils avoient reçus de Dieu, Dieu avoit attaché à la célébration des fêtes, des cérémonies qui retraçoient la mémoire de ses dons, afin que les juifs se les rappelassent malgré eux. L'ancienne pâque se célébroit avec des cérémonies particulières. Pourquoi? afin, dit l'Écriture, que lorsque votre fils vous demandera : Qu'est-ce que cela signifie (Exod. 12. 26.)? vous lui disiez : Nos pères ont teint le seuil de leurs maisons du sang de cette victime, et ont échappé à la mort dont l'ange exterminateur frappoit tous les Égyptiens. Ce sang l'a empêché d'entrer dans leurs maisons, et de les frapper de la plaie dont il frappoit toute l'Égypte. Dans l'ancienne pâque, les victimes étoient immolées malgré elles; dans la nouvelle, Jésus-Christ s'immole volontaire-

ment. Pourquoi? c'est que l'ancienne pâque étoit une figure de la pâque spirituelle. Pour vous en convaincre, voyez le rapport qui se trouve entre les deux pâques. De part et d'autre, il y a agneau et agneau; mais l'un est dépourvu de raison, l'autre est doué d'une raison supérieure. Il y a victime et victime; mais l'une est l'ombre, l'autre, la vérité. Le Soleil de justice a paru, il a fait cesser l'ombre, parce que l'ombre disparoît devant les rayons du soleil. La table mystique nous offre aussi un agneau, afin que nous soyons sanctifiés par son sang. Qu'on ne voie donc plus paroître de flambeau, puisque le Soleil s'est montré, puisque ce qui est arrivé anciennement étoit la figure de ce qui devoit arriver par la suite.

C'est aux juifs que j'adresse ces discours, de peur que ne s'abusant eux-mêmes, ils ne croient célébrer la pâque, parce qu'avec une opiniâtreté extrême, ils préparent des azymes, ils font valoir la fête qu'ils célèbrent, eux dont le cœur est toujours incirconcis, dont les oreilles se ferment à la vérité. Quoi donc! vous célébrez la pâque, et le temple est détruit, l'autel renversé, le Saint des Saints foulé aux pieds, tous les sacrifices abolis! De quel front osez-vous enfreindre la loi! Transportés jadis à Babylone, vous avez entendu ceux qui vous menoient en captivité vous faire cette invitation : *Chantez-nous un cantique du Seigneur* (Ps. 136. 3.); et vous n'avez pas répondu à leurs désirs. Mais pourquoi célébrez-vous la pâque hors de Jérusalem, vous qui disiez alors : *Comment chanterons-nous un cantique du Seigneur dans une terre étrangère?* C'est pour exprimer ce sentiment que le bienheureux David disoit : *Nous*

nous sommes assis sur les bords du fleuve de Babylone, et là nous avons laissé couler nos larmes. Nous avons suspendu nos instrumens de musique aux branches des saules de ce pays. Nos instrumens de musique, c'est-à-dire, nos lyres et nos harpes, car c'étoient là les instrumens dont se servoient les juifs pour chanter les psaumes. *Ceux qui nous menoient en captivité, nous ont demandé de leur chanter nos cantiques.* Nous leur avons répondu : *Comment chanterons-nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangère?* Eh quoi! vous ne chantez pas le cantique du Seigneur dans une terre étrangère, et vous célébrez la pâque dans une terre étrangère! Quelle est donc la folie des juifs? Lorsque leurs ennemis les forçoient, ils n'ont pas voulu chanter de psaume dans une terre étrangère; et maintenant, d'eux-mêmes, sans que personne les y force, ils déclarent la guerre à Dieu! Aussi le bienheureux Étienne leur disoit-il : *Vous résistez toujours à l'Esprit-Saint* (Act. 7. 51.). Vous voyez combien les azymes des juifs sont impurs, combien la fête qu'ils célèbrent est criminelle. La pâque des juifs existoit anciennement, mais elle a été abolie.

Pendant que les disciples, dit l'Évangile, buvoient et mangeoient encore, Jésus prit le pain dans ses mains pures et divines, et l'ayant béni, il le rompit et le leur donna, en disant : Prenez, mangez, ceci est mon corps, qui est rompu pour vous et pour plusieurs, pour la rémission des péchés. Ayant pris ensuite le calice, il le leur donna et leur dit : Ceci est mon sang, qui est répandu pour vous, pour la rémission des péchés. Judas étoit présent lorsque le

Seigneur prononçoit ces paroles : Ceci est mon sang, Judas, que vous avez vendu trente pièces d'argent; ceci est mon sang pour lequel vous venez de conclure un accord inique avec les pharisiens pervers. O bonté infinie du Sauveur ! ô ingratitude affreuse de Judas! le Maître nourrissoit son disciple, et son disciple le vendoit! Judas a vendu Jésus-Christ pour trente pièces d'argent; et Jésus-Christ a répandu son propre sang pour notre rédemption, il l'a donné à celui même qui l'avoit vendu, et il ne tenoit qu'à lui d'en profiter. Judas étoit présent avant sa trahison, il a participé à la table sacrée, il a joui du banquet mystique. Jésus-Christ lui avoit lavé les pieds avec les autres apôtres, il l'a fait participer avec eux à la table sainte, afin qu'il ne lui restât aucun moyen de défense, mais qu'il reçût son jugement et sa condamnation. Il a persisté dans son projet coupable, il est sorti et a trahi son maître par un baiser, au mépris de tous les bienfaits qu'il en avoit reçus. Après sa trahison ayant jeté les trente pièces d'argent : *J'ai péché*, dit-il, *en livrant le sang innocent*. O aveuglement étrange! tu as participé, Judas, au souper sacré; et tu as livré ton bienfaiteur ! Jésus-Christ accomplissoit volontairement les Écritures, mais *malheur à celui par qui vient le scandale* (Matth. 18. 7.).

Mais il est temps enfin d'approcher du banquet terrible et redoutable. Approchons donc tous avec une conscience pure. Qu'il ne paroisse aucun Judas qui tende des piéges à ses frères, aucun méchant, aucun qui cache le venin dans son cœur. C'est Jésus-Christ lui-même qui prépare le banquet. Non, ce n'est

pas un homme qui convertit les offrandes au corps et au sang de Jésus-Christ ; le prêtre ne fait que le représenter et prononcer la prière : c'est la grace et la puissance de Dieu qui produisent le changement. *Ceci est mon corps* (Matth. 26. 26.), a dit le Sauveur. C'est cette parole qui transforme les offrandes. Et comme cette parole plus ancienne : *Croissez, multipliez et remplissez la terre* (Gen. 1. 28), n'étoit qu'une parole, mais a produit un grand effet en donnant à la nature humaine la vertu de procréer des enfans ; de même cette parole plus nouvelle : *Ceci est mon corps*, ne cesse d'enrichir de la grace ceux qui participent dignement à la table sainte. Qu'il ne s'y présente donc aucun fourbe, aucun méchant, aucun voleur, aucun ravisseur, aucun médisant, aucun ennemi de ses frères, aucun qui en veuille à sa vie ou à ses biens, aucun envieux, aucun avare, aucun ambitieux, aucun fornicateur, aucun homme adonné au vin, ou livré aux passions infames ; de peur qu'il ne prenne son propre jugement. Lorsque Judas eut participé indignement au souper mystique, il sortit pour aller livrer son divin Maître; afin que vous appreniez que le démon s'empare surtout de ceux qui participent indignement aux sacrés mystères, et qu'ils se jettent eux-mêmes dans un plus grand supplice. Ce n'est pas pour vous effrayer que je parle de la sorte, mais pour vous rendre plus attentifs. Lorsque la nourriture corporelle est reçue dans un estomac rempli de mauvaises humeurs, elle ne fait qu'augmenter la maladie ; ainsi lorsqu'on reçoit indignement la nourriture spirituelle, on ne fait que multiplier soi-même les titres de sa condamnation. Je vous y exhorte donc,

qu'aucun de vous ne garde au dedans de soi des pensées perverses, mais purifiez votre cœur. Nous sommes les temples de Dieu si nous sommes purs. Rendons notre ame chaste ; et nous pouvons la rendre telle en un seul jour. Si vous avez à vous plaindre d'un ennemi, enlevez de votre ame tout ressentiment, détruisez en vous toute inimitié, afin de trouver à la table sainte le remède de la rémission. Vous approchez d'un sacrifice saint et redoutable ; Jésus-Christ y est immolé de nouveau. Songez pour quelle raison il s'est immolé sur la croix. De quels mystères tu t'es privé, ô Judas ! Jésus-Christ, mon cher auditeur, a souffert volontairement, afin de détruire le mur de séparation, et d'unir le ciel à la terre, afin de vous rendre l'égal des anges, vous qui étiez l'ennemi mortel de Dieu. Jésus-Christ a donné sa vie pour vous, et vous persistez à être ennemi de votre frère ; pourrez-vous donc vous présenter à la table de paix ? Votre divin Maître a consenti à tout souffrir pour vous ; et vous ne pouvez vous résoudre à lui faire le sacrifice de votre ressentiment ! Pourquoi, je vous le demande ? la charité n'est-elle pas la racine, la source, la mère de toutes les vertus ? Cet homme, direz-vous, m'a causé les plus grands torts, il m'a fait mille maux, il m'a exposé à perdre la vie. Mais quoi ? il ne vous a pas encore crucifié, comme les juifs ont crucifié le Seigneur. Si vous ne pardonnez pas à votre prochain ses offenses, votre Père céleste ne vous pardonnera point vos fautes. Dans quelle conscience lui direz vous : *Notre Père, qui êtes dans les cieux, que votre nom soit sanctifié* (Matth. 6. 9.), et le reste ? Jésus-Christ a donné son sang pour le salut

de ceux mêmes qui l'ont répandu, comme pour celui des autres hommes. Pouvez-vous rien faire de pareil? Si vous ne pardonnez pas à votre ennemi, c'est moins à lui que vous faites tort qu'à vous-même. Vous lui avez souvent porté préjudice dans la vie présente, et vous vous êtes préparé à vous-même pour la vie future un supplice éternel. Non, Dieu ne hait et ne déteste rien tant qu'un esprit vindicatif, un cœur ulcéré, une ame aigrie par la haine. Écoutez ce que dit le Sauveur : *Si vous offrez votre don à l'autel, et que là vous vous rappeliez que votre frère a quelque chose contre vous, laissez votre don devant l'autel, et allez auparavant vous réconcilier avec votre frère; et alors vous viendrez offrir votre don* (Matth. 5. 23 et 24.). Comment! je laisserai là le don, c'est-à-dire le sacrifice? Oui sans doute; car c'est pour la paix avec votre frère qu'est établi le sacrifice. Or, si le sacrifice est établi pour la paix avec le prochain, et que vous ne ménagiez pas cette paix, quand même vous participeriez au sacrifice, cette participation ne vous sera d'aucune utilité. Commencez donc par ménager la paix pour laquelle on offre le sacrifice, et alors vous recueillerez tout le fruit du sacrifice. Le Fils de Dieu est venu dans le monde pour réconcilier notre nature avec son Père, selon ce passage de saint Paul : *Mais il a tout réconcilié par sa croix, et il a détruit toute inimitié par les souffrances de son corps* (Coloss. 1. 22. —Éph. 2. 16.). Aussi ne s'est il pas contenté d'être venu lui-même pour ménager la paix, il annonce que nous sommes heureux si nous la ménageons à son exemple, et il nous fait participans du nom qu'il

porte : *Bienheureux les pacifiques*, dit-il, *parce qu'ils seront appelés les fils de Dieu* (Matth. 5. 9.). Faites donc, autant qu'il sera en vous, ce qu'a fait Jésus-Christ fils de Dieu ; procurez-vous la paix à vous-même, procurez-la à votre prochain. Voilà pourquoi Jésus-Christ appelle le pacifique fils de Dieu ; voilà pourquoi dans le moment même du sacrifice, le seul acte de justice qu'il vous recommande, c'est la réconciliation avec votre frère, faisant voir par là que la charité est la plus excellente de toutes les vertus.

J'aurois voulu étendre davantage ce discours, mais ce que j'ai dit suffit pour ceux qui reçoivent la semence de piété avec attention et intelligence, et qui ne veulent rien perdre de la parole divine qu'on leur annonce. Rappelons-nous donc dans toutes les circonstances ces vérités utiles ; rappelons-nous ces embrassemens mutuels, si terribles pour les vindicatifs. Ces embrassemens unissent les ames des fidèles, et font de nous tous un seul corps dont Jésus-Christ est le chef. Nous participons tous à un seul corps, devenons donc réellement un seul corps, et ne nous contentons pas de rapprocher les corps par des baisers de paix, unissons les ames par le lien de la charité. Ainsi nous pourrons participer avec confiance à la table sainte, et devenir les sanctuaires de cette paix que Jésus-Christ a obtenue comme le prix de sa mort. Quand nous aurions pratiqué une infinité de bonnes œuvres, tout cela, si nous conservons de la haine contre nos frères, ne nous servira de rien ; nous n'en pourrons recueillir aucun fruit pour le salut. Le Sauveur étant sur le point de monter vers son

Père, laissa la paix pour héritage à ses disciples, au lieu de la gloire temporelle et d'une opulence passagère : *Je vous donne ma paix*, leur dit-il, *je vous laisse ma paix* (Jean. 14. 27.). Pourroit-il y avoir une richesse plus importante et plus précieuse que la paix de Jésus-Christ, qui surpasse toute expression et tout sentiment? Convaincu que la haine contre son prochain est le péché le plus grave, le prophète Malachie (1) disoit dans la personne de Dieu : *O mon peuple! que chacun parle à son prochain dans la vérité; que nul ne conserve de haine contre son frère, et ne forme de mauvais desseins contre lui; n'aimez point à faire de faux sermens, et vous ne mourrez point, maison d'Israel, dit le Seigneur* (Zach. 8. 16 et 17.). C'est comme s'il disoit : Si vous ne craignez pas d'être parjures et vindicatifs, de trahir la vérité et d'oublier mes préceptes, vous mourrez.

Pénétrés de toutes ces réflexions, mes très chers frères, détruisons en nous tout ressentiment, ayons la paix les uns avec les autres, et après avoir extirpé la racine du vice et purifié notre conscience, approchons des mystères redoutables avec la douceur, la modestie et la piété qui conviennent. Ne nous poussons pas indécemment, n'excitons pas de bruit et de tumulte, ne jetons pas de clameurs; mais, remplis de tremblement et de crainte, approchons avec un cœur contrit et les larmes aux yeux, afin que le Dieu bon, voyant d'en-haut nos dispositions pacifiques,

(1) Malachie, ou plutôt Zacharie, car c'est de Zacharie qu'est tiré le passage suivant.

notre charité sincère, et notre union fraternelle, nous fasse jouir du bonheur dans cette vie et dans l'autre, par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient, avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR LE MOT *CŒMETERIUM* ET SUR LA CROIX.

C'ÉTOIT l'usage, dans l'Église d'Antioche, de s'assembler hors de la ville le jour du vendredi-saint : Saint Jean Chrysostôme examine quelle pouvoit être la raison de cet usage. Il explique ensuite le mot *cœmeterium*, d'où nous avons pris notre nom de *cimetière* et qui signifie en grec *lieu de repos et de sommeil.* Il présente éloquemment les principaux bienfaits, les principaux avantages de la croix. Il finit par des reproches adressés à ceux qui faisoient du bruit en participant aux sacrés mystères ; il attaque le même abus, contre lequel il s'est élevé à la fin des deux homélies précédentes.

J'ai mis après cette homélie des paroles sur le bienfait de la croix, adoptées par le sixième concile œcuménique.

HOMÉLIE

SUR LE MOT *COEMETERIUM* ET SUR LA CROIX.

Bén. tom. 2, p. 397; Fr. D. t. 5, p. 431; Sav. t. 5, p. 563.

J'AI souvent cherché en moi-même pourquoi nos pères, abandonnant les temples des villes, ont réglé par une loi qu'en ce jour nous nous rassemblerions hors des portes; car il me semble qu'ils n'ont pas agi au hasard et sans une raison suffisante. J'ai donc cherché d'où avoit pu naître un pareil usage, et par la grace de Dieu, je crois avoir trouvé la vraie cause, la cause la plus naturelle et la plus convenable à la fête présente. Et quelle est cette cause? Nous faisons la mémoire de la croix; or, Jésus a été crucifié hors des portes de la ville : voilà pourquoi on nous fait sortir de la ville. Les brebis, dit l'Écriture, suivent leur pasteur; où est le prince doivent être les soldats; *où le corps se trouve les aigles se rassemblent* (Matth. 24. 28. — Luc. 17. 37.). Voilà donc pourquoi nous nous rassemblons hors des portes. Mais il faut prouver ce que nous avançons, surtout par les divines Écritures; car, afin qu'on ne croie pas que c'est une simple conjecture de ma part, je vais m'appuyer du témoignage de saint Paul. Que dit donc cet apôtre en parlant des sacrifices? *Les corps*

des animaux, dont le sang est porté par le souverain pontife dans le sanctuaire pour l'expiation du péché, sont brûlés hors du camp. Et c'est pour cette raison que Jésus, devant sanctifier le peuple par son propre sang, a souffert hors des portes de la ville. Sortons donc aussi hors du camp, et allons à lui en portant l'ignominie de la croix (Héb. 13. 11, 12 et 13.). Saint Paul l'a dit, saint Paul l'a ordonné; nous avons obéi, et nous sommes sortis des portes. Voilà donc pourquoi nous nous rassemblons hors de la ville.

Mais quelle raison nous engage à choisir pour notre assemblée ce lieu consacré aux martyrs? car, par la grace du Seigneur, notre ville est environnée de tout côté et comme fortifiée des précieux restes des saints. Pourquoi donc nos pères ont-ils voulu que nous nous rassemblions dans ce lieu, et non dans un autre? c'est qu'il y a ici une grande multitude de morts; et comme Jésus-Christ est descendu en ce jour vers les morts, voilà pourquoi nous nous rassemblons ici.

Le lieu même est appelé *cœmeterium*, lieu de repos et de sommeil, afin de vous apprendre que ceux qui sont morts et qui y sont déposés, ne sont pas morts, mais ne sont qu'endormis. Avant la naissance de Jésus-Christ, la fin de l'homme étoit appelée mort: *Le jour*, dit l'Écriture, *où vous mangerez du fruit de cet arbre, vous mourrez de mort* (Gen. 2. 17.). *L'ame qui pèche*, dit-elle ailleurs, *mourra de mort* (Ez. 18. 20.). *La mort des pécheurs*, dit David, *est funeste* (Ps. 33. 22.). *La mort des saints*, dit le même prophète, *est pré-*

cieuse aux yeux du Seigneur (Ps. 115. 15.). *La mort*, dit Job, *est un repos pour l'homme* (Job. 3. 13.). Non seulement notre fin étoit appelée mort, mais *enfer*. Écoutez David qui dit en propres termes : *Cependant Dieu arrachera mon ame des mains de* L'ENFER *qui s'en sera saisi* (Ps. 48. 16.) *Vous conduirez*, dit Jacob, *vous conduirez avec douleur mes cheveux blancs dans* L'ENFER (Gen. 42. 38.). Tels étoient les noms qu'on donnoit à notre fin avant Jésus-Christ; mais depuis que le Fils de Dieu est venu, et qu'il est mort pour rendre la vie au monde, la fin de l'homme n'est plus appelée mort, mais repos et sommeil. Nous en trouvons une preuve évidente dans ces paroles de Jésus-Christ : *Notre ami Lazare dort* (Jean. 11. 11.). Il ne dit pas, Lazare est mort, quoiqu'il fût mort réellement. Et afin que vous sachiez que ce mot de *dormir* étoit extraordinaire, voyez comme les disciples sont troublés lorsqu'ils l'entendent : *Seigneur*, disent-ils à leur divin Maître, *si Lazare dort, il sera guéri ;* tant il est vrai qu'ils ne comprenoient pas la parole de Jésus! Saint Paul dit en écrivant à des fidèles : *Ceux qui dorment sont-ils péris sans ressource* (1. Cor. 15. 18.)*? Nous qui vivons nous ne préviendrons pas ceux qui sont endormis* (1. Thess. 4. 14.), dit-il ailleurs en parlant des morts. Il dit encore dans un autre passage : *Réveillez-vous, vous qui dormez* (Éph. 5. 14.); et pour faire voir qu'il parle d'un mort, il ajoute : *Et levez-vous d'entre les morts*. Vous voyez comme partout la mort est appelée sommeil. Voilà pourquoi ce lieu est nommé *cœmeterium*, mot consolant, mot profond et plein de sagesse. Lors donc que vous

amenez ici un mort, ne vous désespérez point : ce n'est pas dans un dépôt de morts que vous l'amenez, mais dans un lieu de repos et de sommeil. Le seul nom du lieu suffit pour adoucir votre perte. Pensez où vous l'amenez, et dans quel temps ; c'est après la mort de Jésus-Christ, lorsque ce Fils de Dieu a détruit la puissance de la mort. Ainsi le lieu et le temps doivent être pour nous des sources abondantes de consolation. Ce discours s'adresse surtout aux femmes, qui sont naturellement plus sensibles, plus propres à se laisser abattre par l'affliction. Mais vous avez, femmes chrétiennes, vous avez, dans le nom seul du lieu, un remède suffisant à votre douleur. Voilà donc pourquoi nous nous rassemblons ici.

C'est aujourd'hui que notre Seigneur parcourt tous les abymes ténébreux; aujourd'hui *il a brisé les portes d'airain ;* aujourd'hui *il a rompu les gonds de fer* (Is. 45. 2.). Voyez combien les expressions sont exactes. On ne dit pas : Il a ouvert les portes d'airain, mais : *Il a brisé les portes d'airain*, afin que la prison devienne inutile. On ne dit pas : Il a enlevé les gonds, mais : *Il les a rompus*, afin que le séjour de captivité perde toute sa force. Une prison où il n'y a ni portes ni gonds, ne peut retenir ceux qu'on y enferme. Lors donc que Jésus-Christ a brisé les portes, qui pourra les rétablir? ce qu'un Dieu a détruit, quel homme le rétablira? Ce n'est pas ainsi qu'agissent les princes lorsqu'ils envoient des lettres de grace pour mettre les prisonniers en liberté; ils laissent et les portes et les gardes, afin d'annoncer à ceux qui sortent de la prison, qu'eux-mêmes ou d'autres à leur place peuvent encore y rentrer. Jé-

sus-Christ au contraire, voulant apprendre que l'empire de la mort étoit fini, a brisé ses portes d'airain. Elles sont appelées d'airain, non qu'elles fussent vraiment d'airain, mais c'étoit pour exprimer le caractère cruel et inexorable de la mort. Et pour vous convaincre que le fer et l'airain expriment une nature rigide et inflexible, écoutez ce que dit l'Écriture en s'adressant à un scélérat sans pudeur : *Les fibres de ton cou sont de fer, et ton front est d'airain* (Is. 48. 4.). Ce n'est pas que les fibres de son cou fussent vraiment de fer, et son front d'airain ; mais c'est qu'il avoit un air dur, féroce, impitoyable. Voulez-vous apprendre comment la mort étoit impitoyable, inflexible, qu'elle avoit toute la dureté du diamant, c'est que dans un si long espace de temps personne n'a pu lui persuader de relâcher aucun de ses captifs, jusqu'à ce que le Souverain des anges, descendu dans ses abymes, l'y eût obligée. Premièrement le Seigneur a enchaîné le fort et l'a dépouillé de ses armes ; l'Écriture ajoute qu'il s'est emparé *des trésors ténébreux et invisibles* (Is. 45. 3.). Quoique l'expression ici paroisse simple, elle présente un sens double. Il est des lieux obscurs, mais où l'on peut souvent distinguer les objets lorsqu'on y porte un flambeau et la lumière ; les abymes de l'enfer étoient d'une obscurité affreuse, impénétrable ; aucune lumière n'en avoit encore éclairci les ombres. Voilà pourquoi on dit qu'ils étoient *ténébreux et invisibles*. Ils étoient vraiment ténébreux jusqu'à ce que le Soleil de justice y fût descendu, qu'il les eût éclairés par sa présence, jusqu'à ce qu'il eût fait le ciel de l'enfer, le ciel étant partout où est Jésus-

Christ. L'enfer est appelé des trésors obscurs, et avec raison, parce que d'immenses richesses y étoient déposées. Toute la nature humaine, qui est la richesse de Dieu, avoit été dépouillée et livrée à la mort par le démon qui avoit trompé le premier homme. Or, saint Paul nous apprend que toute la nature humaine est la richesse de Dieu, lorsqu'il dit : *Le Seigneur est riche pour tous ceux et par tous ceux qui l'invoquent* (Rom. 10. 12.). Comme donc un prince, après avoir trouvé un chef de brigands qui parcouroit les villes, qui les pilloit de toute part, et qui, se retirant dans des cavernes, y déposoit les fruits de son brigandage, l'enchaîne, le livre au supplice, et transporte ses richesses dans le trésor de l'état : de même Jésus-Christ, après avoir enchaîné par sa mort, et la mort, et le démon, chef des brigands, gardien de la prison infernale, a transporté ses richesses, je veux dire la race humaine, dans les trésors célestes. C'est ce que nous fait entendre le même saint Paul : *Il nous a arrachés*, dit-il, *à la puissance des ténèbres, et nous a transportés dans le royaume de son Fils bien-aimé* (Colos. 1. 13.). Mais ce qu'il y a de plus admirable, le prince lui-même est venu dans la prison. Cependant aucun prince ne vient lui-même délivrer les prisonniers, il envoie ses officiers et ses ministres. Ici le prince est venu en personne : il n'a rougi ni des prisonniers ni de la prison (et comment auroit-il rougi de son ouvrage?). *Il a brisé les portes ; rompu les gonds*, et, se montrant au milieu de l'abyme, il a rendu la prison déserte, et nous en a ramené le gardien chargé de chaînes. Le tyran du monde étoit conduit captif,

le fort étoit enchaîné, et la mort elle-même, jetant bas ses armes, est accourue sans défense aux pieds de son vainqueur.

Vous avez vu la victoire admirable, vous avez vu les exploits et les bienfaits de la croix ; je vais vous dire quelque chose de plus admirable encore. Apprenez la manière dont la victoire a été remportée, et ce sera pour vous un plus grand sujet d'admiration. Jésus-Christ a triomphé du démon par les moyens mêmes avec lesquels le démon avoit vaincu le monde, il l'a combattu avec ses propres armes. Écoutez comment. Une vierge, le bois, la mort, avoient été les moyens et les instrumens de notre défaite. La vierge étoit Ève qui n'avoit pas encore connu Adam ; le bois étoit l'arbre, et la mort la peine imposée au premier homme. Une vierge, le bois et la mort, qui avoient été les moyens et les instrumens de notre défaite, sont devenus les moyens et les instrumens de notre victoire. Marie a remplacé Ève ; le bois de la croix, le bois de la science du bien et du mal ; la mort de Jésus-Christ, la mort d'Adam. Vous voyez que le démon a été vaincu par les moyens mêmes avec lesquels il avoit triomphé. Le démon avoit renversé Adam avec le bois de l'arbre, Jésus-Christ a terrassé le démon avec le bois de la croix. Le bois de l'arbre a jeté les hommes dans l'abyme, le bois de la croix les en a retirés. Le bois de l'arbre a dépouillé l'homme de ses priviléges, et l'a enfermé dans l'obscurité d'une prison ; le bois de la croix a dépouillé de ses armes le vainqueur de l'homme, et l'a montré vaincu à toute la terre. La mort d'Adam s'est étendue sur ceux qui sont venus après lui ; la mort de Jésus-

Christ a rappelé à la vie ceux qui étoient nés avant lui. *Qui racontera les merveilles du Seigneur et les prodiges de son bras puissant* (Ps. 105. 2.)? Nous avons passé de la mort à l'immortalité : tels sont les exploits et les bienfaits de la croix. Vous avez appris la victoire, vous avez appris la manière dont elle a été remportée; apprenez comment nous avons vaincu sans combattre. Nous n'avons pas ensanglanté d'armes, nous ne nous sommes pas rangés en bataille, nous n'avons pas reçu de blessures, nous n'avons pas soutenu de guerre; et nous avons remporté la victoire : c'est le Seigneur qui a combattu, et c'est nous qui avons obtenu la couronne. Puis donc que la victoire nous est propre, faisons éclater notre joie comme les soldats, chantons tous aujourd'hui l'hymne de la victoire; écrions-nous en louant le Seigneur : *La mort a été absorbée dans la victoire.. O mort, où est ta victoire? enfer, où est ton aiguillon* (1. Cor. 15. 54 et 55.)?

Tels sont les avantages que nous a procurés la croix; la croix qui est un trophée érigé contre les démons, une arme contre le péché, le glaive avec lequel Jésus-Christ a percé le serpent infernal. La croix est la volonté du Père, la gloire du Fils unique, le triomphe de l'Esprit divin, l'honneur des anges, la sûreté de l'Église, le rempart des saints, l'objet dont se glorifioit Paul, la lumière du monde entier. En effet, comme pour dissiper les ténèbres d'une maison obscure, on allume et on élève un flambeau; de même Jésus-Christ, allumant et élevant la croix comme un flambeau, a dissipé les ténèbres épaisses dans lesquelles toute la terre étoit plon-

gée. Et comme un flambeau est surmonté de la lumière qui le rend lumineux, ainsi la croix étoit surmontée du Soleil de justice qui la rendoit brillante. Le monde voyant le Fils de Dieu crucifié, a frémi, la terre a été ébranlée, les pierres se sont fendues; mais les cœurs des juifs, plus durs que la pierre, sont restés insensibles. Le voile du temple s'est déchiré; et leurs complots criminels ne se sont pas rompus. Pourquoi le voile du temple s'est-il déchiré? c'est que le temple voyoit avec peine le Seigneur immolé hors de son enceinte sur l'autel de la croix; et par le déchirement de son voile il sembloit dire à tous les hommes : Que celui qui le voudra foule désormais aux pieds le Saint des Saints. A quoi me servent les objets que je renferme, puisqu'une telle victime est immolée hors de mon enceinte? à quoi me sert le testament? à quoi me sert la loi? C'est en vain que j'ai instruit les juifs depuis plusieurs siècles. Le prophète s'écrioit à ce sujet : *Pourquoi les nations ont-elles frémi? pourquoi les peuples ont-ils fait des réflexions inutiles* (Ps. 2. 1.)(1)? Les juifs avoient entendu cette prophétie : *Il a été conduit à la mort comme une brebis timide, il s'est tu comme un agneau devant celui qui le tond* (Is. 53. 7.); ils y avoient réfléchi long-temps; et lorsqu'ils l'ont vue s'accomplir, ils ont refusé d'y croire. Vous voyez comme ils ont fait des réflexions inutiles. Le voile du temple s'est déchiré pour annoncer combien le temple alloit devenir pour toujours désert et abandonné.

(1) On peut remarquer que l'orateur entend ce verset du psaume différemment de tous les autres interprètes.

Puis donc qu'en ce jour nous devons nous-mêmes voir celui qui a été attaché à la croix, approchons, mes très chers frères, approchons, avec tremblement et avec un recueillement respectueux, comme vers l'Agneau sacrifié et immolé pour nous. Ne savez-vous pas comment les anges se tenoient près du tombeau où il n'y avoit plus de corps? Ils rendoient hommage au tombeau vide, comme à un monument qui avoit renfermé le corps du Seigneur. Les anges, qui sont d'une nature supérieure à la nôtre, se tenoient près du tombeau, recueillis et pénétrés d'une vénération profonde; et nous, qui ne devons pas approcher d'un tombeau vide, mais de la table même où repose l'Agneau sans tache, nous approchons en faisant du bruit, en excitant du tumulte! Pourrons-nous jamais excuser notre irrévérence? Je ne parle pas au hasard et sans raison; mais comme j'en vois plusieurs en ce jour faire du bruit, crier, se précipiter, se presser les uns les autres, se charger d'injures, encourir des peines par une telle conduite plutôt que mériter le salut, voilà pourquoi je vous donne ces avertissemens. Eh quoi! mon frère, lorsque le prêtre est à l'autel, en silence, dans le plus profond recueillement, levant les mains au ciel, invoquant l'Esprit-Saint pour qu'il vienne sanctifier les offrandes; lorsque l'Esprit-Saint accorde la grace qui lui est demandée, qu'il descend sur les oblations; lorsque vous voyez l'Agneau sans tache immolé, divisé en plusieurs parties, vous faites alors du bruit, vous excitez du tumulte, alors vous cherchez des querelles, alors vous recourez aux injures! Et comment pourrez-vous profiter du sacrifice si vous ap-

portez à l'autel un pareil esprit de contention? Ne nous suffit-il pas d'en approcher déjà coupables? ne ferons-nous pas du moins en sorte que le moment où nous en approchons soit exempt de faute? et sommes-nous exempts de faute lorsque nous excitons du tumulte, lorsque nous nous querellons, nous nous injurions mutuellement? Pourquoi vous pressez-vous; je vous le demande? pourquoi êtes-vous si impatient lorsque vous voyez l'Agneau immolé? Quand il vous faudroit voir le sacrifice pendant toute la nuit, ce spectacle, dites-moi, vous ennuieroit-il? Vous êtes resté tout le jour, vous avez passé une grande partie de la nuit; et vous perdez en un instant tout le fruit d'une si grande patience! Songez quelle est la victime qui s'offre, et pour quelle raison elle s'offre. Elle est immolée pour vous; et vous vous retirez lorsque vous la voyez immolée! *Où se trouve le corps les aigles se rassemblent*, dit l'Évangile; et nous approchons, non comme des aigles, mais comme des animaux effrontés, avec qui nous disputons d'impudence! Pensez à ce qui coule sur l'autel. C'est du sang, et un sang qui a aboli la cédule de vos péchés, un sang qui a purifié votre ame, qui a effacé toutes vos taches, qui a triomphé des principautés et des puissances: *Jésus-Christ*, dit saint Paul, *a désarmé les puissances; il les a menées en triomphe à la face de l'univers, après les avoir vaincues par sa croix* (Coloss. 2. 15.). Le trophée qu'il a érigé est décoré des marques de sa victoire, et les dépouilles de ses ennemis sont suspendues au haut de sa croix. Comme un prince généreux, après avoir terminé une guerre difficile, suspend au haut d'un trophée

les cuirasses, les boucliers, les armes du tyran et de ses satellites, qu'il a vaincus : de même Jésus-Christ, après avoir terminé la guerre contre le démon, a suspendu au haut de la croix les armes de son ennemi, la malédiction et la mort; il en a fait un trophée éclatant, propre à être aperçu par tous les êtres, par les puissances d'en-haut qui sont dans les cieux, par les hommes qui habitent la terre, par les démons mêmes, dont il a triomphé. Puis donc que nous jouissons d'une si grande faveur, rendons-nous dignes des bienfaits que nous avons reçus, afin que nous obtenions le royaume céleste par la grace et la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, à qui soient avec le Père et l'Esprit-Saint, la gloire, l'honneur et l'empire, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

PAROLES SUR LE BIENFAIT DE LA CROIX, ADOPTÉES PAR LE SIXIÈME CONCILE ŒCUMÉNIQUE.

Extraites de l'homélie sur ces paroles du 26.e chapitre de saint Matthieu : *Mon Père, s'il est possible....* (Bén. t. 3, p. 19; Fr. D. t. 5, p. 119; Sav. t. 5, p. 217.)

La croix a ouvert le ciel, et y a introduit un brigand; elle a conduit dans le royaume des cieux le genre humain, qui étoit condamné à périr, et qui n'étoit pas même digne de la terre.

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE SUR LA CROIX ET SUR LE BON LARRON.

Cette homélie est double dans l'édition des Bénédictins, ainsi que celle sur la trahison de Judas, et l'on peut faire les mêmes observations sur ces deux homélies. J'ai pris encore ici la seconde, qui se trouve dans Savile, mais non dans Fronton du Duc. Dans cette homélie, l'orateur, après avoir détaillé rapidement tous les bienfaits de la croix, et montré pourquoi Jésus-Christ, victime de la nouvelle alliance, a été immolé hors des murs de Jérusalem, parle du bon larron, dont il exalte le mérite en commentant toutes ses paroles, et dont il vante la confession généreuse pour motiver le prix glorieux dont Jésus-Christ la paie. Il prouve que Jésus-Christ, dans les derniers jours, paroîtra avec sa croix; il exhorte, en finissant, les fidèles à pardonner à leurs ennemis; il les y exhorte par l'exemple du Sauveur, et par celui de plusieurs saints tant de l'Ancien que du Nouveau Testament.

Cette homélie a dû être prononcée le vendredi-saint même, le lendemain de celle sur la trahison de Judas.

HOMÉLIE

SUR LA CROIX ET SUR LE BON LARRON.

Bén, tom. 2, p. 411; Sav. t. 5, p. 597; ne se trouve pas dans Fronton du Duc.

Nous célébrons dans ce jour une fête solennelle, mes très chers frères, dans ce jour où notre Seigneur est mort, attaché à la croix. Et ne soyez pas étonnés que nous nous réjouissions d'un événement qui semble aussi triste ; les choses spirituelles sont toujours en contradiction avec nos idées charnelles. Pour vous convaincre de ce que je dis, la croix, qui auparavant étoit un titre de condamnation et de supplice, est devenue un objet précieux et désirable. La croix, qui auparavant étoit un sujet de honte et d'opprobre, est devenue une source de gloire et d'honneur. Jésus-Christ lui-même nous apprend que la croix est un titre de gloire : *Mon Père*, dit-il, *glorifiez-moi, comme j'étois glorifié dans votre sein avant que le monde existât* (Jean. 17. 5.). Il appelle la croix un titre de gloire. La croix est le principe de notre salut, la source d'une infinité de biens. Par elle, nous sommes admis au nombre des enfans, nous qui auparavant étions rejetés et avilis. Par elle, nous ne sommes plus livrés à l'erreur, mais nous connois-

sons la vérité. Par elle, nous qui adorions le bois et la pierre, nous reconnoissons le Maître et le Créateur du monde. Par elle, nous qui étions esclaves du péché, nous sommes élevés à la liberté de la justice. Par elle, la terre désormais est devenue le ciel. La croix nous a affranchis de nos erreurs, elle nous a conduits à la vérité, elle a réconcilié l'homme avec Dieu, elle nous a arrachés de l'abyme du vice pour nous porter au comble de la vertu. Elle a détruit les ruses du serpent antique, et nous a ramenés de l'égarement où il nous avoit jetés. Par elle, les temples ne sont plus remplis de la fumée et de l'odeur des victimes : on n'y voit plus couler le sang des animaux ; mais partout domine un culte spirituel, partout retentissent des hymnes et des prières. Grace à la croix, les démons sont mis en fuite. Grace à la croix, la nature humaine le dispute à la condition angélique. Grace à la croix, la virginité habite sur la terre ; car depuis qu'un Dieu né d'une vierge a paru dans le monde, l'homme a connu la pratique de cette vertu. Nous étions assis dans les ténèbres, la croix nous a éclairés ; nous étions ennemis, elle nous a réconciliés ; nous étions éloignés de Dieu, elle nous en a rapprochés ; nous avions encouru sa haine, elle nous a rendu son amour ; nous étions étrangers, elle nous a faits citoyens du ciel. Elle a fait cesser pour nous la guerre, et nous a assuré la paix. Par elle, nous ne craignons plus les traits enflammés du démon, parce que nous avons trouvé la source de la vie. Par elle, nous ne gémissons plus dans une triste viduité, parce que nous avons recouvré l'époux. Par elle, nous n'appréhendons plus le loup cruel, parce que nous avons

connu le bon Pasteur : *Je suis*, dit Jésus-Christ, *le bon Pasteur* (Jean. 10. 11.). Par elle, nous ne redoutons plus le tyran, parce que nous sommes accourus au Prince légitime. Vous voyez de quels biens la croix est pour nous le principe. C'est donc avec raison que nous célébrons ce jour comme un jour de fête. Et c'est à quoi nous exhorte l'apôtre saint Paul. *Célébrons la fête*, dit-il, *non avec l'ancien levain, avec le levain de la perversité et de la malice, mais dans les azymes de la sincérité et de la vérité* (1. Cor. 5. 8.). Et pourquoi, bienheureux Paul, nous exhortez-vous à nous réjouir comme dans un jour de fête. Dites-nous-en la raison. C'est que le Fils de Dieu, notre pâque, a été immolé pour nous. Vous voyez une fête véritable dans le mystère de la croix : vous comprenez pourquoi l'apôtre nous exhorte à en célébrer la fête. Jésus-Christ a été immolé sur la croix ; or, partout où il y a sacrifice, il y a rémission des péchés, il y a réconciliation avec le Seigneur, il y a fête et alégresse.

Jésus-Christ, notre pâque, dit l'apôtre, *a été immolé pour nous* (1. Cor. 5. 7.). Et où a-t-il été immolé ? sur la croix. L'autel est extraordinaire et nouveau, parce que le sacrifice n'est pas ordinaire, et ne ressemble pas aux autres. Jésus-Christ étoit en même temps la victime et le prêtre ; la victime selon la chair, le prêtre selon l'esprit. Il offroit en même temps, et il étoit offert. Écoutez encore saint Paul qui dit : *Tout pontife, pris parmi les hommes, intercède pour les hommes auprès de Dieu : il faut donc nécessairement qu'il ait de quoi lui offrir* (Héb. 5 et 8. 3.). Ici Jésus-Christ s'offre lui-même.

Jésus-Christ, dit ailleurs le même apôtre, *a été offert une fois pour expier le péché de plusieurs* (Héb. 9. 28.). Il dit donc qu'il a été offert, après avoir dit qu'il s'est offert lui-même. Vous avez vu comment Jésus-Christ étoit en même temps prêtre et victime, et que la croix étoit l'autel.

Mais il est nécessaire d'examiner pourquoi le sacrifice n'est pas offert dans un temple (je dis dans le temple des juifs), mais hors de la ville, hors des murs. Jésus-Christ a été crucifié hors de la ville comme un scélérat condamné au supplice, afin que cette parole du prophète fût accomplie : *Il a été confondu avec les scélérats* (Is. 53. 12.). Pourquoi donc a-t-il été crucifié hors de la ville, dans un lieu élevé, et non dans un lieu enfermé? Cela ne s'est pas fait non plus sans cause; c'étoit afin de purifier la nature de l'air. Voilà pourquoi, dis-je, il est mort dans un lieu élevé, et non dans un lieu enfermé. Il est mort à la face du ciel, afin que tout le ciel fût purifié, la victime étant immolée dans un lieu élevé. Le ciel a donc été purifié ; la terre l'a été aussi, puisque le sang du Sauveur a coulé de son côté sur la terre, et l'a purifiée de toutes ses souillures. Telle est donc la raison pour laquelle le sacrifice n'a pas été offert dans un lieu enfermé. Et pourquoi n'a-t-il pas été offert dans le temple même des juifs ? Cela ne s'est pas fait encore sans une raison particulière : c'est afin que les juifs ne prétendissent pas s'approprier le sacrifice. Il a été offert hors de la ville, hors des murs, afin que l'on ne crût pas qu'il fût propre à cette seule nation, afin que l'on sût qu'il étoit universel, afin que l'on sût que l'oblation étoit

faite pour toute la terre, pour sanctifier toute la nature humaine. Dieu a ordonné aux juifs de choisir dans toute la terre un lieu unique où on lui offrît des sacrifices, où on lui adressât des prières, parce que toute la terre alors étoit souillée par la fumée, par l'odeur, par le sang des victimes offertes aux idoles, et par les autres abominations des gentils. Voilà pourquoi il leur a marqué un lieu unique. Mais Jésus-Christ étant venu dans le monde, et ayant subi la mort hors de la ville, a purifié toute la terre, a rendu tous les lieux propres aux prières. Voulez-vous apprendre comment toute la terre est devenue désormais un temple, comment tous les lieux ont été rendus propres aux prières, écoutez encore le bienheureux Paul, qui dit : *Élevant en tout lieu des mains pures, sans écouter la passion ni de faux raisonnemens* (1. Tim. 2. 8.). Vous voyez comment Jésus-Christ a purifié le monde ; vous voyez comment nous pouvons en tout lieu élever des mains pures. Oui, toute la terre désormais est devenue sainte, et même plus sainte que ce que les juifs avoient de plus saint. Comment cela ? C'est que dans le temple des juifs on n'immoloit que les animaux déraisonnables, au lieu qu'ici une victime douée d'une raison supérieure a été immolée. Or, autant ce qui est doué de raison l'emporte sur ce qui en est dépourvu, autant toute la terre a été plus sanctifiée que le temple des juifs. C'est donc bien véritablement que le mystère de la croix est une fête.

Voulez-vous connoître un autre bienfait de la croix, bienfait insigne qui surpasse toutes les idées des hommes ? Elle a ouvert aujourd'hui le ciel qui étoit

fermé, en y introduisant aujourd'hui un brigand. Ouvrir le ciel, y introduire un brigand, tels sont les deux miracles qu'elle opère. Elle a rendu à un brigand la céleste patrie, dont il s'étoit exclu par ses crimes, elle l'a introduit dans la cité d'où il tiroit son origine : *Vous serez*, lui dit Jésus, *vous serez aujourd'hui avec moi dans le ciel* (Luc. 23. 43.). Quoi donc ? vous êtes crucifié, vous êtes cloué sur une croix, et vous promettez le ciel ! comment pouvez-vous accorder cette faveur précieuse ? *Jésus-Christ*, dit saint Paul, *est mort par un effet de la foiblesse humaine*. Écoutons ce qui suit : *Mais il vit*, ajoute le même apôtre, *par un prodige de la puissance divine* (2. Cor. 13. 4.). *Ma puissance*, dit-il encore ailleurs, *se signale dans la foiblesse* (2. Cor. 12. 9.). Si je promets maintenant sur la croix, c'est afin que vous connoissiez ma puissance par la croix. Comme par elle-même la croix est quelque chose de triste, afin que vous ne rougissiez pas en faisant attention à la nature de la croix, mais que vous soyez satisfaits et joyeux en considérant la puissance du Crucifié ; voilà pourquoi Jésus-Christ montre toutes sa force sur la croix. Non ,ce n'est pas en ressuscitant les morts, en commandant à la mer, en menaçant les démons, mais crucifié, cloué, méprisé, injurié, outragé, bafoué, qu'il a pu fléchir et attirer à lui le cœur pervers d'un brigand. Voyez comme sa puissance éclate de toute part. Il a ébranlé les créatures inanimées ; il a brisé les pierres, et le cœur d'un brigand, plus dur que la pierre; il l'a amolli, il l'a rendu plus souple que la cire : *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le ciel*. Quoi donc ! les

chérubins armés d'une épée flamboyante gardent la porte du ciel, et vous promettez à un brigand de l'y faire entrer ! Oui, sans doute, parce que je suis le maître des chérubins; que j'ai en mon pouvoir l'enfer et ses feux, la vie et la mort. Jésus-Christ dit donc : *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le ciel.* Dès que les anges et les archanges verront leur Seigneur, ils se retireront aussitôt et se rangeront par respect. Un prince qui fait son entrée dans une ville, ne placeroit jamais auprès de lui sur son char un brigand ni aucun de ses serviteurs. C'est ce que fait néanmoins le Fils de Dieu plein de bonté. En retournant dans sa patrie sainte, il y fait entrer avec lui un brigand, sans prétendre, oui, sans prétendre déshonorer le ciel, mais l'honorant davantage par cela même, puisque la gloire du ciel est d'avoir un maître assez puissant et assez bon pour avoir pu rendre un brigand digne du bonheur céleste. Ainsi lorsqu'il appeloit au royaume des cieux les publicains et les courtisanes, loin de le déshonorer par là, il l'honoroit surtout, en faisant voir que le Maître du royaume des cieux est capable de sanctifier les courtisanes et les publicains, de les rendre dignes des honneurs et des récompenses suprêmes. Comme donc nous admirons un médecin, lorsque nous le voyons guérir de leurs maux et rappeler à une santé parfaite des hommes affligés de maladies incurables : de même, mes très chers frères, admirez Jésus-Christ, soyez frappés de sa puissance, parce que, trouvant des hommes affligés de maladies spirituelles, de maladies supérieures à tous les remèdes, il a pu les guérir de leurs vices, il a pu les rendre dignes de son royaume,

quoiqu'ils fussent parvenus au comble de la perversité. *Vous serez aujourd'hui avec moi dans le ciel.* Honneur insigne, comble infini de bonté, excès inoui de miséricorde ; car entrer dans le ciel avec le souverain Maître du ciel, est un plus grand honneur que d'y entrer simplement.

Qu'est-il donc arrivé, me direz-vous ? et qu'est-ce que le brigand de l'Evangile a fait de si extraordinaire pour passer de dessus la croix dans le ciel ? Je vais vous le dire en peu de mots, et vous faire comprendre toute sa vertu. Lorsque le chef des disciples, Pierre, le nioit chez le grand-prêtre, lui le confessoit étant sur la croix. Ce n'est pas, non ce n'est pas pour injurier Pierre que je le dis, mais je veux montrer quel fut le courage et la sagesse peu commune du brigand crucifié. Tandis que Pierre ne pouvoit soutenir les menaces d'une simple servante, lui qui voyoit tout un peuple furieux environner la croix de Jésus, l'outrager par des défis insolens, ne considéra point les insultes faites au divin compagnon de son supplice ; mais, rompant tous les voiles avec les yeux de la foi, passant par dessus toutes les marques extérieures de foiblesse et d'humiliation, il reconnut le Maître des cieux, et prononça ces paroles précises qui le proclamoient digne du ciel : *Souvenez-vous de moi dans votre royaume* (Luc. 23. 42.). Ne passons point légèrement sur ces paroles, et ne rougissons point de prendre pour maître un brigand que notre Seigneur n'a point rougi de faire entrer le premier dans le ciel. Ne rougissons point de prendre pour maître un homme qui a été jugé digne de jouir du bonheur céleste avant tous les autres humains.

Pesons toutes ses paroles, afin de connoître aussi par là la vertu de la croix.

Jésus-Christ n'avoit pas dit à ce brigand, ainsi qu'à Pierre et à André : *Venez, et je vous ferai pêcheurs d'hommes* (Matth. 4. 19.). Il ne lui avoit pas dit, ainsi qu'aux douze apôtres : *Vous serez assis sur douze trônes pour juger les douze tribus d'Israel* (Matth. 19. 28.). Il ne lui avoit pas adressé un seul mot. Le brigand n'avoit pas vu les prodiges qu'il avoit opérés, les morts ressuscités, les démons chassés, la mer obéissant à ses ordres ; il ne l'avoit pas entendu raisonner sur le royaume des cieux. Comment donc avoit-il appris ce nom de royaume ? Connoissons sa rare intelligence. Un des deux brigands, dit l'Évangile, accabloit Jésus-Christ d'injures ; car il y avoit un autre brigand crucifié avec lui, afin que l'on vît s'accomplir cette parole du prophète : *Il a été confondu avec les scélérats*. Les juifs ingrats et insensés cherchoient tous les moyens d'obscurcir sa gloire, d'avilir sa puissance ; mais la vérité perçoit malgré eux, et tous leurs efforts pour l'étouffer ne faisoient que la montrer dans un plus grand éclat. Jésus-Christ étoit donc accablé d'injures par un des deux brigands, et même par tous les deux, suivant le témoignage d'un des évangélistes (Marc. 15. 32.) ; ce qui est vrai, et ce qui manifeste surtout la vertu du brigand dont nous parlons ; car il est probable que lui-même injurioit d'abord Jésus-Christ, mais qu'il ne tarda pas à changer de langage. Un des deux brigands accabloit Jésus-Christ d'injures, dit l'Évangile. Vous voyez brigand et brigand : tous deux sur la croix, tous deux expiant les crimes d'une vie perverse ; mais n'é-

prouvant pas tous deux le même sort, puisque l'un a obtenu le royaume des cieux, et que l'autre a été précipité dans les enfers. Ainsi nous avons vu hier disciple et disciples. L'un se préparoit à trahir son Maître, les autres se disposoient à le servir. L'un disoit aux pharisiens : *Que voulez-vous me donner, et je vous le livrerai?* Les autres approchant de Jésus, lui disoient: *Où voulez-vous que nous vous préparions la pâque* (Matth. 26. 15 et 17.)*?* De même ici l'on voit brigand et brigand : l'un accabloit Jésus d'injures, l'autre fermoit la bouche à celui qui l'injurioit; l'un blasphémoit contre lui, l'autre lui reprochoit ses blasphèmes, et cela quoiqu'il vît Jésus condamné, crucifié, quoiqu'il vît le peuple l'attaquer par ses railleries outrageantes. Mais rien ne put l'ébranler, rien ne put changer ses sentimens, ni l'empêcher de faire à son compagnon de vifs reproches, et de lui dire : *Est-ce que vous ne craignez pas Dieu* (Luc. 23. 40.)*?* Vous voyez la sainte liberté d'un brigand, vous voyez comment sur la croix, fidèle, pour ainsi dire, à son métier de brigand, il emporte de force par sa confession et ravit le royaume céleste. *Est-ce que vous ne craignez pas Dieu?* dit-il. Vous voyez sa liberté sur la croix, vous voyez sa sagesse, vous voyez sa modération. Toujours maître de lui-même, jouissant de toute sa raison, quoique percé de clous, quoiqu'essuyant au milieu de son supplice les douleurs les plus affreuses, ne mérite-t-il pas d'être admiré pour ses sentimens magnanimes? Quant à moi, je ne le trouve pas seulement admirable, mais je le trouve bienheureux. Insensible à ses propres douleurs, et s'oubliant lui-même, il s'occupoit d'un autre, il cher-

choit à le détromper, à lui donner des leçons même sur la croix. *Est-ce que vous ne craignez pas Dieu?* lui disoit-il. Il sembloit lui dire : Ne faites pas attention au tribunal des hommes, ne jugez point par ce que vous voyez, ne considérez point seulement ce qui se passe sous vos yeux. Il est un autre juge invisible, dont le tribunal suprême est inaccessible à la corruption et à la séduction. Ne pensez donc pas qu'il a été condamné par les hommes, mais songez aux jugemens de Dieu qui sont bien différens. Ici-bas, dans les tribunaux humains, les innocens sont souvent condamnés, tandis que les coupables sont absous ; les justes subissent la peine, tandis que les injustes y échappent. La plupart des hommes jugent mal ou par mauvaise volonté ou malgré eux. Ils trahissent la vérité et condamnent l'innocence, ou parce qu'on les trompe et qu'ils ignorent la justice, ou parce que, corrompus par argent, ils agissent contre leurs propres lumières. Mais il n'en est pas ainsi de Dieu : c'est un juste juge, et ses jugemens sont aussi purs, aussi brillans que le soleil. Jamais obscurcis par les ténèbres, ils ne se cachent pas dans l'obscurité, et ne s'écartent pas de la voie droite. Afin donc que son compagnon ne pût pas lui dire : Il a été condamné par les hommes, pourquoi le défendez-vous? il le rappelle aux jugemens de Dieu, à ce tribunal redoutable et incorruptible, à ce Juge que rien ne peut tromper et séduire ; il le fait souvenir des arrêts formidables que ce Juge prononce. Regardez en-haut, lui dit-il ; et vous ne condamnerez pas celui que le Ciel absout, et, sans vous arrêter aux jugemens humains, vous n'approuverez, vous n'adopterez que

les jugemens célestes. *Est-ce que vous ne craignez pas Dieu?* lui dit-il. Vous voyez la sagesse du brigand, vous voyez son intelligence, vous voyez comme il instruit son compagnon, et comme de dessus la croix où son corps est attaché, son esprit s'envole dans le ciel. Oui, il remplit déjà la loi apostolique; peu occupé de lui-même, il ne s'étudie et ne travaille qu'à tirer son frère de l'erreur et à le ramener à la vérité. Après lui avoir dit: *Est-ce que vous ne craignez pas Dieu?* il ajoute: *Nous subissons la même sentence.* Considérez combien cet aveu est parfait. Qu'est-ce à dire: *Nous subissons la même sentence*? c'est à dire: nous sommes condamnés à la même peine, puisque nous sommes également sur la croix. Les reproches injurieux que vous lui faites tombent donc sur vous plus que sur lui. Et comme un pécheur qui condamne son semblable, se condamne plutôt lui-même; ainsi reprocher à un autre la disgrace que soi-même on éprouve, c'est se faire plutôt un reproche à soi-même. *Nous subissons*, dit-il, *la même sentence.* Il présente à son compagnon la loi apostolique, formée de ces paroles de l'Evangile: *Ne jugez pas, afin que vous ne soyez pas jugés* (Matth. 7. 1.). *Nous subissons la même sentence.* Quoi donc, pourrois-je lui dire! prétendez-vous par-là associer Jésus-Christ à votre état de criminel? Non, dit-il, je corrige ces paroles par celles qui suivent: *Mais nous, nous souffrons justement, et nous portons la peine de nos crimes.* Car, de peur que ces paroles: *Nous subissons la même sentence*, ne vous fassent croire qu'il associe Jésus-Christ à leurs forfaits, il ajoute cette correction: *Mais nous*, dit-il,

nous souffrons justement, et nous portons la peine de nos crimes. Vous voyez sur la croix un parfait aveu, vous voyez comme par des paroles le brigand expie ses attentats, vous voyez comme il accomplit cet avis du prophète : *Confessez le premier vos iniquités, afin que vous soyez justifié* (Is. 43. 26.). Personne ne l'a accusé, personne ne l'a forcé, personne ne l'a pressé, et il devient lui-même son propre accusateur. Aussi par la suite n'a-t-il trouvé aucun accusateur, parce qu'il s'est hâté de s'accuser lui-même, qu'il s'est empressé de s'avouer coupable : *Mais nous*, dit-il, *nous souffrons justement, et nous portons la peine de nos crimes; au lieu que celui-ci n'a rien fait de mal.* Vous voyez quelle est sa grande modération. Ce n'est qu'après s'être accusé et s'être chargé lui-même, après avoir justifié le Sauveur du monde par ces paroles : *Mais nous, nous souffrons justement; au lieu que celui-ci n'a rien fait de mal;* ce n'est qu'après cela qu'il lui a adressé avec confiance cette prière : *Souvenez-vous de moi, Seigneur, lorsque vous serez retourné dans votre royaume.* Il n'a pas osé lui dire : *Souvenez-vous de moi*, avant de s'être lavé de la souillure de ses péchés par une confession sincère, avant de s'être justifié en se condamnant lui-même, avant de s'être déchargé de ses crimes par sa propre accusation. Vous voyez quel est le pouvoir de la confession même sur la croix. Apprenez de là, mes très chers frères, à ne point désespérer de vous-mêmes; ne perdez jamais de vue la bonté infinie de Dieu, et hâtez-vous de corriger vos fautes. S'il a traité avec tant de distinction un brigand sur la croix, à plus forte raison encore nous fera-t-il éprouver les effets

de sa grande miséricorde, si nous voulons faire l'aveu de nos péchés. Afin donc de ressentir ces effets, ne rougissons pas de faire cet aveu. Oui, la confession a beaucoup de force et de vertu. Le brigand a confessé ses crimes, et il a trouvé le paradis ouvert; il a confessé ses crimes, et malgré ses brigandages, il a osé demander le royaume céleste; demande qu'avant cela il n'avoit osé faire. Et comment, lui dirai-je, parliez-vous de royaume? qu'avez-vous vu qui vous inspirât cette idée? des cloux, une croix, des reproches, des railleries, des injures, des outrages, voilà tout ce qui s'offre à vous. Eh bien! dit-il, c'est la croix même qui me paroît le signe et la marque d'un royaume. C'est parce que je vois Jésus crucifié, que je l'appelle roi, puisqu'il est d'un roi de mourir pour ses sujets: *Le bon pasteur*, a-t-il dit lui-même, *donne sa vie pour ses brebis* (Jean. 10. 11.). Ainsi un bon roi donne sa vie pour ses sujets. Je l'appelle donc roi parce qu'il a donné sa vie. *Souvenez-vous de moi, Seigneur, lorsque vous serez retourné dans votre royaume.*

Voulez-vous savoir comment la croix est la marque et le signe d'un royaume, combien elle est auguste et vénérable? c'est que Jésus-Christ ne l'a point laissée sur la terre, mais qu'il l'a transportée avec lui dans le ciel. Et qu'est-ce qui le prouve? il doit paroître avec elle dans son second avénement. Mais voyons comment il doit paroître avec elle; écoutez Jésus-Christ lui-même, qui s'exprime ainsi: *S'ils vous disent le Christ est retiré à l'écart, il est dans le désert, ne sortez pas* (Matth. 24. 26.). Il parle de son second avénement, à cause des faux

christs, des faux prophètes, de l'antechrist, dans la crainte qu'on ne se trompe, et qu'on ne le prenne pour le Christ. Comme il doit paroître avant lui, de crainte qu'en cherchant le pasteur vous ne rencontriez le loup, je vous donne les marques certaines de l'avénement du Pasteur; car, si son premier avénement a été sans éclat, ne croyez pas que le second sera de même. Son premier avénement a dû être obscur, parce qu'il venoit chercher ce qui étoit perdu; mais il n'en sera pas de même du second. Dites-nous donc, apprenez-nous comment Jésus-Christ paroîtra. *Comme l'éclair*, dit l'Évangile, *brille depuis l'orient jusqu'à l'occident, il en sera de même de l'avénement du Fils de l'Homme.* Il paroîtra en même temps aux yeux de toute la terre, sans qu'il soit besoin de demander s'il est venu. Et comme il n'est pas besoin que l'on examine si l'éclair a paru lorsqu'elle se montre, ainsi nous n'aurons pas besoin d'examiner si le Christ s'est montré, lorsqu'il se montrera réellement. Mais nous n'avons pas dit encore ce que nous voulons apprendre, s'il viendra avec sa croix. Écoutez-le donc s'expliquer lui-même, en termes clairs et formels. *Alors*, dit-il, c'est-à-dire lorsque je viendrai, *le soleil sera obscurci*, *la lune ne donnera pas de lumière;* car la lumière sera tellement répandue partout, que les astres les plus brillans seront éclipsés. *Les étoiles*, dit l'Évangile, *tomberont*, *et alors on verra paroître dans le ciel, le signe du Fils de l'Homme.* Vous voyez quelle est l'excellence de ce signe, quel est son éclat et sa splendeur. Le soleil est obscurci, la lune est sans lumière, les étoiles tombent, lui seul paroît, afin que vous ap-

prenez qu'il est plus brillant que la lune, et plus éclatant que le soleil. Lorsqu'un roi fait son entrée, il est précédé d'une troupe de soldats qui portent devant lui des étendards, et qui annoncent l'entrée du prince. Ainsi, lorsque le Maître de l'univers descendra des cieux, il sera précédé d'une troupe d'anges et d'archanges, qui porteront devant lui l'étendard de la croix, et qui annonceront l'arrivée du Roi suprême. *Alors*, dit l'Évangile, *les puissances des cieux seront ébranlées*; il parle des anges, des archanges, de toutes les puissances invisibles, qui seront dans le tremblement, dans la crainte et dans la frayeur. Et pourquoi ces puissances seront-elles dans la frayeur? c'est, sans doute, qu'alors s'ouvrira ce tribunal redoutable devant lequel paroîtront tous les mortels pour être jugés et rendre compte de leurs œuvres. Pourquoi donc les anges trembleront-ils alors? pourquoi ces puissances spirituelles seront-elles dans la crainte, puisque ce ne sont pas elles qui doivent être jugées? Lorsqu'assis sur son trône, un juge condamne les coupables, non seulement les coupables, ceux mêmes qui assistent au jugement, qui n'ont à se reprocher aucun crime, sont tremblans, sont effrayés par la présence du juge : de même, lorsque le genre humain sera jugé et rendra compte de ses fautes, les anges qui n'auront rien à se reprocher, et toutes les puissances célestes, saisies de frayeur, trembleront en présence du Juge suprême. C'est une circonstance du dernier jugement, dont nous devons sentir la raison. Mais pourquoi Jésus-Christ viendra-t-il avec sa croix? apprenez-en la cause. C'est afin que ceux qui l'ont crucifié soient convaincus de leur

ingratitude par le fait même; c'est pour cela qu'il leur montre l'objet qui dénonce et condamne leur folie. Et afin que vous sachiez que c'est pour les confondre qu'il leur présentera sa croix, écoutez encore l'évangéliste, qui dit : *Alors paroîtra le signe du Fils de l'Homme , et toutes les tribus de la terre seront dans la consternation* en voyant leur accusateur, et en reconnoissant leurs fautes. Et pourquoi seriez-vous étonnés que Jésus-Christ vienne avec sa croix, puisqu'il viendra même avec ses plaies? Qu'est-ce qui prouve qu'il viendra avec ses plaies? écoutons le prophète : *Ils verront*, dit-il, *celui qu'ils ont percé* (Zach. 12. 10.). Car, de même que lorsqu'il voulut guérir l'incrédulité de Thomas, son disciple, et lui apprendre que son maître étoit vraiment ressuscité, il lui montra les places des clous et les plaies mêmes, en lui disant : *Portez ici votre doigt et votre main , et voyez qu'un esprit n'a point de chair et d'os* (Jean. 20. 27.): ainsi, dans les derniers jours, il présentera aux juifs ses plaies et sa croix, afin de leur apprendre que c'est lui-même qu'ils ont crucifié.

La croix est un grand bien, c'est un objet utile et salutaire, un témoignage évident de la bonté divine. Et non seulement la croix, les paroles mêmes que le Sauveur du monde prononce sur la croix, manifestent sa miséricorde infinie. Voici ces paroles environné de ceux qui le crucifioient, en butte à tous les outrages d'une multitude furieuse : *Mon Père* , disoit-il, *pardonnez-leur; car ils ne savent pas ce qu'ils font* (Luc. 23. 34.). Vous voyez la bonté du Seigneur; c'est lorsqu'il étoit crucifié, qu'il prioit

pour ceux mêmes qui le crucifioient. Cependant ils lui adressoient alors leurs railleries insolentes : *Si tu es le Fils de Dieu*, lui disoient-ils d'un ton moqueur, *descends de la croix* (Matth. 27. 40 et 42.). Mais c'est parce qu'il étoit le Fils de Dieu qu'il n'est pas descendu de la croix, lui qui étoit venu afin d'être crucifié pour nous. *Qu'il descende de la croix*, disoient les juifs, *afin que nous puissions croire en lui*. Entendez-vous le langage de l'endurcissement, et les prétextes de l'incrédulité! Il a fait quelque chose de plus que de descendre de la croix, sans qu'ils aient cru en lui; et ils disent maintenant : *Qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui*. N'étoit-ce pas quelque chose de plus que de descendre de la croix, de faire sortir un mort de son tombeau, dont une pierre fermoit l'entrée? n'étoit-ce pas quelque chose de plus que de descendre de la croix, de tirer de son sépulcre, avec le linceul dont il étoit enveloppé, Lazare mort depuis quatre jours? vous entendez le langage de l'extravagance, vous voyez l'excès de la folie! Mais écoutez avec la plus grande attention, afin de connoître la bonté infinie de Dieu, et comment Jésus se sert de leur folie même, comme d'un motif pour leur pardonner : *Mon Père*, dit-il, *pardonnez-leur; car ils ne savent pas ce qu'ils font*. C'est comme s'il disoit : C'est parce qu'ils sont insensés, qu'ils ignorent ce qu'ils font. Les juifs disoient à Jésus-Christ : *Si tu es le Fils de Dieu, sauve-toi toi-même*. Et Jésus-Christ s'empressoit de sauver les juifs, qui l'accabloient de reproches, de railleries et d'injures : *Pardonnez-leur; car ils ne savent pas ce qu'ils font*. Quoi donc! leur a-t-il pardonné? oui,

il a pardonné à tous ceux qui ont voulu se repentir. S'il ne leur eût pas pardonné, Paul ne seroit pas devenu apôtre; s'il ne leur eût pas pardonné, trois mille, cinq mille juifs n'auroient pas cru en lui sur-le-champ, et tant de milliers par la suite. Ecoutez ce que saint Jacques dit à saint Paul dans Jérusalem : *Vous voyez, mon frère, combien de milliers de juifs croient en Jésus-Christ* (Act. 21. 20.).

Imitez donc, je vous en conjure, imitez le Seigneur, et priez pour vos ennemis. Je vous y exhortois hier, je vous y exhorte encore aujourd'hui, parce que je sens toute l'importance de cette vertu. Imitez votre Maître. Il étoit crucifié, et il prioit pour ceux qui le crucifioient. Et comment, direz vous, puis je imiter le Seigneur? vous le pouvez, si vous le voulez. Si la chose n'étoit pas possible, il n'auroit pas dit : *Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur* (Matth. 11. 29.). S'il n'étoit pas possible à l'homme d'imiter un Dieu, saint Paul n'auroit pas dit aux fidèles : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ* (1. Cor. 11. 1.). Mais si vous ne voulez pas imiter le Seigneur, imitez au moins son disciple; je parle d'Étienne, qui, le premier, a ouvert les portes du martyre, et qui a marché sur les pas de son Maître. Le Maître, suspendu à la croix, au milieu des juifs qui l'avoient crucifié, prioit pour eux; le disciple, au milieu des juifs qui le lapidoient, accablé d'une grêle de pierres qu'ils faisoient pleuvoir sur lui, sans penser aux douleurs de son supplice, s'écrioit : *Seigneur ne leur imputez pas cette faute* (Act. 7. 59.). Vous entendez les paroles que prononcent le Maître et le disciple : l'un dit : *Mon Père*,

pardonnez-leur; car ils ne savent pas ce qu'ils font; l'autre dit: *Seigneur, ne leur imputez pas cette faute.* Et afin que vous sachiez quel zèle animoit Etienne, c'est qu'il ne prioit pas froidement, avec indifférence, ni debout, mais les genoux en terre, avec l'intérêt le plus vif et la charité la plus ardente. Voulez-vous que je vous montre un autre disciple du Fils de Dieu, qui fait pour ses ennemis une prière encore plus généreuse? écoutez le bienheureux Paul. Après avoir rapporté tout ce qu'il a souffert, après avoir dit qu'il a reçu des juifs mille mauvais traitemens (2. Cor. 11. 23.), qu'il a été trois fois battu de verges, une fois lapidé, qu'il a fait trois fois naufrage, après avoir détaillé toutes les persécutions qu'il éprouvoit chaque jour de leur part, il ajoute enfin: *J'ai désiré d'être séparé de Jésus-Christ, et de devenir anathême pour mes frères, pour mes parens selon la chair, qui sont Israélites* (Rom. 9. 3 et 4.).

Voulez vous voir encore d'autres exemples pareils, pris, non dans le Nouveau, mais dans l'Ancien Testament; car, ce qu'il y a de plus admirable, c'est que ceux à qui il n'étoit pas ordonné d'aimer leurs ennemis, mais de donner œil pour œil, dent pour dent, de rendre le mal pour le mal, ceux-là mêmes ont devancé la perfection évangélique? Écoutez donc ce que dit à Dieu Moïse si souvent outragé par les juifs: *Si vous leur pardonnez, faites-moi grace à moi-même; sinon, effacez-moi du livre que vous avez écrit* (Exod. 32. 32.). Vous voyez que tous les justes sont prêts à sacrifier leur propre salut pour le salut de leurs frères. Vous n'avez commis aucune faute, dirois-je à

Moïse, et vous voulez avoir part à la punition ! ah ! c'est que je ne sens pas mon bonheur lorsque je vois ces malheureux. On peut encore citer un autre saint, qui fait une prière semblable ; car je multiplie les exemples, afin que nous soyons excités de plus en plus à nous corriger nous-mêmes, à nous délivrer de cette maladie de l'ame si dangereuse, de ce penchant qui nous porte à souhaiter du mal à nos ennemis. Écoutez le bienheureux David. Dieu étant irrité et ayant envoyé son ange pour punir le peuple, que dit le prince, lorsqu'il voit l'ange faire étinceler son glaive, et se disposer à porter des coups funestes ? *C'est moi qui suis le pasteur et qui ai fait le mal; ceux-ci, qui sont les brebis, qu'ont-ils fait? que votre bras s'étende sur moi et sur la maison de mon père* (1) (2. Rois. 24. 17.). Vous voyez donc dans ce saint roi la vertu que je vous prêche. Voici encore un saint animé des mêmes sentimens. Le prophète Samuel avoit été si fort méprisé, outragé, insulté par les juifs, que pour le consoler Dieu lui dit : Écoutez, mes frères, écoutez avec attention : *C'est moi*, lui dit Dieu, *et non pas vous qu'ils ont méprisé* (1. Rois. 8. 7.). Et cet homme accablé de mépris, d'injures et d'outrages, que dit-il ? *A Dieu ne plaise que je commette la faute de manquer à prier le Seigneur pour vous !* Il regardoit comme une faute de ne pas prier pour ses ennemis. *A Dieu ne plaise*, dit-il, *que je commette la faute de manquer à prier pour vous* (1. Rois. 12. 23.) ! Vous voyez combien tous

(1) Saint Jean Chrysostôme loue, sans doute, ici David de prier pour un peuple dont une grande partie s'étoit jointe à son fils Absalom qui vouloit le détrôner.

les justes, marchant sur les traces du Seigneur, se sont montrés jaloux de se signaler dans la vertu à laquelle je vous exhorte. Reprenons les paroles que nous venons de citer : *Pardonnez-leur*, dit le Fils de Dieu, *car ils ne savent pas ce qu'ils font. Seigneur*, s'écrioit Étienne, *ne leur imputez pas cette faute. J'ai désiré*, dit saint Paul, *d'être séparé de Jésus-Christ, et de devenir anathême pour mes frères, pour mes parens selon la chair. Si vous leur pardonnez*, disoit aussi Moïse, *faites-moi grace à moi-même, sinon, effacez-moi du livre que vous avez écrit. Que votre bras*, dit David, *s'étende sur moi et sur la maison de mon père. A Dieu ne plaise*, dit de même Samuel, *que je commette la faute de manquer à prier pour vous!*

Lors donc que tous les saints, tant du Nouveau que de l'Ancien-Testament, nous excitent à prier pour nos ennemis, quel pardon obtiendrions-nous par la suite, si nous ne montrions le plus grand empressement pour pratiquer cette vertu? Ne balançons point, mes frères; car plus nous avons d'exemples, plus nous serions sévèrement punis, si nous ne les imitions pas. Il est beaucoup plus important de prier pour ses ennemis que pour ses amis; l'un nous est plus utile que l'autre. Ecoutez Jésus-Christ qui dit: *Si vous aimez ceux qui vous aiment, quel sera votre mérite? les publicains ne le font-ils pas* (Matth. 5. 46.)? Lors donc que nous prions pour nos amis, nous ne sommes pas meilleurs que les publicains, mais si nous aimons nos ennemis, si nous prions pour nos ennemis, nous devenons semblables à Dieu, autant qu'il est possible à l'homme. *Soyez semblables*, dit l'É-

vangile, *à votre Père céleste, qui fait lever son soleil sur les bons et sur les méchans, qui fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes* (Matth. 5. 45.). Puis donc que nous avons de si grands modèles, et dans le Seigneur et dans ses disciples, soyons jaloux de nous distinguer par une vertu dont ils nous ont donné l'exemple, afin que nous soyons jugés dignes de jouir du royaume des cieux, et qu'après avoir purifié notre ame, nous puissions approcher avec confiance de la table sacrée et redoutable, et obtenir les biens qui nous sont promis, par la grace et par la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire, l'honneur et l'empire soient au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE POUR LA FÊTE DE PAQUES.

Dans cette homélie, saint Jean Chrysostôme célèbre les grands avantages et les heureux effets de la résurrection; il montre la joie que cette fête doit causer dans le ciel parmi les puissances incorporelles, la joie qui doit éclater sur la terre parmi les hommes, parmi les pauvres comme parmi les riches; il exhorte les fidèles à ne pas déshonorer cette fête, à prendre des sentimens et à tenir une conduite qui soient dignes de la solennité sainte qu'ils célèbrent; enfin il adresse la parole aux néophytes, c'est-à-dire à ceux qui étoient nouvellement baptisés; il leur rappelle les prodiges qu'opèrent les eaux du baptême; il les engage à montrer beaucoup de vigilance pour honorer et conserver les faveurs qu'ils ont reçues.

Fronton du Duc a rejeté cette homélie parmi les ouvrages supposés, parce que, sans doute, plusieurs morceaux en sont pris d'une autre homélie sur la résurrection et de celle sur le mot *Cæmeterium* et sur la croix: mais d'autres savans ont pensé différemment, fondés sur ce que saint Jean Chrysostôme se répète quelquefois lui-même.

HOMÉLIE

POUR LA FÊTE DE PAQUES.

Bén. t. 3, p. 750; Fr. D. t. 6, p. 641; Sav. t. 5, p. 587.

C'EST aujourd'hui qu'il faut nous écrier tous avec le bienheureux David : *Qui racontera les œuvres de la puissance du Seigneur et qui fera entendre toutes ses louanges* (Ps. 105. 2.)? Nous voici arrivés à une fête désirable et salutaire : c'est le jour de la Résurrection de notre Seigneur Jésus-Christ, jour qui a vu finir la guerre, conclure la paix, sceller notre réconciliation, jour dans lequel la mort a été détruite et le démon vaincu. C'est aujourd'hui que les hommes se sont réunis aux anges, et que les mortels revêtus d'un corps chantent désormais des hymnes avec les puissances incorporelles. C'est aujourd'hui que l'empire du démon est aboli, que les liens de la mort sont rompus, que le triomphe de l'enfer est anéanti. C'est aujourd'hui qu'on peut répéter ces paroles du prophète : *O mort, où est ton aiguillon ? enfer, où est ton triomphe* (1. Cor. 15. 55.)? Aujourd'hui Jésus-Christ notre Seigneur a brisé les portes d'airain, et a fait disparoître les horreurs de la mort. Que dis-je, les horreurs de la mort? il a même changé son nom. La mort n'est plus appelée mort, mais

repos et sommeil. Avant la naissance de Jésus-Christ et le bienfait de la croix, le nom même de la mort étoit redoutable. Le premier homme entendit prononcer cette sentence comme l'arrêt d'un grand supplice : *Le jour où vous mangerez du fruit de cet arbre, vous mourrez de mort* (Gen. 2. 17.). Le bienheureux Job l'appelle de ce nom : *La mort*, dit-il, *est un repos pour l'homme* (Job. 3. 23.). Le prophète David disoit : *La mort des méchans est funeste* (Ps. 33. 22.). Non seulement la séparation de l'ame et du corps étoit appelée mort, mais *enfer*. Écoutez le patriarche Jacob qui dit : *Vous conduirez avec douleur mes cheveux blancs dans l'ENFER* (Gen. 42. 38.). *L'ENFER*, dit encore un prophète, *a ouvert son abyme* (Is. 5. 14.). *Il me délivrera*, dit encore un autre prophète, *de l'ENFER le plus profond* (Ps. 85. 13.). Enfin, vous trouverez plusieurs passages de l'Ancien-Testament, où le départ de cette vie est appelé mort et enfer; mais depuis que Jésus-Christ notre Seigneur s'est offert pour nous en sacrifice, depuis qu'il s'est ressuscité lui-même, ce Dieu plein de bonté a anéanti ces noms, il a introduit parmi les hommes un genre de vie nouveau et extraordinaire. Le départ de ce monde n'est plus appelé mort, mais repos et sommeil. Qu'est-ce qui le prouve ? écoutez Jésus-Christ lui-même qui dit : *Notre ami Lazare dort, mais je vais le réveiller* (Jean. 11. 11.); car il étoit aussi facile au Maître commun de tous les mortels de le ressusciter, qu'à nous de réveiller un homme qui dort. Et comme cette expression étoit étrange et nouvelle, les disciples ne la comprirent pas, jusqu'à ce que le Fils de Dieu, con-

descendant à leur foiblesse, leur eût parlé un langage plus clair. Le docteur des nations, le bienheureux Paul, écrivant aux Thessaloniciens, leur dit : *Je ne veux pas que vous ignoriez ce que vous devez savoir touchant ceux qui dorment, afin que vous ne vous attristiez pas comme font les autres hommes qui n'ont point d'espérance* (1. Thess. 4. 12.). Et encore ailleurs : *Ceux qui dorment en Jésus-Christ sont-ils péris sans ressource* (1. Cor. 15. 18.)? Et encore : *Nous qui vivons et qui sommes réservés pour son avénement, nous ne préviendrons pas ceux qui sont endormis* (1. Thess. 4. 15.). Et encore : *Si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui seront endormis.*

Vous voyez que partout la mort n'est plus appelée que repos et sommeil, et que cette mort, dont l'aspect étoit si terrible avant Jésus-Christ, est devenue méprisable depuis sa résurrection. Vous voyez le triomphe éclatant de cette résurrection glorieuse. Par elle, nous avons recueilli une infinité d'avantages ; par elle, les ruses du démon ont perdu tout leur effet ; par elle, nous méprisons la mort ; par elle, nous nous mettons au-dessus de la vie présente ; par elle, nous marchons à grands pas vers le désir des biens futurs ; par elle, quoique revêtus d'un corps, nous pouvons jouir des mêmes priviléges que les puissances incorporelles. Aujourd'hui nous avons remporté une victoire éclatante ; aujourd'hui notre Seigneur, après avoir érigé un trophée contre la mort, et avoir détruit la puissance du démon, nous a ouvert, par sa résurrection, la voie

du salut. Ainsi réjouissons-nous, tressaillons et triomphons. Quoique notre Seigneur ait triomphé seul, quoiqu'il ait érigé seul un trophée, la joie et l'alégresse doivent nous être communes. C'est pour notre salut qu'il a opéré tous ces prodiges, et il a triomphé du démon par les moyens mêmes avec lesquels le démon nous avoit vaincus; il a pris ses propres armes pour le combattre. Écoutez comment. Une vierge, le bois, la mort, avoient été les moyens et les instrumens de notre défaite. La vierge étoit Ève, qui n'avoit pas encore connu Adam, lorsqu'elle fut trompée par le démon; le bois étoit l'arbre, et la mort, la peine imposée au premier homme. Voyez-vous comme une vierge, le bois et la mort ont été les moyens et les instrumens de notre défaite? voyez comme ils sont devenus ensuite les principes et les causes de notre victoire. Marie a remplacé Ève; le bois de la croix, le bois de la science du bien et du mal; la mort de Jésus-Christ, la mort d'Adam. Vous voyez que le démon a été vaincu par les moyens mêmes avec lesquels il avoit triomphé. Le démon avoit renversé Adam avec le bois de l'arbre, Jésus-Christ a terrassé le démon avec le bois de la croix. Le bois de l'arbre a jeté les hommes dans l'abyme, le bois de la croix les en a retirés. Le bois de l'arbre a dépouillé l'homme de ses priviléges, et l'a enfermé comme un vaincu et un captif dans l'obscurité d'une prison; le bois de la croix a élevé Jésus-Christ, et l'a montré à toute la terre, nu, cloué, et vainqueur. La mort d'Adam s'est étendue sur ceux qui sont venus après lui; la mort de Jésus-Christ a rendu la vie à ceux

qui étoient nés avant lui. *Qui racontera les œuvres de la puissance du Seigneur, et qui fera entendre toutes ses louanges!* Lorsque nous étions tombés, nous avons été relevés, de vaincus nous sommes devenus victorieux, nous avons passé de la mort à l'immortalité.

Tels sont les bienfaits signalés de la croix, telles sont les preuves frappantes de la résurrection. Aujourd'hui les anges tressaillent, toutes les puissances célestes triomphent, et se réjouissent du salut de tout le genre humain. En effet, si l'on se réjouit dans le ciel et sur la terre pour un seul pécheur qui fait pénitence, à plus forte raison l'on doit s'y réjouir pour le salut du monde entier. Aujourd'hui le Fils de Dieu a délivré la nature humaine de l'empire du démon, et l'a rétablie dans son ancienne dignité. Sans doute, quand je vois que mes prémices ont triomphé de la mort, je ne crains plus, je ne redoute plus la guerre, je ne considère point ma foiblesse, mais j'envisage la puissance de celui qui doit me secourir. Eh! s'il a triomphé de l'empire de la mort, s'il lui a ôté toute sa force, que ne fera-t-il pas désormais pour des hommes dont il n'a pas dédaigné, par un effet de sa bonté infinie, de prendre la nature, et de lutter dans cette nature contre le démon? Aujourd'hui règne par toute la terre une joie et une alégresse spirituelle. Aujourd'hui la troupe des anges et le chœur de toutes les puissances célestes tressaillent et triomphent pour le salut des hommes. Considérez donc, mes frères, combien doit être grand le sujet de réjouissance, puisque les dominations célestes elles-

mêmes partagent notre fête. Oui, elles se réjouissent de nos avantages; et si la grace dont nous a favorisés le Seigneur nous est propre, la joie leur est commune avec nous. Voilà pourquoi elles ne rougissent pas de partager notre fête. Que dis-je? des créatures ne rougissent pas de partager notre fête! leur Seigneur lui-même et le nôtre ne rougit pas! je dis plus, il désire de célébrer avec nous la fête que nous célébrons. Qu'est-ce qui le prouve? Écoutez-le lui-même qui dit: *J'ai désiré ardemment de manger avec vous cette pâque* (Luc. 22. 15.). Mais s'il a désiré de manger avec nous la pâque, sans doute il a désiré de la célébrer avec nous. Lors donc que vous voyez non seulement les anges, et toute la troupe des puissances célestes, mais le Seigneur lui-même des anges, partager notre fête, quelle raison auriez-vous de ne point prendre des sentimens d'alégresse?

Ainsi, qu'en ce jour l'indigence ne soit pas un sujet d'humiliation, puisque c'est une fête spirituelle; que l'opulence ne soit pas un motif d'orgueil, puisque les richesses ne sont d'aucune utilité pour la fête présente. Dans les fêtes profanes, dans les fêtes du monde, que l'on célèbre avec tout l'appareil d'un faste superbe, le pauvre doit être chagrin et mortifié, le riche doit être content et satisfait. Pourquoi? c'est que l'un peut se revêtir d'habits magnifiques, et faire servir des repas somptueux, tandis que l'indigence du pauvre le met hors d'état d'étaler tout ce faste. Ici, au contraire, il n'y a rien de tel: toute distinction est bannie; la même table est servie au pauvre et au riche, à l'esclave et à l'homme libre.

Êtes-vous riche, vous n'avez aucun avantage sur le pauvre; êtes-vous pauvre, vous n'aurez pas moins de privilége que le riche: votre indigence ne diminue rien de la joie que fait goûter un festin spirituel, où domine la grace céleste, cette grace qui ne connoît pas la distinction des personnes. Que dis-je? la même table est servie au riche et au pauvre! la même table est servie au prince dont le front est ceint du diadême, qui est revêtu de la pourpre, qui commande à toute la terre, et à l'indigent même qui attend les effets de la pitié publique; car, telle est la nature des dons spirituels, qu'ils ne se distribuent pas selon la dignité du rang, mais suivant les dispositions du cœur. L'indigent et le prince participent aux divins mystères avec la même confiance et le même avantage. Que dis-je? avec le même avantage! le pauvre y apporte souvent plus de confiance. Pourquoi? c'est que le prince, obsédé de mille affaires qui le distraient, investi de soins et d'embarras, au milieu d'une mer orageuse dont les flots viennent sans cesse l'assaillir, est exposé à commettre une infinité de péchés; au lieu que le pauvre, affranchi de tous ces liens, occupé seulement de sa nourriture journalière, menant une vie tranquille et paisible, placé comme dans un port où il jouit du plus grand calme, approche de la table sainte pénétré de sentimens religieux. Mais il est encore d'autres sources d'humiliation et de peine pour l'indigent dans les fêtes de ce siècle. Non seulement l'abondance et la délicatesse de la table, mais encore le luxe et la magnificence des habits, inspirent au riche une satisfaction qui mortifie le pauvre.

Lorsque le pauvre voit un riche superbement vêtu, c'est pour lui une grande douleur: il se trouve malheureux, il maudit mille fois son sort. On ne connoît pas cette tristesse dans les fêtes de la religion, parce que les chrétiens sont tous revêtus du même habit spirituel et sacré: *Vous tous*, s'écrie saint Paul, *qui avez été baptisés en Jésus-Christ*, *vous avez été revêtus de Jésus-Christ* (Gal. 3. 27.).

Ne déshonorons donc pas cette fête, je vous en conjure; mais prenons des sentimens dignes des faveurs dont nous comble la grace de Jésus-Christ. Ne nous livrons pas aux excès du boire et du manger; mais, considérant la libéralité du Maître commun, qui honore également les pauvres et les riches, les esclaves et les hommes libres, qui répand ses dons également sur tous, tâchons de reconnoître les bienfaits d'un Dieu qui nous témoigne tant d'amour. Et nous ne pouvons mieux les reconnoître que par une vie qui lui soit agréable, par beaucoup d'attention et de vigilance. Il n'est pas besoin, dans la solennité que nous célébrons, de richesses et de grands frais, mais d'une volonté droite et d'un cœur pur. On ne retire d'ici aucun avantage corporel, tout est spirituel; la prédication de la parole sainte, les prières antiques, les bénédictions des prêtres, la participation aux divins mystères, la paix et la concorde, enfin tous les dons spirituels dignes de la libéralité d'un Dieu. Célébrons donc avec joie le jour où le Seigneur est ressuscité. Oui, il est ressuscité, et avec lui il a ressuscité toute la terre. Il est ressuscité après avoir brisé les liens de la mort; il nous a ressuscités après avoir rompu les chaînes de nos cri-

mes. Adam a péché, et il est mort; Jésus-Christ n'a point péché, et il est mort : chose étrange et extraordinaire. Eh! pourquoi Jésus-Christ est-il mort, puisqu'il n'a point péché? C'est afin que celui qui a péché et qui est mort pût être délivré des liens de la mort par celui qui est mort, quoiqu'il n'ait point péché. C'est ce que nous voyons souvent arriver dans les débiteurs de sommes d'argent. Un homme doit à un autre, et, hors d'état de payer, il est retenu en prison; un autre, qui ne doit pas, et qui est en état de payer, délivre le débiteur en payant. La même chose a eu lieu par rapport à Adam et à Jésus-Christ. Adam étoit redevable de la mort, et il étoit retenu par le démon; Jésus-Christ, qui n'étoit pas redevable, et qui n'étoit pas retenu, est venu dans le monde, et a payé la mort pour celui qui étoit retenu, afin de le délivrer des liens de la mort.

Vous voyez les bienfaits de la résurrection, vous voyez la bonté de notre divin Maître, vous voyez l'excès de sa tendresse. Ne soyons donc pas ingrats envers un pareil Bienfaiteur, et ne nous relâchons pas, à présent que nous sommes parvenus à la fin du jeûne; mais prenons soin de notre ame encore plus qu'auparavant, de peur que, le corps étant engraissé, elle ne s'affoiblisse; de peur que, nous occupant trop de l'esclave, nous ne négligions le Maître. Eh! à quoi bon, je vous le demande, charger votre estomac outre mesure, et passer les bornes? l'intempérance détruit le corps et dégrade l'ame. Fidèles aux lois de la sobriété, ne prenons que les alimens nécessaires, afin de pourvoir en

même temps à la santé du corps et à la dignité de l'ame, afin de ne pas perdre à-la-fois tous les fruits du jeûne. Je ne vous interdis pas l'usage des nourritures, ni les plaisirs honnêtes d'une table frugale : non, je ne m'oppose pas à ces plaisirs, mais je vous exhorte à supprimer tout excès, à vous en tenir au besoin, à ne pas nuire à la santé et à la sérénité de l'ame, en passant les bornes. Celui qui passe les limites du besoin, ne trouvera plus de satisfaction dans le boire et dans le manger. C'est ce que ne savent que trop ceux qui l'ont éprouvé par eux-mêmes, ceux dont l'intempérance leur a attiré une foule d'infirmités désagréables, de dégoûts et d'ennuis.

Mais je connois assez votre docilité pour croire que vous ne manquerez pas de suivre mes conseils; je ne vous parlerai donc point davantage sur cet objet, et je vais adresser la parole aux fidèles qui, dans cette nuit éclatante, ont reçu la grace du divin baptême, à ces nouvelles plantes de l'Église, à ces fleurs spirituelles d'un champ mystique, à ces nouveaux soldats de Jésus-Christ. Il y a trois jours que le Seigneur est mort sur la croix, mais aujourd'hui il est ressuscité glorieux. Il y a trois jours que ces néophytes étoient retenus dans les liens du péché, mais ils sont aujourd'hui ressuscités avec le Sauveur. Jésus-Christ est mort corporellement, et il est ressuscité; ces néophytes étoient morts spirituellement par le péché, et ils sont ressuscités en sortant du péché. La terre, dans cette saison, se ranime, elle produit des fleurs de toute espèce ; les eaux du baptême font naître aujour-

d'hui des prés plus brillans que les prés terrestres. Et ne vous étonnez pas, mes chers frères, si les eaux enfantent des prés émaillés de fleurs. Ce n'est point par sa propre vertu que la terre, dans le principe, a produit différentes espèces de plantes, mais parce qu'elle obéissoit aux ordres du souverain Être. Les eaux ont montré, dans leur sein, des animaux vivans, lorsqu'elles eurent entendu ces paroles : *Que les eaux produisent des animaux vivans et rampans* (Gen. 1. 20.). Le Créateur a ordonné, et l'effet a suivi; un élément inanimé a engendré des êtres animés. Les ordres du même Dieu opèrent les prodiges que nous voyons. Il dit alors : *Que les eaux produisent des animaux vivans et rampans* ; aujourd'hui elles nous donnent, non des animaux rampans, mais des dons spirituels. Alors elles ont produit des animaux dépourvus de raison; aujourd'hui elles enfantent des êtres raisonnables et spirituels, pêchés par les apôtres : *Venez après moi*, dit Jésus-Christ, *et je vous ferai pêcheurs d'hommes* (Matth. 4. 19.). Nature de pêche absolument nouvelle. Les pêcheurs tirent de l'eau les poissons, et causent la mort à tout ce qu'ils en font sortir. Nous, nous jetons dans l'eau les poissons, et tout ce qui en sort trouve la vie. Il y avoit anciennement chez les juifs une piscine ; mais apprenez quelle étoit sa vertu, afin que vous puissiez comparer l'indigence des juifs avec notre opulence : *Un ange descendoit dans la piscine*, dit l'évangéliste, *il en remuoit l'eau ; et le premier malade qui y entroit après que l'eau avoit été remuée, obtenoit sa guérison* (Jean. 5. 4.). Le Maître des anges est descendu dans

le fleuve du Jourdain, et en sanctifiant la nature des eaux, il a guéri toute la terre. Alors, celui qui descendoit le second dans la piscine n'étoit plus guéri, parce que c'étoit une grace accordée à des juifs foibles et encore attachés à la terre. Aujourd'hui, quand un second entreroit dans les eaux spirituelles, quand il y entreroit un troisième, quand on y feroit descendre dix mille personnes, ou même tous les peuples de la terre, il est impossible que la faveur tarisse, que la grace s'épuise, que les eaux se souillent, que la libéralité divine diminue.

Admirez donc, mes frères, la grandeur du bienfait; admirez-la principalement, vous qui cette nuit (1) avez été mis au nombre des citoyens de la Jérusalem céleste. Montrez une vigilance qui réponde à l'excellence des graces que vous avez reçues, afin d'en attirer de plus abondantes; car la gratitude pour les bienfaits déjà accordés, sollicite la libéralité du Seigneur. Il ne vous est plus permis, mon cher frère, de vivre au hasard; vous devez vous prescrire des lois et des règles, afin d'agir en tout avec exactitude, et de montrer la plus grande attention dans les choses mêmes regardées comme indifférentes. La vie présente est un combat perpétuel, et il faut que ceux qui sont une fois entrés dans cette lice de la vertu, gardent en tout une tempérance scrupuleuse: *Un athlète qui dispute le prix*, dit saint Paul, *doit garder en tout une exacte tempérance* (1. Cor. 9. 25.). Ne voyez-vous

(1) *Cette nuit*, la nuit du samedi-saint à Pâques. On sait que cette nuit étoit un des temps où l'on baptisoit le plus de catéchumènes.

pas dans les combats gymniques, combien les athlètes sont attentifs sur eux-mêmes, quoiqu'ils n'aient à lutter que contre des hommes? ne voyez-vous pas quel régime austère ils observent en exerçant leur corps ? nous devons les imiter, d'autant plus que nous n'avons pas à combattre contre des hommes, mais contre les esprits de malice répandus dans l'air. Notre tempérance et nos exercices doivent être spirituels, puisque les armes dont le Seigneur nous a revêtus sont spirituelles. Les yeux doivent avoir leurs bornes et leurs règles, pour qu'ils ne se jettent pas indistinctement sur tous les objets. La langue doit avoir une garde, pour qu'elle ne prévienne pas la réflexion. Les dents et les lèvres ont été mises devant la langue, pour qu'elle ne franchisse point légèrement ces barrières, mais pour qu'elle ne produise des sons que quand nous aurons réglé ce qu'elle doit dire, et qu'alors s'expliquant avec sagesse, elle ne profère que des paroles qui puissent satisfaire et édifier ceux qui les écoutent. Il faut éviter absolument les ris immodérés; notre démarche doit être paisible et tranquille, nos habits décens et honnêtes. Quiconque est inscrit pour la lice de la vertu, ne peut être trop régulier et trop modeste dans tout son extérieur, parce que la décence du corps est un indice des dispositions de l'ame. Si nous contractons de bonne heure ces heureuses habitudes, nous marcherons sans peine dans le chemin de la vertu, et nous le parcourrons tout entier; les routes s'applaniront de plus en plus devant nous, et nous obtiendrons de grands secours d'en-haut. Ainsi, nous pourrons traverser sans

crainte les flots de la vie présente, et triomphant de toutes les ruses du démon, acquérir les biens éternels par la grace et par la bonté de notre Seigneur Jésus-Christ, avec qui la gloire, l'honneur et l'empire soient au Père et à l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

****

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Cette homélie a été prononcée hors de la ville d'Antioche, dans un lieu consacré aux martyrs, la même année que l'homélie sur le mot *cœmeterium* et sur la croix ; mais on ne peut fixer cette année. Les martyrs avoient été enterrés sous le pavé de l'église, à côté des corps d'hérétiques ; l'évêque Flavien les avoit tirés de ce voisinage pour les placer ailleurs et les exposer à la vénération des fidèles. L'orateur commence par louer le saint évêque de cette attention. Il montre ensuite quel est l'objet de la fête présente ; c'est la réconciliation de l'homme avec Dieu, réconciliation dont Jésus-Christ a été le médiateur, et qu'il a cimentée en offrant à Dieu son Père, dans sa personne, les prémices de la nature humaine, qui ont été placées au plus haut des cieux. Pour faire sentir quel est le bienfait d'avoir élevé si haut notre nature, il fait voir combien elle étoit avilie et dégradée. Il prouve que les anges ont été affligés de notre dégradation, par des conjectures, et parce qu'ils se sont réjouis avec nous, lorsque Jésus-Christ est né, lorsqu'il est ressuscité, enfin lorsqu'il est monté aux cieux. Deux anges se sont présentés pour consoler les disciples de la perte de leur Maître qui s'élevoit dans l'air et qui disparoissoit à leur vue. Les fidèles, riches et pauvres, doivent tourner leurs regards vers le ciel, attendre le retour du Sauveur, et mériter par la pureté de leur vie d'être transportés avec Jésus-Christ quand il viendra juger les vivans et les morts.

HOMÉLIE

POUR LE JOUR DE L'ASCENSION.

Bén. t. 2, p. 447; Fr. D. t. 5, p. 457; Sav. t. 5, p. 595.

Lorsque nous honorions la mémoire de la Croix, nous avons célébré cette fête hors de la ville ; et maintenant que nous nous occupons de l'Ascension de Jésus crucifié, jour brillant et glorieux, nous célébrons encore cette fête hors de nos murs. Ce n'est pas que nous voulions faire honte à la ville, mais nous voudrions faire honneur aux martyrs. C'est dans la crainte qu'ils ne nous fassent de vifs reproches et ne nous disent : Est-ce que nous ne sommes pas dignes de voir un seul jour de notre Seigneur célébré dans nos tentes ? nous avons répandu notre sang pour lui, nous lui avons fait le sacrifice de nos têtes ; et nous n'aurions pas l'avantage de voir le jour de sa gloire célébré dans le lieu où reposent nos cendres ! C'est dans la crainte d'entendre ces reproches, que nous courons aux pieds des martyrs, pour nous justifier en ce jour auprès d'eux de tout le temps qui a précédé ; car si nous devions courir à ces généreux athlètes de la religion, même lorsque leurs corps étoient cachés sous le pavé des temples, à plus forte raison devons-nous le faire aujourd'hui que ces pierres pré-

cieuses sont mises à part, que les brebis ne sont plus auprès des loups, et que les vivans sont séparés des morts. Quant à eux, ils ne recevoient aucun préjudice d'une sépulture commune avec les hérétiques. Non, un pareil voisinage ne pouvoit faire tort aux corps de ceux dont les ames sont dans le ciel; les restes de ceux dont la plus noble portion est dans la main du Seigneur, ne pouvoient souffrir de telle ou telle position. Mais s'ils ne recevoient même auparavant aucun préjudice, le peuple qui couroit aux restes des martyrs, n'éprouvoit pas un léger dommage du lieu où ces corps saints étoient placés. Il ne prioit qu'avec embarras et inquiétude, parce qu'il ignoroit quels étoient les tombeaux des saints, et où étoient déposés ces trésors véritables. En un mot, il arrivoit le même inconvénient que si des troupeaux de brebis, conduits à des eaux pures et salutaires, en étoient repoussés par une odeur infecte qui s'exhaleroit d'ailleurs: de même le peuple, qui alloit aux sources pures des martyrs, en étoit écarté, pour ainsi dire, par l'infection voisine de l'hérésie.

Frappé de cet inconvénient, notre sage pasteur, notre maître commun, qui règle tout pour l'édification de l'Eglise, ne souffrit pas long-temps ce dommage causé à son peuple. Que fait-il donc? Admirez la sagesse de cet ardent zélateur des martyrs de notre foi. Il fait combler les ruisseaux troubles et fétides, et place dans un lieu pur les sources pures des martyrs. Et voyez quelle attention il a montré pour les morts, quelle déférence pour les martyrs, et quels soins pour le peuple. Il a montré son attention pour les morts, en ne remuant pas leurs cendres, mais en

les laissant dans le lieu où elles étoient déposées; sa déférence pour les martyrs, en les délivrant d'un fâcheux voisinage; ses soins pour le peuple, en ne permettant pas que les fidèles fussent inquiets et embarrassés dans leurs prières. Voilà pourquoi il vous amène ici, afin que le concours soit plus brillant et le spectacle plus magnifique, l'assemblée étant composée non seulement des hommes, mais encore des martyrs, non seulement des martyrs, mais encore des anges; car les anges sont ici présens, et se joignent aujourd'hui aux martyrs pour embellir la fête. Que si vous voulez voir les martyrs et les anges réunis, ouvrez les yeux de la foi, et vous apercevrez ce spectacle. En effet, si l'air est rempli d'anges, à plus forte raison l'église, et principalement en ce jour consacré à l'Ascension glorieuse de leur Maître.

Mais pour preuve que l'air est rempli d'anges, écoutons ce que dit l'apôtre en exhortant les femmes à se voiler la tête: *Les femmes*, dit-il, *doivent avoir un voile sur la tête à cause des anges* (1. Cor. 11. 10.). Ceux qui étoient renfermés avec les apôtres dans une maison, disoient à la servante Rhodé: *C'est l'ange de Pierre* (Act. 12. 15.). *L'ange*, dit Jacob, *qui m'a protégé dès ma jeunesse* (Gen. 48. 16.). *J'ai vu*, dit ailleurs le même Jacob, *j'ai vu des armées d'anges* (Gen. 32. 2.). Et pourquoi a-t-il vu des armées d'anges sur la terre? De même qu'un prince place des troupes dans toutes les villes frontières, pour que ces villes ne soient pas assaillies par les incursions des barbares; ainsi Dieu qui sait que les démons, ces êtres barbares et féroces, remplissent l'air qui nous environne, et

qui voit ces ennemis de la paix toujours prêts à susciter la guerre; Dieu, dis-je, leur a opposé des armées d'anges qui pussent les réprimer par leur seule vue, qui puissent nous ménager sans cesse les avantages de la paix. Et afin que vous appreniez que les anges sont des ministres de paix, écoutez les diacres qui tous les jours dans les prières publiques, répètent ces paroles : *Suppliez l'ange de paix* (1). Vous voyez que les anges et les martyrs sont ici réunis. Que je plains donc les fidèles qui sont aujourd'hui absens, et que j'applaudis au bonheur de ceux qui sont présens, qui jouissent de cette solennité ! Mais réservons à un autre temps à parler des anges, et occupons-nous à expliquer le sujet de la fête présente.

Quelle est donc la fête que nous célébrons? elle est grande et auguste, mes très chers frères, elle est au-dessus de toutes les pensées des hommes, et vraiment digne de la munificence de Dieu, qui en est l'auteur. C'est aujourd'hui que l'Être-Suprême s'est réconcilié avec le genre humain; c'est aujourd'hui qu'une inimitié ancienne et une longue guerre ont été terminées; c'est aujourd'hui qu'a été cimentée pour nous cette paix admirable que nous n'aurions jamais attendue. Eh! qui jamais eût pensé qu'un Dieu dût se réconcilier avec l'homme? ce n'est pas que le Maître soit dur et cruel, mais c'est que le serviteur est lâche et rebelle. Voulez-vous savoir combien nous avons irrité un Maître plein de douceur et de bonté; car il faut que vous appreniez le sujet d'une inimitié ancienne, afin que, lorsque vous sau-

(1) C'étoient les propres paroles de la liturgie.

rez les honneurs dont nous avons été comblés, quoique ennemis, et la grace immense que le Seigneur vous a faite, vous ne cessiez de lui rendre des actions de graces pour la grandeur de ses dons, vous admiriez la miséricorde du Dieu qui nous a honorés, sans attribuer un pareil changement à vos propres mérites? voulez-vous donc apprendre combien nous avions irrité un Maître bon, doux et miséricordieux, un Maître qui règle tout pour notre salut? Il avoit pris la résolution de détruire entièrement notre race, et il étoit si irrité contre nous, qu'il vouloit nous perdre avec nos femmes, nos enfans, les bêtes sauvages, les animaux domestiques, en un mot, avec toute la terre. Mais si vous voulez, je vais vous rapporter la sentence même prononcée par Dieu contre le genre humain: *J'exterminerai*, dit le Seigneur, *j'exterminerai de dessus la terre, l'homme, que j'ai créé, j'exterminerai avec lui les bêtes sauvages et les animaux domestiques; car je me repens d'avoir fait l'homme* (Gen. 6. 7.). Et afin que vous sachiez que ce n'étoit pas notre nature qu'il haïssoit, mais notre perversité qu'il avoit en horreur, après avoir prononcé cette sentence: *J'exterminerai de dessus la terre l'homme, que j'ai créé*, il s'adresse à Noé et lui dit: *La fin de tout homme est venue devant moi* (Gen. 6. 13.). Or, s'il eût haï la nature humaine, il ne se fût jamais expliqué avec un homme. Vous voyez donc que, loin de vouloir exécuter sa menace, le Seigneur se justifie lui-même devant son esclave, qu'il s'entretient avec lui comme avec un ami et un égal, et lui explique les raisons du châtiment sévère qu'il médite,

non pour rendre compte à un homme de ses desseins, mais pour qu'avertissant les autres, il les rende plus sages.

Mais, comme je le disois, notre race s'étoit trouvée d'abord dans un état si fâcheux, qu'elle couroit même risque d'être exterminée de dessus la terre. Nous, cependant, qui étions jugés indignes de la terre, nous avons été transportés aujourd'hui dans le ciel; nous qui n'étions pas même dignes de la domination terrestre, nous avons été élevés au royaume céleste, nous avons pris place sur le trône du souverain Roi. Notre nature, à qui les chérubins avoient fermé l'entrée du paradis, est assise aujourd'hui au-dessus des chérubins. Mais comment s'est opéré ce merveilleux prodige? comment, nous qui avions offensé le Très-Haut, qui étions jugés indignes de la terre, qui étions déchus de la domination terrestre, sommes-nous montés à une si grande élévation? comment la guerre a-t-elle été terminée? comment la colère s'est-elle dissipée? Comment! ce qu'il y a d'admirable, c'est que la paix s'est faite, non d'après les sollicitations de ceux qui s'étoient injustement soulevés contre le Seigneur, mais d'après les exhortations du Seigneur lui-même, qui étoit justement irrité. *Nous remplissons*, dit saint Paul, *la fonction d'ambassadeur pour Jésus-Christ; et c'est Dieu lui-même qui vous exhorte par notre bouche* (2. Cor. 5. 20.). Quoi donc? c'est lui qui a été outragé, et c'est lui qui nous exhorte! Oui, sans doute, parce qu'il est Dieu, et qu'en conséquence il nous exhorte comme un père tendre. Et voyez ce qui arrive! c'est le Fils de celui qui nous exhorte qui

devient notre médiateur : ce n'est pas un homme, ni un ange, ni un archange, en un mot aucune créature. Et que fait le Médiateur? l'office de médiateur. Lorsque deux personnes, animées l'une contre l'autre, refusent de se réconcilier, un tiers survient, qui, se plaçant entre les deux, apaise les deux parties irritées. Et c'est ce qu'a fait Jésus-Christ. Dieu étoit animé contre nous ; nous nous étions éloignés de Dieu, de ce Maître plein de bonté : Jésus-Christ, se plaçant entre deux, a réconcilié la créature avec le Créateur. Et comment s'est-il placé entre deux? il a subi, de la part de son Père, la peine qui nous étoit due, et a supporté les outrages de la part des hommes. Voulez-vous apprendre comment il a rempli l'une et l'autre fonction? *Jésus-Christ*, dit l'apôtre, *nous a rachetés de la malédiction de la loi, en devenant pour nous, malédiction* (Gal. 3. 13.). Vous voyez comme il a subi la peine de la part de son Père, voyons comme il a supporté les outrages de la part des hommes : *Les outrages de ceux qui étoient soulevés contre vous*, dit l'Écriture, *sont tombés sur moi* (Ps. 68. 10.). Vous voyez comme il a dissipé toute inimitié, comme il n'a point cessé de tout faire et de tout souffrir, jusqu'à ce qu'il eût ramené à Dieu, et rendu ami de Dieu, l'homme, qui étoit son ennemi déclaré.

Or, c'est le jour que nous célébrons, qui est le principe de tous ces biens ; c'est en ce jour que Jésus-Christ a remis à son Père les prémices de notre nature dont il s'étoit chargé. Et comme dans un champ couvert d'une riche moisson, on prend quelques épis, on en compose une gerbe qu'on offre à Dieu, et que

par cette légère offrande on attire sa bénédiction sur le champ tout entier : de même Jésus-Christ, par la chair unique dont il s'étoit revêtu, et par les simples prémices de notre nature, a fait bénir toute notre race. Mais pourquoi n'a-t-il pas offert toute la nature humaine? c'est que dans les prémices on n'offre pas le tout, mais qu'en offrant une petite partie, on fait bénir le tout par cette modique offrande. Mais, dira-t-on encore, si l'on offroit les prémices, il falloit offrir le premier homme lorsqu'il sortit des mains de Dieu ; car les prémices sont ce qui est produit le premier, ce qui germe le premier. Non, mes frères, les prémices ne consistent pas à offrir le premier fruit s'il est mauvais et corruptible, mais à offrir le meilleur. Or, comme le premier fruit de la nature humaine étoit sujet au péché, voilà pourquoi on ne l'a pas offert, quoiqu'il fût le premier. C'est là, en effet, ce qui constitue les prémices; et afin que vous sachiez que les prémices ne sont pas le premier fruit, mais le fruit de la meilleure espèce, celui qui parvient à sa maturité, je vais vous citer en témoignage les Écritures : *Lorsque vous serez entrés*, dit Moïse au peuple, *dans la terre de promission que Dieu vous donne, et que vous aurez planté des arbres fruitiers, les trois premières années vous regarderez le fruit comme impur, la quatrième année il sera sain et pourra être offert au Seigneur* (Lév. 19. 22 et 24.). Toutefois si les prémices étoient ce qui est produit le premier, on auroit dû offrir au Seigneur le fruit de la première année; mais, dit Moïse : *Les trois premières années, vous regarderez le fruit comme impur*, vous le

laisserez, parce que l'arbre est trop foible, que son fruit est précoce, mauvais et corruptible; *celui de la quatrième année sera sain et pourra être offert au Seigneur*. Et voyez la sagesse du législateur! il n'a permis ni de manger le premier fruit, pour que l'homme ne le prît pas avant Dieu; ni de l'offrir au Seigneur, pour qu'on ne lui offrît pas un fruit vert et acide. Laissez-le, dit-il, parce qu'il est le premier; ne l'offrez pas, parce qu'il n'est pas digne de la majesté de celui auquel il seroit offert. Vous voyez que les prémices ne sont point ce qui est produit le premier, mais ce qui est le meilleur.

Appliquons ce que nous venons de dire, à la chair dont Jésus-Christ s'est revêtu, et qu'il a offerte pour nous. Il a offert à son Père les prémices de notre nature; et son père a tellement approuvé cette offrande, tant par égard pour la dignité de celui qui la présentoit, qu'en considération de la pureté de l'offrande elle-même, qu'il l'a reçue de ses propres mains, et l'a placée à ses côtés en lui disant : *Asséiez-vous à ma droite* (Ps. 109, 1.). A quelle nature Dieu a-t-il dit: *Asséiez-vous à ma droite!* à celle qui avoit entendu de sa bouche ces paroles : *Vous êtes terre, et vous retournerez en terre* (Gen. 3. 19.). Ce n'étoit pas assez pour elle de s'élever au-dessus des cieux, d'être reçue parmi les anges : cet honneur, quoique ineffable, n'étoit pas assez magnifique. Elle s'est élevée au-dessus des anges et des archanges, au-dessus des chérubins et des séraphins, et passant au milieu de toutes les puissances et de toutes les dominations, elle ne s'est arrêtée que lorsqu'elle s'est vue assise sur le trône

du Maître suprême. Ne voyez-vous point l'espace immense qui sépare le ciel de la terre ? ou plutôt commençons de plus bas. Ne voyez-vous point quelle distance infinie il y a de l'enfer à la terre, de la terre au ciel, du ciel au ciel supérieur, et de là jusques aux anges, aux archanges, à toutes les dominations célestes, jusqu'au trône du Roi de l'univers? Jésus-Christ a fait franchir toute cette distance à notre nature, il l'a élevée à cette hauteur. Examinez dans quel abyme elle étoit descendue, et à quel comble de gloire elle est montée. Il est impossible de descendre plus bas qu'étoit descendu l'homme, ni de monter plus haut que Jésus-Christ l'a élevé. C'est ce que saint Paul vouloit faire entendre en disant: *Celui qui est descendu est le même qui est monté* (Éph. 4. 10.). Où est-il descendu? *dans les lieux les plus bas de la terre*, et il est monté au plus haut de tous les cieux.

Apprenez qui est-ce qui est monté avec Jésus-Christ, quelle est la nature qu'il a élevée si haut, et ce qu'elle étoit auparavant. Je m'arrête volontiers à considérer toute la bassesse de l'homme, afin de mieux connoître l'honneur dont il s'est vu comblé par la bonté du souverain Maître. Nous étions cendre et poussière; mais ce reproche tombe moins sur nous que sur la foiblesse de notre nature. Nous étions plus insensés que les animaux déraisonnables: *L'homme s'est rapproché de la brute et est devenu semblable à elle* (Ps. 48. 21.). Or, être devenu semblable aux animaux dépourvus de raison, c'est être devenu pire que ces animaux. En effet, qu'un être naturellement déraisonnable reste dans son état de

stupidité, c'est l'ouvrage de la nature; mais que celui qui a été doué d'intelligence se ravale jusqu'à la stupidité de la brute, c'est le crime du cœur. Lors donc que le prophète dit que l'homme s'est rapproché des animaux déraisonnables, ne croyez pas qu'il dise simplement que l'homme est devenu l'égal de ces animaux, mais il veut faire voir qu'il est même devenu pire. Oui, nous sommes devenus plus stupides que la brute, non seulement parce qu'étant hommes nous nous sommes ravalés jusqu'à elle, mais encore parce que nous avons montré en effet plus d'insensibilité. Et c'est ce qu'Isaïe fait entendre dans ce passage: *Le bœuf reconnoît son possesseur, le mulet reconnoît l'étable de son maître; et Israel ne m'a point reconnu* (Is. I. 3.). Mais ne rougissons point de notre état précédent, puisque *la grace a surabondé où avoit abondé le péché* (Rom. 5. 20.). Vous voyez comme nous sommes devenus plus déraisonnables que les bêtes de charge; apprenez que nous le sommes devenus même plus que les oiseaux de l'air: *La tourterelle, l'hirondelle, les passereaux des champs, ont connu le temps de leur arrivée, et mon peuple n'a point connu mes jugemens* (Jér. 8. 7.). Nous sommes donc plus déraisonnables et plus stupides que le bœuf, que le mulet, que les oiseaux de l'air, l'hirondelle et la tourterelle. Voulez-vous apprendre, d'ailleurs, combien peu nous avons de raison? l'Écriture nous envoie à l'école de la fourmi; tant nous avons perdu notre sens naturel! *Allez*, nous dit-elle, *à la fourmi, et tâchez d'imiter sa prévoyance* (Prov. 6. 6.). Nous sommes devenus les disciples d'un vil insecte,

nous qui sommes faits à l'image du Très-Haut. Mais ce n'est pas au Créateur que nous devons nous en prendre, c'est à nous-mêmes qui n'avons pas su conserver notre ressemblance divine. Et que parlé-je de la fourmi? nous sommes même devenus plus insensibles que les pierres; et je vais apporter en témoignage ces paroles d'un prophète : *Écoutez*, dit-il, *écoutez, vallons et fondemens de la terre, parce que le Seigneur va juger son peuple* (Mich. 6. 2.). Quoi donc! vous aller juger les hommes, et vous invoquez les fondemens de la terre! Oui, sans doute, puisque les hommes sont plus insensibles que les fondemens de la terre. Cherchez-vous encore des traits plus frappans de toute notre perversité, lorsque nous sommes plus stupides que le mulet, plus déraisonnables que le bœuf, plus ignorans que la tourterelle et l'hirondelle, plus imprudens que la fourmi, plus insensibles que la pierre? nous sommes même devenus semblables aux serpens. *Leur fureur*, dit l'Écriture, *ressemble à celle du serpent; le venin des aspics est sur leurs lèvres* (Ps. 57. 5. — 139. 4.). Et pourquoi parler de la stupidité de la brute, lorsque nous sommes appelés les enfans du démon? *Vous êtes*, dit l'Évangile, *les enfans du démon* (Jean. 8. 44.).

Nous, cependant, qui étions stupides, dépourvus de sens et de raison, plus insensibles que la pierre, nous qui étions vils et dégradés, au-dessous de toutes les créatures.... comment m'exprimerai-je? comment rendrai-je ma pensée? notre nature qui étoit avilie et au-dessous de tous les êtres, par le défaut de raison et de sentiment, s'est élevée au-

jourd'hui au-dessus de tous. Les anges et les archanges ont vu aujourd'hui ce qu'ils désiroient de voir il y a long-temps : notre nature assise sur le trône du souverain Roi, resplendissante de gloire et brillante d'une beauté immortelle. C'est là, oui, c'est là le prodige après lequel les anges et les archanges soupiroient depuis tant de siècles. Et quoique nous fussions plus honorés qu'ils ne l'étoient eux-mêmes, cependant ils se réjouissoient de notre élévation, eux qui s'étoient affligés de notre châtiment; car, lorsque les chérubins gardoient le paradis, ils ne le faisoient qu'à regret. Et de même qu'un esclave, chargé d'enfermer un de ses compagnons, le garde en prison par l'ordre de son maître, mais se sent touché du malheur de celui dont il partage la servitude : ainsi les chérubins, chargés de garder le paradis, remplissoient à regret ce ministère. Je vais prouver, par l'exemple des hommes, la peine qu'ils devoient ressentir. Lorsque vous voyez des hommes compatir aux maux de leurs semblables, pourriez-vous douter encore des sentimens des chérubins, de ces êtres supérieurs, qui sont beaucoup plus sensibles que les hommes? Qui des justes ne s'est pas affligé, lorsque les hommes étoient punis justement, après avoir commis une infinité de péchés? car, mes frères, ce qu'il y a de plus surprenant, c'est qu'ils ont témoigné leur sensibilité pour des serviteurs dont ils connoissoient les fautes, et qu'ils savoient avoir offensé grièvement leur Maître. Moïse, après l'idolâtrie du peuple, pénétré de tristesse, disoit : *Si vous leur pardonnez leur faute, laissez-moi vivre : si vous ne leur pardonnez pas, effacez-moi du livre*

que vous avez écrit (Exod. 32. 32.). Quoi donc? vous voyez leur impiété, et vous vous affligez de ce qu'ils sont punis! Oui, je m'afflige de cela même qu'ils sont punis, et qu'ils ont donné sujet à un juste châtiment. Ézéchiel voyant l'ange qui frappoit le peuple, s'écrioit d'une voix lamentable: *Hélas! Seigneur, allez-vous exterminer les restes d'Israel* (Ézéch. 9. 8.)*? Corrigez-nous, Seigneur*, disoit Jérémie, *mais que ce soit dans votre justice, et non dans votre fureur, pour que vous ne nous réduisiez pas à un petit nombre* (Jér. 10. 24.). Comment, je vous prie, Moïse, Ézéchiel, Jérémie, se sont affligés pour leurs frères, et les puissances célestes n'auroient pris aucune part à nos maux! cela est-il croyable? Pour vous convaincre que nos infortunes leur sont propres, apprenez quelle joie ils ont témoignée lorsqu'ils ont vu notre Maître réconcilié avec nous. Mais s'ils ne s'étoient pas affligés de notre disgrace, ils ne se seroient pas tant réjouis de notre réconciliation. Or, qu'ils se soient réjouis, j'en trouve la preuve dans ces paroles du Fils de Dieu: *Il y aura une grande joie dans le ciel et sur la terre, pour un seul pécheur qui fait pénitence* (Luc. 15. 7.). Mais si les anges se réjouissent pour un seul pécheur qui fait pénitence, quelle vive satisfaction n'ont-ils pas dû éprouver, en voyant aujourd'hui notre nature placée au plus haut des cieux, dans la personne de celui qui en est les prémices?

Apprenez, d'ailleurs, la joie qu'ont témoignée les troupes célestes pour notre réconciliation. Lorsque notre Seigneur naquit selon la chair, les anges voyant qu'il étoit réconcilié avec les hommes (car il ne se-

roit jamais descendu si bas s'il n'eût été réconcilié), voyant, dis-je, cette œuvre consommée, ils formèrent des chœurs sur la terre, et ils s'écrioient dans leurs transports : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre paix aux hommes qui désirent leur salut* (Luc. 2. 14.). Et afin que vous sachiez qu'ils glorifient Dieu pour les biens qu'a reçus la terre, ils ajoutent la raison en disant : *et sur la terre, paix aux hommes qui désirent leur salut*, aux hommes qui s'étoient montrés ingrats envers le Créateur, qui étoient ses ennemis déclarés. Vous voyez comme ils glorifient Dieu pour le bonheur d'autrui, ou plutôt pour leur bonheur propre, puisqu'ils regardent ce qui nous arrive d'heureux, comme leur étant personnel. Voulez-vous apprendre qu'ils se réjouissoient et qu'ils triomphoient lorsqu'ils devoient voir Jésus-Christ monter au ciel, écoutons-le lui-même : *Vous verrez bientôt*, dit Jésus-Christ, *les cieux ouverts, et les anges de Dieu montant et descendant sur le Fils de l'Homme* (Jean. 1. 51.). Les anges, dit-il, montoient et descendoient sans cesse ; ce qui annonce combien ils désiroient de voir un spectacle merveilleux. C'est l'usage de ceux qui aiment de ne pas attendre le moment où arrivera l'objet aimé, mais de le prévenir par les transports de leur joie. Les anges descendent, parce qu'ils sont empressés de voir un spectacle nouveau et extraordinaire, la nature humaine placée dans le ciel. Voilà pourquoi les anges paroissent, et lorsque Jésus-Christ vient au monde, et lorsqu'il ressuscite, et aujourd'hui qu'il monte au ciel : *Deux hommes*, dit l'Évangile, *parurent vêtus de blanc*, annonçant leur

joie par la blancheur de leurs habits, et ils dirent aux disciples : *Hommes de Galilée, pourquoi vous arrêtez-vous à regarder au ciel ? ce Jésus, qui en vous quittant, s'est élevé dans le ciel, viendra de la même manière que vous l'y avez vu monter* (Act. 1. 10 et 11.). Suivez-moi, mes frères, avec attention : Pourquoi tiennent-ils ce langage ? est-ce que les disciples n'avoient pas d'yeux ? est-ce qu'ils ne voyoient point ce qui se passoit ? l'évangéliste ne dit-il pas qu'ils le virent s'élever au ciel ? pourquoi donc des anges viennent-ils leur apprendre qu'il est monté au ciel ? Pour deux raisons : la première, c'est que les disciples étoient continuellement affligés, quand ils pensoient qu'ils alloient être séparés de Jésus-Christ. *Aucun de vous*, leur dit le Fils de Dieu dans l'Évangile (paroles qui confirment ce que j'avance), *aucun de vous ne me demande où je vais; mais parce que je vous ai dit ces choses, votre cœur s'est rempli de tristesse* (Jean. 16. 5 et 6.). Si nous ne nous séparons qu'avec peine de nos amis et de nos parens, comment les disciples, qui voyoient leur Sauveur, un Père doux et tendre, un Maître plein d'attention et de bonté, se séparer d'eux, comment n'auroient-ils pas été affligés ; comment n'auroient-ils pas éprouvé la douleur la plus vive ? Des anges paroissent pour les consoler d'une séparation pénible, par l'espoir d'un retour agréable: *Ce Jésus*, leur disent-ils, *qui en vous quittant s'est élevé au ciel, viendra comme il y est monté*. Vous vous affligez parce qu'il s'est élevé au ciel; mais ne vous affligez plus, puisqu'il reviendra. Élisée voyant son maître quitter la terre, déchira ses vêtemens, parce que, sans doute, il n'avoit personne

qui vînt lui dire qu'Élie reviendroit ; afin donc que les disciples de Jésus ne s'affligent pas, à l'exemple de celui d'Élie, des anges viennent les consoler dans leur tristesse. Telle est la première raison pour laquelle les anges paroissent. La seconde, et qui n'est pas moins forte, est celle qui leur fait ajouter: *Ce Jésus qui s'est élevé au ciel*. Expliquons un peu cette raison. Il s'est élevé au ciel, et la distance étant infinie, la portée de leur vue ne pouvoit suffire pour voir un corps s'élever jusqu'aux cieux. Mais comme un aigle qui vole en-haut, plus il s'élève, plus il se dérobe à nos regards : de même, plus le corps de Jésus-Christ s'élevoit, plus il se déroboit aux yeux de ses disciples, dont la foiblesse ne pouvoit franchir un espace immense. Les anges qui paroissent, leur apprennent donc qu'il est monté au ciel, pour qu'ils sachent qu'il y est monté véritablement, et qu'ils ne s'imaginent pas qu'il n'y est monté que comme Élie. Voilà pourquoi ils ajoutent : *Ce Jésus qui en vous quittant s'est élevé au ciel*, paroles dont ils ne se servent point au hasard. Élie, comme serviteur, n'a paru que s'élever au ciel ; Jésus-Christ, comme Maître, s'y est élevé réellement. L'un est monté sur un char de feu, l'autre sur un nuage. Lorsqu'il falloit appeler le serviteur, on lui a envoyé un char ; lorsqu'il faut appeler le Fils, on lui envoie le trône royal, ou plutôt le trône même du Père ; car Isaïe dit du Père : *Le Seigneur est assis sur un nuage léger* (Is. 19. 1.). Comme donc le Père est assis sur un nuage, c'est là pourquoi il envoie un nuage à son Fils. Élie, en se retirant, a laissé tomber son manteau sur Élisée ; Jésus-Christ en montant aux

cieux, envoie à ses disciples des dons spirituels, qui n'enfante pas un seul prophète, mais des milliers d'Élisée, plus grands et plus illustres que le premier.

Élevons-nous donc, mes très chers frères, et tournons les yeux de notre esprit vers le retour de notre Sauveur. *Dès que le signal aura été donné*, dit saint Paul, *par la voix de l'archange, le Seigneur lui-même descendra du ciel. Et nous autres, qui sommes vivans, qui serons demeurés ici-bas jusqu'alors, nous serons transportés dans les nues pour aller au-devant du Seigneur, au milieu des airs, mais non pas tous.* Car, pour vous convaincre que nous ne serons pas tous transportés dans les nues, mais que les uns s'élèveront dans les airs, et que les autres resteront, écoutez ce que dit Jésus-Christ : *Alors, de deux femmes qui moudront à un moulin, l'une sera prise et l'autre laissée ; de deux hommes qui seront dans un même lit, l'un sera pris et l'autre laissé* (Matth. 24. 40 et 41.). Que signifie cette énigme ? que veut dire ce mystère caché ? Par le moulin, Jésus-Christ nous désigne tous ceux qui vivent dans la pauvreté et dans la peine ; par le lit et le repos, il marque ceux qui sont dans les richesses et dans les honneurs : et voulant nous montrer que parmi les pauvres, les uns seront sauvés, les autres périront, il dit que *de deux femmes qui moudront à un moulin, l'une sera prise et l'autre laissée. De deux hommes qui seront dans un même lit, l'un sera pris et l'autre laissé*, dit-il encore, voulant faire entendre que les pécheurs seront laissés pour attendre leur punition, tandis que les justes seront transportés dans les nues. Lorsqu'un prince fait son entrée dans

une ville, ceux qui sont constitués en honneurs et en dignités, ceux qui jouissent le plus de sa confiance, sortent de la ville pour aller à sa rencontre ; tandis que les criminels, déjà condamnés par les tribunaux, restent enfermés dans les prisons publiques, pour attendre la dernière sentence du prince : de même lorsque Jésus-Christ paroîtra, les justes qui ont sa confiance, iront au devant de lui au milieu des airs ; tandis que les pécheurs qui ont commis une infinité de crimes, resteront en-bas pour attendre le souverain Juge. Alors, nous serons transportés nous-mêmes dans les nues. Quand je dis *nous*, je ne me mets point au nombre de ceux qui jouiront de ce glorieux avantage : je ne suis pas assez dépourvu de sens et de raison pour ignorer mes propres fautes ; et si je ne craignois de troubler la joie de la fête présente, cette unique parole et le souvenir seul de mes péchés, me feroient verser un torrent de larmes. Mais comme je ne veux point mêler des idées tristes à la sainte alégresse que vous inspire cette fête, je termine ici mon instruction, en vous présentant une pensée qui rappellera sans cesse ce jour à votre mémoire.

Que le riche ne se réjouisse pas de ses richesses, que le pauvre ne s'afflige pas de sa pauvreté, mais que chacun s'afflige ou se réjouisse selon qu'il se sentira coupable ou innocent ; car le riche n'est pas heureux, ni le pauvre misérable ; mais celui qui sera jugé digne d'être transporté dans les nues, fût-il le plus indigent des hommes, est heureux et trois fois heureux ; comme celui qui est déchu de la grace, fût-il le plus opulent des mortels, en est aussi le plus

misérable et le plus à plaindre. Je parle ainsi, afin que ceux qui vivent dans le péché se pleurent eux-mêmes, et que ceux qui sont pleins de bonnes œuvres, prennent de l'assurance ; ou plutôt, afin que les uns ne prennent pas seulement de l'assurance, mais qu'ils se confirment dans le bien ; et que les autres ne se contentent pas de pleurer, mais qu'ils changent, puisque celui qui a vécu dans le vice peut y renoncer, revenir à la vertu, et jouir des mêmes priviléges que ceux qui ont toujours mené une vie sage. Soyons donc nous-mêmes empressés à agir d'après ces principes. Que ceux d'entre nous qui peuvent se rendre le témoignage d'avoir pratiqué la piété, y restent fidèles, qu'ils augmentent sans cesse ce trésor précieux, et ajoutent continuellement à leur confiance. Que ceux qui sont dans la crainte, parce qu'ils se sentent coupables d'une infinité de péchés, se convertissent, afin qu'étant remplis de la confiance des justes, nous recevions tous, d'un commun accord, le Roi des anges, avec toute la gloire qui lui est due, et que nous goûtions une joie bienheureuse en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire, avec le Père et l'Esprit-Saint, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

SOMMAIRE

DE L'HOMÉLIE POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

DANS cette homélie, dont on ne peut pas fixer l'année, saint Jean Chrysostôme exhorte les fidèles à se réjouir, parce que la fête qu'ils célèbrent est la principale de toutes les fêtes, qu'elle en est le complément, parce qu'en ce jour nous recevons les fruits des promesses du Fils de Dieu. Il prouve que toutes les graces nous viennent par l'Esprit-Saint; il établit sa divinité contre les hérétiques qui l'attaquoient; il examine pourquoi Jésus-Christ n'a pas envoyé le Saint-Esprit à ses disciples aussitôt après son ascension, pourquoi le Saint-Esprit est descendu sur eux en forme de langues; il engage ses auditeurs à décorer leurs ames de toutes les vertus pour recueillir les fruits que l'Esprit-Saint leur apporte, dont le principal est la charité, qui exclut l'envie; il attaque avec force ce vice, et finit par adresser la parole à ceux qui étoient nouvellement baptisés, pour qu'ils travaillent à conserver la grace qu'ils viennent de recevoir.

HOMÉLIE

POUR LE JOUR DE LA PENTECÔTE.

Bén. t. 2, p. 846; Fr. D. t. 5, p. 481; Sav. t. 5, p. 610.

QU'ELLES sont excellentes, mes très chers frères, et au-dessus de toute expression, les graces dont nous comble aujourd'hui un Dieu plein de bonté! Ainsi réjouissons-nous tous, et, dans les transports de notre joie, rendons hommage à notre divin Maître, puisque ce jour nous ramène une fête solennelle qui rassemble tout le peuple. Comme, dans la nature, les saisons se succèdent les unes aux autres, de même, dans l'Église, les fêtes qui se remplacent nous occupent successivement des différens mystères. Après avoir célébré la croix de notre Seigneur Jésus-Christ, sa passion, sa résurrection, son ascension glorieuse, nous sommes enfin arrivés aujourd'hui au comble de tous les biens, à la principale de toutes les fêtes, au fruit des promesses du Fils de Dieu: *Si je m'en vais*, dit-il, *je vous enverrai le consolateur, et je ne vous laisserai pas orphelins* (Jean. 16. 7.). Voyez-vous l'attention de ce divin Maître et sa bonté infinie! Avant ces jours, il s'est élevé au ciel, il est remonté sur son trône royal, et a repris sa place à la droite de son Père; aujour-

d'hui il fait descendre pour nous l'Esprit-Saint, et nous envoie avec lui du ciel des biens sans nombre.

Car, je vous le demande, parmi toutes les graces qui opèrent notre salut, en est-il une seule qui ne nous soit dispensée par ce divin Esprit? Par lui nous sommes affranchis de la servitude, appelés à la liberté, honorés d'une adoption divine; nous sommes formés de nouveau, pour ainsi dire; nous déposons le fardeau pesant et odieux de nos péchés. C'est par l'Esprit-Saint que nous voyons des assemblées de prêtres, que nous avons des ordres de docteurs. De cette source découlent les révélations, les remèdes salutaires de nos ames; enfin de là viennent tous les avantages qui décorent l'Église du Seigneur. Aussi saint Paul s'écrie-t-il : *C'est un seul et même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun ses dons suivant qu'il lui plaît* (1. Cor. 12. 11.). Il dit *suivant qu'il lui plaît*, et non suivant qu'on le lui ordonne. Il dit encore *distribuant* et non distribué, par son autorité propre et non par une autorité étrangère à laquelle il obéisse. En un mot, saint Paul attribue à l'Esprit-Saint la même puissance qui, d'après son témoignage, convient au Père; et comme il dit de celui-ci : *C'est Dieu qui opère toutes choses dans tous les hommes* (1. Cor. 12. 6.); il dit de l'Esprit-Saint : *C'est un seul même Esprit qui opère toutes ces choses, distribuant ses dons à chacun suivant qu'il lui plaît.* Ne voyez-vous pas dans l'Esprit-Saint une puissance parfaite, égale à celle du Père? Des êtres qui ont une même nature, ont sans doute une même autorité; des êtres qui ont une dignité pareille, doivent avoir la même puissance.

C'est par l'Esprit-Saint que nous avons trouvé la délivrance de nos péchés ; c'est par lui que nous avons été lavés de toutes nos taches ; c'est par l'efficacité de sa présence et en participant à la grace, que nous sommes devenus anges, d'hommes que nous étions. Ce n'est pas que notre nature ait été changée ; mais ce qui est beaucoup plus admirable, quoique conservant la nature humaine, nous montrons en nous une vie angélique. Tel est le pouvoir de l'Esprit-Saint ; et comme le feu ordinaire fait un vase solide d'une molle argile, de même le feu de l'Esprit divin, lorsqu'il trouve une âme bien préparée, quoique plus molle que l'argile, la rend plus ferme que l'airain ; et celui qui, peu auparavant, étoit souillé de la lie du péché, il le rend tout-à-coup plus brillant que le soleil. C'est ce que nous apprend le bienheureux Paul, lorsqu'il s'écrie : *Ne vous y trompez pas ; ni les fornicateurs, ni les idolâtres, ni les adultères, ni les impudiques, ni les abominables, ni les ambitieux, ni les avares, ni les voleurs, ni les hommes adonnés au vin, ni les ravisseurs du bien d'autrui, ne seront héritiers du royaume de Dieu* (1. Cor. 6. 9 et 10.). Après avoir parcouru presque toutes les espèces de vices, et montré que tous ceux qui sont sujets à ces désordres, ne sont pas faits pour le royaume céleste, il ajoute aussitôt : *C'est là ce que furent autrefois quelques-uns de vous ; mais vous avez été lavés, vous avez été sanctifiés, vous avez été justifiés.....* comment et de quelle manière? dites-nous-le, grand apôtre ; c'est là ce que nous cherchons : *Au nom*, dit-il, *de notre Seigneur Jésus-Christ, et par l'Esprit de notre Dieu.* Voyez-

vous, mes très chers frères, la puissance de l'Esprit-Saint? voyez-vous comme le divin Esprit a fait disparoître tous les vices, et a élevé tout-à-coup à des honneurs suprêmes ceux que le péché avoit dégradés?

Qui pourroit donc assez déplorer les blasphêmes de ces hommes qui entreprennent d'attaquer la divinité de l'Esprit-Saint, et qui, comme des furieux, ne pouvant être détournés d'une erreur coupable par la grandeur de ses bienfaits, osent agir contre leur propre salut, dépouillent un Dieu, autant qu'il est en leur pouvoir, de la majesté divine, et le font descendre à la condition de simple créature. Je leur dirois volontiers : Pourquoi, je vous prie, déclarez-vous une telle guerre à la divinité de l'Esprit-Saint, ou plutôt à votre propre salut? pourquoi ne daignez-vous point vous rappeler ces paroles du Sauveur à ses disciples : *Allez, enseignez toutes les nations, en les baptisant au nom du Père, et du Fils et du Saint-Esprit* (Matth. 28. 19.)? Ne voyez-vous pas une dignité pareille? ne voyez-vous pas une ressemblance parfaite? ne voyez-vous pas une Trinité indivisible? une des trois personnes offre-t-elle quelque différence, quelque changement, ou quelque diminution? osez-vous ajouter quelques paroles aux ordres du divin Maître? ne savez-vous pas que parmi les hommes celui qui porteroit l'audace jusqu'à entreprendre d'ajouter ou de retrancher quelques mots aux dépêches du prince, qui cependant a la même origine et la même nature que nous, subiroit le dernier supplice, sans que rien pût le sauver de la punition? Si donc on a tant à craindre de la part d'un

homme, quel pardon peuvent espérer des hommes qui entreprennent d'altérer les paroles du Sauveur commun, et qui refusent d'écouter le digne organe du Fils de Dieu dont il annonce les oracles, saint Paul, qui leur crie d'une voix éclatante : *L'œil n'a pas vu, l'oreille n'a pas entendu, l'esprit de l'homme n'a pas conçu ce que Dieu prépare pour ceux qui l'aiment* (1. Cor. 2. 9.)? Mais si l'œil n'a pas vu, si l'oreille n'a pas entendu, si l'esprit de l'homme ne peut concevoir ce que Dieu prépare pour ceux qui l'aiment, d'où pouvons-nous, bienheureux Paul, en avoir la connoissance? Attendez un moment, et vous allez entendre cet apôtre qui s'explique en termes clairs : *Mais Dieu*, dit-il, *nous l'a révélé par son Esprit.* Et il ne s'arrête point là ; mais afin de montrer la grande puissance de cet Esprit divin, et qu'il est de même nature que le Père et le Fils, il continue : *Parce que l'Esprit pénètre tout, et même les profondeurs de Dieu.* Ensuite, voulant nous instruire plus exactement encore par des exemples humains, il ajoute : *Car qui des hommes connoît ce qui est en l'homme, sinon l'esprit de l'homme, qui est en lui? Ainsi nul ne connoît ce qui est en Dieu, sinon l'esprit de Dieu.* Voyez-vous une doctrine parfaite? Comme il n'est pas possible, dit-il, qu'un autre connoisse ce qui est dans la pensée d'un homme, si ce n'est lui-même ; ainsi personne ne connoît les choses de Dieu, sinon l'esprit de Dieu ; ce qui est la plus forte preuve, la preuve la plus propre à établir la divinité de l'Esprit-Saint. Dans l'exemple qu'apporte saint Paul, il semble dire : Il n'est pas possible qu'un homme ignore jamais ce qui est dans sa pen-

sée. Eh bien! dit-il, l'Esprit-Saint connoît aussi parfaitement les choses de Dieu. N'est-il donc pas clair que dans ce passage le bienheureux apôtre confond ceux qui, prévenus eux-mêmes contre leur propre salut, déclarent la guerre à la divinité de l'Esprit-Saint, et, le dépouillant, autant qu'il est en eux, de la dignité de Seigneur et de Maître, le rabaissent à la simple condition des êtres créés et mortels? Mais si, par un vain esprit de dispute, ces hommes combattent ouvertement les paroles de la divine Écriture, nous, qui regardons les dogmes sacrés qu'elle renferme comme des oracles venus d'en-haut, renvoyons à Dieu la gloire qui lui est due, et montrons en nous, avec la droiture de la foi, l'exactitude de la vérité.

Je n'en dirai pas davantage contre ceux qui ont la hardiesse d'attaquer, dans leurs enseignemens, les oracles de l'Esprit divin. Il est nécessaire de vous expliquer pourquoi le Seigneur n'a pas accordé à ses disciples, aussitôt après son ascension, tous les biens qu'il leur avoit promis, pourquoi il ne leur a envoyé la grace de l'Esprit-Saint, qu'après la leur avoir fait attendre quelques jours, et les avoir abandonnés à eux-mêmes. Ce n'est pas au hasard et sans cause qu'il a tenu cette conduite. Il savoit, sans doute, que les hommes n'estiment, comme ils le doivent, les biens, qu'en les comparant aux maux, qu'ils n'apprécient, comme elle le mérite, la position la plus douce et la plus heureuse, que quand ils ont éprouvé une situation contraire. Par exemple, car c'est une vérité qu'il faut démontrer clairement, un homme qui jouit de la santé la plus florissante, ne peut

en bien connoître tout le prix, à moins qu'une maladie survenue ne lui ait fait éprouver un état contraire. Nous n'estimerions pas autant la lumière du jour qui frappe nos yeux, si elle n'étoit remplacée par les ténèbres de la nuit. L'expérience du contraire est donc toujours le meilleur Maître, pour nous apprendre et nous faire sentir toute l'importance des avantages dont nous jouissions. Voilà pourquoi les disciples, après avoir joui d'une infinité de biens, par la présence de leur divin maître, après avoir trouvé en sa compagnie le bonheur et la gloire (car tous les habitans de la Palestine ne regardoient que comme des astres bienfaisans, des hommes qui ressuscitoient les morts, chassoient les démons, guérissoient la lèpre et toutes les maladies, qui enfin opéroient une infinité de prodiges); comme donc ils étoient célèbres et connus, Dieu a permis qu'ils fussent séparés quelque temps de la puissance de celui qui les soutenoit, afin qu'étant laissés à eux seuls, ils sentissent mieux tout l'avantage de la présence d'un Maître plein de bonté, et que le sentiment des biens passés leur fît recevoir, avec plus de reconnoissance, le don de l'esprit consolateur. Ils étoient tristes, affligés, découragés, abattus par la séparation de leur Maître; l'Esprit-Saint les a consolés, il a ranimé leur courage, dissipé le nuage de tristesse qui les enveloppoit, il les a éclairés de sa lumière, et les a tirés de leur embarras. Ils avoient entendu cette parole du Sauveur : *Allez, enseignez les nations;* mais chacun d'eux flottoit incertain, et ne savoit de quel côté il devoit tourner ses pas, dans quelle partie de la terre il devoit aller prêcher la parole :

l'Esprit-Saint venant à eux en forme de langues, leur distribue les régions de la terre qu'ils doivent instruire; et par la langue de feu, sous la figure de laquelle il repose sur chaque disciple, il écrit dans l'ame de chacun, comme dans un livre, l'autorité qu'il lui confie; il lui marque la partie du monde qu'il doit éclairer de ses instructions. Voilà pourquoi l'Esprit-Saint est venu les visiter en forme de langues; c'étoit aussi pour nous rappeler le souvenir d'une ancienne histoire. Comme dans les premiers âges du monde, les hommes, entraînés par l'orgueil, avoient voulu construire une tour qui s'élevât jusqu'au ciel, mais que Dieu, par la division des langues, avoit dissipé leur criminel complot, l'Esprit-Saint descend aujourd'hui sous la forme de langues de feu, afin de réunir le monde divisé, et par une opération nouvelle et extraordinaire, au lieu qu'autrefois les langues avoient divisé la terre et rompu une ligue coupable, les langues, aujourd'hui, réunissent la terre, et ramènent l'union où régnoit la discorde. Voilà donc pourquoi l'Esprit-Saint se montre sous la forme de langues; il emprunte des langues de feu, à cause de l'abondance des épines que le péché avoit fait croître en nous. Quelque gras et quelque fertile que soit un champ par lui-même, s'il n'est point labouré, il se couvre et se hérisse partout de buissons et d'épines : ainsi notre ame, quoique sortie bonne des mains du Créateur, quoique propre par elle-même à produire des fruits de vertu, ne recevant pas la culture de la piété, ni la semence de la connoissance de Dieu, a produit comme une forêt d'épines et de plantes inutiles, que l'impiété a fait

croître en elle. Et semblable à la terre, dont la face est souvent cachée sous la multitude des épines et des mauvaises herbes, la pureté et la dignité de la plus noble portion de nous-mêmes étoient comme étouffées et ne paroissoient pas, jusqu'à ce que le divin Cultivateur de la nature humaine l'eût purifiée par le feu de son esprit, et l'eût rendue propre à recevoir les semences célestes.

Tels sont les biens, et de plus grands encore, que ce jour nous a procurés. Célébrons-le donc, ce jour, d'une manière qui réponde aux graces qu'il nous apporte, célébrons-le en décorant nos ames de toutes les vertus, plutôt qu'en ornant de fleurs l'entrée de nos maisons, et en revêtant nos murs de tapis superbes (1), afin que nous puissions recevoir la grace de l'Esprit-Saint, et recueillir les fruits qui en proviennent. Et quels sont ces fruits? écoutons lè bienheureux Paul : *Les fruits de l'Esprit*, dit-il, *sont la charité, la joie, la paix* (Gal. 5. 22.). Voyez quelle est l'exactitude du langage, et la suite naturelle des idées! Il met la charité à la tête, et après cela il parle des biens qui doivent suivre; c'est après avoir planté la racine, qu'il montre les fruits qui doivent naître; c'est après avoir posé le fondement, qu'il bâtit dessus l'édifice; c'est après être remonté à la source, qu'il descend aux ruisseaux qui en découlent. Car la joie ne peut entrer dans nos ames, avant que nous ne regardions la prospérité d'autrui comme la nôtre, avant que le bien qui arrive à notre prochain, ne nous

(1) Cet usage d'orner ses portes de fleurs et de revêtir ses murs des plus beaux tapis, étoit particulier à la fête de la Pentecôte, et ne s'observoit que dans quelques églises.

soit aussi agréable que s'il nous arrivoit à nous-mêmes. Or, nous ne parviendrons jamais à ce point de perfection, à moins qu'une charité supérieure ne domine chez nous avec empire, la charité, qui est la racine, la source, la mère de tous les biens spirituels. Comme une racine, elle produit mille branches de vertu ; comme une source, elle fait jaillir des eaux abondantes ; comme une mère, elle reçoit dans son sein et embrasse tous ceux qui ont recours à elle. Pénétré de cette vérité, saint Paul dit dans une de ses épîtres, que la charité est le fruit de l'esprit. Il lui accorde dans une autre la glorieuse prérogative d'être l'accomplissement de la loi : *La charité*, dit-il, *est l'accomplissement de la loi* (Rom. 13. 10.). Lorsque le Sauveur du monde établit la règle certaine et la marque sûre à laquelle on reconnoîtra ses disciples, il ne propose point d'autre règle, d'autre marque que la charité : *Tous les hommes*, dit-il, *connoîtront que vous êtes mes disciples, si vous avez de la charité les uns pour les autres* (Jean. 13. 35.). Ainsi, recourons tous à la charité, embrassons-la avec ardeur, et décorons-nous de cette vertu pour célébrer la fête présente. Où est la charité, tous les défauts disparoissent ; où est la charité, tous les appétits déraisonnables se répriment. *La charité*, dit saint Paul, *est douce et bienfaisante, elle ne s'enfle pas d'orgueil, elle ne se livre pas à toutes les folies de l'ambition* (1. Cor. 13. 4.). La charité ne fait point de mal à son prochain. Où la charité domine, il n'y pas de Caïn qui tue son frère. Retranchez l'envie, et vous avez retranché la source de tous les maux ; coupez la ra-

cine, et vous avez supprimé le fruit. C'est moins pour l'intérêt de ceux qui sont en butte à l'envie, que je parle, que pour l'avantage de ceux qui éprouvent cette passion, puisque ces derniers se causent les plus grands préjudices, et se portent les coups les plus mortels, tandis que les persécutions de l'envie peuvent valoir aux autres, s'ils le veulent, des prix et des couronnes. Voyez comme le juste Abel est chanté et célébré tous les jours, et comme la mort violente qu'il a essuyée a été pour lui une source de gloire : étendu sans vie et sans mouvement, il ne parle qu'avec plus de liberté ; son sang, après la mort, élève la voix, et accuse hautement le malheureux fratricide ; celui-ci n'a survécu que pour recevoir la punition de son horrible attentat, pour mener sur la terre une vie agitée et gémissante. Et comme le crime de l'un l'a condamné à une vie plus triste que la mort même, ainsi la vertu de l'autre l'a rendu plus glorieux et plus brillant même après le trépas.

Nous donc, mes frères, afin que nous puissions acquérir plus de confiance, et dans ce monde et dans l'autre, afin que nous puissions recueillir plus de joie de cette fête, dépouillons-nous de tous les vices qui souillent et défigurent notre ame, et surtout de l'envie ; parce que, sans doute, eussions-nous fait une infinité de bonnes œuvres, nous en perdrions tout le mérite, si nous étions dominés par cette passion basse et cruelle. Puissions-nous tous éviter ce fléau de toutes les vertus, et principalement ceux qui ont reçu aujourd'hui la grace de la régénération, qui ont dépouillé les anciens vêtemens du péché, et qui peuvent briller avec le même éclat que les

rayons du soleil ! Vous donc (1) qui en ce jour avez été mis au nombre des enfans, conservez avec soin la blancheur éclatante des habits dont vous êtes maintenant revêtus, fermez de toute part l'entrée au démon, afin que recevant une grace plus abondante du divin Esprit, vous puissiez produire des fruits au centuple, vous soyez jugés dignes de paroître avec plus de confiance devant le Roi des cieux, lorsqu'il viendra juger le monde, et distribuer des biens ineffables à ceux qui auront terminé leur vie dans la vertu, en Jésus-Christ notre Seigneur, à qui soient la gloire et l'empire, maintenant et toujours, dans tous les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

(1) C'est aux nouveaux baptisés qu'il adresse la parole.

****

EXTRAITS

TIRÉS DES DIVERS ÉCRITS

DE S. JEAN CHRYSOSTÔME.

Je n'aurois jamais pu traduire tout saint Jean Chrysostôme, dont les ouvrages contiennent douze gros volumes in-folio ; mais, afin de réunir, autant qu'il est possible, ce qu'il y a de plus intéressant dans cet orateur célèbre, après avoir donné de lui un certain nombre de discours entiers, je vais offrir les extraits que j'ai recueillis dans ses autres écrits et discours. Ces extraits ne laissent pas que d'être multipliés, parce que je n'ai rien omis, autant que je l'ai pu, de ce qui pouvoit faire connoître le génie d'un grand et vertueux pontife, de ce qui pouvoit attacher, instruire et édifier les lecteurs. Je sens, comme je l'ai observé dans mon discours préliminaire, que, malgré mon attention à ne rien omettre de ce qu'il y a d'intéressant, on pourroit composer encore, de ce que j'ai laissé, plusieurs volumes qui seroient lus avec intérêt. J'avois résolu d'abord de n'observer aucun ordre dans les extraits que je publie, de les mettre indifféremment à la suite les uns des autres, et de les rendre agréables par la variété ; mais j'ai trouvé plus à propos de ranger sous un même titre ceux dont le sujet étoit le même, et de ne donner pêle-mêle que ceux qui étoient isolés. On a déjà vu, dans le premier volume, à la tête de tous les discours, des Extraits sur l'Eloquence ; et dans ce volume, ainsi que dans les deux qui précèdent, on a vu aussi des extraits à la suite de discours particuliers avec lesquels ils ont

du rapport ; on va voir maintenant les extraits qui restent, rangés sous différens titres. Je commence par ceux qui peuvent être placés sous le titre *religion*, parmi lesquels on verra les meilleures preuves de la Religion établies d'une manière éloquente et victorieuse.

RELIGION.

PREMIER LIVRE DU TRAITÉ SUR LE SACERDOCE.

Bén. t. 1, p. 362; Fr. D. t. 4, p. 1; Sav. t. 6, p. 1.

Le Traité sur le Sacerdoce a toujours été regardé comme un des plus beaux ouvrages de saint Jean Chrysostôme, soit pour le fond des choses, soit pour la beauté du style. Il l'a composé avant d'être élevé à la prêtrise; on ne sait pas précisément à quel âge et dans quel temps. Il l'a distribué en six livres et l'a écrit en forme de dialogue. Les deux personnages du dialogue sont lui-même et un intime ami, nommé Basile, sur lequel, comme je l'ai déjà dit ailleurs, on ne sait rien de certain, sinon que ce n'étoit pas le grand Basile, évêque de Césarée. Je voulois donner ici l'analyse de cet excellent ouvrage; mais j'ai pensé que les extraits que j'en ai déjà donnés à la tête du premier volume, et le premier livre que j'en donne à présent, sont plus propres à le faire connoître qu'une simple analyse. Qu'il suffise de dire en général que Chrysostôme y montre, avec son éloquence ordinaire, la dignité et l'importance du sacerdoce, les qualités et les talens qu'il demande, les périls et les dangers qui l'accompagnent.

Le premier livre est comme le prélude de l'exorde des cinq autres. L'auteur y fait voir quelle étoit son amitié intime avec Basile, la cause et l'origine de cette amitié; comment cet ami l'avoit déterminé à quitter le monde et à embras-

ser la vie solitaire; comment sa mère, instruite de ce dessein, l'en détourna par un discours pathétique qu'il rapporte; sa nomination et celle de son ami à l'épiscopat; la pieuse fraude dont il fit usage pour se soustraire à une place dont il ne se croyoit pas digne, et pour la faire accepter à son ami Basile dont il jugeoit que les vertus et les lumières pouvoient être utiles à l'Église. Les plaintes modestes de celui-ci sont suivies de la justification de Chrysostôme, qui montre, par des exemples et par des raisons, qu'il est des fraudes permises et même nécessaires. Il règne dans ce premier livre une politesse de sentimens et de style qu'il n'est pas aisé de faire passer dans une autre langue. J'ai fait tout mon possible pour le rendre d'une manière agréable.

J'AI eu beaucoup de vrais amis, des amis aussi éclairés sur les règles de l'amitié qu'exacts à en pratiquer les devoirs; mais parmi eux il s'en est trouvé un qui les surpassoit tous en attachement pour moi, autant qu'eux-mêmes l'emportoient sur les personnes indifférentes à mon égard. Inséparables jusqu'à ce jour, nous avions étudié les mêmes sciences, et sous les mêmes maîtres; nous nous étions appliqués à l'éloquence avec la même ardeur, avec le même désir de nous y perfectionner; nous avions les mêmes goûts, et ces goûts étoient nés des mêmes conjonctures. Toujours d'accord dans le temps de nos études, lorsqu'au sortir des écoles il nous fallut délibérer sur le genre de vie que nous devions embrasser, nous pensions encore de même. D'autres motifs contribuoient à fortifier et à resserrer notre union: l'un ne l'emportoit pas sur l'autre pour la grandeur de la patrie, ni pour

l'étendue de la fortune : nous étions égaux par la naissance et par les biens, comme par les sentimens et par les volontés. Mais quand il fallut nous résoudre à embrasser la vie solitaire, cette vie bienheureuse, cette véritable philosophie, les choses n'étoient plus égales. Lui, plus léger et plus libre, prenoit son vol vers les objets célestes; moi, appesanti et entraîné par les désirs du siècle, enchaîné à la terre par des vues d'ambition, je me sentois incapable de rompre tous mes liens, et de m'élever à une pareille hauteur. Notre amitié étoit toujours aussi solide qu'auparavant, quoique nos liaisons ne fussent plus les mêmes; car il n'étoit pas possible que, n'ayant plus les mêmes goûts, nous eussions toujours le même commerce. Mais, lorsqu'enfin je me fus un peu dégagé des flots de ce monde, il me reçut à bras ouverts. Toutefois, l'ancienne égalité ne pouvoit subsister entre nous : le zèle de mon ami et sa ferveur lui avoient fait prendre sur moi de l'avance et un essor bien plus sublime. Cependant, par un effet de sa bonté naturelle et de son effection pour un ancien ami, il s'éloignoit de tous les autres, et passoit les journées entières avec moi. Il désiroit depuis long-temps de m'entraîner à sa suite; mais, je le répète, ma lenteur étoit un obstacle à ses désirs. Non, il n'étoit pas possible qu'un jeune homme, attaché aux affaires des tribunaux (1), et livré aux plaisirs des spectacles, conversât souvent avec un philosophe sérieux qui pâlissoit sur les livres, et qui ne paroissoit jamais dans

(1) J'ai montré dans l'Abrégé de la Vie de saint Jean Chrysostôme, qu'il s'étoit d'abord livré aux exercices du barreau.

la place publique. Lors donc qu'après l'avoir déjà tenté inutilement, il m'eût enfin amené à goûter son genre de vie, il s'occupa aussitôt du dessein qu'il avoit conçu depuis plusieurs années, il ne me quittoit pas un instant, et il ne cessoit de m'exhorter à abandonner tous deux notre maison, et à nous choisir une solitude commune. Il me persuada, et nous étions près de mettre la main à l'œuvre, lorsque les larmes et les instances d'une mère tendre m'empêchèrent de lui accorder la grace qu'il me demandoit, ou plutôt d'accepter la faveur que m'offroit son amitié.

Dès que ma mère s'aperçut que je pensois à la quitter, elle me prit par la main, me conduisit dans sa chambre, me fit asseoir auprès d'elle sur le lit même où elle m'avoit mis au monde, et versant un torrent de larmes, auxquelles elle ajouta des paroles encore plus touchantes : « Mon fils, me dit-elle, Dieu n'a pas voulu que je jouisse long-temps des vertus de votre père. Sa mort, qui a suivi de près les douleurs que j'ai endurées pour vous mettre au monde, vous a rendu orphelin lorsque vous étiez à peine né ; et moi, veuve lorsque j'étois encore fort jeune, je me suis vue jetée dans tous les embarras du veuvage, qu'on ne peut bien connoître que quand on les a éprouvés. Non, aucun discours ne pourroit exprimer tous les orages dont se voit assaillie une jeune femme qui, nouvellement sortie de la maison paternelle, et nullement au fait des affaires, se trouve tout-à-coup plongée dans un deuil accablant, obligée de se livrer à des soins au-dessus de son âge et de la foiblesse de son sexe. Il faut qu'elle supplée

à la négligence des serviteurs, qu'elle se garde de leur malice, qu'elle se défende des mauvais desseins de ses proches, qu'elle supporte avec courage les injures des exacteurs publics, leur insolence et leur barbarie dans la levée des impôts. Quand un père en mourant laisse des enfans, si c'est une fille (1), c'est déjà pour une veuve beaucoup de soin et de peine; ce soin cependant est supportable, parce qu'il est exempt de crainte, et qu'il n'entraîne pas de grandes dépenses; mais si c'est un fils, son éducation est pour une mère un sujet continuel de frayeurs et d'inquiétudes, sans parler de ce qu'il en coûte pour le bien faire instruire. Aucune de ces considérations néanmoins n'a pu me déterminer à contracter un second mariage, à introduire un autre époux dans la maison de votre père: je suis demeurée ferme au milieu de tous les embarras, de toutes les tempêtes, et des dures nécessités qu'entraîne le veuvage, avec le secours du Ciel sans doute, mais aussi soutenue dans mes peines par la consolation de vous voir sans cesse, de contempler en vous l'image vivante et le portrait fidèle d'un mari trop promptement enlevé à mes vœux. Cette consolation a commencé dès votre enfance, lorsque vous ne pouviez encore articuler aucune parole, dans cet âge où les pères et les mères jouissent avec tant de plaisir de leurs enfans. Vous ne pourriez dire, mon fils, que j'ai supporté, il est vrai, courageusement les maux de la viduité, mais

(1) Saint Jean Chrysostôme avoit eu une sœur aînée, comme nous l'avons observé dans l'Abrégé de sa Vie; mais il y a toute apparence, comme nous l'avons remarqué au même endroit, qu'elle étoit morte fort jeune.

que j'ai diminué votre patrimoine pour subvenir aux embarras de ma situation, malheur qu'a éprouvé plus d'un pupille. Jalouse de ne pas altérer la fortune de votre père, de vous la conserver telle qu'il vous l'avoit laissée, j'ai pris sur mes biens, sur les biens apportés de ma maison paternelle, toutes les dépenses convenables pour vous procurer la plus honnête éducation. Et ne croyez pas, mon fils, que ce soit pour vous les reprocher que je vous rappelle mes sacrifices; la seule reconnoissance que je vous en demande, c'est de ne pas me rendre veuve une seconde fois, de ne pas réveiller ma douleur assoupie. Attendez que vous m'ayez fermé les yeux; ma dernière heure n'est peut-être pas éloignée. Ceux qui sont jeunes peuvent espérer de vieillir; à mon âge, je n'ai plus que la mort à attendre. Lors donc que vous m'aurez rendu les derniers devoirs, et que vous aurez mêlé mes cendres à celles de votre père, entreprenez alors d'aussi longs voyages et parcourez telle mer que vous voudrez, personne ne vous en empêchera. Mais, pendant que je respire encore, supportez ma présence et ne vous ennuyez pas de vivre avec moi. Craignez d'offenser Dieu, en causant une douleur si sensible à une mère qui ne la point méritée. Si je songe à vous entraîner dans les soins du monde, et que je veuille vous engager à prendre la conduite de vos affaires, ne considérez plus, j'y consens, ni les lois de la nature, ni les soins que j'ai pris de votre éducation, ni l'habitude de vivre ensemble, ne respectez rien en un mot: fuyez-moi comme un ennemi dangereux, comme cherchant à troubler votre repos. Mais si je

ne néglige rien pour vous faire vivre dans une parfaite tranquillité, que cette considération au moins vous retienne, si toutes les autres sont inutiles. Parmi tous vos amis, en quelque nombre qu'ils puissent être, nul ne vous laissera vivre avec autant de liberté que moi, parce qu'il n'en est aucun qui soit aussi zélé que votre mère pour votre perfection et pour votre bonheur. »

Tel fut à peu près le discours que m'adressa une mère tendre. J'en fis part à mon ami, qui, toujours inflexible, ne m'en pressoit que davantage, et ne cessoit de me faire les mêmes demandes. Nous en étions à ce point, il persistoit à me solliciter, sans que je me rendisse à ses instances, lorsqu'il se répandit tout-à-coup un bruit qui nous troubla tous deux : on vint nous apprendre qu'on vouloit nous élever à l'épiscopat. Cette nouvelle me remplit de crainte et d'étonnement. Je tremblois qu'on ne m'enlevât malgré moi; et j'avois beau examiner la chose, je ne pouvois expliquer, pour ce qui me regarde, comment on avoit eu l'idée de nous choisir : plus je me considérois moi-même, moins je me trouvois les qualités que demandoit un si grand honneur. Cependant Basile vient me trouver en particulier; il m'instruit de la nouvelle comme si je l'ignorois; il demande que, dans cette circonstance, nous soyons fidèles à la règle que nous nous étions faite de délibérer et d'agir en commun; il ajoute que, soit que je me détermine à fuir ou à subir le fardeau qu'on vouloit nous imposer à tous deux, il me suivra dans le parti qui me semblera le plus convenable. Ayant donc remarqué quels étoient ses sentimens, et croyant

que ce seroit faire tort à l'Église que de priver le troupeau de Jésus-Christ, à cause de ma foiblesse, d'un homme aussi vertueux et aussi propre à gouverner le peuple, je ne lui découvris pas ce que je pensois à cet égard, moi qui auparavant m'étois toujours fait une loi de ne lui cacher aucune de mes démarches; je lui dis qu'il falloit remettre à un autre temps à délibérer sur une affaire qui ne pressoit pas, je lui persuadai de ne pas s'en occuper dans le moment, et j'ajoutai qu'il pouvoit être assuré que, s'il se trouvoit contraint d'accepter l'épiscopat, j'accepterois moi-même à son exemple.

Peu de temps après, le ministre qui devoit nous ordonner arrive. J'avois eu l'attention de me cacher; Basile qui ne se doutoit de rien, est entraîné comme pour un autre objet, il subit enfin le joug, s'imaginant d'après ma parole que je suivrois son exemple, ou plutôt pensant qu'il ne faisoit que suivre le mien; car plusieurs de ceux qui se trouvoient là, le voyant fâché d'avoir été surpris, le trompèrent en lui criant : Eh ! puisque celui qui passe pour le plus fier et le plus impétueux (c'étoit de moi qu'ils parloient) s'est prêté sans aucune peine à la volonté des évêques, convient-il que vous, Basile, qui êtes d'un caractère plus modéré et plus doux, vous vous laissiez emporter par la vaine gloire d'un refus, vous cherchiez à vous arracher de nos mains, vous fassiez tant de résistance? Il céda à ces représentations; mais lorsqu'il sut que je m'étois dérobé aux poursuites, il vint me trouver d'un air triste et abattu, et s'assit près de moi. Il vouloit me parler, mais il ne savoit comment s'expliquer sur la violence qu'il

avoit soufferte ; au moment qu'il ouvroit la bouche, un serrement de cœur lui coupoit la parole, et l'empêchoit de dire un mot. Voyant donc les larmes prêtes à couler de ses yeux, et le trouble intérieur dont il étoit agité, comme j'en savois la cause, je ne pus m'empêcher de sourire, et lui prenant la main, je l'embrassai malgré lui, je glorifiai Dieu de ce que ma ruse avoit réussi selon mes désirs.

Lorsque mon air de contentement et de satisfaction l'eut pleinement convaincu de l'artifice dont j'avois usé à son égard, il fut plus piqué encore et plus fâché. S'étant un peu remis de son trouble, il m'adressa ces paroles : « Quand vous vous seriez peu embarrassé de ce qui me regarde, quand vous seriez disposé à ne plus faire de moi aucun cas, ce que je ne crois point avoir mérité, vous auriez dû au moins songer à votre réputation. Votre conduite fait parler tout le monde, et l'on vous accuse généralement d'avoir refusé l'épiscopat par un mouvement de vaine gloire. Personne ne se présente pour vous disculper, et il ne m'est plus possible de paroître dans la place publique, tant il se trouve de personnes qui m'abordent pour me faire des reproches. Dès que je me montre dans la ville, ceux qui ont avec moi quelque liaison m'adressent la parole, et rejettent sur moi la plus grande partie de la faute. Puisque vous étiez instruit, me disent-ils, de sa façon de penser (car toutes ses démarches doivent vous être connues), loin de nous la cacher, vous auriez dû nous en faire part ; nous n'aurions pas manqué de moyens pour le prendre dans nos filets. Je rougis de leur dire que j'ignorois la résolution où vous étiez

depuis long-temps, de peur qu'ils ne croient que notre amitié étoit feinte. Quoique la chose ne soit que trop véritable, et que vous ne puissiez le nier vous-même après votre procédé à mon égard, toutefois il ne convient pas de révéler nos foiblesses à des étrangers qui ont pour nous quelque estime. Je crains donc de leur dire ce qui en est, et à quel terme nous en sommes entre nous : je me vois réduit à garder le silence, à ne marcher que les yeux baissés, à fuir la rencontre de tout le monde. Eh ! je vous le demande, quand même j'échapperois aux autres reproches, ne me trouverois-je pas nécessairement exposé à être suspecté de faux? Croira-t-on que vous ayez mis Basile au nombre de ceux qui ne doivent pas être instruits de vos secrets ? Mais je passe sur ces circonstances, puisque vous vous êtes fait un jeu de manquer à votre ami. Comment pourrais-je soutenir tout ce qu'on dira contre vous ? Les uns vous accusent d'arrogance, les autres de vanité. Les moins réservés de nos censeurs nous font à tous deux les mêmes reproches ; ils ajoutent que nous avons manqué aux hommes respectables qui nous ont nommés; qu'au reste, eussent-ils essuyé de notre part une plus grande mortification, ils n'auroient éprouvé encore que le traitement qu'ils méritoient, puisque pouvant choisir parmi tant de sages vieillards, ils étoient allés prendre des jeunes gens, tout récemment sortis des embarras du siècle, qui n'avoient affecté que depuis peu de jours un air austère, une démarche composée, des vêtemens plus simples, ils étoient allés les prendre pour les élever à une dignité si fort au-dessus même de leurs désirs. Ainsi, disent-

ils, des hommes qui ont vécu dans la retraite depuis l'âge le plus tendre, jusqu'à une extrême vieillesse sont simples particuliers, et se voient gouvernés par leurs enfans, qui ne connoissent pas même par ouï-dire les lois et les devoirs de l'épiscopat.

Tels sont les discours et d'autres encore qu'on ne cesse de m'adresser. Pour moi, je ne sais que répondre. Je vous prie de me suggérer des raisons; car je ne puis m'imaginer que ce soit légèrement et sans dessein que vous avez pris la fuite, que vous avez mécontenté des personnes aussi respectables; je veux croire, plutôt, que vous avez agi avec réflexion et après un mûr examen, en sorte que vous devez avoir des raisons prêtes pour vous justifier. Dites-moi donc ce que je pourrai répondre de solide aux reproches qui vous sont faits. Je ne vous demande aucun compte de vos procédés à mon égard, je ne me plains pas de ce que vous m'avez trompé, trahi, de ce que vous avez si mal répondu à la confiance que je vous témoignai toujours. Je vous ai ouvert mon ame, je vous l'ai mise, pour ainsi dire, entre les mains; vous, au contraire, vous avez employé avec moi la politique et la ruse, comme si vous eussiez eu à vous garantir d'un ennemi. Cependant, si vous pensiez qu'il fût de notre avantage d'accepter l'épiscopat, vous ne deviez pas le fuir; si vous regardiez cette acceptation comme nuisible, vous deviez empêcher votre ami, et un ami, que vous préférez, dites-vous, à tous les autres, de se causer à lui-même ce préjudice. Mais vous avez fait tout ce qui étoit en vous pour me faire tomber dans le piége, vous avez usé d'artifice et de dissimulation avec celui qui, dans

toutes ses actions et dans toutes ses paroles, vous montra toujours beaucoup de franchise et de simplicité. Mais enfin, je le répète, je ne vous fais aucun reproche à ce sujet, je ne me plains pas de l'abandon où vous me laissez, ni de la privation de ces entretiens où je trouvois tant de satisfaction, et dont je retirois un si grand fruit. Oui, j'omets toutes ces plaintes, je supporte tout en silence, et j'use envers vous d'une modération extrême. Non que vous en ayez agi de même avec moi, mais c'est que du jour où nous nous sommes liés, je me suis imposé la règle de ne vous forcer jamais d'en venir à des explications, lorsque vous m'auriez causé quelque peine.

Au reste, vous devez sentir vous-même le coup funeste que vous m'avez porté, si vous vous rappelez les discours que l'on tenoit à notre sujet, et ceux que nous tenions entre nous. Et quels étoient ces discours? sans doute, qu'il étoit de notre intérêt de rester unis, que nous trouvions dans notre amitié mutuelle un rempart assuré. On disoit assez généralement que beaucoup d'autres retireroient une grande utilité de notre union; quant à moi, sans avoir jamais pensé, du moins pour ma part, pouvoir être utile à d'autres, je disois que notre attachement réciproque nous procureroit du moins l'avantage important de rester debout malgré tous les efforts qu'on feroit pour nous renverser. Je ne cessois de vous faire ces réflexions : Les temps sont difficiles, nous sommes environnés d'ennemis; il n'y a plus de vraie charité, on voit à sa place la malignité de l'envie. Nous marchons au milieu des piéges et sur le bord des précipices. Combien d'hommes sont prêts à se ré-

jouir des maux qui pourront nous arriver ! combien nous observent de toute part! où trouverons-nous à présent des cœurs disposés à nous plaindre? Prenons garde, en nous désunissant, de prêter à rire aux personnes mal intentionnées, ou d'éprouver quelque plus grande disgrace encore : *Le frère aidé par son frère*, dit l'Écriture, *est comme une cité forte*, *et leur union est comme les portes d'airain qui ferment une grande ville* (Prov. 18. 19.). Ne rompez pas l'amitié qui nous unit, ne détruisez pas le rempart qui nous défend. Voilà, entre autres choses, ce que je vous répétois sans cesse. J'étois loin de soupçonner ce qui arrive aujourd'hui, je vous croyois parfaitement bien disposé à mon égard, je regardois mes réflexions comme de simples préservatifs, comme des remèdes pour un homme en santé, et non pour un cœur malade. Toutes mes précautions, hélas ! ont été vaines, et je n'ai rien gagné à prévenir le mal. Sourd à toutes mes belles maximes, et n'y faisant aucune attention, vous m'avez jeté dans une mer immense, comme un vaisseau mal lesté, sans songer aux horribles tempêtes que j'aurois à soutenir. Eh ! si jamais, ce qui n'est que trop ordinaire, il m'arrive d'être en butte à la calomnie, aux risées, aux outrages, aux persécutions, à qui aurai-je désormais recours? à qui communiquerai-je mes peines? qui voudra me secourir? qui réprimera ceux qui me nuiront, et les empêchera de me nuire par la suite? qui me consolera? qui m'aidera à supporter les injures qui viendront m'assaillir de toute part? je n'aurai personne, puisque vous serez éloigné des rudes combats où je me trouverai engagé, et que vous ne

pourrez même entendre mes cris. Voyez-vous tout le mal que vous avez fait à celui qui vous aima toujours tendrement ? reconnoissez-vous, du moins à présent, quel coup mortel vous m'avez porté ? Mais laissons ces plaintes, puisqu'il est impossible de changer ce qui est fait, et de trouver un remède à un mal irrémédiable. Que dirai-je à ceux qui blâment votre conduite ? que répondrai-je à leurs reproches ?»

Soyez tranquille, répondis-je à mon ami ; non seulement je suis prêt à détruire ces reproches, j'essaierai encore, si je le puis, de me justifier même sur mes procédés à votre égard, dont vous me faites grace ; et, si vous le voulez, c'est par là que je vais commencer mon apologie ; car, sans doute, je serois aussi peu sensé que peu reconnoissant, si lorsque je m'occupe de l'opinion qu'auront de moi les autres, lorsque je ne néglige rien pour faire cesser leurs plaintes, je m'inquiétois peu de ce que pensera sur mon compte un ami tendre qui porte les égards jusqu'à ne pas vouloir se plaindre des torts qu'il me suppose envers lui, jusqu'à s'occuper de mes intérêts sans songer aux siens. Non, je ne me pardonnerois jamais de paroître peu jaloux de l'estime de mon ami, de ne pas me mettre en devoir de lui prouver que je ne suis point coupable, enfin, de montrer pour lui plus d'indifférence qu'il n'a témoigné d'attention pour moi. En quoi donc vous ai-je offensé, puisque j'ai résolu de commencer par là mon apologie? Est-ce parce que je vous ai trompé, parce que je vous ai caché mes sentimens ? mais c'étoit pour le bien de celui que je trompois, et pour l'avantage de ceux auxquels je le livrois. Si la ruse est toujours un

mal, s'il n'est jamais à propos de s'en servir, je suis prêt à subir la peine que vous voudrez m'imposer ; ou plutôt, comme vous ne consentiriez jamais à me punir, je me condamnerai moi-même à la peine que les juges infligent aux coupables, lorsque les accusateurs les ont convaincus. Mais si la ruse n'est pas toujours nuisible, si elle est bonne ou mauvaise, suivant les intentions de ceux qui l'emploient, ne me reprochez plus de vous avoir trompé, mais montrez que je l'ai fait pour nuire, parce que, sans doute, celui qui use d'artifice sans aucun mauvais dessein, loin de mériter le blâme et les reproches, doit être loué et approuvé par tous ceux qui pensent raisonnablement.

La ruse employée à propos et avec de bonnes intentions, procure de grands avantages ; et bien des hommes ont eu à se repentir de n'avoir pas usé d'artifice. Examinez les plus fameux généraux de tous les siècles, vous verrez qu'ils doivent à la ruse le plus grand nombre de leur triomphes, et que ceux qui ont vaincu par ce moyen obtiennent plus de louanges que ceux qui ont triomphé à force ouverte. Les uns réussissent en prodiguant les hommes et l'argent, de sorte qu'ils ne gagnent rien par la victoire, et que, quoique vainqueurs, la diminution de leurs troupes et l'épuisement de leurs finances, rendent leur sort aussi triste que celui des vaincus. Ajoutez que ceux-ci ne les laissent pas jouir de tout l'honneur de la victoire, mais qu'ils en prennent pour eux une grande partie. Leurs ames ont été victorieuses, leurs corps seuls ont succombé ; en sorte que, s'ils avoient pu ne pas tomber sous les coups de leurs adversaires,

si la mort n'avoit pas arrêté les efforts de leur bras, ils n'auroient rien perdu de leur ardeur. Celui, au contraire, qui triomphe par la ruse, non seulement cause la défaite de ses ennemis, mais il les couvre de ridicule. Dans cette dernière circonstance, le vainqueur et le vaincu n'ont pas également le mérite de la sagesse, comme dans l'autre, celui du courage : le prix est tout entier pour le vainqueur. Et ce qui n'est pas moins important, c'est que par sa victoire il procure à sa patrie une joie pure. Il n'en est pas de l'argent et des hommes comme des lumières de l'esprit. L'argent et les hommes s'épuisent à force d'en user ; au lieu que les lumières s'étendent à proportion qu'on les met plus en usage. Et ce n'est pas seulement dans la guerre, mais encore dans la paix, que la ruse est d'une grande utilité, et même d'une nécessité indispensable, dans les affaires particulières comme dans les affaires publiques. Sans parler de mille autres exemples, la fille de Saül n'a pu sauver son époux qu'en trompant son père, qui cherchoit à le faire périr ; le frère de Michol a usé des mêmes armes, pour tirer du péril celui qui avoit été sauvé par sa sœur.

Vos réflexions sur la ruse, me répondit Basile, ne me regardent nullement, puisque je ne suis point votre ennemi, et que, loin de chercher à vous nuire, je m'abandonnai toujours à vous sans réserve, je me suis prêté à tous vos désirs. Aussi, mon cher et respectable ami, lui répliquai-je, j'ai prévenu votre objection en disant que ce n'est pas seulement dans la guerre et avec des ennemis, mais encore dans la paix et avec ses meilleurs amis, qu'on peut em-

ployer la ruse. Et pour vous convaincre qu'elle est utile à ceux qui sont trompés comme à ceux qui trompent, interrogez les médecins, demandez-leur comment ils guérissent leurs malades ; ils vous répondront qu'ils ne se contentent pas d'user des ressources de leur art, qu'ils ont quelquefois recours à la ruse, et que par ce moyen joint aux autres, ils rendent la santé à ceux qui l'ont perdue. En effet, lorsque l'humeur difficile du malade et la nature même de son mal lui font rejeter les conseils du médecin, celui-ci se voit obligé de recourir à l'artifice, et d'employer un déguisement utile. Entre un grand nombre de ruses mises en œuvre par des hommes de cet art, en voici une dont le récit peut-être ne vous déplaira pas. Un homme étoit attaqué d'une fièvre ardente avec des redoublemens considérables. Il rejetoit obstinément tout ce qui auroit pu éteindre le feu intérieur qui le dévoroit ; il avoit la plus forte envie de boire une coupe de vin pur, il en demandoit à tous ceux qui venoient le visiter, il les pressoit de lui procurer les moyens de satisfaire un désir qui lui auroit été funeste ; car si l'on s'étoit prêté à ses demandes, on auroit augmenté la fièvre, et même on auroit excité dans ce malheureux un violent délire. Comme donc l'art manquoit alors de moyens, qu'il étoit embarrassé, et même absolument rejeté, la ruse prit la place, et montra tout ce qu'elle pouvoit, ainsi que vous allez l'entendre. Le médecin prend un vase d'argile nouvellement sorti de la fournaise, il le plonge dans une grande quantité de vin, et l'ayant retiré vide, il le remplit d'eau. Après avoir fait boucher tous les jours de la chambre du malade

avec des rideaux épais, il lui présente le vase comme rempli de vin pur. Le malade, avant de le prendre dans ses mains, trompé par l'odeur qui saisit à l'instant ses narines, sans faire de questions sur la boisson qu'on lui présente, abusé par les ténèbres, et pressé par le désir, l'avale avec une avidité extrême : dès qu'il l'eût prise, l'étouffement cessa, et le danger fut dissipé. Voyez-vous tout ce qu'on gagne par la ruse ? Je ne finirois pas si je voulois détailler tous les artifices qu'emploient les médecins.

Et ce n'est point seulement dans les maladies du corps, mais dans celles de l'ame, qu'on use de ce remède. C'est ainsi que saint Paul a converti des milliers de juifs. C'est dans ce principe qu'il a circoncis Timothée, lui qui disoit aux Galates d'un ton de menace, que Jésus-Christ ne serviroit de rien à ceux qui sont circoncis. C'est pour cela qu'il se soumettoit à la loi, lui qui depuis la foi en Jésus-Christ regardoit la justice de la loi comme nuisible et préjudiciable; car la ruse a un grand pouvoir, pourvu qu'on ne l'emploie pas avec de mauvaises intentions : ou plutôt, il ne faut plus alors l'appeler ruse, mais un art plein de sagesse, propre à suggérer des moyens dans des conjonctures difficiles. On doit regarder comme fourbe celui qui trompe par des vues injustes, et non celui qui le fait dans un bon dessein. Il est souvent à propos d'employer la ruse, et l'on procure les plus grands avantages à celui que l'on trompe, tandis qu'on lui causeroit des préjudices énormes, si, par un excès de franchise, on craignoit de le tromper.

SUR LA DOCTRINE DE L'ÉVANGILE.

Cet extrait est le préambule du commentaire sur l'Évangile de saint Matthieu; c'est une sublime et magnifique introduction à ce commentaire. L'orateur y établit l'excellence de la doctrine de l'Évangile en général, considérée en elle-même et par comparaison avec la doctrine des philosophes païens.

Bén. t. 7, p. 1; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 457; Sav. t. 2, p. 9.

NOTRE vie devroit être si pure que nous n'eussions besoin d'aucun écrit, et que la grace seule nous tenant lieu de tous les livres, la loi de Dieu fût écrite au fond de nos cœurs, non avec de l'encre, mais par l'impression de l'Esprit-Saint. Que si nous avons perdu ce premier avantage, embrassons du moins le second. Dieu nous a assez montré, par ses paroles et par sa conduite, combien le premier état étoit plus heureux. Il a parlé d'abord à Noé, à Abraham et à ses descendans, à Job et à Moïse, non par des caractères et par des signes visibles, mais immédiatement et par lui-même, les ayant trouvés assez purs pour les gratifier de ce privilége. Mais ensuite le peuple hébreu étant tombé dans l'abyme de tous les vices, il a fallu nécessairement que Dieu se servît de lettres et de tables, qu'il eût recours à ce moyen

pour lui rappeler ses volontés. La conduite qu'il avoit tenue à l'égard des saints de l'Ancien-Testament, il l'a renouvelée à l'égard de ceux du Nouveau, et il a traité les apôtres comme il avoit traité les patriarches. Sans leur rien laisser par écrit, il leur a promis, au lieu de livres, la grace de son Esprit divin : *Il vous rappellera toute chose* (Jean. 14. 26.), leur dit-il. Pour comprendre tout l'avantage de cette instruction intérieure, écoutez ce que Dieu nous dit par un de ses prophètes : *Je ferai une alliance nouvelle ; j'écrirai ma loi dans leurs ames, je la graverai dans leurs cœurs, et ils seront tous instruits par Dieu même* (Jér. 31. 31 et 33.). Saint Paul, voulant nous marquer l'excellence de cette même instruction, dit qu'*il avoit reçu la loi non sur des tables de pierre, mais sur des tables de chair*, c'est-à-dire, *dans son cœur* (2. Cor. 3. 3.). Mais comme bientôt les hommes se sont égarés, les uns par la dépravation de leur doctrine, les autres par la corruption de leur vie et de leurs mœurs, nous avons eu besoin de nouveau que Dieu nous rappelât par écrit ses volontés et ses préceptes. Si donc il est vrai que notre vie devroit être si pure, que, sans avoir besoin de livres, nos cœurs fussent toujours ouverts aux inspirations de l'Esprit-Saint, combien serons-nous coupables si, après avoir perdu un si glorieux privilége, nous ne nous servons pas même, comme nous le devons, de ce second avantage. Si c'est déjà une faute de nous être rendu l'Écriture nécessaire, et de ne plus attirer en nous par nous-mêmes la grace du divin Esprit, quel crime sera-ce de ne vouloir pas même user de ce nouveau secours,

de négliger les saints livres comme inutiles, et de nous exposer par là à une punition plus rigoureuse?

Pour éviter ce malheur, lisons avec attention les écrits divins, et apprenons comment l'ancienne et la nouvelle loi ont été données. Comment donc la loi ancienne a-t-elle été publiée, dans quel lieu et dans quel temps? sans doute, après la submersion des Égyptiens, dans un désert, sur la montagne de Sina, au milieu du feu, et de la fumée qui s'élevoit de la montagne, au son de la trompette, et à la lueur des éclairs, au bruit du tonnerre, et après que Moïse fut entré dans l'obscurité de la nuée. Ce n'est pas ainsi qu'a été publiée la loi nouvelle. Ce n'a été ni dans un désert, ni sur une montagne, au milieu de la fumée et de l'obscurité, ni parmi les nuages et les tempêtes, mais à l'entrée du jour, dans une maison, les disciples étant assis; et tout se passa avec beaucoup de tranquillité. Les juifs, peuple dur, qui n'étoient dociles ni à la voix de la raison ni à celle de Dieu, avoient besoin d'objets qui frappassent les sens, d'un désert, d'une montagne, de la fumée, du son des trompettes, en un mot de tout cet appareil, qui auroit été inutile pour les disciples, dont l'ame étoit plus sublime, plus soumise, plus au-dessus des impressions corporelles. Si même il y eut quelque bruit lorsque l'Esprit-Saint descendit sur les apôtres, ce ne fut pas à cause des apôtres, mais à cause des juifs qui étoient présens, aussi bien que ces langues de feu qui parurent sur la tête de chacun; car, si après cela même les juifs osèrent dire que les apôtres étoient ivres, combien l'auroient-ils dit davantage s'ils n'eussent point vu ce prodige?

Dans la publication de l'ancienne loi, Dieu descend sur la montagne après que Moïse y est monté; dans la publication de la nouvelle, l'Esprit-Saint descend des cieux, après que notre nature y a été élevée, ou plutôt, après qu'elle a été placée sur le trône royal; d'où l'on voit que le Saint-Esprit n'est pas inférieur au Père, puisqu'il a produit des effets plus grands et plus merveilleux. Oui, les tables de la seconde alliance étoient fort supérieures aux premières, et elles ont opéré des prodiges beaucoup plus éclatans. Les apôtres ne descendirent pas d'une montagne comme Moïse, portant des tables de pierre dans leurs mains; mais ils marchoient portant le Saint-Esprit dans leurs cœurs, remplis d'un trésor de science, de sources abondantes de graces, et de dons spirituels qu'ils répandoient de toute part, devenus par la grace qui les vivifioit une loi vivante et des livres animés. C'est ainsi qu'ils convertirent d'abord trois mille hommes et ensuite cinq mille; c'est ainsi qu'ils ont converti tous les peuples, Dieu se servant de leur langue pour parler lui-même à tous les hommes du monde.

Rempli du même esprit, Matthieu a écrit le livre qu'il nous a laissé; Matthieu, dis-je, le publicain; car je ne rougis pas de l'appeler, lui et les autres, par le nom de leur profession, puisque c'est cela même qui relève davantage la grace de l'Esprit-Saint et l'excellence de leur vertu. Il appelle son livre *l'Evangile*, c'est-à-dire, la bonne nouvelle; car il annonce à tous, même aux méchans, aux ennemis du Très-Haut, à des aveugles assis dans les ténèbres, la délivrance des peines, le pardon des

péchés, la justice, la sanctification, la rédemption, l'adoption des enfans de Dieu, l'héritage de son royaume, et l'honneur de devenir les frères de son Fils unique. Qu'y a-t-il de comparable aux nouvelles qu'il nous apporte? Dieu sur la terre, l'homme dans le ciel; un rapprochement admirable de toutes choses, les anges qui chantent avec les hommes, les hommes qui entrent en société avec les anges et avec toutes les dominations célestes! Quel plus grand spectacle que de voir une guerre, aussi ancienne que le monde, cesser tout-à-coup, Dieu réconcilié avec les hommes, Satan confus, les démons en fuite, la mort enchaînée, le paradis ouvert, la malédiction détruite, le péché banni, l'erreur dissipée, la vérité ramenée, la parole divine semée et fructifiant au loin, la vie du ciel introduite sur la terre, les anges et toutes les puissances d'en-haut séjournant sans cesse parmi les mortels, et conversant avec eux familièrement, une espérance ferme et solide des biens futurs? C'est pour cela que saint Matthieu appelle son histoire *Evangile*, parce que, sans doute, les richesses, la puissance, les principautés, la gloire, les honneurs, en un mot, tout ce que les hommes regardent comme des biens, ne sont que des noms vides de choses; au lieu que ce que des pêcheurs nous annoncent est proprement appelé *l'Evangile*, c'est-à-dire, *la bonne nouvelle*, non seulement parce qu'ils nous promettent des biens permanens, immuables, fort supérieurs à nos mérites, mais encore parce que nous avons acquis le droit à ces biens avec la plus grande facilité, parce que nous ne le devons ni à nos peines ni à nos travaux,

mais à la seule charité de Dieu qui nous comble gratuitement de tous ses dons.

On demandera peut-être pourquoi, parmi tant de disciples de Jésus-Christ, il n'y a eu que deux apôtres, saint Jean et saint Matthieu, qui aient écrit l'Évangile, avec deux de leurs compagnons, l'un disciple de saint Pierre, l'autre, de saint Paul (1). A cela, je réponds : C'est parce que ces saints personnages ne faisoient rien par un motif de vaine gloire, mais qu'ils régloient toute chose par l'utilité et par le besoin. Un évangéliste, dira-t-on encore, ne pouvoit-il pas suffire pour dire tout lui seul? Oui, sans doute ; mais, lorsqu'on voit quatre hommes écrire chacun un Évangile, en divers temps, en divers lieux, sans se réunir et conférer ensemble, et cependant s'expliquer sur tous les objets, comme s'ils n'avoient qu'une même bouche, cet accord est la plus forte preuve de la vérité de leur histoire. Il semble, direz-vous, qu'on pourroit juger le contraire, puisqu'il est plusieurs points en quoi ils ne s'accordent pas. Mais c'est cela même qui prouve davantage qu'ils n'ont dit que la vérité; car, s'ils étoient si conformes, s'ils s'accordoient jusqu'aux moindres circonstances des temps et des lieux, jusqu'aux simples expressions, il n'est pas d'ennemi de l'Église qui ne crût que cette uniformité si exacte n'est pas naturelle, à moins qu'on ne suppose qu'ils ont écrit de concert, qu'ils se sont entendus ensemble ; au lieu que ces légères différences qui se trouvent entre les évangélistes, les purgent visiblement

(1) Marc étoit disciple de saint Pierre, Luc l'étoit de saint Paul.

de tout soupçon, et justifient la sincérité de leur conduite. S'ils diffèrent quelquefois pour les lieux et pour les temps, cette diversité ne nuit en aucune sorte à la vérité de leurs récits, comme nous tâcherons par la suite de le prouver avec le secours du Seigneur. Nous vous prions seulement de remarquer ici que, dans les vérités essentielles qui intéressent le fond de la morale et du dogme, on ne trouve pas entre eux la moindre opposition. Ils disent tous qu'un Dieu s'est fait homme, qu'il a opéré de grands miracles, qu'il a été crucifié et enseveli, qu'il est ressuscité et monté au ciel, qu'il doit venir juger le monde, qu'il nous a donné de salutaires préceptes, qu'il a établi une loi nouvelle nullement contraire à l'ancienne, que Jésus-Christ est le Fils unique de Dieu, consubstantiel à son Père, et autres vérités semblables, dans lesquelles tous les évangélistes s'accordent parfaitement. Que s'ils n'ont pas tous rapporté les mêmes circonstances de quelques miracles, que cela ne vous trouble pas. Si un seul évangéliste avoit tout dit, c'est en vain qu'il y en auroit eu plusieurs; et s'ils eussent tous dit des choses nouvelles et différentes, on n'auroit pas vu comment ils s'accordent entre eux. Ils disent donc tous des choses qui leur sont communes, et chacun d'eux en dit qui lui sont propres, afin qu'on juge qu'il étoit nécessaire qu'il y en eût plusieurs, et afin que chacun d'eux, dans ce qu'il rapporte, rende témoignage à la vérité. C'est la raison qui a porté saint Luc à écrire son Évangile, *afin*, dit-il, *que vous reconnoissiez la vérité des choses que l'on vous a enseignées* (Luc. I. 4.).

c'est-à-dire, afin qu'en voyant tant de personnes vous confirmer les mêmes faits, vous n'en puissiez plus douter, vous en demeuriez parfaitement convaincus. Quant à saint Jean, quoiqu'il supprime la cause qui lui a fait écrire son Évangile, nous apprenons néanmoins par la tradition de nos pères, qu'il a eu une raison en l'écrivant. Comme les trois autres avoient eu pour but principal de parler de Jésus Christ comme homme, et qu'il étoit à craindre que le dogme de sa divinité ne fût pas suffisamment expliqué, il résolut, par une inspiration particulière du Fils de Dieu, de composer son Évangile dans ce dessein, comme on le voit et dans le préambule et dans le cours de son histoire; car il ne commence pas comme les autres par la naissance temporelle de Jésus, mais il s'élève tout d'un coup à sa génération divine et éternelle, comme à l'objet dont il étoit occupé, et pour lequel il écrivoit son Évangile. C'est pour cela que dans le commencement et même dans toute la suite, il parle d'une manière plus grande et plus relevée que les autres. Par rapport à saint Matthieu, on pense qu'il écrivit pour les juifs qui s'étoient convertis à la foi; et l'on dit que ceux-ci étant venus le trouver, et l'ayant prié de leur laisser par écrit les préceptes qu'il leur avoit donnés de vive voix, il se rendit à leurs prières, et composa son Évangile en langue hébraïque. Saint Marc écrivit aussi le sien à la supplication de ses disciples, lorsqu'il étoit en Égypte. Saint Matthieu, qui écrivoit pour les juifs, ne s'est mis en peine que de faire voir que Jésus-Christ descendoit d'Abraham et de David; saint Luc, qui écrivoit

pour tous les chrétiens du monde, prend les choses de plus haut et remonte jusqu'à Adam. L'un débute par la généalogie du Christ, parce que rien ne pouvoit être plus agréable aux juifs que de leur apprendre que le Christ descendoit d'Abraham et de David ; l'autre raconte plusieurs autres faits avant de passer à cette même généalogie.

Au reste, nous allons montrer l'accord des quatre évangélistes, et par le consentement de toute la terre, qui a embrassé ce qu'ils ont écrit, et par le témoignage même des ennemis de la vérité; car il s'est levé depuis eux plusieurs hérésies, qui ont publié des dogmes contraires à l'Évangile, dont les unes ont reçu tout ce que leurs livres renferment, et les autres en ayant retranché une partie, retiennent le reste. Or, s'il y avoit des contradictions dans l'Évangile, les hérétiques qui le contredisent dans certains points ne l'auroient pas reçu tout entier, mais seulement ce qu'ils auroient jugé favorable à leurs opinions ; et ceux qui n'en reçoivent qu'une partie n'auroient pu être confondus par la partie même qu'ils reçoivent, celle qu'ils rejettent subsistant toujours, et publiant hautement le rapport qu'elle a avec le tout. Que l'on coupe une petite partie d'un animal, on y trouve tous les élémens qui composent l'animal entier, de la chair, des os, des nerfs, des veines, des artères, du sang; et l'on peut juger de tout l'animal par cette seule partie. Il en est de même de l'Écriture : chaque parole en contient visiblement tout l'esprit, et a un rapport essentiel avec tout le reste. Si les évangélistes se contredisoient les uns les autres, l'Évangile n'auroit jamais été reçu, il se se-

roit détruit lui-même, selon cet oracle que nous y lisons : *Tout royaume divisé sera détruit* (Luc. 11. 17.). Mais ce qui fait éclater davantage la force et la vertu de l'Esprit-Saint, c'est d'avoir persuadé aux hommes d'admettre les points capitaux et les maximes fondamentales de l'Évangile, sans être choqués des légères différences qui s'y rencontrent. Je ne m'appliquerai pas à rechercher en quel lieu chaque évangéliste a écrit ; j'aime mieux m'attacher à vous faire voir dans toute la suite de cet ouvrage, qu'ils ne se sont jamais contredits l'un l'autre. Quant à ceux qui leur reprochent de différer entre eux en quelques points peu essentiels, il me semble qu'ils auroient voulu leur imposer la loi de se servir tous quatre des mêmes mots et des mêmes expressions.

Je pourrois parler ici de ces hommes qui étoient si fiers de leur éloquence et de leur fausse sagesse, et dont plusieurs ayant composé des livres sur le même sujet, se trouvent non seulement différens entre eux, mais absolument contraires les uns aux autres ; car autre chose est de ne pas tenir les mêmes discours, ou d'en tenir d'absolument opposés. Mais je ne m'arrête point à cette considération ; à Dieu ne plaise que je cherche l'apologie des saints Évangiles dans l'extravagance de ces faux sages, et que je me serve du mensonge pour établir la vérité ! Je demande seulement comment une doctrine qui se seroit combattue elle-même eût pu prévaloir et se répandre ? comment des hommes qui se seroient contredits auroient pu se rendre célèbres dans le monde, s'acquérir la croyance et l'admiration de toute la terre ? et cela, quoiqu'ils eussent beaucoup de té-

moins et d'ennemis de leur doctrine; car ils n'écrivoient pas dans un coin du monde, et loin de cacher leurs dogmes, ils les publioient devant tous les peuples, sur les terres et sur les mers; leurs livres étoient lus, comme aujourd'hui encore, en présence des ennemis de la foi, sans qu'ils choquassent ni offensassent personne, comme cela devoit être, puisqu'une vertu divine présidoit à cette lecture, et opéroit partout des effets merveilleux. Sans un pareil secours, comment des publicains, des pêcheurs, des hommes sans lettres, auroient-ils pu découvrir et publier des vérités d'un ordre si sublime? Oui, une doctrine dont les anciens philosophes n'avoient pu même se former l'idée, ils l'annoncent avec une pleine assurance; ils la persuadent, non seulement pendant leur vie, mais même après leur mort; et non à quinze ou vingt personnes, non à cent, non à mille ou à dix mille, mais à des villes et à des nations entières, aux Grecs et aux barbares, sur terre et sur mer, dans les lieux habités et dans les pays inhabités. Ils annoncent et persuadent une doctrine qui surpasse la nature humaine; ils s'élèvent au-dessus des objets terrestres, et ne parlent que de choses célestes. Ils prêchent un royaume jusqu'alors inconnu; ils découvrent d'autres richesses et une autre pauvreté, une autre liberté et une autre servitude, une autre vie et une autre mort, un nouveau monde et une nouvelle manière de vivre, enfin un changement général et un renouvellement universel. Qu'ils sont éloignés et de Platon (1) qui a tracé l'idée d'une

(1) Personne n'ignore que Platon a imaginé dans sa tête et tracé par écrit une république ou plan de gouvernement. Il débute dans

république ridicule, et de Zénon, et de ces autres philosophes qui ont formé des projets de gouvernement et composé des codes de lois ! Il ne faut que lire les écrits de ces prétendus sages, pour voir qu'ils sont inspirés par un esprit impur, par le démon, cet adversaire cruel du genre humain, cet ennemi de la sagesse et de la modestie, qui se plaît à tout bouleverser et à tout confondre. Eh ! peut-on parler d'eux autrement, si l'on considère cette communauté de femmes qu'ils ont voulu introduire, ces spectacles honteux de filles nues qu'ils ont voulu établir, ces mariages clandestins qu'ils autorisoient, cette confusion et ce renversement de tous les principes et de toutes les lois de la nature? La répugnance de notre cœur pour les maximes consignées dans leurs écrits, répugnance qui ne nous permettroit pas même de les entendre, prouve assez qu'elles lui sont absolument contraires, et qu'elles étoient de pures inventions du démon. Elles n'ont pas été admises, quoique leurs auteurs pussent les écrire librement, quoiqu'ils pussent les publier sans craindre ni les persécutions ni les périls, quoiqu'ils s'efforçassent de les insinuer dans les esprits, en les parant de tous les charmes de l'éloquence. L'Évangile, au contraire, qui n'étoit prêché que par des pêcheurs persécutés de toute part, battus de verges, exposés à tous les dangers, a été embrassé aussitôt avec un profond respect par les savans et les ignorans, par les personnes libres et esclaves, par les princes et les soldats, par les

cet ouvrage par un long préambule sur la justice; et il voudroit, entre autres choses, que les femmes fussent communes. D'autres philosophes avoient aussi composé des républiques.

Grecs et les barbares. Et l'on ne peut dire que ce qui a fait recevoir si facilement la doctrine des apôtres, c'est qu'ils ne proposoient que des choses basses et communes, puisqu'au contraire ils n'ont rien annoncé qui ne fût infiniment au-dessus de toutes les maximes des philosophes. Ceux-ci n'avoient jamais pu même imaginer l'idée ni le nom de la virginité, de la pauvreté chrétienne, du jeûne, et des autres points les plus élevés de notre morale. Instruits par leur divin Maître, les apôtres ne condamnent pas seulement les mauvaises actions et les mauvais désirs, mais encore les regards indiscrets, les paroles déshonnêtes, les ris immodérés; ils étendent leur sévérité et leur exactitude sur les plus petites choses, sur la contenance extérieure, sur la démarche, sur le son de la voix; et cependant ils ont fait germer dans toute la terre l'esprit de la virginité, ils ont inspiré aux hommes des sentimens au sujet de Dieu et des choses du ciel, qui n'auroient jamais pu venir dans la pensée d'aucun des sages du paganisme. En effet, comment ces adorateurs des serpens, des monstres les plus horribles, des plus vils animaux, auroient-ils pu imaginer des dogmes aussi sublimes? Ces dogmes, néanmoins, ont été reçus et embrassés dans tout l'univers, où ils fleurissent et s'accroissent de jour en jour, tandis que les vaines opinions des philosophes s'évanouissent et disparoissent comme une fumée légère. Et peuvent-elles éprouver un autre sort, puisqu'elles sont l'ouvrage du démon, et qu'outre le libertinage qu'elles prêchent, elles offrent tant d'obscurité et de ténèbres, qu'on ne peut les comprendre sans un grand travail? Quoi de plus

ridicule, je vous prie, qu'une république où un philosophe emploie la plus grande partie de son livre, à expliquer longuement et obscurément ce que c'est que la justice (1); de sorte que, quand il y auroit quelque chose de bon, cela seul rendroit inutile pour le réglement de la vie des hommes; car si un laboureur, un marinier, ou un artisan quelconque vivant de son travail, quittoit son art et ses occupations les plus nécessaires, et consacroit beaucoup d'années à apprendre de ces sages ce qui est juste, il se trouveroit qu'il auroit consumé beaucoup de temps sans fruit, et qu'il seroit mort misérablement de faim avant d'avoir appris à bien vivre. Il n'en est pas ainsi de l'Évangile : Jésus-Christ nous y enseigne ce qui est juste, honnête, utile, et généralement toutes les vertus, en très peu de paroles, claires et intelligibles pour tout le monde : *La loi et les prophètes*, dit-il, *consistent en ces deux commandemens* (Matth. 22. 40.), c'est-à-dire dans l'amour de Dieu et du prochain. *Faites aux autres hommes*, dit-il ailleurs, *ce que vous voudriez qu'ils vous fissent à vous-mêmes ; car c'est là la loi et les prophètes* (Matth. 7. 12.). Il n'y a ni laboureur, ni esclave, ni femme, ni enfant, ni personne d'un esprit borné, qui ne puisse comprendre cette morale sans aucune peine : clarté et simplicité qui sont la marque et comme le caractère de la vérité. L'expérience même a confirmé ce que nous disons. Tout le monde, non seulement a compris ces règles divines, mais les a même pratiquées, soit au milieu des vil-

(1) Voyez ce que nous venons de dire de la République de Platon.

les, soit dans les déserts, sur le haut des montagnes. C'est sur les montagnes qu'on voit fleurir une philosophie sublime; c'est là qu'on voit des chœurs d'anges, revêtus d'un corps humain, montrer sur la terre le modèle d'une vie céleste. Ce sont des pêcheurs qui nous ont tracé le plan de cette divine philosophie. Ils n'ont pas eu besoin, selon la maxime des anciens philosophes, d'y former les hommes dès l'enfance; ils n'ont pas astreint la vertu à un certain nombre d'années, mais ils ont prescrit des règles généralement pour tous les âges. La manière d'instruire des philosophes, n'est qu'un jeu d'enfant, tandis que la nôtre est sérieuse et solide. Le lieu que les apôtres nous marquent pour terme de nos combats et de nos courses, est le ciel, Dieu même est le maître de l'art qu'ils nous apprennent, et le législateur des lois qu'ils nous prescrivent. Le prix qu'ils nous proposent, n'est ni un rameau d'olivier, ni une couronne de laurier, ni l'honneur d'être nourri aux dépens du public, ni une statue en bronze, récompenses trop vaines et trop frivoles; mais l'avantage de jouir d'une vie sans fin, la gloire de devenir enfans de Dieu, d'être associés au chœur des anges, d'assister devant le trône du Roi suprême, de demeurer éternellement avec Jésus-Christ. Les chefs et les maîtres de cette république sainte sont des pêcheurs, des publicains, des ouvriers en tentes, qui, après avoir vécu quelques années sur la terre, vivent pour toujours dans le ciel, peuvent encore aider puissamment leurs successeurs et leurs disciples, et les soutenir même après le trépas. Dans cette république, on ne fait pas la guerre contre les hom-

mes, mais contre les démons et les puissances spirituelles. Aussi n'avons-nous pour général dans ces combats, ni un homme ni un ange, mais Dieu même. Nos armes sont bien différentes des armes ordinaires. Elles ne sont formées ni de peaux de bêtes, ni de lames de fer et d'airain, mais de la vérité, de la foi, de la justice, et de toutes les vertus.

PAR QUELLES ARMES LES APÔTRES ONT FAIT TRIOMPHER L'ÉVANGILE DANS LE MONDE.

Cet extrait est tiré de l'homélie troisième sur la première épître aux Corinthiens. L'orateur y montre que les apôtres ont fait triompher l'Évangile dans le monde, non par leur puissance, par leur crédit, ou par leur éloquence, mais par la grace divine. Il exhorte les fidèles à attirer les infidèles à la foi par leur vie et par leurs actions, plutôt que par leurs paroles.

Bén. t. 10, p. 19; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 24; Sav. t. 3, p. 257.

Pourquoi vous glorifiez-vous de ce dont vous devriez rougir? Si la sagesse humaine combat la croix du Fils de Dieu et son Évangile, vous devez en avoir honte, loin d'en tirer gloire. C'est pour cette raison que les apôtres n'ont rien eu de cette fausse sagesse: ce n'est pas qu'ils fussent dépourvus des dons de l'Esprit-Saint, mais c'étoit pour que la prédication n'en souffrît aucun dommage. Les sages du siècle, loin de contribuer aux progrès de la foi, lui étoient nui-

sibles, tandis que des hommes simples la répandoient partout. C'est leur simplicité qui a réprimé le faste des hommes, c'est elle qui a guéri leur vaine enflure, c'est elle qui leur a appris à être humbles. On dira peut-être : Si saint Paul réprouve la sagesse de la parole, pourquoi s'est-on servi d'Apollon qui étoit un homme fort éloquent ? On s'en est servi, non parce que l'on comptoit sur son éloquence, mais parce qu'étant versé dans l'Écriture il étoit en état de confondre les juifs. Mais en général, loin de la chercher, on évitoit l'éloquence dans les premiers prédicateurs de l'Évangile. Ce qui leur étoit nécessaire dans ces commencemens, c'étoit un grand pouvoir et un grand courage pour bannir l'erreur du monde, et y établir la vérité. Que si Dieu, qui dans le principe n'avoit pas besoin de gens instruits, a reçu depuis dans son Église des hommes éloquens, ce n'est pas qu'il en eût besoin davantage, mais c'est qu'il les prenoit sans distinction ; et comme d'abord il n'avoit pas eu besoin de sages pour l'accomplissement de ses desseins, il ne les rejeta pas non plus par la suite lorsqu'il les trouva. Montrez-moi que Pierre et Paul eussent une éloquence humaine ; mais vous ne le pourriez pas, puisque c'étoient des hommes simples et sans lettres. Lorsque Jésus-Christ, après avoir renfermé sa puissance dans la Palestine, et avoir dit à ses disciples : *Lorsque je vous envoyois sans sac, sans bourse, sans chaussure, avez-vous manqué de quelque chose ?* leur eût donné mission par toute la terre, alors il leur permit d'avoir un sac et une bourse. Il a tenu la même conduite dans la prédication de l'Évangile. Le but de

cette prédication étoit de faire connoître la puissance de Jésus-Christ, et non de rejeter ceux qui vouloient embrasser la foi, parce qu'ils avoient une sagesse humaine. Lors donc que les gentils viennent nous dire que les apôtres étoient des gens simples et grossiers, ne rougissons pas d'en convenir, et même d'enchérir sur ce qu'ils disent. Ne prétendons point que Paul étoit habile et savant, mais vantons les hommes qui étoient les plus distingués et les plus admirés chez eux pour leur sagesse et pour leur éloquence, sans craindre de convenir que nos maîtres dans la foi étoient simples et grossiers. C'est de là que nous tirerons contre les ennemis de l'Évangile notre plus grand avantage, notre triomphe le plus éclatant.

Je vous dis ceci, mes frères, parce que j'assistai un jour à une dispute d'un chrétien avec un gentil, qui me fit pitié, et où chacun d'eux parloit plutôt contre lui-même que contre son adversaire. Le gentil disoit ce que devoit dire le chrétien, et le chrétien ce qui auroit convenu davantage dans la bouche du gentil. La question rouloit sur saint Paul et sur Platon. Le gentil soutenoit que saint Paul étoit grossier et ignorant; et le chrétien, par une simplicité mal-adroite, s'efforçoit de prouver que saint Paul étoit plus éloquent que Platon : proposition qui eût donné la victoire au gentil, si elle eût été admise; car si saint Paul étoit plus éloquent que Platon, plusieurs auroient pu dire que cet apôtre avoit triomphé, non par la grace, mais par son éloquence. Ainsi le chrétien parloit en effet pour le gentil, et le gentil pour le chrétien; puisque si saint Paul, tout grossier et tout ignorant qu'il étoit, n'eût pas laissé

de vaincre Platon, de persuader tous ses disciples, et de les attirer à lui, le triomphe eût été beaucoup plus remarquable. D'où il est clair que ce n'est point par la sagesse humaine, mais par la grace divine, que la prédication a prévalu dans le monde.

Afin donc que nous ne tombions pas dans la même faute, et que, si nous avons occasion de disputer contre les gentils, nous ne soyons pas moqués en raisonnant aussi mal, convenons du reproche fait aux apôtres d'avoir été ignorans, puisque ce reproche est un éloge. Lorsque les infidèles nous diront que les apôtres étoient grossiers, avouons-le, et ajoutons qu'ils étoient ignorans, sans lettres, sans politique, pauvres, obscurs et inconnus. Ce n'est pas faire injure aux apôtres, c'est plutôt parler à leur gloire, de dire qu'avec si peu de ressources ils sont devenus les maîtres et l'admiration de toute la terre. Ces hommes grossiers, sans lettres et sans science, ont vaincu les sages du siècle, les princes, les tyrans, les personnages les plus fiers de leurs richesses, de leur célébrité, de tous les avantages dont le monde s'applaudit, et ils les ont vaincus comme si leurs adversaires n'eussent pas même été des hommes : ce qui démontre la grande puissance de la croix, et que ces succès merveilleux n'étoient pas l'ouvrage de la force humaine. Loin d'être naturels, ils étoient fort au-dessus de la nature : or, lorsqu'un événement, qui importe au bonheur et à la perfection des hommes, surpasse de beaucoup la nature, il est manifeste qu'on doit l'attribuer à une puissance et à une force divine.

Considérons les faits eux-mêmes. Des pêcheurs,

des ouvriers en tentes, des publicains, des gens sans études et sans lettres, venus de la Palestine, pays éloigné, triomphent en peu de temps des philosophes et des orateurs les plus fameux, viennent à bout de rendre leur science inutile, de la faire bannir de toute la terre, malgré tous leurs périls, malgré toutes les oppositions des princes et des peuples, malgré le pouvoir et les efforts de la coutume qui la soutenoit, de la nature qui la favorisoit, de l'antiquité qui l'autorisoit, d'une longue habitude qui la défendoit, malgré les ruses et les artifices du démon qui s'armoit en sa faveur, qui soulevoit les princes, les magistrats, les peuples, les nations, les villes, les barbares, les Grecs, les philosophes, les orateurs, les sophistes; qui employoit les lois, les tribunaux, les supplices de tous les genres, les morts de toutes les espèces. Tout cédoit à la voix de simples pêcheurs, tout étoit vaincu et confondu avec la même facilité qu'une poussière légère est emportée et dissipée par un tourbillon de vent. Apprenons donc à raisonner de la sorte avec les gentils, afin que nous ne restions pas muets devant eux, mais que nous soyons prêts à rendre compte de notre foi et de notre espérance. Revenons toujours à ce point capital de la dispute; demandons-leur comment la foiblesse a triomphé de la puissance, comment douze hommes ont vaincu toute la terre, sans user des mêmes armes par lesquelles on les attaquoit, mais entièrement nus et désarmés. Je vous le demande, si l'on voyoit douze hommes, sans aucune science de la guerre, sans armes, et même foibles de corps, se jeter au milieu d'une armée

innombrable, recevoir dans leurs corps nus tous les traits et toutes les flèches de leurs ennemis, sans en éprouver aucun mal, sans en être blessés, renverser toutes ces troupes sans user d'armes, en ne se servant que de leurs mains, tuer les uns, emmener les autres prisonniers, et eux seuls n'être atteints d'aucune blessure; je le demande, croiroit-on que cela s'est fait humainement? Toutefois la victoire remportée par les apôtres est beaucoup plus admirable que ce que nous venons de dire. En effet, que des pêcheurs, sans étude et sans lettres, aient triomphé de toute la sagesse humaine, sans que ni leur petit nombre, ni leur indigence, ni les périls et les morts journalières auxquels ils étoient exposés, ni la sévérité de la doctrine qu'ils prêchoient, ni les préjugés et les habitudes des peuples, ni le grand nombre de ceux qui avoient été séduits, ni le crédit et le pouvoir de ceux qui les avoient trompés, sans que rien de cela fût un obstacle à leur prédication; c'est quelque chose de beaucoup plus extraordinaire, que si un homme nu et désarmé n'étoit point blessé des traits qui lui seroient lancés de toute part.

Attaquons les infidèles de cette manière, combattons-les avec ces armes, travaillons à les convaincre plus par notre vie que par nos paroles, puisque la sainteté de la vie est une preuve sans réplique, à laquelle on ne peut rien opposer. Avec quelque avantage que nous raisonnions, si nos mœurs ne sont point plus pures que celles des gentils, nous ne gagnerons rien contre eux. Ce ne sont pas nos paroles qu'ils examinent, ce sont nos actions. Com-

mencez les premiers, nous disent-ils, à faire ce que vous dites; et alors exhortez les autres. Si vous dites que vous attendez des biens infinis dans un autre monde, et qu'on vous voie plongés dans l'amour des biens de ce siècle, comme si les autres biens n'existoient pas, j'en croirai plus vos actions que vos discours. Quand je vous vois pleurer les morts sans aucune réserve, piller le bien d'autrui, vous permettre mille crimes et mille excès, puis-je croire à la résurrection que vous me prêchez? Si les gentils ne nous disent pas cela formellement, ils le pensent, et c'est ce qui les empêche de se rendre chrétiens. Attirons-les donc par notre vie. Des hommes du peuple et des ignorans ont frappé, ont étonné les sages du paganisme, parce qu'ils faisoient briller la sagesse de leur conduite, et que par leur sainteté ils faisoient retentir une voix plus éclatante que le son de la trompette. Oui, l'exemple a toujours plus de force que le précepte. Si je dis qu'il faut oublier les injures, et que cependant je fasse à un infidèle tout le mal qui est en mon pouvoir, pourrai-je l'attirer par mes discours, lorsque je le repousse par mes œuvres? Gagnons les gentils par notre conduite, étendons l'Église par leur conversion, enrichissons-la des dépouilles arrachées à l'enfer. Rien n'est comparable au prix d'une seule ame; le monde entier ne la vaut pas. Qu'on donne des biens immenses aux pauvres, on ne fera pas autant que si l'on convertissoit un seul homme: *Celui*, dit le Seigneur, *qui sépare ce qui est précieux d'avec ce qui est vil, est comme ma propre bouche* (Jér. 15. 19.). C'est une grande vertu que d'avoir pitié des pauvres,

mais ce n'est rien en comparaison de délivrer un homme de l'erreur : c'est marcher sur les traces de Pierre et de Paul. Nous pouvons encore prêcher l'Évangile comme ces apôtres, sans nous exposer comme eux aux périls, sans souffrir la faim et les autres maux. Nous sommes dans un temps de paix, mais nous pouvons, sans courir des hasards, et sans sortir de notre maison, signaler notre zèle, et travailler à une pêche spirituelle. A-t-on un ami ou un proche, qu'on l'édifie par ses actions et par ses paroles ; et l'on sera comme la bouche de Pierre et de Paul, ou plutôt comme la bouche de Jésus-Christ même : *Celui qui sépare ce qui est précieux d'avec ce qui est vil, est comme ma propre bouche.* Vous ne persuadez pas aujourd'hui, demain vous persuaderez ; quand vous ne persuaderiez jamais, vous recevrez toujours une récompense. Si vous ne gagnez pas tous ceux que vous désirez, vous en gagnerez au moins quelques-uns. Les apôtres n'ont pas converti tous les hommes, quoiqu'ils parlassent à tous, mais ils ont été récompensés comme s'ils les eussent tous convertis. Dans la distribution de ses couronnes, Dieu à moins d'égard au succès qu'à la bonne volonté. Il reçoit deux oboles avec empressement ; et ce qu'il fit à l'égard de la veuve de l'Évangile, il le fait à l'égard de ceux qui instruisent. Ne négligez pas de convertir quelques hommes, parce que vous ne pouvez convertir toute la terre, et n'abandonnez pas les petites choses par le désir d'en faire de grandes. Si vous ne gagnez pas cent personnes, vous en gagnerez dix. Si vous n'en pouvez gagner dix, ne méprisez pas d'en gagner

cinq, ou même une seule. Si vous ne pouvez réussir pour une seule, ne perdez pas courage, et faites pour votre part tout ce qui dépend de vous. Dans le commerce, on trafique avec l'argent comme avec l'or. Si nous ne négligeons pas les petites choses, nous acquerrons aussi les grandes ; mais si nous méprisons les petites, les grandes nous échapperont. C'est en profitant de tout et en ne négligeant rien qu'on s'enrichit. Que ce soit là notre règle, afin qu'après avoir amassé des richesses de toute part, nous méritions d'obtenir le royaume céleste !

QUE LES APÔTRES N'AUROIENT JAMAIS PU CONCEVOIR LE DESSEIN DE CONVERTIR LE MONDE ENTIER, S'ILS N'EUSSENT ÉTÉ BIEN ASSURÉS DE LA PROTECTION DIVINE, ET INTIMEMENT CONVAINCUS DE LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST.

Extrait de l'homélie 5.ᵉ sur la première épître aux Corinthiens. (Bén. t. 10, p. 37 ; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 46; Sav. t. 3, p. 270.)

Nous disions, il y a quelques jours, que naturellement il n'étoit pas possible que de simples pêcheurs eussent triomphé des philosophes ; cependant la chose est arrivée. D'où nous devons conclure que c'est un effet de la toute-puissance de Dieu. Nous disions qu'il n'étoit pas possible que les apôtres eussent formé de si grands desseins ; nous avons prouvé cependant qu'ils les ont formés, qu'ils les

ont même exécutés sans aucune peine. Nous allons continuer aujourd'hui le même sujet, et examiner comment il leur seroit venu à l'esprit d'espérer de convertir toute la terre, s'ils n'avoient vu leur Maître ressuscité.

Avoient-ils perdu l'esprit au point de tenter inconsidérément une semblable entreprise; car c'eût été le comble de la folie que de compter sur la réussite d'un pareil projet, sans le secours d'une grace divine? Mais comment des fous et des insensés auroient-ils pu réussir? que s'ils n'avoient pas perdu le sens, comme ils l'ont prouvé par les effets, comment, sans avoir reçu du Ciel les gages les plus solides, sans être assurés du secours d'en-haut, se seroient-ils exposés à soutenir des combats multipliés contre tous les peuples de la terre? comment douze hommes se seroient-ils disposés, avec un courage intrépide, à détruire des erreurs et des abus autorisés dans le monde par une longue suite de siècles? et ce qu'il y a de plus fort, comment auroient-ils espéré de persuader leurs auditeurs, lorsqu'ils les invitoient à s'élever au ciel et à mener une vie céleste? S'ils avoient été instruits dans toutes les sciences, élevés dans la gloire, dans les richesses et dans les honneurs, même alors il n'auroient pu raisonnablement concevoir des projets aussi vastes; cependant leurs espérances eussent été un peu mieux fondées. Mais les uns avoient passé leur vie sur des lacs, les autres dans des bureaux d'impôts, les autres à faire des tentes, dans des exercices fort peu propres à donner de grandes connoissances et à inspirer de grandes idées, surtout lorsqu'on n'a pas

sous les yeux d'exemple qui invite. Or, loin qu'ils eussent des exemples qui pussent les flatter du succès, tout leur disoit au contraire qu'ils ne réussiroient pas, puisque plusieurs, non seulement parmi les gentils et dans les anciens temps, mais encore parmi les juifs et du temps des apôtres, ayant voulu introduire des nouveautés, avoient péri misérablement, quoiqu'ils ne fussent pas réduits au nombre de douze, mais qu'ils fussent soutenus d'une grande multitude. Theudas et Judas qui comptoient une foule de partisans, avoient péri avec tous leurs disciples (Act. 5. 36.); exemple qui devoit effrayer les apôtres et les détourner de leur dessein, s'ils n'eussent été bien assurés de la protection du Ciel, sans laquelle ils reconnoissoient eux-mêmes qu'ils ne pouvoient exécuter une si haute entreprise. Mais quand même ils auroient eu lieu d'espérer les plus heureux succès, qui auroit pu les engager à se jeter dans une infinité de périls, s'ils n'eussent envisagé des biens futurs?

Supposons qu'ils s'attendissent à réussir parfaitement, qu'auroient-ils gagné à attirer toute la terre à la foi de Jésus qui n'auroit pas été ressuscité, comme vous le dites? Si maintenant, que nous avons la foi du royaume céleste et des biens infinis qui nous y attendent, nous avons de la peine à nous exposer aux périls, comment les apôtres se seroient-ils engagés dans une foule de maux, témérairement, ou plutôt criminellement? Oui, s'ils eussent annoncé des faussetés, si Jésus-Christ ne fût pas monté au ciel, ils n'auroient fait qu'irriter Dieu, et ils auroient dû s'attendre à être écrasés de la foudre,

par leur ardeur à forger des impostures, et à les persuader aux autres. Ajoutons que, quelque attachement qu'ils eussent eu pour leur Maître pendant sa vie, cet attachement auroit cessé après sa mort, parce que sans doute, s'il ne fût pas ressuscité, il n'auroit été à leurs yeux qu'un fourbe et un imposteur. Ne savons-nous pas que des armées, quoique foibles, subsistent lorsque le prince ou le général qui les commandent vivent encore; mais que dès qu'ils ne sont plus, elles se dissipent, quelque puissantes qu'elles soient? Quelles raisons plausibles, je vous le demande, eussent donc poussé les apôtres à aller prêcher l'Évangile par toute la terre? quels obstacles ne les eussent pas retenus? S'ils eussent été, je ne me lasse pas de le dire, s'ils eussent été des insensés, ils n'auroient pas dû réussir, puisqu'on ne croit pas à des insensés. S'ils ont réussi, comme ils ont réussi en effet, et comme l'événement le prouve, ils étoient donc les plus sages des hommes; or, s'ils étoient les plus sages des hommes, il est clair qu'ils n'ont pas entrepris inconsidérément la prédication de l'Évangile. S'ils n'eussent pas vu leur Maître ressuscité, qu'est-ce qui auroit pu les porter à se jeter dans une guerre affreuse? qu'est-ce qui ne les en auroit pas détournés? Il leur avoit dit qu'il ressusciteroit après trois jours, il leur avoit dit qu'après avoir reçu l'Esprit-Saint, ils triompheroient de toute la terre, il leur avoit promis le royaume des cieux, et leur avoit fait beaucoup d'autres promesses qui surpassoient les forces de la nature. Si aucune de ces promesses n'avoit eu son exécution, quand même ils auroient cru à sa

parole pendant sa vie, ils auroient cessé d'y croire après sa mort, s'ils ne l'eussent pas vu ressuscité. Il nous a promis, auroient-ils pu dire, qu'il ressusciteroit après trois jours, et il n'est pas ressuscité; il nous a promis qu'il nous enverroit l'Esprit-Saint, et il ne nous l'a pas envoyé. Quelle assurance pouvons-nous avoir pour l'avenir, puisque le voilà convaincu de faux pour les objets présens? Mais pourquoi, s'il n'étoit pas ressuscité, ont-ils prêché qu'il étoit ressuscité? C'est qu'ils l'aimoient, dira-t-on. Mais ils auroient dû le haïr davantage par la suite, puisqu'il les avoit trompés et trahis, puisqu'il les avoit amusés de belles espérances pour leur faire quitter leurs biens, leurs maisons, leurs familles, puisque après leur avoir fait encourir l'inimitié et la haine de toute la nation juive, il les avoit abandonnés. S'il les eût trompés par foiblesse et par ignorance, ils auroient pu l'excuser; mais ils ne pouvoient douter que ce ne fût l'effet d'une pure malice, puisqu'il devoit dire la vérité, et ne pas leur promettre le royaume céleste, étant un simple mortel comme vous le dites. Ainsi, loin de prêcher qu'il étoit le Fils de Dieu, ils auroient dû prêcher que c'étoit un imposteur qui les avoit trompés. Par là, ils se seroient délivrés de tout péril, et se seroient procuré l'amitié de leurs compatriotes; car si les juifs ont donné de l'argent aux gardes pour dire que, lorsqu'ils dormoient, on étoit venu enlever le corps du sépulcre, de quelle récompense n'eussent-ils pas gratifié les apôtres s'ils eussent voulu publier qu'ils avoient enlevé le corps de leur Maître, et qu'il n'étoit pas ressuscité? ils auroient donc pu être en honneur et en considéra-

tion auprès du peuple. Pourquoi donc auroient-ils préféré à la faveur publique les outrages et les périls, si la vertu puissante d'un Dieu, plus forte que tout le reste, ne les eût animés?

Pour vous convaincre encore davantage, j'insiste et je dis : Si leur Maître fût resté dans le tombeau, quelque portés qu'ils fussent à prêcher Jésus, loin de le prêcher, ils l'auroient eu en horreur; car vous savez que nous ne voulons pas même entendre prononcer les noms de ceux qui nous ont trompés aussi cruellement. Mais pourquoi auroient-ils prêché son nom? s'attendoient-ils à faire triompher cette croyance? mais ils devoient craindre le contraire; et, supposé même qu'ils fussent assurés du triomphe, ils auroient été découragés et abattus en publiant le nom d'un imposteur. S'ils vouloient cacher le passé, ils devoient garder le silence, parce qu'entrer en lice, les eût exposés au ridicule, et eût allumé contre eux une guerre violente . . . .

Il eût été facile, sans doute, de confondre l'impudence des apôtres. Eh! qu'auroient-ils pu dire en allant prêcher l'Évangile? Toute la terre étoit instruite de la mort de Jésus : il avoit été crucifié dans un lieu élevé, en plein midi, dans la capitale du royaume, à la veille d'une grande fête, pour laquelle tous les juifs devoient se rassembler à Jérusalem. Nul autre que ses disciples ne fut témoin de sa résurrection; ce qui n'étoit pas un médiocre obstacle pour l'établissement de la foi. Tout le monde publioit qu'il avoit été enseveli, les gardes avec tous les juifs disoient que ses disciples avoient enlevé son corps, nul autre que ces mêmes disciples, je le

répète, ne fut témoin de sa résurrection : comment donc auroient-ils espéré de convertir la terre? Si les gardes, quoique témoins des miracles qui s'opérèrent alors, se sont laissé gagner par argent pour témoigner le contraire de ce qu'ils avoient vu, comment douze hommes, sans miracle et sans argent, auroient-ils cru pouvoir établir partout la croyance de la résurrection? . . . .

Et comment, je vous le demande, ont-ils pu réussir? Ils ne quittent pas d'abord leur pays, pour aller prêcher dans des villes étrangères, mais ils s'arrêtent dans la Judée. Or, comment ont-ils persuadé un certain nombre de juifs sans faire des miracles? s'ils en ont fait, comme ils en faisoient réellement, c'étoit une marque que la puissance divine agissoit en eux; s'ils ont réussi sans aucun miracle, c'étoit là le plus grand de tous les miracles. Ils savoient quels étoient la malignité des juifs et leur esprit envieux : les juifs avoient cherché à lapider Moïse, après avoir traversé sans péril la mer Rouge, après avoir remporté par ses mains, sans qu'il leur en coûtât une goutte de sang, une victoire éclatante sur les Égyptiens qui les avoient asservis, après avoir été nourris de la manne, après avoir vu des sources d'eau vive jaillir du sein des rochers, après une infinité de prodiges opérés sous leurs yeux dans l'Égypte, sur les bords de la mer Rouge, et dans le désert. Ils ont jeté Jérémie dans une citerne, et ont sacrifié beaucoup d'autres prophètes. Écoutez ce que dit Élie, qui, pour la punir, avoit affligé la Judée d'une famine effroyable, qui l'avoit délivrée de la sécheresse par une pluie miraculeuse, qui avoit fait

descendre le feu du ciel sur des prêtres sacriléges, qui avoit consumé un holocauste d'une manière toute divine; écoutez ce que dit Élie lorsqu'il se vit chassé de la Judée : *Seigneur, ils ont tué vos prophètes, ils ont renversé vos autels; je suis demeuré seul, et ils cherchent à m'ôter la vie* (3. Rois. 19. 10.). Cependant ces prophètes n'entreprenoient pas de changer les lois des juifs. Comment donc, je vous prie, eût-on écouté les apôtres, qui étoient moins considérables que tous ces hommes, qui prêchoient des nouveautés pour lesquelles on avoit crucifié leur Maître, et dont enfin les discours de voient plus révolter que ceux de Jésus-Christ même? Ils pouvoient penser que Jésus-Christ avoit parlé pour se faire un nom, mais ils auroient bien plus détesté des hommes qui leur faisoient la guerre pour l'intérêt d'un autre. Dira-t-on que les lois des Romains leur étoient favorables? Mais c'étoit plutôt pour eux un obstacle, puisque les juifs disoient : *Quiconque se fait roi, n'est pas ami de César* (Jean. 19. 12.). Ainsi cela seul s'opposoit à leur prédication, de ce qu'ils étoient disciples et qu'ils vouloient établir la doctrine d'un homme qui avoit été regardé comme un usurpateur. Qu'est-ce donc qui pouvoit engager les apôtres à se jeter dans les plus grands périls? que pouvoient-ils dire de Jésus-Christ pour se faire croire? qu'il avoit été crucifié? qu'il étoit né d'une vierge pauvre, d'une vierge mariée à un simple artisan? qu'il sortoit d'une nation détestée de toute la terre? Mais tout cela, loin d'être propre à attirer les peuples, étoit plutôt capable de les rebuter, et surtout étant annoncé par des pêcheurs, par des ou-

vriers en tentes. Les apôtres n'ont-ils fait aucune de ces réflexions? Des esprits timides, comme ils étoient, s'exagèrent les périls et se les grossissent. D'où espéroient-ils donc de réussir? mais plutôt ils ne l'espéroient pas, puisque mille motifs devoient les détourner de leur entreprise si Jésus-Christ n'étoit point ressuscité.

QUE, SANS LE SECOURS D'UN DIEU, LES APÔTRES N'AUROIENT PU DÉTRUIRE DANS LE MONDE D'ANCIENS PRÉJUGÉS, QUI ÉTOIENT CONFORMES AUX PASSIONS, QUI N'ÉTOIENT ACCOMPAGNÉS D'AUCUN PÉRIL, POUR FAIRE CROIRE DES NOUVEAUTÉS AUSTÈRES, PÉNIBLES, PÉRILLEUSES, CONTRAIRES AUX SENS, QUI NE PROMETTOIENT QUE DES BIENS FUTURS.

Extrait de la 7.ᵉ homélie sur la première épître aux Corinthiens. (Bén. t. 10, p. 59; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 71; Sav. t. 3, p. 285.)

JE disois dernièrement qu'il n'eût jamais pu venir dans l'esprit des apôtres de prêcher la doctrine qu'ils prêchoient, s'ils n'eussent été soutenus d'une grace divine, et que non seulement ils n'auroient pas réussi, mais qu'ils n'auroient pas même tenté l'entreprise; approfondissons aujourd'hui le même sujet, et montrons que, s'ils n'eussent eu Jésus-Christ avec eux, ils n'auroient pu concevoir une pareille idée, non parce qu'étant en petit nombre, foibles, pauvres et ignorans, ils avoient à combattre

contre de grandes multitudes, contre des hommes puissans, contre des riches et des savans, mais parce que le préjugé et l'habitude ont une grande force. La coutume et l'usage ont tant de pouvoir et d'empire parmi les hommes, que, quand les apôtres n'auroient pas été réduits au nombre de douze, ni aussi obscurs et aussi méprisables, quand ils auroient eu pour eux une autre terre, aussi peuplée et même plus peuplée que la nôtre, il ne leur eût pas encore été facile de réussir. Ils auroient eu contre eux la nouveauté, tandis que leurs adversaires auroient eu pour eux l'habitude. Rien ne trouble tant l'esprit que d'introduire des usages étranges et nouveaux, quoique utiles, principalement en fait de religion et de culte rendu à la Divinité.

Je prouverai ce que j'avance, après avoir montré qu'il y avoit plus de difficulté par rapport aux juifs. Ils attaquoient les dieux des gentils et toutes leurs vaines superstitions; mais ils agissoient d'une autre manière avec les juifs. En abolissant plusieurs de leurs cérémonies, ils leur commandoient d'adorer le Dieu, auteur de leur loi: Honorez, leur disoient-ils, votre divin Législateur, mais ne suivez pas tous les articles de la loi qu'il vous a donnée, par exemple le sabat, la circoncision, et autres de cette nature. Ainsi les apôtres trouvoient un obstacle, non seulement dans l'abolition des sacrifices, mais dans le précepte qu'ils faisoient d'adorer un Dieu dont ils abolissoient une grande partie des lois.

Quant aux gentils, une ancienne habitude de l'idolâtrie avoit chez eux une force impérieuse qu'il n'étoit pas aisé de vaincre. Quand même cette habi-

tude n'eût été que de dix ans, et non d'une longue suite de siècles, quand elle n'eût dominé qu'un petit nombre d'hommes, et non toute la terre, le changement, même alors, n'eût pas été facile; mais les sophistes et les orateurs, les pères et les aïeux les plus reculés, la terre, la mer, les montagnes, les fontaines, toutes les nations grecques et barbares, les savans et les ignorans, les princes et les sujets, les hommes et les femmes, les jeunes gens et les vieillards, les maîtres et les esclaves, les laboureurs et les artisans, les habitans des villes et des campagnes, en un mot tous les êtres animés et inanimés étoient assujettis à l'erreur. Tous les hommes étoient comme une troupe d'enfans qu'il falloit instruire et catéchiser. Quoi donc! pouvoient dire les gentils, est-ce que toute la terre jusqu'ici a été livrée à l'aveuglement? est-ce que tous les sages, anciens et modernes, Pythagore, Platon et les autres, est-ce que les généraux, les consuls, les empereurs et les princes, les fondateurs et habitans des villes, les Grecs et les barbares, ont tous été le jouet du mensonge? Douze misérables pêcheurs, ouvriers en tentes et publicains, sont-ils plus éclairés que les hommes de leur siècle et ceux des plus anciens temps? une telle assertion est-elle supportable? Ils n'ont rien pensé, ils n'ont rien dit de pareil; mais ils ont rendu hommage en silence aux lumières des douze apôtres. Aussi douze hommes ont-ils soumis le monde entier à leur doctrine, sans qu'une habitude d'une longue suite de siècles ait pu arrêter le progrès de leur prédication. On sait néanmoins quel est le pouvoir de l'habitude. Il est

tel, qu'elle l'emporte souvent sur les commandemens de Dieu, et même sur ses bienfaits. Les juifs avoient la manne, et ils regrettoient les oignons d'Egypte; ils jouissoient d'une parfaite liberté, et ils se souvenoient toujours de leur ancienne servitude : tant la force de l'habitude est impérieuse et tyrannique! Les gentils nous fournissent des preuves de cette vérité. On dit que Platon, quoique très convaincu de la fausseté des opinions vulgaires au sujet des dieux, se conformoit aux usages, et suivoit le peuple dans la célébration des fêtes et dans les autres cérémonies publiques, parce qu'il ne se sentoit pas en état de combattre les anciennes coutumes, et que l'exemple de son maître lui avoit appris qu'il ne devoit pas l'entreprendre. En effet, Socrate soupçonné de vouloir changer les sentimens par rapport aux dieux, loin de réussir dans son dessein, perdit la vie, quoiqu'il eût prononcé un discours (1) pour justifier ses sentimens et sa conduite. Combien en voyons-nous encore de nos jours qui sont retenus dans l'idolâtrie par d'anciens préjugés, sans pouvoir rien répondre de solide quand on leur reproche leurs erreurs, sans pouvoir dire autre chose, sinon qu'ils suivent la religion de leurs pères? Aussi les philosophes ont-ils appelé l'habitude une seconde nature. Mais quand cette habitude se trouve dans des objets du culte, elle est beaucoup plus

(1) Platon nous a conservé ce discours, qui existe dans ses ouvrages, sous le titre d'*Apologie de Socrate*. Tout le monde sait que les Athéniens mirent à mort Socrate, sous prétexte qu'il attaquoit les dieux que croyoit la ville, et qu'il vouloit abolir leur culte.

forte; et l'on changeroit dans un état tout le reste plus aisément qu'une coutume religieuse. A l'habitude ajoutez une honte secrète, qui devoit faire rougir de désapprendre dans la vieillesse, et d'apprendre de gens moins éclairés que soi. Et pourquoi s'étonner que l'habitude ait tant de force dans les opinions de l'esprit, puisqu'elle en a une si grande même dans les exercices du corps?

Un autre obstacle que rencontroient les apôtres, c'est que les coutumes qu'ils vouloient détruire laissoient les hommes dans une pleine assurance et dans une paix parfaite; au lieu que les nouveautés qu'ils leur annonçoient, les jetoient aussitôt dans les périls et dans la crainte de la mort. Dès qu'on recevoit leur prédication, il falloit s'attendre à être proscrit et exilé, à souffrir les derniers mots, à être haï de tout le monde, regardé des étrangers et de ses proches comme une peste publique. S'ils eussent voulu rappeler les hommes à d'anciennes coutumes et les empêcher d'admettre des nouveautés, ils auroient encore eu de la peine à réussir. Quel travail devoit-ce donc être de les arracher à d'anciennes coutumes pour les jeter dans des nouveautés qui les exposoient à tant de périls?

Une chose qui, outre celle que nous venons de dire, rendoit le changement difficile, c'est que la vie dont les apôtres vouloient détourner les hommes étoit aisée et conforme aux sens; au lieu que celle qu'ils leur prêchoient étoit austère et pénible. Ils les appeloient de l'impudicité à la tempérance, de l'amour de la vie au mépris de la mort, des excès de la table aux rigueurs du jeûne, des ris aux pleurs et

à la componction, de la passion des richesses au renoncement de tous les biens, d'une vie exempte de craintes et d'inquiétudes à une vie pleine d'alarmes et de dangers. Ils exigeoient en tout la plus parfaite régularité et la plus grande réserve : *Qu'il ne sorte pas de votre bouche*, disoient-ils, *une seule parole déshonnête, un seul mot bouffon* (Éph. 5. 4.). Ils prescrivoient ces règles à des hommes accoutumés aux excès du vin, aux plus infames débauches, à des célébrations de fêtes licencieuses et dissolues. Ainsi la morale évangélique devoit être à charge, non seulement par sa sagesse et son austérité, mais encore parce qu'elle étoit annoncée à des hommes élevés dans les ris et dans les plaisirs, dans la licence et dans les infamies du paganisme. Qui de ces hommes ne devoit pas être étonné et rebuté lorsqu'on lui débitoit ces maximes : *Celui qui ne prend point sa croix et ne me suit point, n'est pas digne de moi* (Matth. 16. 24.); *Celui qui ne renonce pas à sa maison, à sa patrie, à ses richesses, n'est pas digne de moi* (Luc. 14. 33.); *Je ne suis pas venu apporter la paix dans le monde, mais l'épée : je suis venu séparer le fils de son père et la fille de sa mère* (Matth. 10. 34 et 35.); *Nous rendrons compte de toute parole oiseuse* (Matth. 12. 36.); *Celui qui regarde une femme avec un mauvais désir pour elle, a déjà commis l'adultère dans son cœur* (Matth. 5. 28.); *Celui qui sans sujet se mettra en colère contre son frère, méritera d'être jeté dans les flammes éternelles* (Matth. 5. 22.)? Cependant, loin d'être étonnés et rebutés par ces maximes, ils accouroient tous avec empressement pour les entendre,

ils les pratiquoient avec ardeur, plusieurs même alloient au-delà. Qu'est-ce donc qui leur faisoit recevoir avec tant de zèle une pareille morale? n'est-il pas clair que c'est la puissance du Dieu qu'on leur prêchoit? sans cette puissance, supposé même que les philosophes païens eussent eu toute la simplicité des apôtres, et les apôtres toutes les ressources des philosophes païens, eût-il été facile d'amener à la morale du christianisme des hommes dont les mœurs y étoient si contraires? non, assurément. Il est donc démontré de toute part que c'est une puissance divine qui a opéré les grands succès des prédicateurs évangéliques. Eh! comment sans cela, je le demande, auroient-ils engagé des hommes mous et efféminés à embrasser la vie la plus dure et la plus austère?

Telle étoit la morale; voyons si le dogme étoit propre à attirer les gentils : il n'étoit pas moins capable de les détourner. Que prêchoient donc les apôtres? Adorez, disoient-ils, Jésus crucifié; regardez comme Dieu celui qui est né d'une femme juive. Or, quel homme eût cru de pareils dogmes, si une puissance divine ne les lui eût fait adopter? Tout le monde savoit que Jésus avoit été crucifié et enseveli; les apôtres étoient les seuls qui l'eussent vu ressuscité et s'élevant dans le ciel.

On dira peut-être qu'ils éblouissoient les simples par des promesses pour l'avenir, promesses qu'ils exagéroient avec de grandes paroles. Mais c'est cela même qui prouve le mieux qu'il n'y avoit ni fraude ni artifice dans la prédication de l'Evangile. Les peines étoient pour ici-bas; le bonheur étoit différé

à une autre vie. Or, c'est cela même, je le répète, qui prouve qu'il y avoit quelque chose de divin dans la prédication; car, pourquoi aucun des gentils n'a-t-il dit : Moi, je rejette votre doctrine, je n'ai garde de m'y soumettre; vous ne me montrez ici-bas que des maux, et les biens que vous me promettez ne sont que pour l'avenir. Qui m'assure que je serai dans ce temps? quelle preuve ai-je de cette résurrection dont vous me parlez? qui des morts est ressuscité pour venir nous dire ce qui nous arrivera après le départ de ce monde? Loin de songer à faire aucune de ces objections, ceux qui embrassoient la foi ont donné volontiers leur vie pour Jésus crucifié. Or, ce qui annonce surtout une grande puissance, c'est que les apôtres aient persuadé avec une telle promptitude, sur des objets aussi essentiels des hommes pour qui ces objets étoient absolument nouveaux, c'est qu'ils les aient engagés à accepter les maux pour le présent, et à ne jouir des biens qu'en espérance. S'ils eussent voulu tromper, ils auroient fait le contraire : ils auroient promis pour ici-bas ce qui étoit agréable, et ils auroient caché avec grand soin ce qui étoit dur et pénible pour le temps présent et pour l'avenir. C'est ainsi qu'agissent ceux qui trompent et qui flattent. Ils suppriment tout ce qu'il y auroit de rebutant, tout ce qui pourroit choquer et révolter, pour ne dire que des choses qui plaisent : c'est en quoi consistent surtout la fraude et l'artifice.

C'est, dira-t-on, la crédulité des peuples stupides qui leur a fait recevoir la doctrine évangélique. Quoi donc! les peuples n'étoient pas stupides lorsqu'ils

étoient dévoués aux superstitions païennes, et ils le sont devenus lorsqu'ils ont embrassé le christianisme ! Toutefois les apôtres n'ont pas pris d'autres hommes dans un autre monde, pour leur faire abandonner d'anciennes opinions qui ne leur offroient rien à craindre, et leur en faire adopter de nouvelles qui les exposoient à mille dangers. Les gentils n'auroient donc pas, si elles eussent été raisonnables, renoncé à des opinions dans lesquelles ils avoient été élevés depuis si long-temps, et dont ils ne pouvoient s'écarter sans péril. Mais comme ils en reconnoissoient la fausseté et l'extravagance, c'est pour cela que, malgré la crainte de la mort dont on les menaçoit, ils ont quitté d'anciennes erreurs, comme étant contraires à la nature, pour s'attacher à des vérités nouvelles, qui lui étoient conformes.

Mais, direz-vous, ce n'étoient que des femmes, des esclaves, des eunuques, les dernières personnes du peuple, qui recevoient l'Évangile. L'Église n'est pas composée seulement de ces personnes, mais quand elle le seroit, quel prodige étonnant que des pêcheurs aient pu faire goûter à des personnes ignorantes et grossières, des dogmes et une morale si sublimes que Platon et ses disciples n'ont jamais pu rien imaginer de semblable ! Ç'auroit donc été un moindre miracle, s'ils n'avoient persuadé la foi qu'à des savans; mais avoir élevé au faîte de la sagesse, avoir rendu semblables aux anges, des hommes et des femmes du commun, c'est le plus fort témoignage qu'ils étoient inspirés d'en-haut. S'ils n'eussent annoncé que des vérités ordinaires, on seroit fondé à rapprocher la bassesse de la doctrine prêchée,

de la bassesse des personnes qui la recevoient ; mais si la doctrine étoit grande, sublime, élevée au-dessus de la nature humaine, si elle demandoit de l'élévation d'esprit, plus on montre que ceux qui se sont laissé persuader étoient stupides, plus on prouve que ceux qui persuadoient étoient éclairés et inspirés par la grace divine. Mais, insisterez-vous, ils les ont persuadés par la grandeur des promesses. Mais n'admirez-vous pas cela même, qu'ils leur aient persuadé d'attendre leurs prix et leurs récompenses après la mort? pour moi, voilà ce qui m'étonne. Mais, direz-vous encore, c'est par folie qu'ils ont cru à l'Évangile. Quelle folie de croire que notre ame est immortelle, qu'au sortir de ce monde nous subirons la sentence d'un Juge incorruptible, que nous rendrons compte de nos actions, de nos paroles, de nos pensées, à un Dieu qui connoît le secret des cœurs, que nous verrons les méchans punis et les bons couronnés ! est-ce là de la folie, je vous le demande, et non plutôt le comble de la sagesse ? Mépriser les choses présentes, estimer la vertu seule, ne pas chercher ici-bas sa récompense, mais s'élever par l'espoir jusqu'au ciel, fortifier son ame par la foi des biens futurs, sans être ébranlé par aucun des maux présens, n'est-ce pas une philosophie vraiment céleste ?

Mais, voulez-vous connoître le pouvoir des promesses et des prédictions, et juger de ce qui doit arriver dans la suite par ce qui est arrivé déjà, considérez cette chaîne d'or, si diversement tissue dès le commencement de l'Évangile. Jésus-Christ a parlé de lui-même, de l'Église, des événemens futurs, et

il accompagnoit ses discours de miracles. L'accomplissement d'une partie de ce qu'il a dit prouve la vérité des miracles et des promesses pour l'avenir. Afin de rendre la chose encore plus claire, je vais m'expliquer par un exemple. Jésus-Christ, d'une seule parole, a ressuscité Lazare, et l'a montré vivant aux juifs; il a dit, en un autre endroit, que les portes de l'enfer ne prévaudroient point contre l'Eglise; et, ailleurs, que celui qui pour le suivre quitte son père et sa mère, recevroit le centuple en ce monde et la vie éternelle en l'autre. Voilà un miracle, et deux prédictions, l'une qui a eu déjà lieu dans la vie présente, et l'autre qui l'aura dans la vie future. Voyez maintenant de quelle manière les prédictions et les miracles se soutiennent mutuellement. Si quelqu'un doutoit que Lazare fût ressuscité, la vérité de la prédiction, au sujet de l'Église, doit lui faire croire le miracle, puisqu'il voit de ses yeux l'accomplissement d'une parole prononcée il y a si long-temps, et qu'en effet les portes de l'enfer n'ont point prévalu contre l'Église. Il est donc visible que celui qui a fait une prédiction véritable, a fait un miracle réel. Il n'est pas moins visible que celui qui a fait un grand miracle et qui a accompli la prédiction qu'il avoit faite, est véridique dans ce qu'il a prédit pour l'avenir, en promettant le centuple et la vie éternelle à quiconque méprise les biens présens. Ce qu'il a fait et ce qu'il a dit, sont comme des gages indubitables pour l'avenir.

Tirons donc ces preuves, et d'autres semblables, de l'Évangile, afin de les présenter aux gentils et de leur fermer la bouche. Si quelqu'un d'eux s'étonne que l'erreur n'ait pas été tout-à-fait éteinte, répon-

dons-leur que ce sont eux-mêmes qui en sont cause, puisqu'ils s'opposent si opiniâtrément à leur salut. Quant à Dieu, il a disposé les choses de telle sorte, qu'il ne devroit plus rester la moindre trace de l'idolâtrie.

Reprenons en peu de mots tout ce que nous venons de dire. Lesquels naturellement doivent avoir l'avantage, ceux qui sont puissans ou ceux qui sont foibles, ceux qui ne prescrivent que des choses aisées ou ceux qui donnent des préceptes pénibles, ceux qui jettent les hommes dans les périls ou ceux qui les laissent jouir d'une parfaite paix, ceux qui établissent des nouveautés ou ceux qui maintiennent d'anciens usages, ceux qui mènent dans des voies rudes ou ceux qui conduisent dans des chemins faciles, ceux qui veulent introduire des cultes étrangers ou ceux qui défendent la religion des pères, ceux qui ne promettent des biens qu'au sortir de ce monde ou ceux qui procurent des plaisirs dans la vie présente, ceux qui sont en petit nombre ou ceux qui forment de grandes multitudes?

On dira que nous faisons aussi des promesses pour la vie présente. Quelles sont ces promesses? la rémission des péchés et le bain de la régénération. On peut dire, d'après saint Paul, que le baptême est principalement avantageux pour l'autre vie : *Vous êtes morts*, s'écrie cet apôtre, *et votre vie est cachée en Dieu avec Jésus-Christ. Lorsque Jésus-Christ*, *qui est votre vie*, *paroîtra*, *vous paroîtrez avec lui dans la gloire* (Coloss. 3. 3 et 4.). Mais si le baptême renferme des biens pour la vie présente, comme il en renferme, sans doute, je trouve en ceci même

un grand prodige, qu'on ait pu persuader à des hommes souillés de crimes et de vices, qu'ils seroient purifiés de toutes leurs souillures, qu'ils ne rendroient compte d'aucune de leurs anciennes fautes. Et ce qui doit paroître admirable, c'est qu'on ait fait embrasser cette croyance à des barbares, qu'on leur ait donné de grandes espérances pour l'avenir, qu'on leur ait persuadé, après s'être déchargés du poids de leurs péchés, d'embrasser avec ardeur, pour la vertu, de pénibles travaux, de se détacher des objets sensibles, et s'élevant au-dessus de toutes les choses corporelles, de recevoir des dons purement spirituels. Ce qui doit paroître admirable, c'est que les Perses, les Sarmates, les Maures, les Indiens, aient connu la purification de l'ame, la toute-puissance de Dieu, sa bonté incompréhensible, l'excellence de la foi, l'avénement de l'Esprit-Saint, la résurrection des corps, et le dogme d'une vie éternelle. Voilà, sans parler du reste, ce que des pêcheurs ont appris à des barbares, en les instruisant avant de leur conférer le baptême. Gardons avec soin le souvenir de toutes ces vérités, présentons-les aux gentils, et joignons-y les preuves tirées de notre vie, afin de nous sauver nous-mêmes en les attirant à Dieu et à son culte.

QUE LA CONVERSION DE PAUL EST UN GRAND MIRACLE EN FAVEUR DE LA RELIGION.

Extrait de la première homélie sur le changement des noms. (Bén. t. 3, p. 104; Fr. D. t. 5, p. 552; Sav. t. 8, p. 65.)

POURROIT-IL y avoir un plus grand miracle que la conversion de saint Paul? Pierre a nié Jésus-Christ pendant sa vie, Paul l'a confessé après sa mort. Or, avoir ressuscité les morts par la seule ombre de sa personne, n'est pas un aussi grand miracle que d'avoir triomphé de l'esprit de Paul. Dans l'un, la nature obéissoit et ne pouvoit contredire les ordres de son Maître; dans l'autre, la volonté étoit libre d'obéir et de ne pas obéir, d'où l'on voit éclater toute la puissance de celui qui a fait obéir. Oui, changer la volonté étoit un bien plus grand prodige que de corriger la nature. Mais que Paul ait embrassé la foi en Jésus-Christ après qu'il a été crucifié et enseveli, c'est le plus insigne des miracles. Jésus-Christ ne l'a appelé qu'après lui avoir laissé signaler toute sa haine, afin d'établir plus sûrement les preuves de sa résurrection et la vérité de sa doctrine. Pierre prêchant Jésus ressuscité auroit pu être suspect. Un homme opiniâtre auroit pu dire (je dis un homme opiniâtre, parce que la confession de Pierre fournit une preuve évidente : en effet, le même Jésus qu'il

avoit nié, et nié avec serment, il l'a confessé ensuite et il a donné sa vie pour lui; or, si Jésus n'eût pas été ressuscité, il ne se seroit pas exposé à mille supplices pour confesser après sa mort celui qu'il avoit nié pendant qu'il vivoit; la confession de Pierre fournit donc une preuve évidente); mais enfin des hommes opiniâtres pourroient dire qu'il prêchoit la résurrection de Jésus, parce qu'il avoit été son disciple, qu'il avoit participé à sa table, qu'il avoit vécu trois ans avec lui, qu'il avoit reçu ses leçons, que ses discours l'avoient flatté et trompé. Mais lorsqu'on voit Paul, qui n'avoit pas vu Jésus-Christ, qui ne l'avoit pas entendu, qui n'avoit pas reçu ses leçons, qui lui faisoit la guerre après son crucifiement, qui faisoit mourir ses disciples, qui troubloit et bouleversoit tout, lorsqu'on voit ce même homme changer soudain, prendre plus de peines et de fatigues pour prêcher Jésus que les amis mêmes de Jésus, peut-on avoir encore une raison solide pour s'obstiner à ne pas croire la résurrection? Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, qui est-ce qui a pu attirer au christianisme un homme si cruel, si barbare, si déclaré et si animé contre la religion chrétienne? Je vous le demande, Juifs, qui est-ce qui a persuadé à Paul d'embrasser la foi en Jésus-Christ? est-ce saint Pierre? est-ce saint Jacques? est-ce saint Jean? Mais tous l'appréhendoient et le redoutoient; et non seulement avant sa conversion, mais lorsqu'il fut devenu leur ami, lorsque Barnabé, le prenant par la main l'introduisit dans l'assemblée des fidèles de Jérusalem, ils craignoient encore de se joindre à lui. La guerre avoit cessé, et la frayeur étoit restée aux apô-

tres. Des hommes donc qui l'appréhendoient encore lorsqu'il étoit réconcilié, auroient-ils entrepris de le gagner lorsqu'il se déclaroit leur mortel ennemi? auroient-ils osé l'approcher, se tenir près de sa personne, ouvrir la bouche, se montrer à lui seulement? Non, sans doute, non, la conversion de Paul n'étoit pas l'ouvrage de la persuasion humaine, mais d'une grace divine. Si donc Jésus n'étoit qu'un mort, comme vous le dites, et que ses disciples fussent venus l'enlever pendant la nuit, auroit-il opéré de plus grands prodiges après son crucifiement? auroit-il manifesté alors davantage sa puissance? Non seulement il a changé son ennemi mortel, ce qui seroit déjà un miracle de puissance, de s'être assuré de la personne de son ennemi, de l'avoir tenu dans ses fers; mais il a fait quelque chose de bien plus merveilleux, il l'a rendu son ami, et se l'est attaché au point de lui confier toutes les affaires de son Église, au point de l'engager à travailler plus que les autres apôtres pour cette Église qu'il avoit persécutée auparavant: *C'est un instrument*, dit le Sauveur, *que j'ai choisi pour porter mon nom devant les gentils et devant les princes* (Act. 9. 15.).

LES MIRACLES OPÉRÉS PAR LES APÔTRES APRÈS LA RÉSURRECTION DE JÉSUS-CHRIST, LEUR ATTACHEMENT A CE DIVIN MAÎTRE, LES PERSÉCUTIONS QUE LES PREMIERS FIDÈLES ONT EUES A SUBIR, ET LA CONDUITE DES JUIFS APRÈS LA MÊME RÉSURRECTION, PROUVENT PLUS FORTEMENT CETTE RÉSURRECTION QUE S'IL SE FUT MONTRÉ AUX JUIFS APRÈS QU'IL FUT RESSUSCITÉ.

Extrait de la quatrième homélie sur le titre des Actes des apôtres. (Bén. t. 3, p. 89; Fr. D. t. 5, p. 842. Elle ne se trouve pas dans Savile.)

Les miracles opérés par les apôtres après la résurrection de Jésus-Christ, sont une preuve claire et invincible de cette résurrection. Vous ne voyez pas des yeux du corps Jésus-Christ ressuscité, mais vous le voyez des yeux de la foi. Vous ne le voyez pas ressuscité d'une vue réelle et sensible, mais vous le voyez d'une vue spirituelle et intelligible par les miracles des apôtres, et la certitude de ces miracles vous conduit à la vue certaine de la foi. Ainsi les prodiges opérés au nom de Jésus sont une preuve et plus forte et plus évidente que s'il fut apparu publiquement après qu'il fût ressuscité. Voulez-vous savoir comment ces prodiges prouvent mieux sa résurrection que s'il se fût montré aux regards de tous les hommes, écoutez-moi, je vous prie, et ne perdez rien de ce que je vais vous dire. Plusieurs demandent pourquoi Jésus-Christ ne s'est pas montré aux juifs aus-

sitôt après sa résurrection : difficulté vaine et mal fondée. En effet, s'il eût dû par là les attirer à la foi de son nom, il n'auroit pas refusé de se montrer à eux lorsqu'il fut ressuscité ; mais il avoit annoncé par la résurrection de Lazare, que ce moyen eût été inutile. Quoiqu'il eût ressuscité un mort de quatre jours, un mort déjà corrompu, et répandant déjà une odeur infecte, quoiqu'il l'eût fait paroître aux yeux de tout le monde avec les bandes dont il étoit lié ; cependant, loin d'attirer les juifs à la foi de son nom, il ne fit que les animer davantage. Ils s'assemblèrent, dit l'Évangile, pour chercher les moyens de le faire mourir (Jean. 11. 53.). Si donc il a ressuscité un mort sans qu'ils aient cru, ne se seroient-ils pas de nouveau emportés contre lui, s'il se fût montré à eux après s'être ressuscité lui-même ? Ils n'auroient pu rien faire, sans doute ; mais ils auroient signalé leur impiété par des efforts criminels. Ainsi il ne s'est caché à eux que parce qu'il vouloit leur épargner une fureur qui, sans produire aucun fruit, n'auroit fait que les rendre plus coupables, s'il se fût montré à eux-mêmes qui l'avoient crucifié. Oui, c'est par ménagement pour eux qu'il s'est dérobé à leurs regards; mais il s'est montré par les miracles opérés en son nom. Ces paroles de Pierre : *Levez-vous au nom de Jésus, et marchez* (Act. 3. 6.), sont quelque chose d'aussi fort que si les juifs eussent vu Jésus ressuscité.

Et que ce soit là la meilleure preuve de la résurrection, la preuve la plus facile, la plus à portée de tout le monde, qu'enfin les miracles opérés au nom de Jésus aient été plus capables de persuader les esprits des hommes, que s'ils l'eussent vu lui-même

ressuscité, voici par où je le démontre. Jésus-Christ après sa résurrection s'est montré à ses disciples. Cependant il s'en est trouvé un parmi eux, Thomas appelé Didyme, qui a refusé de croire, qui a demandé à mettre la main dans le trou des clous et dans la plaie de son côté. Or, si un de ses disciples, qui avoit vécu trois ans avec lui, qui avoit partagé sa table, qui avoit vu ses miracles frappans, et entendu ses instructions divines, si ce disciple, quoiqu'il vît son Maître ressuscité, a refusé de croire, jusqu'à ce qu'il eût mis la main dans le trou des clous et dans la plaie de son côté, le reste de la terre, je vous le demande, auroit-il cru, si elle eût vu le Christ ressuscité ? Qui pourroit le dire ?

Mais nous allons prouver d'ailleurs que la vue des miracles étoit plus propre à persuader les hommes que la vue même de Jésus ressuscité. Le peuple ayant entendu dire à Pierre : *Levez-vous au nom de Jésus*, *et marchez*, cinq mille hommes crurent à Jésus-Christ, tandis qu'un de ses disciples le voyant ressuscité avoit refusé de le croire. Vous voyez combien cette dernière preuve est moins facile que l'autre, puisque l'une a trouvé un disciple incrédule, et que l'autre a triomphé de l'incrédulité des ennemis mêmes : tant il est vrai que la vue des prodiges étoit une preuve plus évidente, plus propre à faire croire aux peuples la résurrection ! Et que parlé-je de Thomas, soyez attentifs, et voyez comment les autres disciples à la première vue ont refusé eux-mêmes de croire. Cependant ne les condamnons pas, puisque Jésus-Christ ne les a pas condamnés. Les disciples voyoient une chose extraordinaire et nouvelle : le

premier-né ressuscité d'entre les morts. Or, de semblables prodiges étonnent à la première vue jusqu'à ce qu'ils soient bien consolidés dans l'esprit des fidèles ; ce qui est arrivé pour lors aux disciples. Lorsque Jésus-Christ ressuscité des morts leur eut dit: *La paix soit avec vous*, *troublés*, dit l'Évangile, *et saisis de crainte*, *ils croyoient voir un esprit ; et Jésus leur dit : Pourquoi vous troublez-vous* (Luc. 24. 38.) ? Et ensuite il leur montra ses mains et ses pieds, et comme dans l'excès de leur joie et de leur surprise, ils ne pouvoient croire ce qu'ils voyoient, il leur dit : *Avez-vous quelque chose à manger ?* voulant les convaincre par là de sa résurrection. Les blessures de mes mains et de mon côté, dit-il, ne vous convainquent pas, que la table du moins vous convainque. Et afin que vous sachiez, mes frères, qu'il n'a dit à ses disciples : *Avez-vous quelque chose à manger ?* que pour qu'ils regardassent sa résurrection comme réelle et véritable, et qu'ils ne crussent pas qu'il n'étoit qu'un esprit et un fantôme, écoutez comment saint Pierre prouve par là même la résurrection du Sauveur. Après avoir dit : *Dieu l'a ressuscité*, *et l'a fait apparoître à nous qui avons été choisis pour être les témoins de sa résurrection*, voulant donner la preuve de cette résurrection, il ajoute : *à nous qui avons mangé et bu avec lui* (Act. 10. 40 et 41.). C'est pour cela que dans un autre endroit Jésus-Christ ayant ressuscité une morte, afin de prouver sa résurrection, dit : *Donnez-lui à manger*. Lors donc que vous lisez dans l'Évangile, que Jésus-Christ s'est montré vivant à ses disciples pendant quarante jours, et qu'il a mangé avec eux

(Act. 1. 3 et 4.), apprenez quel a été le motif de cette conduite ; ce n'est pas qu'il eût besoin de manger, mais c'est qu'il vouloit remédier à la foiblesse de ses disciples. D'où il est clair que les miracles opérés par les apôtres sont la meilleure preuve de la résurrection. Et voilà pourquoi il dit lui-même : *Celui qui croit en mon nom fera les œuvres que je fais, et de plus grandes encore* (Jean. 14. 12.); car, sans doute, comme la croix et la passion en avoient scandalisé plusieurs, il étoit besoin, après cette époque, de plus grands prodiges.

Cependant si Jésus-Christ après sa mort fût resté dans le tombeau, si, comme le disent les juifs, il ne fût pas ressuscité et ne fût pas monté au ciel, loin qu'il fût besoin de plus grands prodiges après sa passion, les précédens mêmes auroient dû perdre toute leur force. Écoutez-moi, je vous prie, attentivement; ce sont ici les preuves qui démontrent que la résurrection du Sauveur est certaine et indubitable : j'insiste donc sur la même idée. Jésus-Christ, avant de mourir, a fait des miracles : il a ressuscité les morts, guéri les lépreux, chassé les démons; il a été crucifié après ces miracles, et, comme le disent les juifs criminels, il n'est pas sorti vivant du tombeau. Que pouvons-nous donc leur répondre? Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, comment de plus grands prodiges se sont-ils opérés en son nom après son crucifiement? Aucun homme vivant qui a subi la mort n'a opéré de plus grands prodiges après cette époque; ici, nous voyons, après la mort du Sauveur, des prodiges plus extraordinaires. Jamais l'ombre de Jésus-Christ n'a ressus-

cité les morts ; l'ombre seule des apôtres a opéré beaucoup de prodiges semblables. J'ajoute que Jésus-Christ faisoit des miracles en commandant lui-même; au lieu que ses disciples, après sa passion, faisoient des choses plus grandes et plus merveilleuses en usant de son nom saint et vénérable, pour que sa puissance éclatât d'une manière plus distinguée et plus glorieuse. Oui, sans doute, qu'un autre, en usant de son nom, opérât de tels prodiges, c'étoit quelque chose de plus grand que de commander lui-même. Vous voyez, mes très chers frères, que les miracles des apôtres, après la résurrection de Jésus-Christ, étoient plus frappans et plus extraordinaires. Les preuves de cette résurrection sont donc indubitables. Je l'ai déjà dit et je le répète : si Jésus-Christ étoit mort et qu'il ne fût pas ressuscité, ses miracles auroient dû, pour ainsi dire, mourir avec lui, et perdre toute leur force ; mais loin de perdre toute leur force, il s'en est opéré après sa mort de plus surprenans et de plus éclatans. Non, si Jésus - Christ ne fût pas ressuscité, d'autres n'auroient pas opéré en son nom de semblables prodiges. C'étoit la puissance du même Jésus qui, avant et après sa passion, faisoit des miracles, d'abord par lui-même, et ensuite par ses disciples ; et il s'en est fait de plus grands après sa passion, afin que les preuves de sa résurrection fussent plus claires et plus frappantes.

Et par où est-il prouvé, dira l'infidèle, que les apôtres ont fait des miracles? Par où est-il prouvé, lui dirai-je, que Jésus-Christ a été crucifié? sans doute, par les divines Écritures. C'est par elles que

l'on prouve, et les miracles des apôtres, et le crucifiement de Jésus-Christ; ce sont elles qui rapportent ce dernier fait et les autres. Si nos adversaires prétendent que les apôtres n'ont pas fait de miracles, vous ne faites que prouver davantage, leur dirai-je, qu'ils avoient une grace et une puissance divine, s'ils ont pu, sans miracle, attirer à la religion la plus grande partie de la terre. Oui, le plus grand, le plus étonnant des prodiges, seroit que douze hommes sans richesses, sans nom, sans science, sans lettres, sans crédit, eussent attiré à eux sans miracle, tant de villes, de nations, de peuples, de princes, de monarques, de philosophes, d'orateurs, en un mot presque toute la terre. Voulez-vous que je vous montre qu'il s'opère à présent de plus grands prodiges qu'auparavant, ouvrez les yeux : vous verrez, non un seul mort ressuscité, mais le monde entier rappelé à la vie spirituelle; non un seul aveugle recouvrer la vue, mais les ténèbres de l'erreur, qui enveloppoient toute la terre, entièrement dissipées; non un seul lépreux guéri, mais un grand nombre de peuples purifiés de la lèpre du péché, par le bain de la régénération. Désirez-vous de plus grands prodiges que de semblables révolutions, opérées tout-à-coup dans le monde? faut-il vous expliquer comment Jésus-Christ a rendu la vue à tout le genre humain? Auparavant, les hommes ne regardoient pas le bois et la pierre comme du bois et de la pierre; mais ils appeloient dieux, des êtres insensibles : tant ils étoient aveugles! Maintenant ils savent ce que c'est que le bois et la pierre, et ils connoissent Dieu par la foi; car

ce n'est que par les yeux de la foi qu'on aperçoit cette nature bienheureuse et immortelle.

Voulez-vous voir un autre signe de la résurrection, vous le trouverez dans les dispositions des disciples, et vous verrez qu'il est devenu plus frappant après que Jésus-Christ est ressuscité. Tout le monde convient que le meilleur ami d'un homme vivant, perd quelquefois jusqu'au souvenir de sa personne, lorsqu'il n'est plus; et que celui qui ne l'a pas beaucoup aimé, qui l'a abandonné lorsqu'il vivoit, l'oubliera à plus forte raison après sa mort. D'où il arrive que nul homme qui a abandonné son ami et son maître pendant sa vie, ne lui témoigne un grand attachement lorsqu'il a quitté ce monde, surtout quand il voit qu'il ne peut s'intéresser à sa mémoire sans courir les plus grands risques. Mais ce qu'on ne vit jamais dans aucun mortel, a eu lieu dans Jésus-Christ et dans ses apôtres; et ses apôtres qui l'avoient abandonné, qui l'avoient nié lorsqu'il vivoit, qui l'avoient laissé lorsqu'il étoit pris, qui avoient fui lâchement, lui ont marqué un tel amour après qu'il eut essuyé mille outrages, et qu'il eut été crucifié, qu'ils ont même donné leur vie pour confesser la foi en son nom. Cependant, si Jésus-Christ étoit mort, et qu'il ne fût pas ressuscité, étoit-il naturel que des hommes qui, par crainte du péril, avoient pris la fuite pendant sa vie, s'exposassent pour lui, après sa mort, à mille périls? Or, tous les autres disciples avoient pris la fuite, Pierre l'avoit nié trois fois avec serment; et lui, qui l'avoit nié trois fois avec serment, qui avoit tremblé à la voix d'une vile servante, après qu'il eut subi

le trépas, voulant nous convaincre par les faits mêmes qu'il le savoit ressuscité, changea tout-à-coup au point de braver la fureur de tout un peuple, de paroître au milieu des juifs assemblés, et, sans craindre les plus affreux supplices, de leur dire : Celui qui a été crucifié et enseveli est ressuscité des morts le troisième jour, et nous l'avons vu monter au ciel. D'où pouvoit donc lui venir cette confiance et cette hardiesse? sans doute de la conviction intime que Jésus-Christ étoit ressuscité. Comme il l'avoit vu, qu'il avoit conversé avec lui, qu'il l'avoit entendu discourir sur les choses futures, c'est pour cela qu'il a bravé tous les périls, s'exposant désormais pour lui parce qu'il le savoit vivant; c'est pour cela que, rempli d'un courage et d'une force toute particulière, il a sacrifié sa vie pour son Maître, il a subi sur la croix un nouveau genre de mort (1). Lors donc que vous voyez de plus grands prodiges s'opérer après la passion du Sauveur, ses disciples, qui l'avoient abandonné, lui marquer plus d'amour et montrer plus d'assurance, une révolution éclatante s'annoncer de toute part, tout prendre un état plus ferme et plus agréable; que l'évidence même des faits vous apprenne que la gloire de Jésus-Christ ne s'est pas terminée à la mort, que sa mort a été suivie d'une résurrection glorieuse, que le Crucifié vit éternellement, et jouit de l'immutabilité de son essence divine. Non, si Jésus ne fût pas sorti du tombeau, s'il n'eût pas été vivant, ses disciples n'auroient pas opéré de plus

(1) *Il a subi*..... Saint Pierre fut attaché à la croix la tête en bas.

grands prodiges que ceux qui ont précédé sa passion, ils n'auroient pas confessé hardiment celui qu'ils avoient abandonné lâchement. Alors ses propres disciples l'ont abandonné; à présent toute la terre accourt à lui, et non seulement Pierre, mais plus encore depuis Pierre, une infinité d'autres ont donné leur vie pour ce Jésus qu'ils n'avoient jamais vu, ils ont sacrifié leur tête, et ont souffert mille tourmens pour sortir de ce monde sans avoir donné aucune atteinte à la confession de son saint nom. Comment donc un mort, qui est resté dans le tombeau, si l'on en croit les juifs, s'est-il montré assez puissant sur l'esprit de tous ceux qui ont suivi ses apôtres, pour leur persuader de l'adorer, et même de s'exposer à tout souffrir afin de conserver la foi en sa divinité?

Vous voyez que la vérité de la résurrection est clairement établie, soit par les prodiges qui se sont opérés alors et qui s'opèrent encore à présent, soit par l'affection singulière des anciens disciples et des disciples actuels, soit enfin par les persécutions violentes et continuelles que les premiers fidèles ont eues à subir.

Voulez-vous voir ses ennemis mêmes redouter sa force et sa puissance, et beaucoup plus inquiets et plus embarrassés après sa passion, écoutez, je vous prie, et suivez-moi. *Lorsqu'ils virent*, dit l'Écriture, *la constance et la fermeté de Pierre et de Jean, sachant d'ailleurs que c'étoient des hommes ignorans et sans lettres, ils furent surpris et embarrassés* (non parce qu'ils avoient affaire à des ignorans, mais parce que ces ignorans l'empor-

toient sur les plus habiles); *et voyant au milieu d'eux l'homme qui avoit été guéri, ils n'avoient rien à opposer* (Act. 4. 13 et 14.). Toutefois ils avoient bien osé auparavant contredire le Fils de Dieu, quoiqu'ils lui vissent faire des miracles. Pourquoi donc ne contredisoient-ils pas alors les apôtres? c'est que la puissance invisible du Crucifié enchaînoit leur langue; c'étoit lui qui leur fermoit la bouche, c'étoit lui qui leur imposoit silence: c'est pour cela qu'ils restoient muets sans avoir rien à opposer. Et lorsqu'ils proférèrent quelques paroles, voyez comme ils déclarent leur frayeur: *Voulez-vous*, disent-ils, *faire retomber sur nous le sang de cet homme* (Act. 5. 28.)*?* Mais si ce n'étoit qu'un homme, pourquoi craigniez-vous son sang? combien n'avez-vous pas tué de prophètes, combien n'avez-vous pas égorgé de justes, sans que vous ayez craint le sang d'aucun d'eux? pourquoi craignez-vous ici? C'étoit vraiment le Crucifié qui agitoit leur conscience; et ne pouvant cacher la peine intérieure qu'ils ressentoient, ils avouent malgré eux, devant leurs ennemis, leur propre foiblesse. Lorsqu'ils crucifioient Jésus, ils crioient: *Que son sang retombe sur nous et sur nos enfans* (Matth. 27. 25.); tant ils méprisoient le sang de celui qu'ils mettoient à mort! et lorsqu'après sa passion ils voient éclater sa puissance: *Voulez-vous*, disent-ils, *faire retomber sur nous le sang de cet homme?* Mais si, comme le disent les juifs dans leur rage, c'étoit un imposteur, un ennemi de Dieu, pourquoi craignoient-ils son sang? loin de trembler pour sa mort, ils devoient s'en applaudir, s'il étoit tel qu'ils le

disent; mais ils ne tremblent que parce qu'il étoit autre qu'ils le soutiennent.

SUR LES PROGRÈS DE LA FOI, MALGRÉ TOUS LES OBSTACLES.

Extrait de la vingt-huitième homélie sur la Genèse. (Bén. t. 4, p. 277; Fr. D. t. 2, p. 308; Sav. t. 1, p. 221.)

Lorsque Dieu ordonne, ne demandez pas à trouver le cours ordinaire des choses humaines. Supérieur à la nature, le Très-Haut n'a pas besoin de la marche naturelle, il se sert des obstacles mêmes pour faire parvenir ses desseins à leur entier accomplissement, et rien dans le monde n'arrête sa volonté puissante. C'est ce qu'on a vu dans la prédication de la foi. Malgré toutes les persécutions ouvertes et les embûches cachées, malgré le soulèvement des princes, des tyrans, des peuples, malgré tous leurs efforts pour étouffer l'étincelle de la foi, c'est par les persécutions mêmes de toutes les espèces, c'est par les obstacles sans nombre, que, comme un vaste incendie, la Religion s'est répandue de toute part, dans les pays habités et inhabités. Soit que vous alliez chez les Indiens, ou chez les Scythes, ou aux extrémités de la terre et aux bornes marquées par l'Océan, vous trouverez partout la doctrine de l'Évangile éclairant les esprits. Et ce qui doit étonner le plus, c'est que la parole sainte a converti les nations barbares, leur a appris la sa-

gesse, leur a fait abandonner leurs anciennes erreurs pour embrasser la religion véritable. C'est avec douze pêcheurs, sans lettres, sans pouvoir, sans éloquence, qui n'osoient ouvrir la bouche, que Jésus-Christ a entraîné toute la terre. Oui, des hommes sans lettres, sans pouvoir, sans éloquence, des pêcheurs, ont fermé la bouche aux philosophes; et, comme s'ils eussent eu des ailes, ils ont parcouru toute la terre, semant de tout côté la parole sainte, arrachant les épines, déracinant les anciennes affections, plantant partout la morale de leur divin Maître. Leur petit nombre, leur foiblesse, leur ignorance, la sévérité des préceptes, les ténèbres épaisses et la corruption profonde où étoient plongés depuis long-temps tous les hommes, rien n'étoit pour eux un obstacle. La grace qui marchoit devant eux levoit toutes les difficultés; ils triomphoient de tout sans peine, animés de plus en plus par les obstacles mêmes. Tantôt battus de verges, *ils se retiroient pleins de joie, parce qu'ils avoient été jugés dignes de souffrir des opprobres pour le nom de Jésus* (Act. 5. 41.); tantôt tirés par un ange de la prison où ils avoient été jetés, ils recommençoient leur prédication, et se rendant au temple, ils y enseignoient leur doctrine, tâchoient de prendre les peuples dans les filets d'une religion simple et sublime. Enfermés de nouveau, loin de laisser ralentir leur zèle, ils n'en montroient que plus d'assurance, et, au milieu d'un peuple furieux et frémissant, ils disoient : *Il vaut mieux obéir à Dieu qu'aux hommes* (Act. 5. 29.). Vous voyez toute la confiance des apôtres; vous voyez des hom-

mes sans crédit et sans lettres, des pêcheurs, braver des multitudes d'hommes furieux, prêts à les égorger.

Frappés de ce récit admirable, n'attribuez pas, mes frères, n'attribuez pas aux apôtres le courage dont ils étoient animés, mais à la grace d'en-haut, qui fortifioit et enflammoit leur ardeur. Aussi le bienheureux Pierre lui-même, lorsqu'il eut fait marcher un homme qui étoit impotent dès le ventre de sa mère, lorsque tout le monde étoit rempli d'étonnement et d'admiration, témoigne au Seigneur sa reconnoissance : *Israélites*, dit-il, *pourquoi nous regardez-vous, comme si c'étoit par notre puissance ou par notre sainteté que nous eussions fait marcher cet homme* (Act. 3. 12.)*?* pourquoi paroissez-vous si surpris de ce qui arrive? est-ce nous qui avons opéré ce prodige? est-ce par notre puissance que nous avons guéri cet homme, que nous l'avons fait marcher? *pourquoi nous regardez-vous?* nous n'avons contribué à ce miracle qu'en prêtant notre langue. C'est le Créateur et le Maître de la nature qui a tout fait, le Dieu d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, que vous regardez comme vos patriarches. *Ce Jésus que vous avez livré à la mort, que vous avez renoncé devant Pilate, qui vouloit le renvoyer absous, c'est lui qui a tout fait : ce Saint, ce Juste auquel vous avez préféré un homicide; cet Auteur de la vie que vous avez condamné, mais que Dieu a ressuscité d'entre les morts, résurrection dont nous sommes les témoins. C'est par la foi en son nom qu'il a affermi les pieds de cet homme que vous voyez et que vous connoissez;*

oui, c'est son nom et la foi en sa divinité qui ont opéré devant vous tout le miracle d'une guérison parfaite.

Ce discours du chef des apôtres est plein d'élévation, il respire une sainte liberté, il respire cette grace puissante et ineffable qui lui avoit été envoyée d'en-haut; c'est enfin la preuve la plus manifeste de la résurrection du Sauveur. Ce même disciple qui, avant la passion de son Maître, trembloit à la voix d'une simple servante, s'élève maintenant avec force contre tous les juifs assemblés. Seul, malgré leur rage et leur multitude, il leur résiste en face, leur parle avec une assurance intrépide, et leur tient les discours les plus capables d'exciter encore davantage leur furie. Est-il rien qui prouve davantage que Jésus est vraiment ressuscité?

QUE LES CHAÎNES DE PAUL NE FAISOIENT QU'AUGMENTER SA GLOIRE ET SON COURAGE, NE FAISOIENT QUE DONNER PLUS DE HARDIESSE A SES DISCIPLES.

Extrait de l'homélie dixième sur l'épître aux Colossiens. (Bén. t. 11, p. 400; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 234; Sav. t. 4, p. 145.)

SAINT Paul parle encore ici de ses chaînes; et j'avoue que je les aime avec passion, qu'elles me transportent, et m'enflamment toujours du désir de voir Paul enchaîné, écrivant ses épîtres, prêchant, baptisant, enseignant, quoique dans les liens, et moins

chargé du poids de ses chaînes que du soin de toutes les Églises. Un homme enchaîné gouvernoit toute la terre; jamais il ne fut plus libre. Écoutez-le lui-même qui dit : *En sorte que plusieurs d'entre mes frères ayant pris de mes chaînes une nouvelle hardiesse, osent prêcher maintenant avec plus de courage et sans rien craindre la parole de l'Évangile* (Philip. 1. 14.). *Quand je suis foible*, dit-il ailleurs en parlant de lui-même, *c'est alors que je suis le plus fort* (2. Cor. 12. 10.). C'est pour cela qu'il disoit encore : *La parole de Dieu n'est pas enchaînée* (2. Tim. 2. 9.). On voyoit donc enchaîné comme un malfaiteur, retenu parmi des scélérats et des homicides, le docteur des nations, le maître du monde, celui qui avoit été ravi au troisième ciel, qui y avoit entendu des paroles ineffables. Il étoit enfermé, mais sa course n'en étoit que plus rapide. Paul dans les fers étoit libre, celui qui l'y retenoit, quoique libre, étoit enchaîné. L'un exécutoit son grand dessein, l'autre ne pouvoit l'empêcher, ni parvenir à son but. Insensé, que faites-vous? la course de l'apôtre est-elle une course corporelle? se fait-elle dans une lice comme les courses ordinaires? Paul est citoyen du ciel; les efforts de la terre ne peuvent enchaîner, ne peuvent arrêter celui qui court dans le ciel. Voyez ce soleil qui nous éclaire; enchaînez ses rayons, arrêtez sa course, si vous le pouvez. Vous arrêterez aussi peu l'apôtre, et encore moins que le soleil, puisqu'il avoit plus de sagesse et d'intelligence que cet astre visible, puisqu'il nous apportoit une lumière bien différente, la véritable lumière. Où sont ici ceux qui ne veulent

rien endurer pour Jésus-Christ? que dis-je? endurer! Ils ne voudroient pas même sacrifier pour lui quelque argent. Paul avoit d'abord enchaîné et jeté en prison les chrétiens; mais depuis qu'il étoit devenu serviteur de Jésus-Christ, il ne se glorifioit plus de ce qu'il faisoit, mais de ce qu'il souffroit. Et c'est le prodige de la prédication, qu'elle se soit accrue et fortifiée par les souffrances et non par la puissance. A-t-on jamais vu des combats où celui qui souffre est vainqueur, et celui qui fait souffrir est vaincu? Le persécuté brilloit avec plus d'éclat que le persécuteur, et c'étoit par ses liens que la prédication se répandoit dans le monde. Je ne rougis pas, dit saint Paul, je me glorifie au contraire de prêcher Jésus crucifié. En effet, toute la terre a quitté le parti de ceux qui étoient libres pour se ranger du côté de ceux qui étoient enchaînés; elle déteste ceux qui jetoient en prison, elle honore ceux qui y étoient retenus; elle adore Jésus crucifié, elle a en horreur ceux qui l'ont attaché à la croix.

Ce qu'il y a de plus admirable, ce n'est pas que les prédicateurs de l'Évangile fussent des hommes ignorans et sans lettres, mais que tous les obstacles naturels qui sembloient devoir détruire leur prédication, fussent de nouveaux moyens pour l'étendre davantage. Leur ignorance, loin d'arrêter leurs progrès, donnoit plus d'éclat à leurs paroles. Écoutez ce que dit saint Luc: *Plus les Juifs*, dit-il, *savoient que les apôtres étoient des hommes sans instruction et sans lettres, plus ils étoient frappés d'étonnement* (Act. 4. 13.). Loin de les arrêter, leurs chaînes ne faisoient que les rendre plus har-

dis. Les disciples de saint Paul prêchoient avec plus d'assurance lorsque leur maître étoit dans les fers que lorsqu'il étoit libre. *En sorte*, dit-il lui-même, *qu'ils osent prêcher maintenant avec plus de courage et sans rien craindre la parole de l'Évangile.* Que diront ici ceux qui prétendent que la prédication n'étoit pas divine? Quand l'ignorance des apôtres n'eût pas suffi pour les faire rejeter, elle auroit dû leur inspirer de la frayeur. Vous savez que le peuple se laisse également dominer par la vaine gloire et par la crainte. Si donc l'ignorance des apôtres ne les confondoit pas, la crainte des périls devoit au moins les retenir. Mais ils faisoient des miracles, direz-vous. Vous croyez donc qu'ils faisoient des miracles. Mais quand ils n'en auroient pas fait, c'eût été le plus grand des miracles que, sans miracle, ils eussent amené les peuples à la foi de l'Évangile. Socrate a été mis en prison chez les Grecs; ses disciples ne s'enfuirent-ils pas aussitôt à Mégares? Oui, sans doute, parce qu'ils n'étoient pas pleinement convaincus de son opinion sur l'immortalité de l'ame. C'est ici tout le contraire. Saint Paul est mis en prison; et ses disciples n'en prêchoient qu'avec plus d'assurance : cela devoit être, puisqu'ils voyoient que le cours de la prédication n'en étoit pas arrêté. On ne peut lier la langue; et c'est par elle que la prédication se répand. Peut-on arrêter un homme qui court, à moins que de lui lier les pieds? peut-on empêcher la course d'un prédicateur de l'Évangile, à moins que de lui lier la langue? Mais comme en ceignant les reins d'un homme qui court, il n'en court que plus librement; de même plus on mal-

traite le prédicateur de l'Évangile, plus il prêche avec liberté. Un homme enchaîné est timide, lorsque les chaînes sont pour lui des chaînes ; mais peut-on enchaîner un homme qui méprise la mort même? Enchaîner Paul, c'est comme si on eût voulu enchaîner son ombre et lui fermer la bouche. On ne combattoit en effet que son ombre. Ses amis l'en aimoient davantage, ses ennemis l'en respectoient beaucoup plus. Ses liens étoient comme le prix et la récompense de son courage. La couronne, loin d'être le déshonneur de la tête, en est la gloire et l'ornement. Les ennemis de Paul le couronnoient malgré eux en le chargeant de chaînes. Et comment auroit pu craindre les fers, celui qui pouvoit briser les portes de la mort, ces portes d'airain et de diamant?

SUR CE PASSAGE DE SAINT PAUL : LA PAROLE DE LA CROIX EST UNE FOLIE POUR CEUX QUI SE PERDENT; MAIS POUR CEUX QUI SE SAUVENT, C'EST-A-DIRE POUR NOUS, ELLE EST LA VERTU ET LA PUISSANCE DE DIEU.

Extrait de l'homélie quatrième sur la première épître aux Corinthiens. (Bén. t. 10, p. 23; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 29; Sav. t. 3, p. 260.)

Les malades n'ont que du dégoût pour les meilleures nourritures ; leurs amis et leurs proches leur sont à charge, souvent ils ne les connoissent plus, et ils refusent de les voir. Il en est de même des ames

malades : elles ignorent ce qui pourroit leur redonner la santé, et trouvent incommodes ceux qui s'occupent de leur guérison. Ce désordre n'est pas naturel, c'est un effet de la maladie ; et l'on pourroit comparer les personnes dont nous parlons, à des frénétiques qui outragent de coups et de paroles ceux qui ne pensent qu'à leur procurer du soulagement. Telle est l'image des infidèles qui refusent de se convertir. Mais comme ceux qui approchent des frénétiques ne les plaignent jamais davantage que lorsqu'ils en reçoivent les plus mauvais traitemens, comme ils les tiennent pour des malades désespérés, parce qu'ils ne connoissent pas leurs meilleurs amis ; nous devons être disposés de même à l'égard des gentils, nous devons les pleurer plus qu'un mari ne pleure une tendre épouse, parce qu'ils ignorent ce qui est le salut du genre humain. Non, sans doute, un mari ne doit pas aimer une tendre épouse, autant que nous devons chérir tous les hommes, et travailler à les sauver tous. Gémissons donc de ce que la parole de la croix, qui, pour les fidèles, est la sagesse et la vertu de Dieu, est une folie pour les infidèles : *La parole de la croix*, dit saint Paul, *est une folie pour ceux qui se perdent* (1. Cor. 1. 18.). Comme les gentils se moquoient de la croix, et que les Corinthiens, troublés par leurs froides railleries, pouvoient éprouver des combats, et douter de la sagesse de l'Évangile qu'ils avoient embrassé, l'apôtre, pour les consoler et les rassurer, leur dit : Ne soyez pas surpris de ce qui arrive, ne le regardez pas comme extraordinaire. Il n'est que trop naturel que ceux qui se perdent ignorent la

vertu de la croix. Ce sont des insensés et des frénétiques; c'est pour cela qu'ils ne peuvent souffrir des remèdes salutaires, que même ils les outragent. Eh quoi! malheureux, Jésus-Christ s'est rendu esclave pour vous, il a pris la forme d'un esclave, il est mort sur la croix, il est ressuscité, et au lieu d'adorer ce Dieu mort et ressuscité, au lieu d'admirer la bonté de votre Maître, qui a fait pour vous, qui êtes son ennemi et qui l'avez offensé, ce que ne fit jamais ni ami, ni père, ni enfant, vous osez appeler folie l'ouvrage de la plus haute sagesse! Mais il n'y a rien là d'étonnant: c'est l'ordinaire de ceux qui périssent, de ne pas connoître ce qui pourroit les sauver. Ne vous troublez donc pas, ô Corinthiens; il n'y a rien en ceci de surprenant et de nouveau. Toujours les fous et les insensés se raillent des objets les plus importans. Quand un homme est dans cette disposition, il n'est pas possible de le désabuser par aucune sagesse humaine: tout ce qu'on lui dit alors produit un effet contraire. Il ne faut que de la foi dans les choses qui sont au-dessus de la raison. Si nous voulions démontrer par des raisonnemens comment un Dieu s'est fait homme, comment il est entré dans le sein d'une vierge, si nous n'avions pas recours à la foi, les infidèles se riroient de nous. Il n'y a donc que ceux qui périssent qui cherchent des raisons dans les œuvres de Dieu. Et que parlé-je des œuvres de Dieu? même dans les choses créées, si nous voulions employer le raisonnement, on se riroit de nous. Qu'un homme qui ne veut rien croire que par raison, vous demande comment nous voyons la lumière; si vous entreprenez de lui répondre par

le raisonnement, vous ne réussirez pas. Lui dire, par exemple, qu'il n'a qu'à ouvrir les yeux et regarder, ce n'est que lui dire l'effet sans lui expliquer la cause. Eh! pourquoi, dira-t-il, ne voyons-nous pas avec les oreilles, et n'entendons-nous pas avec les yeux? pourquoi n'entendons-nous pas avec les narines, et ne sentons-nous pas avec les oreilles? Si nous ne pouvons répondre à ses difficultés, il se moquera de nous, et nous y aurons donné sujet; car puisque les yeux et les oreilles ont le principe de leurs fonctions dans un même cerveau, et qu'ils sont si proches l'un de l'autre, comment ne produisent-ils pas au dehors les mêmes effets? Mais nous ne pourrions expliquer la cause et la nature de ces opérations diverses, et tous nos efforts ne feroient que nous exposer à de plus grandes railleries. Le plus sûr pour nous, est d'attribuer tout à la sagesse incompréhensible de Dieu et de nous taire. Si nous voulions employer des raisonnemens humains dans les choses de Dieu, nous nous rendrions encore plus ridicules, moins par la foiblesse de nos raisons que par la folie de ceux qui les écouteroient. Notre esprit est trop borné pour expliquer des vérités sublimes. Que je parle de Jésus crucifié, le gentil dit aussitôt: Cela est-il raisonnable? il ne s'est pas sauvé lui-même lorsqu'on le crucifioit et qu'on le faisoit mourir sur une croix; comment ensuite a-t-il pu se ressusciter et sauver les autres? s'il l'a pu, il le devoit faire avant sa mort. Et c'est là précisément ce que lui disoient les juifs: Comment celui qui ne s'est pas sauvé lui-même, a-t-il sauvé les autres? cela est contraire à toute raison. Aussi la croix est-elle au-

dessus de la raison, et l'ouvrage d'une puissance ineffable. Se trouver au milieu des maux et être au-dessus des maux, être vaincu et triompher, c'est l'effet d'une force toute-puissante. Ce fut quelque chose de plus admirable pour les trois enfans de Babylone, d'être entrés dans la fournaise et de n'avoir reçu aucune atteinte des flammes, que s'ils n'y fussent pas entrés du tout; c'étoit quelque chose de plus grand pour Jonas, d'avoir été englouti par une baleine sans en souffrir aucun mal, que s'il n'eût pas été dévoré par cet énorme poisson : ainsi c'étoit quelque chose de plus grand pour Jésus-Christ, de détruire la mort en mourant, que de ne pas mourir. Ne me dites donc pas : Pourquoi ne s'est-il pas sauvé lui-même sur la croix? il étoit empressé de se mesurer avec la mort; il n'est pas descendu de la croix, non parce qu'il ne le pouvoit pas, mais parce qu'il ne le vouloit pas. Autrement, les clous de la croix eussent-ils retenu celui que la mort même ne put retenir?

LA CROIX, SIGNE D'OPPROBRE, DEVENU UN SIGNE DE GLOIRE.

Extrait du discours contre les juifs et les gentils, sur la divinité de Jésus-Christ. (Bén. t. 1, p. 570; Fr. D. t. 5, p. 741; Sav. t. 3, p. 631.)

On croit que ce discours n'a été qu'écrit sans avoir été prononcé, et que c'est plutôt un traité qu'un discours véritable.

MAUDIT SOIT, dit l'Écriture, *celui qui est suspendu au bois* (Deut. 21. 23.). Cependant cet objet de malédiction, ce signe odieux du dernier supplice, est devenu un objet auguste et vénérable. L'éclat de la couronne impériale est relevé par celui de la croix, plus précieuse que le monde entier; et ce que tous les hommes avoient auparavant en horreur, la figure en est maintenant recherchée par tous les hommes, de sorte qu'elle se trouve partout, chez les princes et chez les sujets, chez les hommes et chez les femmes, chez les vierges et chez les épouses, chez les personnes libres et chez les esclaves. Tous se font une loi de l'imprimer sur la partie de leur corps la plus apparente, tous la portent chaque jour gravée sur leur front comme sur une colonne. Elle brille sur la table sacrée, dans les élections des prêtres, et dans le souper mystique, où elle accompagne le corps de Jésus-Christ.

Elle se montre partout, dans les maisons, dans les places publiques, dans les déserts, dans les chemins, dans les montagnes, sur les collines, dans les forêts, sur mer dans les vaisseaux, dans les salles, dans les repas, sur les lits, sur les habits, sur les armes, sur les vases d'or et d'argent, sur les pierreries, sur les peintures des murailles, sur les corps des animaux malades et des hommes possédés du démon; on la porte en guerre et en paix, la nuit et le jour, dans les assemblées des riches fastueux, et dans les sociétés des chrétiens mortifiés: tant le don admirable de la croix et sa grace ineffable, sont recherchés par tous les hommes! Personne n'en a honte ni n'en rougit en pensant que c'est le signe d'une mort déshonorante; mais nous nous en glorifions tous plus que des couronnes, des diadêmes, plus que de tous les ornemens de pierres précieuses. Loin d'avoir la croix en aversion, nous l'aimons, nous la désirons, nous la recherchons tous, nous la faisons briller partout, sur nos murs, sur nos toits, sur nos livres, dans les villes, dans les bourgs, dans les lieux habités et inhabités. Je demanderois donc volontiers aux gentils, qu'est-ce qui a fait qu'un signe de condamnation et d'une mort infame, est devenu pour toute la terre un objet de désir et de vénération, sinon la vertu puissante du Crucifié.

POURQUOI ANCIENNEMENT LE DON DES MIRACLES ÉTOIT ACCORDÉ MÊME A DES PERSONNES INDIGNES.

Extrait de la seconde homélie sur le titre des Actes des Apôtres. (Bén. t. 3, p. 64; Fr. D. t. 5, p. 156; Sav. t. 5, p. 277.)

POURQUOI donc anciennement des personnes indignes recevoient-elles le don des miracles? pourquoi des hommes corrompus opéroient-ils des prodiges, et jouissoient-ils d'une faveur divine, sans être recommandables par une vie régulière? Ils jouissoient de cette faveur par la bonté de Dieu, et non par leur propre mérite. Il falloit que la parole sainte fût répandue partout, parce que la foi étoit dans ses commencemens et dans sa naissance. Comme donc un excellent jardinier, qui vient de confier à la terre un jeune arbre, lui donne tous ses soins parce qu'il est encore tendre, le fortifie et le munit de tout côté de pierres et d'épines, pour qu'il ne soit ni arraché par les vents, ni endommagé par les troupeaux, pour qu'il n'éprouve aucun autre préjudice; mais lorsqu'il est assez profondément enraciné, et qu'il s'élève à une certaine hauteur, il lui ôte tous ses appuis, parce qu'il le croit en état de se garantir lui-même; ainsi, lorsque la foi étoit nouvelle, et encore tendre, pour ainsi dire, lorsqu'elle ne faisoit que d'être plantée dans les cœurs des hommes, on

lui donnoit les plus grands soins ; mais lorsqu'elle eut poussé de profondes racines, qu'elle eut pris des forces et de l'élévation, qu'elle eut rempli toute la terre, alors le Fils de Dieu lui ôta tous les appuis et tous les soutiens qu'il avoit crus nécessaires dans les commencemens. Le don des miracles étoit donc accordé d'abord à des personnes indignes, parce que d'abord la foi avoit besoin de ce secours ; au lieu qu'à présent ce même don n'est pas même accordé à des personnes dignes, parce qu'à présent la foi est assez robuste pour pouvoir se passer de cet avantage.

PRÉAMBULE DE L'EXPLICATION DU PREMIER CHAPITRE DE L'ÉVANGILE DE SAINT MATTHIEU, OÙ L'ORATEUR ANNONCE LES GRANDES VÉRITÉS QUE VONT ENTENDRE LES FIDÈLES, LES GRANDS SPECTACLES DONT ILS VONT ÊTRE LES TÉMOINS.

Commencement de la seconde homélie sur l'Évangile de saint Matthieu. (Bén. tom. 7, p. 18; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 14; Sav. t. 2, p. 8.)

VOUS rappelez-vous, mes frères, que je vous exhortai dernièrement à écouter dans un profond silence et avec une attention religieuse tout ce que nous entreprenons de vous dire ? Aujourd'hui que nous commençons d'approcher des portes sacrées, des portes évangéliques, je me sens obligé de vous renouveler la même exhortation ; car si autrefois les

juifs, lorsqu'ils étoient près d'approcher de la montagne de Sina, du feu, de la fumée, des ténèbres, des éclairs, et des tonnerres; ou plutôt, si lorsqu'ils étoient près de voir ce spectacle et d'entendre ce bruit de loin, ne leur étant pas permis d'approcher; si, dis-je, on leur commanda de se séparer de leurs femmes durant trois jours, et de laver leurs vêtemens; si, non seulement eux, mais Moïse lui-même, étoient dans la frayeur et dans la crainte, à plus forte raison vous qui allez entendre des paroles divines, qui allez, non regarder de loin une montagne ardente, mais entrer dans le ciel même, vous devez apporter de saintes dispositions, vous devez laver, non les vêtemens de vos corps, mais ceux de vos ames, et vous séparer de tout le commerce de la vie de ce monde. Vous ne verrez ici ni fumée, ni ténèbres, ni éclairs, ni tonnerres, mais le Roi suprême assis sur le trône d'une gloire ineffable, les anges et les archanges prosternés devant lui, et les troupes des saints jointes à la multitude innombrable des esprits célestes; car telle est la cité de Dieu, où se trouvent l'Église des premiers-nés, les esprits des justes, les chœurs des anges, et le sang dont l'aspersion a réconcilié toute chose, le sang par lequel les cieux ont reçu ce qui est sur la terre, et la terre ce qui est dans les cieux, par lequel s'est cimentée la paix que les saints et les anges désiroient depuis tant de siècles. Le trophée qui brille dans cette cité sainte est la croix, les dépouilles qui y sont attachées sont notre nature même, dont Jésus-Christ a fait sa proie et sa conquête comme vous le verrez dans la suite de l'Évangile. Si vous voulez nous suivre avec

un silence convenable, nous pourrons vous mener partout, vous montrer la mort terrassée et détruite, le péché vaincu et dompté, les monumens illustres et frappans de la victoire que le Fils de Dieu a remportée dans cette guerre. Vous verrez le tyran enchaîné, une multitude de captifs qui suivent leur libérateur, et les ruines de cette forteresse d'où le démon jusqu'alors avoit fait des sorties contre les hommes. Vous verrez la caverne et les antres du brigand, dont les portes brisées laissent voir les profonds abymes depuis que le Roi vainqueur y est descendu lui-même. Écoutez-moi donc, mes frères, avec le plus grand intérêt. Si, lorsqu'on vous raconte les guerres et les victoires des hommes, loin d'éprouver du dégoût, vous oubliez même de manger et de boire pour écouter ces récits, combien plus devez-vous goûter ceux dont nous allons vous entretenir? Songez combien il doit être intéressant d'apprendre comment un Dieu est venu du ciel sur la terre, est descendu du plus haut de son trône jusqu'au fond des enfers pour en combattre le prince; d'apprendre comment le démon a lutté contre un Dieu caché sous la nature humaine. Mais ce qu'il y a d'admirable, vous verrez dans nos récits la mort terrassée par la mort, la malédiction abolie par la malédiction, la tyranie de Satan détruite par les mêmes armes dont il s'étoit servi pour l'établir. Ainsi, mes frères, sortons de notre assoupissement et réveillons-nous. Je vois déjà les portes ouvertes; entrons-y avec une modestie respectueuse et une sainte frayeur. Et quelles sont ces portes? *Le livre de la génération de Jésus-Christ fils de David, fils d'Abraham.*

PRÉAMBULE DES HOMÉLIES SUR SAINT JEAN L'ÉVANGÉLISTE. — ATTENTION AVEC LAQUELLE ON DOIT ÉCOUTER LES VÉRITÉS SUBLIMES ET CÉLESTES QU'ANNONCE CET APÔTRE.

Bén. t. 8, p. 1; Fr. D. Nouv. Test. t. 2, p. 1; Sav. t. 2, p. 555.

LORSQUE les spectateurs des jeux profanes apprennent l'arrivée d'un athlète généreux, qui a déjà obtenu plusieurs fois la couronne, ils accourent tous en foule pour le voir combattre, pour admirer sa force et son adresse. Le lieu du spectacle se remplit d'une infinité de personnes qui donnent toute leur attention au combat pour qu'il ne leur en échappe aucune circonstance. Lorsqu'il arrive quelque musicien d'un mérite rare, on voit les mêmes hommes accourir avec le même empressement, interrompre leurs affaires les plus pressantes et les plus essentielles, pour venir entendre les chants des musiciens rivaux, et pour juger de l'habileté des uns et des autres. Ceux qui se connoissent en discours oratoires, s'empressent de même pour les orateurs distingués; car ceux-ci ont leurs théâtres où ils se donnent en spectacle, où un grand nombre d'auditeurs se rendent pour écouter leurs discours, pour en apprécier le mérite, et applaudir aux beautés dont ils brillent. Mais si les orateurs, les musiciens et les athlètes, trouvent des personnes si empressées à venir les re-

garder et les entendre, quelle ardeur, quel empressement ne devez-vous pas témoigner, lorsque vous allez voir paroître dans la lice, non un athlète, un sophiste ou un musicien, mais un homme qui parle au nom du Très-Haut, et qui fait retentir une voix plus éclatante que le tonnerre? voix qui a rempli toute la terre, non par son étendue, mais parce qu'elle étoit pénétrée de la grace divine. Et ce qu'il y a de surprenant, c'est que cette voix si efficace, qui s'est répandue si au loin, n'a rien de dur et de désagréable, mais est plus douce, plus harmonieuse, plus propre à adoucir les ames, que les plus beaux sons de la musique. Ajoutons que cette même voix, aussi vénérable que redoutable, révèle des secrets si magnifiques, procure des biens si précieux, que ceux qui l'entendent avec attention, qui en conservent le souvenir, s'élèvent au-dessus de l'humanité, au-dessus de toutes les choses de ce monde, et que participant à la nature angélique, ils vivent sur la terre comme s'ils habitoient les demeures célestes. Le fils du tonnerre (Marc. 3. 17.), l'apôtre chéri de Jésus-Christ, la colonne de toutes les Églises, qui a en main les clés du ciel, qui a bu dans le calice du Fils de Dieu, qui a été baptisé de son baptême, qui a reposé sur la poitrine du Seigneur, c'est lui qui va paroître maintenant au milieu de vous, non pour jouer une pièce de théâtre, ni le visage caché sous un masque (sa fonction est d'un ordre bien plus sublime); il ne monte ni sur le théâtre, ni sur une tribune, revêtu d'une robe brochée d'or; mais il paroîtra avec un vêtement d'une beauté ineffable, revêtu de Jésus-Christ même, portant aux pieds une

chaussure spirituelle pour annoncer l'Évangile de paix, ayant les reins et la poitrine ceints, non d'une ceinture d'or et de pourpre, mais de la vérité même, qui lui sert de ceinture. Voilà comme il paroîtra au milieu de nous, sans masque, parce qu'il ne cherche ni le déguisement, ni la fiction, ni la fable, mais la tête nue il annonce la vérité nue. Il n'est pas autre qu'il ne se montre; ses yeux, sa voix, ses gestes, ne persuadent point à ses auditeurs ce qu'il ne pense pas. Il n'a besoin pour annoncer ces préceptes, ni de lyre ni de harpe, ni d'aucun autre instrument; sa langue seule lui suffit, sa langue qui fait entendre une voix plus douce et plus utile que les plus beaux instrumens, que la plus belle musique. Il a pour théâtre tout le ciel, et pour spectateurs et auditeurs, tous les habitans de la terre, tous les anges, et tous les hommes qui participent à la nature angélique, ou qui veulent y participer. Voilà les seuls qui peuvent saisir des accords divins, les représenter dans leur conduite, en un mot, être des auditeurs tels que Jésus-Christ le demande. Tous les autres, comme de foibles enfans, entendent des sons qu'ils ne comprennent pas, occupés uniquement des nourritures emmiellées et des jouets de l'enfance. Livrés aux ris et aux délices, esclaves des richesses, de la puissance, et de leur ventre, ils écoutent quelquefois ce qu'on leur dit, mais appliqués à des ouvrages de brique et de boue, ils ne montrent rien de grand et de relevé dans leurs actions. Les puissances supérieures admirent notre apôtre, frappées de la beauté de son ame, de sa rare intelligence, de ces vertus célestes par lesquelles il s'est attiré l'amour

de Jésus-Christ lui-même, et a mérité d'être enrichi de dons spirituels. Comme, à l'exemple d'un musicien qui décore sa lyre d'ornemens d'or et de pierres précieuses, il avoit décoré son ame de toutes les vertus; l'Esprit-Saint s'en est servi pour en tirer des sons nobles et sublimes. Écoutons-le donc non comme un simple pêcheur, ni comme le fils de Zébédée, mais comme un homme qui connoît les secrets de Dieu; écoutons l'Esprit-Saint qui fait résonner cette lyre. Cet apôtre ne nous dira rien de terrestre; il annoncera ce qu'il a puisé dans les abymes et dans les secrets du Très-Haut, ce que les anges ne connoissoient pas avant qu'il le publiât. Oui, c'est par la voix de Jean, c'est avec nous et par nous qu'ils ont appris ce que nous savons; comme le fait entendre un autre apôtre: *Afin*, dit S. Paul, *que les principautés et les puissances qui sont dans les cieux, connoissent, par l'Église, les secrets divers de la sagesse divine* (Éph. 3. 10.). Si donc les principautés et les puissances, les chérubins et les séraphins, ont appris par l'Église ce qu'ils savent, il est clair qu'ils ont écouté attentivement notre évangéliste. Ce n'est pas, non ce n'est pas pour les hommes un honneur médiocre, que les anges aient appris avec eux ce qu'ils ignoroient; je ne dis pas encore comment ils l'ont appris par eux. Écoutons donc les paroles de Jean, avec modestie et en silence, non seulement dans ce jour, mais pendant toute notre vie. Si nous désirons de connoître ce qui se passe dans le palais de l'empereur, ce qu'il a dit, ce qu'il a fait, quoique rien de tout cela souvent ne nous regarde; à plus forte raison devons-nous désirer

d'entendre les paroles de Dieu, paroles qui sont pour nous de la plus grande importance. L'apôtre nous dira tout avec exactitude, comme étant l'ami du Prince lui-même, ou plutôt comme ayant en lui-même le Prince qui parle, et ayant appris du Fils tout ce que le Fils a appris du Père. *Je vous ai appelés mes amis*, dit Jésus-Christ lui-même, *parce que je vous ai fait connoître tout ce que j'ai appris de mon Père* (Jean. 15. 15.). Comme donc, si nous apercevions tout-à-coup un ange descendre du ciel, pour nous annoncer, dans un détail exact, ce qui s'y passe, nous accourrions tous; soyons disposés de même à l'égard de saint Jean, qui nous parle comme venant du ciel, et qui n'est pas de ce monde; selon ce que dit le Fils de Dieu : *Vous n'êtes pas de ce monde*. Jean porte en lui-même l'esprit consolateur qui parle par sa bouche, cet esprit qui est présent par tout, qui connoît les choses de Dieu aussi parfaitement que l'esprit de l'homme connoît ce qui se passe en lui-même, cet esprit de sainteté, cet esprit droit qui nous dirige, qui nous conduit au ciel, qui nous donne d'autres yeux, qui nous fait voir les choses futures comme présentes, et envisager les choses célestes quoique revêtus d'une chair mortelle. Écoutons-le donc pendant toute notre vie avec un profond recueillement. Qu'aucun de ceux qui viennent ici ne reste lâche, languissant, souillé de la tache du péché; mais transportons-nous dans le ciel, puisque ravi lui-même dans le céleste séjour, saint Jean parle à ceux qui conversent dans le ciel. Si nous demeurons sur la terre, nous ne tirerons pas un grand profit de ses paroles, qui n'ont rien de com-

mun avec les ames charnelles, comme nos amusemens terrestres n'ont rien de commun avec cet apôtre. Le tonnerre, par son bruit étrange, nous frappe et nous effraie: la voix de Jean, loin d'effrayer aucun des fidèles, les délivre du trouble et du tumulte; elle n'effraie que les démons et ceux qui leur sont assujettis. Afin donc que nous sentions comment elle les effraie, que notre bouche, et surtout notre esprit, garde un profond silence; car, de quoi nous serviroit-il que notre bouche fût paisible, si notre esprit étoit en proie à mille agitations et à mille tempêtes? C'est le calme intérieur, le calme de l'esprit que je demande, puisque c'est par l'esprit que je veux être écouté. Ne nous laissons donc troubler ni par le désir des richesses, ni par l'amour de la vaine gloire, ni par la force impérieuse de la colère, ni par les attaques d'aucune autre passoin. Il est impossible, à moins que nos oreilles ne soient bien purifiées, que nous comprenions toute la grandeur des paroles de l'évangéliste, que nous connoissions toute la profondeur des mystères redoutables qu'il annonce, et toute la vertu que renferment les oracles divins. Si on ne peut apprendre à bien jouer de la lyre, à moins qu'on n'écoute, avec une grande attention, le maître qui enseigne, comment un auditeur lâche et distrait pourra-t-il comprendre des paroles mystérieuses?

QUE LES ÉVANGÉLISTES NE SE CONTREDISENT POINT.

Extrait de l'homélie sur le paralytique descendu par le toit. (Bén. t. 3, p. 37; Fr. D. t. 5, p. 819; ne se trouve pas dans Savile.)

VOUS devez m'écouter ici attentivement; la question que je vais agiter est essentielle; et si je la résous d'une manière satisfaisante, nous aurons de quoi répondre aux Juifs, aux gentils, et à plusieurs des hérétiques : car tous reprochent aux évangélistes de se contredire, et de n'être point d'accord entre eux. Ce qui n'est pas, à Dieu ne plaise ! mais quoique les personnes soient différentes, une seule grace de l'Esprit-Saint les anime chacune. Or, où est la grace de l'Esprit-Saint, là se trouve la charité, la joie, la paix; il n'y a ni guerre, ni combat, ni contention, ni dispute. Comment donc prouverons-nous que le paralytique actuel est différent de celui dont parlent les autres évangélistes? Par plusieurs preuves tirées du lieu, du temps, des circonstances, du jour, de la forme de la guérison, de l'arrivée du médecin et de l'abandon du malade guéri. Que s'ensuit-il de là, dira-t-on? n'y a-t-il pas d'autres prodiges que les évangélistes racontent différemment? Mais ce n'est pas la même chose de différer les uns des autres dans le récit des faits ou de se contredire. L'un n'empêche pas que des historiens ne s'accordent, et ne soient point opposés

entre eux; au lieu qu'il y auroit une contradiction frappante dans le fait présent, si l'on ne prouvoit que le paralytique de la piscine (1) est différent de celui dont parlent les trois autres évangélistes. Et afin de vous faire comprendre que ce n'est pas la même chose de différer les uns des autres dans le récit des faits ou de se contredire, un des évangélistes dit que Jésus porta sa croix, et un autre que Simon le Cyrénéen la porta. Il n'y a pas ici contradiction ni opposition. Et comment se fait-il, direz-vous, que porter et ne pas porter ne soient pas deux choses contradictoires? C'est que l'un et l'autre eut lieu en même temps. Au sortir du prétoire, Jésus porta sa croix, et ensuite dans le chemin, Simon la prit et la porta à sa place. De même, par rapport aux deux brigands crucifiés avec Jésus, il est dit dans un évangéliste que tous les deux le chargeoient d'injures, il est dit dans un autre qu'un des deux fermoit la bouche à son compagnon. Il n'y a pas encore ici de contradiction. Pourquoi? c'est que tous les deux brigands injurioient d'abord également Jésus; et qu'ensuite, lorsque la terre trembla, que les pierres furent brisées, que le soleil fut obscurci, l'un des deux, frappé de ces prodiges, changea de sentiment, reconnut Jésus crucifié, et confessa sa puissance..... Il est encore beaucoup d'autres faits pareils cités dans les évangiles, qui paroissent se contredire, quoiqu'ils ne se contredisent pas dans la réalité, mais qui ont eu également lieu, sans être arrivés à la même heure.

(1) Le paralytique de la piscine, dont il est parlé dans le seul évangile de saint Jean.

SUR L'ORDRE DONNÉ PAR JÉSUS-CHRIST A SES APÔTRES DE NE PAS AVOIR DEUX HABITS.

Extrait de la seconde homélie sur ces paroles : Saluez Priscille et Aquila. (Bén. t. 3, p. 184; Fr. D. t. 5, p. 228; Sav. t. 5, p. 322.)

Il faut considérer à qui, quand et pourquoi Jésus-Christ a donné le précepte de ne pas avoir deux habits; car il ne faut pas examiner en elles-mêmes les paroles qui renferment ce précepte, mais réfléchir avec attention sur les personnes, sur le temps, sur les causes, sur toutes les circonstances qui peuvent en changer le sens. Si nous examinons les choses de près, nous verrons que Jésus-Christ n'a pas donné ce précepte à tous les hommes, mais aux seuls apôtres, ni même à ceux-ci pour toujours, mais seulement pour un temps marqué. Et qu'est-ce qui le prouve? les paroles mêmes de l'Evangile. *Jésus ayant appelé les douze apôtres, leur dit : N'allez pas vers les gentils, et n'entrez pas dans les villes des Samaritains, mais allez plutôt aux brebis perdues de la maison d'Israël. Rendez la santé aux malades, guérissez les lépreux, chassez les démons : donnez gratuitement ce que vous avez reçu gratuitement. Ne possédez ni or ni argent; n'ayez pas de bourse* (Matth. 10. 5, 6, 8 et 9.). Voyez la sagesse du maître, et comment il leur a rendu le précepte léger. Ce n'est qu'après leur

avoir dit : *Rendez la santé aux malades*, *guérissez les lépreux*, *chassez les démons*, ce n'est qu'après les avoir comblés d'une grace abondante, qu'il leur enjoint le précepte qui termine, leur rendant la pauvreté légère et facile par le don des miracles. Mais d'autres passages encore prouvent que le précepte étoit donné aux seuls apôtres. En effet, le Seigneur a puni les vierges folles, parce qu'elles n'avoient point d'huile dans leurs lampes. Il reproche à d'autres de ne lui avoir pas donné à boire et à manger lorsqu'ils le voyoient souffrir la faim et la soif. Or, celui qui n'a ni argent ni chaussures, qui n'a qu'un seul habit, pourra-t-il nourrir un autre homme? pourra-t-il revêtir celui qui est nu? pourra-t-il recevoir dans sa maison l'étranger sans asyle? Voici un exemple qui démontre la même vérité. Un jeune homme s'approche de Jésus, et lui dit : *Maître*, *que ferai-je pour posséder la vie éternelle?* Le Fils de Dieu ayant détaillé tous les commandemens de la loi, et le jeune homme lui faisant de nouvelles questions et lui disant : *J'ai pratiqué tous ces commandemens dès ma jeunesse*, *que me manque-t-il encore?* Jésus lui répondit : *Si vous voulez être parfait*, *allez*, *vendez ce que vous avez*, *donnez-le aux pauvres*, *puis venez et me suivez* (Matth. 19. 16, 20 et 21.). Cependant si c'étoit là un commandement et un précepte, il auroit dû le prescrire d'abord comme un précepte, et non le proposer comme un simple conseil. Lorsqu'il dit : *Ne possédez ni or ni argent*, c'est un commandement et un précepte qu'il impose; lorsqu'il dit : *Si vous voulez être parfait*, c'est un avis et un conseil qu'il

présente. Il faut bien distinguer le conseil et le précepte. Le précepte emporte une obligation indispensable de faire la chose prescrite; le conseil abandonne la chose à la volonté de celui à qui l'on parle, et le laisse entièrement maître de la faire ou de ne la pas faire. Voilà pourquoi Jésus-Christ ne dit pas absolument : *Allez, vendez ce que vous avez*, de peur que nous ne prenions cela pour un commandement absolu; mais comment s'exprime-t-il? *Si vous voulez être parfait, allez, vendez ce que vous avez*, afin de nous apprendre que la chose est abandonnée à la volonté de ceux à qui on la propose.

Il est clair, par ce que je viens de dire, que le précepte a été donné aux seuls apôtres. Mais je n'ai pas encore résolu la question : car si le précepte a été donné aux seuls apôtres, pourquoi, après qu'il leur avoit été ordonné de n'avoir ni chaussures ni deux habits, en trouve-t-on qui ont eu et des chaussures et des manteaux? que répondons-nous à cela? sans doute que le Fils de Dieu ne les a pas laissés toujours assujettis à cette loi rigoureuse, mais qu'il les en a affranchis lorsqu'il alloit subir une mort qui a sauvé le genre humain. Qu'est-ce qui le prouve? les paroles mêmes du Sauveur. Lorsqu'il étoit au moment de souffrir sa passion, ayant appelé ses apôtres, il leur dit : *Lorsque je vous ai envoyés sans sac et sans bourse, avez-vous manqué de quelque chose? Non, lui répondirent-ils. Jésus ajouta : Mais maintenant que celui qui a un sac ou une bourse les prenne, et que celui qui n'en a point vende sa robe pour acheter une épée* (Luc. 22. 35 et 36.). On dira, peut-être, que Jésus-Christ par

ces paroles, décharge ses apôtres de tout reproche; mais on demandera pourquoi il leur a donné des préceptes contraires, en leur disant tantôt : N'ayez ni sac ni bourse, tantôt : Que celui qui a un sac et une bourse les prenne? Pourquoi donc a-t-il agi de la sorte? c'est une conduite également digne de sa sagesse et de son attention pour ses disciples. Il leur a donné, dans les commencemens, le précepte dont nous parlons, afin qu'ils connussent sa puissance par des effets, et qu'ensuite ils parcourussent toute la terre avec confiance. Lorsque sa puissance leur fut suffisamment connue, il voulut alors qu'ils montrassent leur vertu par eux-mêmes; il ne voulut pas les soutenir jusqu'à la fin, mais, les abandonnant à leurs propres forces, leur laisser éprouver des tentations pour qu'ils ne restassent pas oisifs jusqu'à la fin. Et comme ceux qui apprennent à d'autres à nager, les soutiennent d'abord avec beaucoup d'attention, mais qui, après le deuxième ou le troisième jour, leur retirent ce soutien, leur disent de s'aider eux-mêmes, les laissent quelquefois enfoncer un peu, et avaler l'onde amère : ainsi par rapport à ses disciples, Jésus, dans les commencemens, ne leur a laissé souffrir aucun mal; il se trouvoit partout avec eux, il les munissoit, les fortifioit, leur fournissoit tout en abondance : mais lorsqu'il fallut qu'ils montrassent leur courage, il leur retira un peu de son secours, et leur commanda d'exécuter beaucoup de choses par eux-mêmes. Voilà pourquoi, lorsqu'ils n'avoient ni chaussures, ni ceinture, ni bâton, ni argent, ils ne manquoient de rien. *Avez-vous manqué de quelque chose?* leur dit Jésus. *Non, lui ré-*

pondirent-ils. Mais lorsqu'il leur permit d'avoir une bourse, un sac et des chaussures, ils souffrirent souvent la faim, la soif, la nudité. D'où il est clair qu'il les laissoit souvent exposés aux périls et dans la détresse, afin qu'ils pussent mériter la récompense. C'est ce que font les oiseaux à l'égard de leurs petits. Lorsque leurs ailes sont encore foibles, ils restent dans le nid, et les échauffent de leur corps; lorsque leurs ailes se sont fortifiées, et qu'ils les voient en état de se soutenir dans l'air, ils les accoutument d'abord à voler autour du nid, ensuite ils les mènent plus loin en les suivant et en les soutenant, enfin ils les abandonnent à eux-mêmes et leur laissent prendre l'essor. Le Fils de Dieu s'est conduit de même envers ses disciples. Il les a élevés dans la Palestine comme dans un nid, et après leur avoir appris à voler, en les aidant de son divin secours, il leur a enfin laissé prendre l'essor par toute la terre, et leur a commandé de s'aider eux-mêmes.

Et pour nous convaincre de cette vérité, pour nous assurer de plus en plus que c'est afin qu'ils connussent sa puissance, qu'il les a dépouillés de tout, qu'il les a envoyés avec un seul habit, qu'il leur a ordonné de ne pas avoir de chaussures, examinons les paroles mêmes du Sauveur. Il ne leur dit pas absolument : Prenez une bourse et un sac; mais après avoir rappelé à leur souvenir leur état passé, il leur dit : *Lorsque je vous envoyai sans bourse et sans sac, avez-vous manqué de quelque chose?* C'est-à-dire, n'avez-vous pas eu tout abondamment? n'avez-vous pas joui de la plus grande aisance? mais je veux que vous combattiez maintenant par vous-

mêmes, je veux que vous éprouviez la pauvreté. Je vous affranchis d'une loi rigoureuse, je vous permets d'avoir une bourse et un sac, afin qu'on ne croie pas que je me sers de vous comme d'instrumens aveugles, mais que vous puissiez montrer par vous-mêmes les ressources de votre sagesse.

SAINT PAUL JUSTIFIÉ DE CONTRADICTION.

Extrait de la quatrième homélie sur le titre des actes des apôtres. (Bén. t. 3, p. 86; Fr. D. t. 5, p. 837; ne se trouve pas dans Savile.)

SAINT PAUL se hâtoit d'arriver à Jérusalem, pour y célébrer la Pentecôte. Il n'observoit pas seulement le jour, mais encore le lieu. Il n'étoit pas seulement empressé de célébrer la fête de la Pentecôte, mais de la célébrer à Jérusalem. Quel est donc votre motif, bienheureux Paul ? Par un jugement de Dieu, la gloire de Jérusalem est détruite, le Saint des Saints est abandonné, l'ancienne religion n'existe plus; vous-même vous dites hautement aux Galates : *Vous qui voulez être justifiés par la loi, vous êtes déchus de la grace de Jésus-Christ* (Gal. 5. 4.): pourquoi donc nous asservir de nouveau à la loi ? Ce n'est pas une question peu importante de savoir si saint Paul se contredit lui-même. Non seulement il observe les jours, mais encore les autres pratiques de la loi, et il dit aux Galates : *Je vous dis, moi Paul, que si vous vous faites circoncire, Jésus-Christ ne vous servira de rien* (Gal. 5. 2.). Or, ce même Paul qui

dit : *Si vous vous faites circoncire*, *Jésus-Christ ne vous servira de rien*, a circonci lui-même Timothée. *Paul*, disent les actes des apôtres, *ayant trouvé à Lystres un jeune homme fils d'une femme juive fidèle*, *et d'un père gentil*, *le circoncit* (Act. 16. 1.). Quoi donc, bienheureux Paul, vous détruisez par vos discours la circoncision, et vous la confirmez par des effets! Non, répond l'apôtre, je ne la confirme pas, mais je la détruis par des effets. Timothée étoit fils d'une femme juive fidèle, et d'un père gentil, de race incirconcise. Comme donc il devoit l'envoyer aux juifs pour les instruire, il ne vouloit pas leur envoyer un incirconcis, dans la crainte de fermer de prime-abord la porte à ses instructions. Ainsi, pour ouvrir la voie et à l'abolissement de la circoncision et aux instructions de Timothée, il a cru devoir le circoncire. *J'ai vécu avec les juifs comme étant juif* (1. Cor. 9. 20.), dit-il, non pour me rendre juif, mais pour persuader à ceux qui s'obstinoient à être juifs, de cesser de l'être. De même c'est pour détruire la circoncision qu'il a circonci Timothée; il s'est servi de la circoncision contre la circoncision. Timothée s'est laissé circoncire, afin de pouvoir être reçu par les juifs, et afin qu'introduit dans leurs assemblées, il les détournât peu à peu de cette observance. Vous voyez pourquoi Paul a observé la Pentecôte et la circoncision.

Voulez-vous que je vous montre qu'il a observé les autres pratiques de la loi? écoutez attentivement ce qui suit. Il monta un jour à Jérusalem, et les apôtres l'ayant vu lui dirent : *Vous voyez*, *mon frère*, *combien de milliers de juifs se sont assemblés*;

tous ont entendu dire de vous que vous enseignez à renoncer à la loi. Faites donc ce que nous allons vous dire. Nous avons ici des hommes qui ont fait vœu de se consacrer au Seigneur. Prenez-les avec vous, purifiez-vous et rasez-vous la tête avec eux, afin de les convaincre par des faits, que ce qu'ils ont ouï dire de vous est faux, et que vous observez vous-même la loi de Moïse (Act. 21. 20, 21, 23 et 24.). Vous voyez la condescendance admirable de l'apôtre; il observe les temps afin d'abolir les temps, il donne la circoncision afin de faire cesser la circoncision, il offre un sacrifice afin de supprimer l'observance des sacrifices. Et pour que vous sachiez que c'étoit là son motif, écoutez-le lui-même qui dit : *J'ai vécu avec ceux qui sont sous la loi, comme si j'eusse été encore sous la loi, pour gagner ceux qui sont sous la loi; et quoique je fusse libre à l'égard de tous, je me suis rendu serviteur de tous* (1. Cor. 9. 21 et 19.). En cela Paul imitoit son maître; et de même que Jésus-Christ *ayant la forme et la nature de Dieu n'a point cru que ce fût pour lui une usurpation d'être égal à Dieu, mais qu'il s'est anéanti lui-même en prenant la forme et la nature de serviteur* (Philip. 2. 6 et 7.), qu'il est devenu serviteur quoiqu'il fût libre : ainsi l'apôtre s'est rendu serviteur de tous, quoiqu'il fût libre à l'égard de tous, afin de gagner tous les hommes. Le maître prenant notre nature est devenu serviteur, afin d'affranchir ceux qui étoient asservis : *Il a abaissé les cieux*, dit le prophète, *et il est descendu* (Ps. 17. 10.), afin d'élever au ciel les hommes attachés à la terre. *Il a abaissé les cieux*, il ne dit pas, il a abandonné

les cieux et il est descendu, mais *il a abaissé les cieux*, pour que vous vous y éleviez plus facilement vous-même. Saint Paul l'a imité autant qu'il étoit en son pouvoir; aussi disoit-il : *Soyez mes imitateurs, comme je le suis de Jésus-Christ* (1. Cor. 4. 16.). Et comment bienheureux Paul, avez vous été l'imitateur de Jésus-Christ? Comment? c'est en ne cherchant pas mon intérêt propre, mais l'intérêt du plus grand nombre, en travaillant à sauver tous les hommes, et en me rendant serviteur de tous, quoique je fusse libre à l'égard de tous. Il n'est donc rien de plus précieux que cette servitude qui a procuré aux autres la liberté.

Saint Paul étoit un pêcheur spirituel : *Je vous ferai pêcheurs d'hommes* (Matth. 4. 19.), dit l'Évangile; il agissoit donc en conséquence. Lorsque les pêcheurs voient le poisson mordre à l'hameçon, ils ne le retirent pas aussitôt, mais ils lui cèdent pendant un long espace, et le suivent jusqu'à ce que l'hameçon soit bien enfoncé, afin par-là de retirer sûrement leur proie. C'est ce que faisoient les apôtres. Ils jetoient l'hameçon de la parole sainte dans l'ame des juifs. Ceux-ci tiroient à eux tant qu'ils pouvoient, et s'obstinoient sans raison à conserver la circoncision, les fêtes, l'observance des temps, la coutume de se raser la tête et d'autres pratiques semblables. Les apôtres les suivoient partout, et ne tiroient pas encore le filet. Etes-vous jaloux de la circoncision? dit saint Paul; je ne m'y oppose pas, je vous suis. Demandez-vous le sacrifice? je sacrifie. Voulez-vous que je me rase la tête, moi qui ai renoncé à votre religion, je me rends encore, et je fais ce que vous exi-

gez. Quand vous me commanderiez de célébrer la Pentecôte, je ne dispute pas, mais je vous suis partout où vous m'entraînez, et je cède jusqu'à ce que l'hameçon de la parole soit bien enfoncé, afin de pouvoir tirer à moi toute votre nation, et la faire renoncer à son ancien culte. Voilà pourquoi je me suis transporté d'Ephèse à Jérusalem. Vous voyez comme saint Paul a suivi les juifs, leur cédant toujours afin de ne pas manquer sa proie. Vous voyez que si les apôtres ont observé les temps, pratiqué la circoncision, participé aux sacrifices, ce n'étoit pas pour que les juifs retournassent à leur ancienne religion, mais pour attirer à la vérité des hommes attachés à la figure. Lorsqu'on est placé dans une grande élévation, on ne sauroit attirer celui qui est en bas, si l'on ne s'abaisse pour l'élever jusqu'à soi. Les apôtres sont descendus de la hauteur de la doctrine évangélique pour attirer à cette hauteur les juifs, en les élevant au-dessus des idées basses du judaïsme.

QU'IL FAUT EXAMINER LES MYSTÈRES AVEC UN ESPRIT ET UN CŒUR PUR.

Extrait de l'homélie vingt-quatrième, et dans d'autres éditions vingt-troisième, sur l'évangile de saint Jean (Bén. t. 8, p. 141; Fr. D. Nouv. Test. t. 2, p. 153; Sav. t. 2, p. 652.)

Ne cherchons pas à connoître les choses divines par le raisonnement humain, ne les soumettons pas aux

lois de la nature, et ne réglons pas ce qui se passe dans le ciel sur ce qui arrive parmi nous : mais examinant les mystères dans un esprit de piété, croyons ce que disent les Écritures. Celui qui scrute trop curieusement des vérités supérieures à sa foible raison, outre qu'il ne gagnera rien, et qu'il ne trouvera pas ce qu'il cherche, il subira les derniers supplices. L'Écriture vous dit que Dieu a engendré le Verbe ; croyez qu'il l'a engendré, sans chercher comment, et ne rejetez pas la génération divine parce que vous ne la comprenez pas : ce seroit le comble de l'extravagance. Si Nicodème (Jean, 3.), à qui Jésus-Christ avoit parlé de la génération selon la grace, et non de la génération divine et ineffable, a été ébloui et embarrassé, parce qu'il avoit des pensées humaines et terrestres, et non des idées grandes et sublimes, quelles peines ne mériteroient pas ceux qui examinent avec curiosité le mystère redoutable d'une génération qui surpasse toute intelligence ? Non, rien ne nous trouble et ne nous éblouit autant que la raison humaine, qui prend son langage sur la terre, et qui ne veut pas être éclairée d'en-haut. Les raisonnemens terrestres sont comme un marais fangeux ; et nous avons besoin des fontaines pures du ciel, pour que la fange et la boue restant en bas, ce qu'il y a de plus pur dans notre esprit prenne l'essor et s'élève jusqu'aux dogmes divins. Or, nous recueillons cet insigne avantage lorsque nous apportons une ame épurée et une vie régulière. Ce n'est pas seulement une curiosité coupable, mais des mœurs corrompues qui aveuglent notre esprit. Aussi saint Paul disoit-il aux Corinthiens : *Je vous ai nourris de lait*, *et non*

de viandes solides dont vous n'étiez pas capables; et à présent même vous ne l'êtes pas encore parce que vous êtes encore charnels. Et n'est-il pas visible que vous êtes charnels, puisqu'il y a parmi vous des jalousies, des disputes et des divisions (1. Cor. 3. 2 et 3.)? Le même saint Paul, dans plusieurs endroits de son épître aux Hébreux, assigne cette même cause à la perversité des dogmes. Une ame livrée aux passions ne peut apercevoir des choses grandes et relevées : les passions sont comme un voile qui obscurcit sa vue, et qui la jette dans d'épaisses ténèbres. Purifions-nous donc, éclairons-nous des vraies lumières, ne semons pas dans les épines. Vous savez par vous-même, et il n'est pas nécessaire que je vous l'explique, ce que signifie la multitude des épines. Vous avez souvent entendu le Fils de Dieu appeler du nom d'épines les sollicitudes de la vie présente et l'illusion des richesses; nom qui convient admirablement aux richesses. Les épines sont stériles, les richesses le sont aussi. Les épines déchirent ceux qui les touchent, la passion des richesses nous déchire aussi. Les épines odieuses au laboureur peuvent être aisément consumées par le feu; telle est aussi la nature des choses de ce monde. Des bêtes venimeuses, des vipères et des scorpions se cachent dans les épines; il en est de même pour l'illusion des richesses. Mais jetons-y le feu de l'Esprit-Saint, afin de consumer les épines, et de présenter au Cultivateur suprême un champ bien purifié, que nous arroserons des eaux spirituelles.

QUE NOUS DEVONS OBÉIR A DIEU AVEUGLÉMENT.

Extrait du premier livre à Stagire tourmenté par le démon. (Bén. t. 1, p. 172; Fr. D. t. 4, p. 159; Sav. t. 6, p. 197.)

C'EST un effet de la sagesse divine de nous cacher les causes de la plupart des événemens ; nous avons beaucoup plus de mérite, et notre foi paroît bien davantage dans l'obéissance aveugle que nous rendons à Dieu. Rien de plus avantageux pour nos ames que cette humble soumission. Dieu ne cherche dans tout ce qui nous arrive, que notre utilité ; c'est un principe dont nous devons nous convaincre, sans examiner pourquoi il nous gouverne de telle manière, sans nous affliger d'être dépourvus d'une science qu'il ne nous est pas possible d'acquérir étant de simples mortels, ni même utile, parce qu'elle pourroit nous donner de la présomption. Nous faisons souvent des choses que nos enfans jugent leur être nuisibles, quoiqu'elles leur soient profitables : cependant ils ne prétendent pas nous demander raison de notre conduite, et nous n'entreprenons pas de leur prouver que ce que nous faisons leur est utile ; mais nous leur apprenons à obéir à tout ce que leurs pères ordonnent, sans examiner pourquoi ils l'ordonnent. Nous obéissons donc aveuglément à nos pères qui sont de même nature que nous ; et un

être dont nous sommes aussi éloignés que des hommes peuvent l'être d'un Dieu, nous trouvons mauvais qu'il ne nous fasse pas entrer dans tous les secrets de sa providence! n'est-ce pas le comble de l'impiété? C'est à de telles personnes que le bienheureux Paul adressoit ces paroles d'indignation : *O homme, qui êtes-vous pour contester avec Dieu? un vase d'argile, dit-il à celui qui l'a fait : Pourquoi m'avez-vous fait ainsi* (Rom. 9. 20)? Je vous citois l'exemple des enfans; l'apôtre vous en cite un beaucoup plus fort, celui du potier et de l'argile dont il fait un vase. Comme la terre obéit à la main du potier qui la façonne, selon qu'il le juge à propos, ainsi nous devons être souples sous la main de Dieu; nous devons recevoir, avec actions de grâces, tout ce qui nous vient de sa part, sans nous révolter contre ses ordres, sans les examiner trop curieusement.

NÉCESSITÉ DE LA FOI POUR SOUTENIR NOTRE ESPRIT FOIBLE ET CHANCELANT.

Extrait de la première homélie sur ces paroles de l'apôtre : *Ayant un même esprit de foi...* (Bén. t. 3, p. 261; Fr. D. t. 5, p. 298; Sav. t. 5, p. 369.)

Un bâton soutient le corps tremblant, dont les membres affoiblis par le grand âge ont besoin de cet appui pour se garantir des chutes où l'expose sa

foiblesse. Ainsi la foi, par sa fermeté propre et par sa force naturelle, fixe et arrête notre esprit, qui, foible par lui-même, flotte et s'égare dans des raisonnemens frivoles; elle le soutient et l'empêche de tomber dans mille erreurs. Elle dissipe les ténèbres dont il est environné, et porte la lumière dans le cachot obscur où le plonge l'agitation de ses pensées tumultueuses. Ceux qui sont dépourvus de la foi ne sont pas moins à plaindre que ceux qui errent dans d'épaisses ténèbres, qui vont heurter contre toutes les murailles, contre tous les obstacles, qui tombent dans les gouffres et dans les précipices, leurs yeux ne leur servant de rien, parce qu'ils manquent de la lumière pour se conduire. C'est ainsi que ceux qui sont dépourvus de la foi, marchent à l'aventure, heurtent les uns contre les autres, vont choquer contre les pierres et les rochers, et enfin se précipitent dans l'abyme de perdition. Je n'en veux point d'autre preuve que ces hommes si habiles dans une sagesse profane, qui se font honneur d'une longue barbe, d'un manteau usé et d'un bâton. Après de longues et ennuyeuses dissertations, ils finissent par ne pas apercevoir les pierres qu'ils ont devant les yeux, puisque s'ils les distinguoient, ils ne les adoreroient pas comme des divinités. Ils heurtent les uns contre les autres, jusqu'à ce qu'ils tombent tous ensemble dans le gouffre profond d'une erreur impie, parce que, sans doute, ils abandonnent leur sort à de vains raisonnemens. C'est ce que saint Paul vouloit faire entendre lorsqu'il disoit : *Ils se sont égarés dans leurs vains raisonnemens, et leur cœur, destitué d'intelligence, a été rempli de*

ténèbres ; en voulant passer pour sages, ils sont devenus fous et insensés (Rom. I. 21 et 22.). Et pour montrer jusqu'où est allé leur folie et leur aveuglement, l'apôtre ajoute : *Ils ont transféré l'honneur qui n'est dû qu'au Dieu incorruptible, à l'image d'un homme corruptible, à des figures d'oiseaux, de bêtes à quatre pieds et de serpens*, La foi a dissipé toutes ces ténèbres dans l'ame de ceux qui l'ont reçue. Et comme une ancre arrête et assure de toutes parts, au milieu de la mer, un vaisseau battu du vent et des vagues, de même la foi, plus ferme qu'une ancre, fixe notre esprit agité par des pensées diverses, le met à l'abri du naufrage, et le conduit à la vérité comme dans un port où il jouit de la tranquillité la plus parfaite.

QUE DIEU MONTRE SA BONTÉ PAR CELA MÊME QU'IL PUNIT.

Extrait de la troisième homélie sur l'épître à Philémon. (Bén. t. 11, p. 789; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 691; Sav. t. 4, p. 424.)

JE veux prouver que si Dieu ne demandoit pas compte aux hommes de leurs œuvres, on ne pourroit dire qu'il soit bon, et qu'il n'est bon que parce qu'il doit leur demander ce compte. Car enfin, mes frères, que deviendroit la vie humaine, si Dieu ne devoit pas nous faire rendre compte de nos œuvres? les hommes ne seroient-ils pas plus furieux que les

bêtes féroces? Si malgré la menace des flammes de l'enfer, malgré le tribunal où nous devons paroître et rendre compte de nos actions, nous nous dévorons les uns les autres plus cruellement que les poissons dans la mer, si plus rapaces que les lions et les loups, nous pillons et ravissons les biens des uns des autres; si Dieu ne devoit pas nous faire rendre compte de nos œuvres, si nous n'en étions pas persuadés, quelle seroit la confusion et le trouble de notre vie? quel labyrinthe cité dans la fable pourroit égaler les désordres qui règneroient dans le monde? n'y verroit-on pas les iniquités les plus prodigieuses, les excès les plus énormes? qui est-ce qui respecteroit son père? qui est-ce qui épargneroit sa mère? qui est-ce qui ne se plongeroit pas dans tous les plaisirs? qui est-ce qui ne se permettroit pas tous les crimes?

Je ne veux, pour vous en convaincre, que vous en faire juger par votre seule maison. Si les serviteurs de quelqu'un de vous autres, qui vous plaignez de la sévérité de Dieu, étoient persuadés que quand ils chercheroient à se soustraire à votre obéissance, qu'ils outrageroient votre personne, qu'ils bouleverseroient votre maison, qu'ils y pilleroient tout, qu'ils vous traiteroient en ennemis, vous ne songeriez pas à les punir, vous ne leur feriez aucune menace, vous craindriez même de les choquer par des paroles dures, je vous demande si votre conduite mériteroit le nom de bonté. Je prétends, moi, qu'il y auroit une cruauté extrême, non seulement à laisser outrager, par une bonté déplacée, votre femme et vos enfans, mais encore à exposer à une

perte entière vos serviteurs eux-mêmes, qui, toujours plongés dans les excès du vin et de la débauche, deviendroient insolens, outrageux, téméraires, plus déraisonnables que les brutes. Y auroit-il de la bonté, je vous prie, à leur laisser avilir la dignité de leur ame, à les laisser se perdre eux-mêmes avec les autres? vous voyez donc que c'est la marque d'une grande bonté, de faire rendre compte aux hommes de leurs actions. Et que parlé-je des esclaves qui se portent plus aisément à tous les excès et à tous les désordres? Permettez à vos fils, si vous en avez, de faire tout ce qu'ils voudront, ne les punissez pas quoi qu'ils fassent; et leurs déréglemens seront au-dessus de tout ce qu'on peut dire. Et lorsque dans les hommes c'est une bonté de punir et une cruauté de ne punir point, il n'en seroit pas de même de Dieu! C'est donc parce qu'il est bon qu'il a préparé l'enfer.

Voulez-vous que je vous prouve, d'ailleurs, quelle est en cela la bonté divine? c'est que par la crainte de la peine, Dieu n'arrête pas seulement l'audace, mais il empêche encore que les bons ne se relâchent et ne se corrompent. Si tous les hommes devoient être traités de même, tous seroient méchans : au lieu que la punition du crime est une consolation pour les justes. Écoutez le prophète qui dit : *Le juste se réjouira en voyant le méchant puni, et il lavera ses mains dans le sang du pécheur* (Ps. 57. 11.). Ce n'est pas qu'il lui insultera, loin de nous cette pensée; mais c'est que la crainte d'un traitement semblable lui fera mieux régler sa vie. La menace de l'enfer est donc pour nous, de la part

de Dieu, une marque d'attention et de tendresse.

Vous direz, peut-être, qu'il auroit donc suffi que Dieu menaçât sans punir en effet. Mais si, lorsqu'il punit réellement, vous croyez qu'il ne fait que menacer, et si vous vous relâchez en conséquence, ne seriez-vous pas encore devenu plus négligent s'il n'eût fait entendre que de simples menaces. Si les Ninivites n'avoient regardé les paroles de Jonas que comme de pures menaces, auroient-ils fait pénitence? C'est parce qu'ils se sont repentis, que les paroles du prophète se terminèrent à des menaces. Voulez-vous que les menaces de l'enfer ne soient que des menaces, vous pouvez les rendre telles. Devenez meilleur; et tout ce qu'on dit des flammes éternelles, ne sera pour vous que des paroles. Mais si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous les méprisez, vous éprouverez alors qu'elles ne sont que trop effectives. Si du temps de Noé, les hommes avoient craint la menace du déluge, ils n'auroient pas été submergés dans les eaux du déluge. Craignons donc la menace de l'enfer pour ne point tomber dans les feux de l'enfer. Je prie le Seigneur de nous rendre tous sages par cette crainte utile, afin que nous puissions obtenir dans le ciel les biens ineffables dont il récompensera les vertus que nous aurons pratiquées ici-bas.

QUE DIEU EST LENT A PUNIR ET PROMPT A SAUVER.

Extrait de la septième homélie sur la pénitence. (Bén. t. 2, p. 332; Fr. D. t. 1, p. 605; Sav. t. 6, p. 773.)

Voyez combien Dieu est lent à punir et prompt à sauver. Et, d'abord, considérez après combien de temps sa clémence éclaire le pécheur. David pèche, Bethzabée devient enceinte; et l'on ne fait pas encore sentir sa faute au coupable. Ce n'est qu'après que le fruit du péché est venu au monde, qu'on lui envoie le médecin du péché. Et pourquoi Dieu n'a-t-il pas corrigé sur-le-champ l'auteur du crime? c'est qu'il savoit que dans le moment même du péché, la conscience de ceux qui le commettent est aveuglée, et qu'étant plongés encore dans l'abyme de l'iniquité, leurs oreilles sont fermées à toute réprimande. Il diffère donc à venir apporter remède à la passion lorsqu'elle est dans la première chaleur, ce n'est qu'après un temps considérable qu'il éclaire le prince criminel; et alors le pardon suit à l'instant le repentir. *Le Seigneur vous a pardonné votre faute* (2. Rois 12. 13.). O bonté attentive d'un Dieu qui menace! voyez-vous combien il est prompt à sauver? Il agit de même dans le reste, où il est aussi prompt à réparer que lent à renverser. Je m'explique. Parmi les hommes, on emploie beaucoup de temps à cons-

truire des édifices, et très peu à les détruire. C'est tout le contraire pour Dieu. Lorsqu'il bâtit, il bâtit promptement; lorsqu'il détruit, il détruit lentement. Il est aussi prompt à bâtir que lent à détruire. L'un et l'autre est également dans sa nature; l'un convient à sa puissance, l'autre à sa bonté. Il est prompt parce qu'il est tout puissant, il est lent parce qu'il est infiniment bon. Les faits mêmes prouvent nos paroles. Dieu a fait en six jours le ciel et la terre, les montagnes élevées, les vastes campagnes, les vallées profondes, les bois, les forêts, les plantes, les fontaines, les rivières, les fleuves, le paradis terrestre, l'étendue immense de la mer, les îles, les pays maritimes, ceux du continent; il a fait, en six jours, tout ce monde visible et toutes les beautés qu'il renferme; il a fait, en six jours, les animaux doués ou dépourvus de raison, qui habitent ce monde, et tout ce spectacle varié qui frappe nos regards. Mais lorsque ce Dieu si prompt à bâtir, a pris la résolution de détruire une seule ville, il devient lent par bonté. Il veut détruire Jéricho, et il dit à Israël : *Faites le tour de la ville pendant sept jours, et au septième les murailles tomberont* (Jos. 6. 3.). Quoi! mon Dieu, vous créez le monde entier en six jours, et vous en mettez sept à détruire une seule ville! qu'est-ce donc qui arrête votre puissance? pourquoi ne la détruisez-vous pas sur-le-champ? n'est-ce pas à votre sujet que le prophète s'écrie : *Si vous ouvrez le ciel pour en descendre, les montagnes trembleront devant vous, elles fondront comme la cire fond au feu* (Is. 64. 1.)? N'est-ce pas en racontant les œuvres de votre puissance,

que David dit : *Nous n'éprouverons pas de crainte, lorsque la terre sera bouleversée, et que les montagnes seront transportées au fond de la mer* (Ps. 45. 3.)? Vous pouvez transporter les montagnes et les précipiter dans la mer; et vous ne voulez pas détruire sur-le-champ une ville qui s'oppose à vos volontés, vous donnez sept jours pour sa ruine. Pourquoi? Ce n'est pas ma puissance, dit Dieu, qui est foible, mais ma bonté est patiente. Je donne sept jours à Jéricho, comme j'en donne trois à Ninive. Peut-être recevra-t-elle la prédication de la pénitence, et sera-t-elle sauvée. Et qui est-ce qui prêche la pénitence aux habitans de Jéricho? les ennemis ont investi leur ville, le général a fait le tour de leurs murailles, ils sont dans le trouble et dans la frayeur, quelle voie de pénitence leur avez-vous donc ouverte? leur avez-vous député un prophète, envoyé un évangéliste? quelqu'un leur représentoit-il de votre part ce qu'ils avoient à faire? Oui, sans doute, ils avoient dans leur ville un maître et un docteur de pénitence, la généreuse Rahab dont l'heureux repentir l'a sauvée de la ruine commune. Elle étoit de la même masse; mais comme elle n'avoit pas les mêmes sentimens, elle n'a participé ni au péché ni à l'infidélité.

PARAPHRASE SUR CES PAROLES DU PSAUME : LES CIEUX RACONTENT LA GLOIRE DU SEIGNEUR.

Extrait de la neuvième homélie au peuple d'Antioche. (Bén. t. 2, p. 99 ; Fr. D. t. 1, p. 109; Sav. t. 6, p. 521.)

Les cieux racontent la gloire du Seigneur. Et comment la racontent-ils ? ils n'ont ni voix, ni bouche, ni langue; comment donc peuvent-ils la raconter ? Par la vue même des objets dont ils nous offrent le spectacle. Lorsque vous voyez leur beauté, leur grandeur, leur élévation, cet ordre, ce concert et cette harmonie qui subsistent depuis tant de siècles, instruit par cette vue, et comme si vous entendiez une voix retentir au loin, vous adorez le créateur d'une machine si belle et si extraordinaire. Le ciel se tait, mais la vue même du ciel fait entendre une voix plus éclatante que le son de la trompette, il nous instruit non par les oreilles, mais par les yeux, dont le sentiment est plus sûr et plus manifeste. Si Dieu nous eût instruits par des livres et par des caractères alphabétiques, celui qui auroit connu les caractères auroit su ce qui est écrit dans les livres; celui qui ne les auroit pas connus n'en auroit tiré aucun secours, à moins qu'un autre ne les lui eût fait connoître. Le riche auroit acheté le livre, le pauvre n'auroit pu se le procurer. Celui

qui auroit su la langue exprimée par les caractères auroit connu ce que le livre renferme ; les Scythes, les Barbares, les Indiens, les Égyptiens, tous les peuples qui auroient ignoré cette langue, n'y auroient rien appris. Mais pour le spectacle du ciel, les Scythes, les Barbares, les Indiens, les Égyptiens, tous les hommes qui marchent sur la terre, entendent son langage ; langage qui parvient à notre esprit par les yeux et non par les oreilles : or, il n'y a pas différentes manières de voir comme il y a différentes manières de parler. Les savans et les ignorans, les pauvres et les riches, peuvent lire également dans ce livre, et partout où ils se transportent, levant les yeux au ciel, ils reçoivent une instruction suffisante de ce ciel même dont ils contemplent la beauté. C'est ce qu'annonce le prophète, lorsque voulant montrer que les créatures tiennent un langage qui peut être facilement entendu des Grecs, des Barbares, et en général de tous les hommes, il s'exprime en ces mots : *Ce ne sont pas des paroles, ce n'est pas un langage qu'on n'entende point.* C'est comme s'il disoit : Il n'est pas de nation, quelque langue qu'elle parle, qui ne puisse comprendre le langage du monde visible; et telle est la nature des sons qu'il prononce, qu'ils peuvent être entendus par tous les hommes.

SAGESSE DE DIEU DANS LA CONSTITUTION DE L'HOMME ; BELLE DESCRIPTION DES PARTIES PRINCIPALES QUI COMPOSENT SON CORPS.

Extrait de la onzième homélie au peuple d'Antioche. (Bén. t. 2, p. 118; Fr. D. t. 1, p. 130; Sav. t. 6, p. 534.)

PLUS la matière dont Dieu a composé l'homme est vile et méprisable, plus on doit admirer l'excellence de son art. C'est ainsi que j'admirerois moins un statuaire qui, avec un bloc d'or, feroit une belle statue, que celui qui, par les ressources de son art, pourroit avec une molle argile fabriquer un ouvrage rare et sublime. Ici l'art se montreroit seul, au lieu que dans la première supposition la richesse de la matière aideroit beaucoup l'ouvrier.

Voulez-vous apprendre quelle est la sagesse de notre créateur, examinez ce que nous faisons avec de l'argile. Que faisons-nous autre chose que la brique et la tuile? Cependant Dieu, excellent ouvrier, avec la matière de la tuile et de la brique, a pu faire l'œil dont la beauté frappe d'étonnement tous ceux qui le voient; il a pu lui donner la faculté de parcourir en hauteur une étendue immense, et de renfermer dans le petit espace d'une prunelle étroite un nombre infini de corps, des montagnes, des forêts, des collines, les mers et le ciel même. Ne m'objectez pas les larmes et les maladies qui l'affli-

gent, suites de votre péché; mais considérez sa beauté, et sa faculté visuelle, voyez comment il ne se lasse pas, quelque vaste étendue qu'il parcoure; et tandis que les pieds, après avoir fait un peu de route, perdent leurs forces et refusent le service, l'œil, quelque chemin qu'il fasse en hauteur et en largeur, n'éprouve aucune fatigue. En effet, comme de tous nos membres c'est le plus nécessaire, Dieu n'a point permis qu'il fût sujet à la lassitude, et que la fréquence de l'usage empêchât l'exercice de ses fonctions. Mais quel discours pourroit représenter toute la vertu de cette partie de notre corps? Et que parlé-je de la prunelle et de sa faculté admirable? si vous examinez ce qui paroît chez nous le moins précieux, les paupières de l'œil, vous aurez encore sujet d'y admirer la sagesse du Créateur. De même que les épis sont munis de barbes, comme de pointes, qui éloignent les oiseaux, les empêchent de se percher sur le grain, et de briser le foible chalumeau qui le porte : ainsi l'on voit des espèces de barbes et de pointes munir les yeux, sans doute les cils, ou poils des paupières, qui détournent la poussière, les pailles, et tous les objets extérieurs qui pourroient molester l'œil et la paupière qui le couvre. Les sourcils présentent une autre preuve de sagesse qui n'est pas moindre. Qui est-ce qui n'admireroit leur position? Ils ne sont ni assez avancés pour obscurcir la vue, ni aussi trop enfoncés; mais formant une saillie supérieure, comme l'auvent d'une maison, ils reçoivent la sueur qui coule du front, et empêchent que les yeux n'en souffrent. Les poils épais dont ils sont garnis, lesquels arrêtent cette sueur, contribuent à

la beauté de l'œil en même temps qu'ils le défendent avec soin. Mais voici quelque chose qui n'est pas moins admirable. Pourquoi, je vous prie, voit-on les cheveux de la tête croître et ensuite tomber, et qu'il n'en est pas de même des sourcils? cela ne s'est pas fait au hasard : c'est afin qu'ils n'offusquent pas la vue en s'abaissant, ce qui arrive aux personnes fort avancées en âge.

Qui pourroit décrire toute la sagesse qui éclate dans la constitution du cerveau? D'abord Dieu l'a fait d'une substance molle, parce qu'il est la source de toutes les sensations; ensuite, de peur que sa nature délicate ne fût endommagée, il l'a fortifié d'os de toute part; enfin, pour que la dureté des os ne le blesse pas, il a mis entre deux une double membrane, dont l'une est étendue au-dessous du crâne, et l'autre enveloppe par-dessus la substance même du cerveau. Cette dernière membrane est la plus dure. Les choses sont disposées de la sorte pour la raison que j'ai dite, et afin que le cerveau ne reçoive pas le premier les coups portés à la tête, mais que les membranes se présentant d'abord arrêtent tout ce qui pourroit lui nuire, et veillent à sa conservation. L'os qui le couvre n'est pas d'une seule pièce, il a, en plusieurs endroits, des sutures, autre principe pour lui d'une grande sûreté. D'une part, par le moyen de ces sutures, les vapeurs qu'il renferme transpirent aisément au dehors, de manière qu'il n'est pas étouffé; de l'autre, si l'on porte à la tête quelque coup, le mal n'est pas universel. Comme l'os n'est pas d'une seule pièce, mais qu'il est partagé en plusieurs portions, le coup porté à une par-

tie n'affecte pas le tout. Si donc il arrive qu'une partie soit blessée, il n'y a d'endommagé que cette partie, aucune des autres ne souffre, la division des os arrêtant la continuité du coup, et empêchant qu'il ne s'étende aux parties voisines. Voilà pourquoi Dieu a composé de plusieurs os le crâne qui le couvre ; et comme un architecte met au-dessus d'une maison un toit et des tuiles, de même le Créateur a placé ces os sur le sommet de la tête, et y a fait croître des cheveux, pour qu'ils servent à la tête de bonnet et de casque.

Il a pris les mêmes précautions pour le cœur. Comme c'est le principal de nos membres, que là est établi le siége et le centre de la vie, et que le moindre coup qu'il recevroit nous causeroit la mort, il l'a remparé de tout côté par les os les plus durs et les plus solides, le fortifiant, soit par les os avancés de la poitrine, soit par les os larges des épaules. Il a suivi à son égard même procédé que pour les membranes du cerveau ; car, afin que, lorsqu'il est agité et qu'il bat violemment, dans la colère et dans les autres passions, il ne vienne pas choquer contre les os qui le munissent, il n'en reçoive ni blessure ni douleur, il a étendu autour de lui plusieurs membranes, il a placé au-dessous le poumon comme un lit délicat et commode pour recevoir ses battemens : c'est ainsi que dans ses agitations les plus violentes il n'éprouve aucune peine et ne souffre aucun mal.

Et que parlé-je du cerveau et du cœur ? Si l'on veut examiner les ongles mêmes, on y apercevra des témoignages de la sagesse divine, soit dans leur substance, soit dans leur forme, soit dans leur po-

sition. Je pourrois dire la raison pour laquelle tous nos doigts ne sont pas égaux, et parler de beaucoup d'autres objets plus importans, mais d'après ce que nous avons dit, la sagesse du Créateur brille suffisamment pour des yeux attentifs. Je laisserai donc cette partie à ceux qui veulent traiter les choses dans le plus grand détail, et je passe à d'autres considérations.

Plusieurs nous objectent : Pourquoi donc, si l'hom-est le roi des animaux, un grand nombre de brutes l'emportent-elles sur lui pour la force, pour la légèreté et pour la vitesse ? Le cheval est plus prompt que l'homme, le bœuf plus laborieux, l'aigle plus léger, le lion plus robuste. Que dirons-nous à cela ? Sans doute que c'est surtout par-là que nous connoîtrons la sagesse de l'Être-Suprême, et les priviléges honorables dont il nous a gratifiés. Le cheval est plus prompt que l'homme, mais l'homme a plus de facilités que le cheval pour la célérité des voyages : quelque fort et quelque léger que soit le cheval, il parcourra avec peine deux cents stades en un jour; en attelant plusieurs chevaux de relais, l'homme en pourra fournir aisément deux milles. Ainsi, ce que la promptitude donne à l'un, la raison et l'art le procurent à l'autre avec un grand avantage. L'homme n'a pas les pieds aussi fermes que le cheval, mais il peut se servir des pieds du cheval comme des siens propres. Aucun des animaux déraisonnables ne peut en ateler un autre pour son usage; l'homme entreprend tout, et, par les ressources diverses du génie dont il a été doué, il tire de chaque animal le service qui lui convient. Si les

pieds des hommes étoient aussi fermes que ceux des chevaux, ils seroient moins utiles pour d'autres objets, pour monter aux arbres, pour franchir les lieux difficiles, pour gravir au sommet des montagnes, et pour d'autres marches semblables pour lesquelles les cornes des chevaux sont un empêchement et un obstacle. Si donc nos pieds sont plus délicats, ils sont propres à plus d'offices divers, et sans que leur foiblesse nous fasse aucun tort, parce que nous pouvons profiter des qualités du cheval, ils l'emportent pour la diversité de la marche. Que l'aigle ait une aile légère; moi, j'ai la raison et l'art par le moyen desquels je puis prendre tous les animaux volatils et me les assujettir. Voulez-vous savoir quelles sont mes ailes? j'en ai qui sont beaucoup plus légères que celles d'aucun oiseau, qui peuvent m'élever non à dix et à vingt stades, non jusqu'au ciel, mais au-delà du ciel, mais au-delà des cieux supérieurs, où Jésus-Christ est assis à la droite de son Père. J'ajoute que, dans les brutes, les armes font partie de leurs corps, par exemple les cornes du bœuf, les défenses du sanglier, les ongles du lion; au lieu que pour moi, le Créateur a placé mes armes hors du corps, annonçant par là que l'homme est un animal doux, que je n'ai pas toujours besoin de ces armes, que je puis les déposer, et les reprendre à mon gré. Dieu les a donc placées hors de mon être, afin que je sois plus dégagé et plus libre, que je ne sois pas dans l'obligation de les porter continuellement; car, s'il est indubitable que nous l'emportons sur les animaux par le privilége de la raison, on peut dire que nous les surpassons même par la constitution de notre

corps. En le créant ce corps, Dieu l'a rendu conforme à la dignité de notre ame, propre à exécuter ses ordres; et sans parler de ce qu'il a perdu par le péché, de ce qu'il gagnera par la résurrection, la noblesse de sa stature, la majesté de ses traits, la beauté, les rapports et le concert de toutes les parties qui le composent, le rendent digne en quelque sorte de l'ame intelligente à laquelle il est uni.

POURQUOI L'HOMME N'A ÉTÉ CRÉÉ QU'APRÈS TOUS LES AUTRES ÊTRES.

Extrait de la huitième homélie sur la Genèse. (Bén. t. 4, p. 59; Fr. D. t. 2, p. 65; Sav. t. 1, p. 46.)

Vous voyez que toutes les créatures ont été produites en cinq jours, par une seule parole et un simple ordre; mais Dieu change aujourd'hui de langage. Il ne dit plus : Que l'homme se fasse! Mais que dit-il? *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance* (Gen. 1. 26.). Quelle expression nouvelle et extraordinaire! quel est donc l'être qui va être créé, pour qu'il faille que le Créateur se consulte et délibère avec lui-même avant de produire cet ouvrage? Ne soyez pas surpris, mes frères. L'homme surpasse en dignité tous les êtres visibles; c'est pour lui qu'ont été créés le ciel, la terre, la mer, le soleil, la lune, les astres, les reptiles, les animaux sauvages et les domestiques. Et pourquoi, dira-t-on, s'il est

plus excellent que tous ces êtres, a-t-il été créé après eux tous? cela devoit être, sans doute. Lorsqu'un prince veut entrer dans sa ville capitale, ses gardes et tous les autres s'y rendent avant lui, afin que le prince n'arrive dans son palais que lorque tout est disposé pour le recevoir. C'est ainsi que l'Ouvrier suprême, qui vouloit placer dans le monde le roi et le chef de tous les animaux qui l'habitent, a formé toutes les créatures qui décorent cet univers, avant d'y introduire celui qui devoit les commander, annonçant, par cette conduite, toute la dignité du nouvel être sorti de ses mains.

RÉPONSE AUX DIFFICULTÉS SUR LA CRÉATION.

Extrait du premier discours sur la Genèse. (Bén. t. 4, p. 649; Fr. D. t. 2, p. 728; Sav. t. 5, p. 3.)

Vous me demanderez comment quelque chose a pu être fait de rien; et moi je vous demande comment les créatures ont pu être tirées de la matière existante. Moi, je crois, quoique vous pensiez différemment, que la terre a été faite de rien; mais nous convenons tous deux que l'homme a été formé de la terre. Expliquez-moi donc ce qui est le plus facile et ce dont vous convenez, comment notre chair a été formée de la terre. Nous voyons qu'avec de la terre on forme de la tuile et de la brique, des vases

d'argile de toute espèce, mais jamais personne n'en a vu former de la chair. Comment donc en a-t-on formé de la chair, des os, des nerfs, des veines, des artères, des membranes, de la graisse, de la peau, des ongles, des cheveux, toutes ces substances diverses qui composent notre corps, et qui toutes proviennent de la terre? Vous ne pourriez le dire. N'est-il donc pas déraisonnable que vous, qui ignorez ce qu'il y a de plus aisé et de plus commun, vous prétendiez expliquer ce qu'il y a de plus difficile et de plus incompréhensible? Voulez-vous que je vous propose un exemple encore plus à votre portée, tiré de ce qui se passe tous les jours sous vos yeux, et dont vous ne pourrez me rendre raison? Nous mangeons du pain tous les jours; dites-moi comment la nature du pain se change en sang, en flegme, en bile, en d'autres humeurs. La substance du pain est épaisse et dure, celle du sang est molle et liquide; le pain est blanc ou de couleur de blé, le sang est rouge et noir. Expliquez-moi donc comment tout cela se fait. Mais vous ne sauriez m'en rendre raison. Et vous, qui ne pouvez expliquer comment la nourriture se change tous les jours en notre substance, vous prétendez demander compte à Dieu de la création! n'est-ce pas une extravagance extrême? Si Dieu étoit de même nature que nous, vous pourriez lui demander compte de ses œuvres; ou plutôt vous ne le pourriez pas même alors, puisqu'il est mille effets qui dépendent de l'industrie humaine, et que nous ne pouvons expliquer; par exemple: comment on tire l'or des veines de la terre, comment on change un sable grossier en un verre éclatant, sans parler

de beaucoup d'autres prodiges de l'art, qui sont pour nous des mystères. Mais enfin, si Dieu est de même nature que nous, demandez-lui compte de ce qu'il a fait : que s'il nous est infiniment supérieur, n'est-ce pas le comble de la folie d'examiner, comme s'il s'agissoit des ouvrages d'un simple mortel, les œuvres d'un être dont nous reconnoissons nous-mêmes que la puissance et la sagesse sont sans bornes, sont divines et incompréhensibles? Mais sans recourir aux foibles lumières de notre intelligence, appuyons-nous sur cette pierre ferme : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.* Reposons notre esprit sur ce fondement inébranlable, sans lui permettre d'errer au gré de mille pensées tumultueuses. *Les pensées des hommes*, dit le Sage, *sont timides et incertaines* (Sag. 9. 141.). N'abandonnez donc point ce qu'il y a de plus solide, pour fonder le salut de votre ame sur ce qu'il y a de plus foible et de plus trompeur. Arrêtez-vous à ce que vous avez appris et à ce que vous avez cru, et dites sans cesse: *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre.*

SUR LA FATALITÉ ET LE LIBRE ARBITRE.

Extrait du second discours sur le Destin et la Providence. (Bén. t. 2, p. 758; Fr. D. t. 1, p. 722; Sav. t. 6, p. 867.)

Ce même sujet est traité un peu plus au long dans une homélie que j'ai traduite. (Voyez t. 2, p. 240 et suiv.)

Il n'est pas posible, non, il ne l'est pas, que celui qui croit à la fatalité obtienne le royaume des cieux, ou plutôt il n'est pas possible qu'il évite l'enfer et les supplices éternels. La fatalité nous donne des leçons toutes contraires aux préceptes divins. Dieu nous dit : *Si vous voulez, et si vous m'écoutez, vous serez rassasiés des biens de la terre ; si vous ne voulez pas, et si vous refusez de m'écouter, l'épée vous dévorera; car c'est le Seigneur qui l'a prononcé de sa bouche* (Is. 1. 19 et 20.). Vous voyez comment Dieu parle, et quelles lois il établit. Écoutez maintenant comment parle la fatalité, comment elle prescrit des règles toutes contraires, et apprenez comment les unes sont une inspiration de l'Esprit divin, et les autres une suggestion du malin esprit, les ordres despotiques d'un tyran barbare. Dieu a dit : *Si vous voulez et si vous ne voulez pas*, nous laissant les maîtres de la vertu et du vice, et les abandonnant à notre volonté. Que dit le démon? Il nous est impossible de fuir la fa-

talité, soit que nous voulions, soit que nous ne voulions pas. Dieu dit : *Si vous voulez, vous serez rassasiés des biens de la terre.* La fatalité dit : Si nous voulons, et que cela ne soit pas marqué dans nos destins, il nous sera inutile de vouloir. Dieu dit : *Si vous ne voulez pas prêter l'oreille à mes discours, l'épée vous dévorera.* Quand nous ne voudrions pas, dit la fatalité, si cela est marqué dans nos destins, nous serons sauvés infailliblement. N'est-ce point là ce que dit la fatalité ? est-il rien de plus visible que ce combat? est-il rien de plus manifeste que la guerre que les démons, docteurs d'iniquité, ont déclarée impudemment aux oracles divins ? Au reste, que les démons et les gentils, leurs satellites, croient à la fatalité, je n'en suis pas surpris; mais que vous, qui avez reçu des instructions divines et salutaires, vous les rejetiez pour courir après des dogmes aussi contraires à la raison que funestes aux ames, c'est ce qu'il y a de plus fâcheux. *Pourquoi entreprendrois-je de juger des hommes qui sont hors de l'Eglise* (1. Cor. 5. 12.)? C'est à vous que j'adresse la parole, membres de Jésus-Christ, enfans de l'Église, élevés dans la maison paternelle, imbus de doctrines célestes, et jouissant d'augustes priviléges. Voilà pourquoi je gémis, voilà pourquoi je pleure et que je me lamente. Oui, c'est une chose vraiment digne de nos lamentations que de vous voir tomber dans des fautes inexcusables. En effet, je vous le demande, lorsque les démons parlent et que Dieu s'explique, peut-il rester quelque excuse à des fidèles qui en croient plutôt ce que disent les démons ? Nous n'entrons encore dans aucun raisonnement, nous ne fai-

sons que montrer la témérité de ceux qui en croient ces esprits impurs. Dieu dit : *J'ai mis auprès de vous le feu et l'eau, la vie et la mort, afin que vous portiez la main où vous voudrez* (Eccl. 15. 17.). Le démon dit : Il ne vous est pas libre de porter la main où vous voulez, mais vous êtes soumis à une nécessité aveugle ; et ce dernier discours vous paroît plus croyable. Et vous ne considérez pas quelle distance il se trouve entre les deux êtres qui vous parlent, que l'un est Dieu, que l'autre est démon ! et vous n'examinez pas la différence des deux conseils, que l'un est salutaire et vous invite à la vertu, que l'autre est vraiment diabolique et vous jette dans le vice et la perversité !

QUE NOUS NE SOMMES PAS RÉGIS PAR LA DESTINÉE.

Extrait de la première homélie sur la première épître à Timothée. (Bén. t. 11, p. 553; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 409; Sav. t. 4, p. 252.)

EMBRASSONS la foi, tenons-nous-y attachés; et nous bannirons de nos esprits les dogmes pernicieux de destin et d'astres qui président à notre naissance. La foi de la résurrection des corps et du dernier jugement détruira toutes ces erreurs. Croyez que Dieu est juste, et vous ne croirez plus qu'il y ait dans votre naissance d'étoile qui vous porte à l'injustice. Croyez qu'il y a un Dieu qui gouverne tout par sa

providence, et vous ne croirez plus que tout soit réglé par les astres. Croyez les supplices de l'enfer, croyez les récompenses du ciel; et vous cesserez de croire qu'il y ait eu rien dans votre naissance qui vous ôte la liberté, qui vous soumette à une nécessité invincible. Si vous croyez à l'influence des constellations, ne plantez donc plus, ne semez plus, n'allez plus à la guerre, ne faites rien, en un mot, puisque ce qui a été arrêté dès votre naissance arrivera toujours, quoi que vous fassiez ou ne fassiez pas. Qu'avez-vous besoin désormais de prières? pourquoi, si votre naissance a déjà réglé ce que vous devez être, désirez-vous de devenir bon chrétien? il n'y aura point de votre faute, si vous ne le devenez pas. D'où vient l'habileté dans les arts? vient-elle de la destinée? Oui, direz-vous, et le destin a voulu que tel et tel n'y devînt habile qu'avec beaucoup de travail. Montrez-moi donc quelqu'un qui y ait excellé sans travail? Mais vous ne le pourriez pas. L'habileté qu'on y acquiert n'est donc point l'effet de la destinée, mais le fruit d'une longue application. Vous me demanderez : Pourquoi donc cet homme est-il si riche, quoique ce soit un méchant et un scélérat, quoique son père ne lui ait laissé aucun bien? pourquoi cet autre est-il pauvre, quoiqu'il s'épuise par des travaux continuels? car dans ces sortes de disputes, on parle toujours de pauvreté et de richesses, et jamais de vice et de vertu. Laissez donc là les richesses et la pauvreté, et montrez-moi si quelqu'un est devenu vicieux avec de l'attention sur lui-même, ou s'il est devenu vertueux en se négligeant. Si la destinée a un si

grand pouvoir, elle devroit manifester ce pouvoir dans ce qu'il y a de plus important, dans le vice et la vertu, et non dans la pauvreté et les richesses. Vous me demanderez encore: Pourquoi de deux hommes l'un est accablé de maladies, l'autre jouit d'une parfaite santé? pourquoi l'un est dans la gloire, l'autre dans la bassesse? pourquoi tout réussit à l'un au-delà de ses vœux, tandis que l'autre rencontre mille obstacles dans ses entreprises? Abandonnez le dogme de l'influence des astres; et vous saurez la raison de tout. Croyez fermement qu'il y a une Providence qui règle le monde; et tout dès lors sera clair.

Je ne le puis, direz-vous. La confusion qui règne dans le monde ne me permet pas de croire qu'il y ait une Providence qui le gouverne. Si tout vient de Dieu, comment croirai-je qu'il accorde à un impudique, à un scélérat, à une ame cupide, des biens qu'il refuse à un homme juste? Comment le croirai-je? ne dois-je pas régler ma foi sur ce qui arrive ici-bas? Fort bien. Les événemens viennent-ils d'un destin juste ou injuste? D'un destin injuste, direz-vous. Qui donc a fait ce destin? est-ce Dieu? Non, direz-vous, mais personne ne l'a fait. Mais comment n'ayant pas été fait, et n'étant qu'un être chimérique, produit-il des choses si extraordinaires? cela se contredit visiblement. Les événemens humains, selon vous, ne viennent pas de Dieu. Examinons donc qui a fait le ciel, la terre, la mer, les saisons. C'est le destin, direz-vous toujours. L'être qui les a faits aurait-il donc établi un si bel ordre parmi des créatures inanimées, tandis qu'il auroit laissé régner le plus affreux désordre parmi les hommes, pour les-

quels il a fait toutes les créatures? ne seroit-ce pas comme si nous prenions toutes les mesures pour construire un palais magnifique, sans nous mettre en peine de ceux qui l'habiteroient? Quel est celui qui maintient les vicissitudes des saisons, qui a posé dans la nature des lois si uniformes, qui a réglé la succession constante du jour et de la nuit? Tout cela n'est-il pas supérieur à un destin aveugle? Non, direz-vous, mais c'est l'ouvrage du hasard. Mais le hasard peut-il être l'auteur d'un si bel ordre?

Pourquoi donc, direz-vous sans cesse, y a-t-il des méchans qui jouissent de la santé et de la gloire, qui sont riches par héritage, ou grace à l'injustice et à la violence? pourquoi enfin Dieu laisse-t-il prospérer les méchans? C'est que ce n'est point ici-bas le temps de rendre à chacun ce qu'il mérite, mais que Dieu le fera dans un autre monde. Et alors montrez-moi s'il arrive rien de semblable à ce qui vous fait murmurer. Mais, direz-vous, rendez-moi heureux sur la terre, et je m'embarrasse peu d'une autre vie. Mais Dieu ne vous accorde pas les richesses, par la raison que vous en êtes trop avide; car si, maintenant que vous ne jouissez pas du plaisir de les posséder, vous ne laissez pas de les préférer aux biens célestes, que seroit-ce si vous en jouissiez avec une pleine assurance? Dieu veut donc vous faire voir que les richesses sont un néant, qu'elles sont indifférentes. Si elles n'étoient pas telles par leur nature, Dieu les auroit données à ceux qu'il aime. Mais, sans doute, être riche ou pauvre est aussi indifférent qu'être blanc ou noir, de grande ou petite stature. Par rapport aux vrais biens, aux biens vraiment né-

cessaires, Dieu ne les distribue-t-il pas également à tous; par exemple, les dispositions à la vertu et tous les dons spirituels? Si vous sentiez la grandeur des bienfaits dont Dieu vous a comblé, et auxquels il appelle également tous les hommes, vous seriez moins sensible à l'inégalité du partage des biens de ce monde. Que diriez-vous d'un serviteur qui, recevant de son maître une part égale dans les avantages solides, tels que la nourriture, le vêtement et le toit, se préféreroit à ses compagnons qui auroient reçu de son maître les mêmes avantages, parce qu'il auroit les cheveux un peu plus longs que les autres? Un riche qui se croit plus que les autres, parce qu'il possède un peu plus de ces biens dont la jouissance est passagère, n'est pas moins extravagant. Dieu, par le retranchement des richesses, nous aide à éteindre en nous la passion pour les biens terrestres, et à transporter nos cœurs de la terre au ciel. Cependant nous ne profitons pas du remède que nous offre un Dieu qui nous traite comme un père sage traite ses jeunes enfans. Ce père voit-il un de ses enfans si passionné pour un jouet de l'enfance qu'il le préfère aux objets essentiels dont il veut l'occuper, il lui ôte ce jouet, afin de l'appliquer malgré lui à quelque chose de plus grand et de plus utile. Dieu en use de même envers nous pour nous détacher de la terre et nous élever au ciel; et nous n'en devenons pas plus sages. Vous insistez, et vous me demandez pourquoi Dieu permet que les méchans soient rcihes. C'est que moins occupé des méchans que des bons, il leur abandonne souvent des richesses qu'il méprise. Pourquoi donc les justes sont-ils quelquefois

riches? ce n'est pas Dieu qui les rend riches, il permet seulement qu'ils le deviennent.

J'ai traité légèrement cette question en faveur de ceux qui ignorent l'Écriture. Appliquez-vous à la lire, croyez fermement ce qu'elle enseigne; et vous n'aurez plus besoin de nos paroles. L'Écriture seule nous apprend tout. Pour vous convaincre que les richesses, la santé et la gloire ne sont rien, je pourrois vous montrer beaucoup d'hommes qui, pouvant faire des gains considérables, les ont négligés; qui, pouvant jouir d'une santé parfaite, ont mortifié leur corps; qui, pouvant être considérés parmi leurs semblables, se sont abaissés autant qu'ils l'ont pu pour en être méprisés : cependant on ne vit jamais un homme vertueux travailler à devenir méchant. Cessons donc, mes frères, de courir après les biens de ce monde, et soupirons après les biens du ciel, seuls capables de nous rendre parfaitement heureux.

VAINES EXCUSES DE CEUX QUI FONT LE MAL.

Extrait de la seconde homélie sur la première épître aux Corinthiens. (Bén. t. 10, p. 12; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 16; Sav. t. 3, p. 251.)

POURQUOI Dieu, demande-t-on, n'a-t-il pas gravé dans nos ames la connoissance de la vertu, et la vertu même? Qui est-ce qui fait cette demande? est-ce le gentil ou le chrétien? c'est l'un et l'autre;

mais ce n'est pas chacun pour le même objet. Le gentil dispute pour la connoissance, et le chrétien pour la pratique. Je vais répondre d'abord au chrétien; car les intérêts de mes frères me tiennent plus au cœur que ceux des infidèles. Que dit donc le chrétien? Dieu auroit dû imprimer en nous la connoissance de la vertu(1)... Aussi l'a-t-il imprimée. Autrement, d'où pourrions-nous savoir ce qui est bon ou ce qui est mauvais, ce qu'il faut rechercher ou ce qu'il faut fuir? d'où proviennent les lois et les tribunaux? Mais ce n'est pas la simple connoissance, dit-il, que je demande, c'est la connoissance accompagnée de la pratique. Mais si Dieu faisoit tout, de quoi pourriez-vous mériter la récompense? Je vous le demande, lorsqu'un chrétien et un gentil pèchent, Dieu les punit-il également? non, répondriez-vous avec toute l'assurance que donne la connoissance du vrai Dieu. Je vous le demande encore, si l'on vous disoit que vous et le gentil vous recevrez la même récompense, quoiqu'ayant une connoissance de Dieu si différente, ne le trouveriez-vous pas mauvais? oui, sans doute; et vous diriez que le gentil, pouvant connoître Dieu par lui-même, ne s'en est pas mis en peine. Si donc l'infidèle prétendoit que Dieu auroit dû imprimer dans son ame cette connoissance, ne l'écouteriez-vous pas avec pitié? ne lui diriez-vous pas : Pour quelle raison n'avez-vous pas cherché Dieu comme moi, et ne vous êtes-vous pas appliqué à le connoître? Vous lui diriez ave la plus

(1) L'orateur interrompt, pour ainsi dire, le chrétien qu'il fait parler, avant qu'il ait achevé sa phrase, laquelle il achève ensuite. Cette vivacité du dialogue met du naturel dans le discours.

grande confiance, que c'est le comble de la folie de se plaindre que Dieu n'ait pas imprimé dans notre ame la connoissance de son nom. Vous lui tiendriez ce langage, parce que vous n'avez rien négligé pour connoître Dieu. Si vous aviez eu également soin de régler votre vie selon vos lumières, vous ne feriez pas les questions que vous faites. C'est parce que vous êtes lâche dans la pratique de la vertu, que vous tenez des discours aussi peu raisonnables. Dieu auroit-il dû nous rendre bons malgré nous-mêmes? Les bêtes auroient donc pu disputer avec nous de vertu, puisqu'il y en a qui sont plus réglées que les hommes. J'aimerois mieux, dites-vous, être bon malgré moi, et être privé de toute récompense, que d'être méchant avec mon libre arbitre, et de subir la peine. Mais il ne peut y avoir de vertu partout où il y a nécessité. S'il vous manque quelque connoissance essentielle, dites-le moi, et je tâcherai de vous instruire. Si vous savez que l'impudicité est un mal, pourquoi ne la fuyez-vous pas? Je ne le puis, répondez-vous. Mais d'autres qui l'ont fait, et qui ont plus fait encore, s'élèveront pour vous condamner, et ne manqueront pas de raisons pour vous fermer la bouche. Vous avez une femme, et vous n'êtes pas chaste : un autre qui n'a point de femme garde la pureté la plus parfaite. Quelle excuse avez-vous donc, vous qui ne vous tenez pas dans les bornes prescrites par la loi, tandis qu'un autre va au-delà de ce que la loi ordonne? Je ne suis point de ce tempérament-là, dites-vous; je ne suis point porté par inclination à être chaste. Vous n'êtes point chaste parce que vous ne le voulez pas, et non parce

que vous ne le pouvez pas. Et voici comme je démontre que tous les hommes sont propres à la vertu. Ce qu'un homme ne peut faire, il ne le pourra pas, quand même on voudroit l'y contraindre. S'il le peut lorsqu'on l'y contraint, quand il ne le fera pas, c'est par sa propre volonté qu'il ne le fera pas. Je m'explique. Il est absolument impossible qu'un être qui a un corps pesant prenne son essor et s'élève dans l'air. Si donc un prince faisoit une ordonnance pour obliger tous ses sujets de s'élever dans l'air, sous peine d'avoir la tête tranchée, d'être jetés au feu, ou de subir quelque autre supplice, lui obéiroit-on? nullement, parce que la nature s'y oppose. Si ce même prince faisoit une ordonnance pour obliger de garder la chasteté; s'il annonçoit que tous ceux qui tomberoient dans le crime d'impudicité, seroient frappés de verges, jetés au feu, subiroient mille tourmens, le plus grand nombre n'obéiroit-il pas à l'édit? On n'y obéiroit pas, direz-vous, puisque maintenant qu'il existe une loi divine qui défend la fornication, il s'en faut bien que tous y obéissent. Mais ce n'est pas que la crainte soit foible, c'est que plusieurs s'imaginent que leur crime restera caché. Car si, lorsqu'ils sont près de le commettre, le législateur et le juge étoient près d'eux, la crainte pourroit réprimer leur passion criminelle, puisqu'une moindre contrainte pourroit y parvenir, En effet, que je prenne un homme, que je le sépare tout d'un coup d'une femme qu'il aime passionnément, il pourra souffrir cet état, et faire, comme on dit, de nécessité vertu. Ne disons donc pas : Un tel est narurellement bon, un tel est naturellement

méchant. Si un homme étoit naturellement bon, il ne pourroit jamais devenir méchant; s'il étoit naturellement méchant, il ne deviendroit jamais bon; au lieu que nous voyons tous les jours des changemens prompts et soudains, des hommes passer tout d'un coup du bien au mal ou du mal au bien. L'Écriture nous fournit mille exemples d'impies qui deviennent justes, et de justes qui se pervertissent. L'Évangile nous présente des publicains qui deviennent apôtres, des apôtres qui deviennent traîtres, des brigands qui se sanctifient sur la croix, des mages qui adorent Jésus dans la crèche : exemples qui se renouvellent chaque jour dans le monde. Si les hommes étoient tels par la nature, on ne les verroit pas se convertir ou se pervertir. Nous sommes naturellement passibles ; quoi que nous fassions, nous ne deviendrons jamais impassibles. Ce qui est naturel ne change pas. Il est naturel de dormir, d'avoir faim, d'être sujet aux maladies et à la mort; quoi qu'on fasse, on ne se délivrera point de ces nécessités. Ces nécessités ne sont pas des crimes, et nous ne nous avisons pas de nous en faire des reproches les uns aux autres. Ce ne seroit point dire une injure à un homme que de l'appeler mortel et passible; mais c'en seroit une de l'appeler fornicateur et adultère, ou de lui reprocher d'autres vices auxquels il seroit sujet; pour lesquels vices nous le citons quelquefois devant les juges, afin qu'ils lui fassent des réprimandes et qu'ils lui infligent une peine, tandis que nous l'honorons pour les qualités contraires.

Puis donc qu'il est évident, et par notre conduite

réciproque, et par l'usage de nous citer devant les tribunaux, et par l'établissement des lois, et par les reproches que nous nous faisons à nous-mêmes sans que personne nous accuse, et par l'expérience qui nous apprend que nous devenons pires lorsque nous nous négligeons, meilleurs lorsque nous sommes attentifs, et par l'exemple des autres que nous voyons avancer dans le bien et s'élever au faîte de la sagesse; puis, dis-je, qu'il est évident que la vertu dépend de nous, pourquoi nous tromper nous-mêmes par de vaines raisons et de frivoles défenses, qui, loin de nous excuser, ne font que nous mériter davantage d'éternels supplices? Que n'envisageons-nous plutôt ce jour redoutable où nous rendrons compte de nos œuvres, pour nous appliquer à la vertu, et pour obtenir par un léger travail des couronnes incorruptibles! Tous nos froids raisonnemens nous seront alors inutiles. Ceux de nos frères qui auront fait le bien seront nos juges et condamneront nos désordres. Le bon condamnera le méchant, le compatissant accusera l'impitoyable, l'humble fera rougir le superbe, le bienveillant s'élèvera contre l'envieux, l'homme sage et ferme contre l'homme vain, le courageux jugera le lâche, et le chaste l'impudique. C'est ainsi que Dieu, dans le dernier jugement, partagera les hommes en deux troupes, qu'il bénira les uns et qu'il punira les autres. Puisse aucun de mes auditeurs n'être du nombre de ceux qui seront condamnés et punis, mais plutôt du nombre de ceux qui seront couronnés, et qui obtiendront le royaume céleste!

QUE L'HOMME EST MÉCHANT PAR SA PROPRE FAUTE.

Extrait de l'homélie cinquante-neuvième, dans d'autres éditions soixantième, sur l'Évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 595; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 644; Sav. t. 2, p. 377.)

Pourquoi Dieu, disent quelques-uns, a-t-il fait l'homme méchant? ce n'est pas Dieu, non ce n'est pas Dieu qui a fait l'homme méchant, puisque si c'étoit lui qui l'eût fait tel, il ne le puniroit point. Car si nous n'imputons pas à nos serviteurs les fautes dont nous sommes la cause, à plus forte raison Dieu, qui est infiniment juste, gardera-t-il cette règle d'équité. Mais comment l'homme, direz-vous, est-il devenu méchant? Par sa propre faute et par sa négligence. Que veut dire, par sa propre faute? Interrogez-vous vous-même, interrogez votre conduite. Si les méchans ne sont pas méchans par leur propre faute, ne châtiez ni votre fils ni votre serviteur, ne faites pas de reproches à votre femme, ne vous plaignez pas de votre ami, n'en veuillez pas à un ennemi qui vous persécute. Oui, si le mal que commettent toutes ces personnes ne vient pas de leur propre fonds, vous devez les plaindre plutôt que de les punir. Je ne puis pas, direz-vous, entrer dans ces raisonnemens subtils. Toutefois, lorsque vous voyez clairement qu'il n'y a pas de la faute de quelques-unes de ces personnes, mais qu'elles sont assujetties à une

nécessité étrangère, comment raisonnez-vous? comment vous conduisez-vous? Par exemple, si votre serviteur n'exécute pas vos ordres parce qu'il est malade, loin de vous plaindre de lui, vous le plaignez lui-même. Vous reconnoissez donc qu'il y a des fautes qui dépendent de lui, et qu'il y en a qui n'en dépendent pas. D'après ce principe, si vous saviez que l'homme est méchant par un effet de sa constitution, loin de vous armer contre lui de reproches, vous n'auriez pour lui que des excuses; car, sans doute, vous qui excusez votre serviteur parce qu'il est malade, vous excuseriez aussi les hommes parce que Dieu les a faits tels, s'ils étoient tels par leur nature. Nous ne manquons pas de raisons dans ce sujet, et nous pouvons fermer d'ailleurs la bouche à nos adversaires. Pourquoi ne faites-vous pas un crime à votre serviteur de n'avoir point la mine et la taille avantageuse, de n'être point léger à la course? c'est assurément que ces qualités viennent de la nature. L'homme n'est donc pas coupable des défauts naturels, nul ne pourra en disconvenir. Lors donc que vous reprochez une action, vous annoncez par-là même qu'elle ne vient pas de la nature, mais de la volonté. Oui, si ne point blâmer une action, c'est reconnoître qu'elle est l'ouvrage involontaire de la nature; blâmer une action, c'est déclarer qu'elle est l'effet libre de la volonté. Ne m'opposez donc plus des raisonnemens faux, des subtilités misérables et nullement solides.

Mais répondez encore à ce que je vais vous dire. Dieu n'a-t-il pas créé tous les hommes? personne n'en doute. Pourquoi donc ne sont-ils pas tous également bons ou méchans? d'où vient que les uns sont hon-

nêtes et vertueux, et les autres vicieux et pervers? si le vice et la vertu dépendent de la volonté, pourquoi les uns feroient-ils le bien et les autres le mal? si les hommes étoient naturellement méchans, qui d'entre eux pourroit être bon? s'ils étoient naturellement bons, qui d'entre eux pourroit être méchant? Si la nature est une dans tous les hommes, les inclinations auroient dû être les mêmes dans tous, et non mauvaises dans les uns et bonnes dans les autres. Si l'on dit que les uns sont naturellement bons, et les autres naturellement méchans (ce qui ne peut se soutenir, comme nons venons de le prouver), ces qualités ne devroient jamais changer dans ceux qui les auroient reçues de la nature, puisque la nature ne change pas. Par exemple, tous les hommes sont mortels et passibles, et nul, quoi qu'il fasse, ne pourra jamais se rendre impassible et immortel. Nous voyons au contraire que plusieurs passent du vice à la vertu et de la vertu au vice, les uns par une suite de leur attention sur eux-mêmes, les autres par un effet de leur négligence; preuve évidente que ces qualités ne viennent pas de la nature, puisque toute qualité naturelle ne peut changer, ni s'acquérir par nos soins et notre travail. Et comme nous n'avons besoin d'aucun effort pour voir et pour entendre; ainsi nous pratiquerions la vertu sans aucune peine, si nous étions *naturellement* vertueux. D'ailleurs, pourquoi Dieu auroit-il créé des hommes méchans, lorsqu'il pouvoit les créer tous bons? Il est donc prouvé qu'il ne les a pas créés méchans. Quelle est donc, direz-vous, la cause du mal? Interrogez-vous vous-même; pour moi il me suffit d'avoir montré

qu'il ne vient ni de Dieu ni de la nature. Il est donc venu dans le monde par hasard? direz-vous. Nullement. Il est donc sans principe et sans cause. Dieu nous garde d'une pensée aussi extravagante, par laquelle nous rendrions au mal le plus grand honneur que nous pourrions rendre au Très-Haut. Si le mal est sans principe et sans cause, il aura une force que rien ne pourra détruire ni anéantir, puisqu'il est clair que ce qui est sans principe ne peut perdre son existence. Si le mal est si puissant, d'où vient donc qu'il y a tant d'hommes vertueux? comment de simples créatures peuvent-elles triompher d'un être incréé et immortel? Dieu, direz-vous, le détruira. Eh! comment pourroit-il détruire un être éternel comme lui, un être qui jouit des mêmes priviléges et de la même puissance? O malice effroyable du démon! ô noir artifice d'un esprit impur! quel blasphême il a fait substituer à un blasphême? Comme sous prétexte d'honorer Dieu il l'a déshonoré! Dire que le mal vient d'un être souverainement bon, ce seroit une impiété affreuse. On a introduit un dogme non moins impie, on prétend que le mal est sans principe.

D'où vient donc le mal, direz-vous? De ce que nous voulons ou ne voulons pas. Et le vouloir et non vouloir, d'où viennent-ils? De nous-mêmes. Me faire toutes ces questions, c'est comme si, après m'avoir demandé pourquoi nous voyons ou ne voyons pas, et que vous ayant répondu que c'est parce que nous ouvrons ou fermons les yeux, vous me demandiez d'où vient l'action d'ouvrir ou de fermer les yeux, et que vous ayant dit qu'elle vient de nous-

mêmes et de notre volonté, vous me faisiez encore de nouvelles demandes. Il n'y a point d'autre mal dans le monde que de désobéir à Dieu. Et comment, direz-vous, l'homme a-t-il trouvé ce mal? Etoit-il donc si difficile de le trouver ? je ne vous demande pas si c'étoit une chose difficile, mais d'où vient que l'homme a désobéi à Dieu. C'est qu'il a été lâche et négligent, et que lui étant libre d'obéir et de ne point obéir, il a préféré de n'obéir point. Si cette réponse ne vous satisfait pas encore, si elle vous laisse quelque doute et quelque obscurité, je vous ferai une demande qui n'est ni embrouillée ni difficile, mais simple et claire. N'avez-vous pas quelquefois fait le mal, n'avez vous pas quelquefois fait le bien? je m'explique. Ne vous est-il pas arrivé de vaincre d'abord une passion et ensuite d'y succomber? de passer alternativement des excès de la débauche à la sobriété la plus exacte, de la colère à la modération, de la fureur pour des vices honteux à une sage retenue, de l'indifférence pour le pauvre à l'empressement pour le soulager ? dites-moi donc d'où viennent toutes ces alternatives. Si vous refusez de répondre, je le ferai pour vous. Elles viennent de ce que vous avez été tantôt attentif et vigilant, tantôt négligent et lâche. Je ne parle pas à ces pécheurs déterminés, qui sont livrés tout entiers au vice, aussi emportés dans le mal qu'insensibles pour le bien, qui ne veulent pas même entendre parler des moyens de rentrer dans la bonne voie, ce n'est pas à de tels hommes que j'adresse des instructions chrétiennes; je parle à ceux qui ont passé du vice à la vertu, et je leur fais cette demande : Vous

avez pris quelquefois le bien d'autrui, et après cela, touché de l'infortune du pauvre, vous lui avez fait part de votre bien propre; d'où est donc venu ce changement en vous? N'est-il pas clair que c'est de votre volonté et de votre libre arbitre? Oui, cela est clair, et nul ne pourroit en disconvenir.

Ainsi, je vous exhorte à vous attacher sérieusement à la vertu, et dès lors vous négligerez mille questions inutiles. Le mal, si nous voulons, ne sera qu'un nom pour nous. Ne vous mettez donc pas en peine de savoir d'où il vient, et quel en est le principe. Reconnoissez seulement que vous n'y tombez que par votre faute, et fuyez-le de toutes vos forces. Si quelqu'un vous dit que le mal ne vient pas de nous; lorsque vous le verrez s'emporter contre son esclave, faire des reproches à sa femme, réprimander son fils, se plaindre de ceux qui lui font des injustices, dites-lui : Pourquoi disiez-vous donc que le mal ne vient pas de nous? s'il ne vient pas de nous, pourquoi vous plaignez-vous des autres? Dites-lui encore : Est-ce par votre propre volonté que vous injuriez et outragez votre prochain? si cela ne vient pas de vous, on ne doit pas vous en vouloir; si cela vient de vous, le mal vient donc de vous et de votre négligence. Je vous le demande encore, croyez-vous qu'il y ait des gens de bien dans le monde? s'il n'y en a pas, pourquoi donc le nom de vertu? pourquoi les louanges qu'on lui accorde? s'il y en a, il est indubitable qu'ils reprendront les méchans. Mais si personne n'est méchant de son choix et par sa volonté, les reproches faits aux méchans par les bons seront injustes, et les bons en cela même seront mé-

chans. N'est-ce pas, en effet, une grande méchanceté de faire des reproches à qui n'est pas coupable? Que si les bons reprennent les méchans sans cesser d'être bons; si même, aux yeux des plus insensés, c'est une grande marque de vertu de reprendre le vice, il suit de là clairement que nul n'est méchant par une force qui le nécessite. Si, après tout ce que je viens de dire, vous me demandez encore d'où vient le mal, je vous répondrai toujours qu'il vient de votre lâcheté et de votre négligence, de ce que vous fréquentez des hommes pervers, et de ce que vous méprisez la vertu. C'est de là que vient le mal, c'est là ce qui donne lieu à demander d'où vient le mal; car ce ne sont pas ceux qui font de bonnes œuvres, ceux qui mènent une vie sage et régulière, qui agitent ces vaines questions, mais ceux qui se portent aux plus criminels excès, et qui cherchent des raisons subtiles pour s'endormir dans une sécurité funeste : voilà les hommes qui s'arment de sophismes aussi captieux que frivoles.

ÉTERNITÉ DES PEINES.

Extrait de la neuvième homélie sur la première épître aux Corinthiens. (Bén. t. 10, p. 73; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 88; Sav. t. 3, p. 296.)

Le feu de l'enfer doit-il finir? c'est une question importante qu'on nous fait de toutes parts, et qu'on

nous répète sans cesse. Jésus-Christ déclare, en termes précis, que ce feu n'aura pas de fin. *Le feu qui les brûle ne s'éteindra jamais*, dit-il, *et le ver qui les ronge ne mourra pas* (Marc. 9. 45.). Cette vérité vous fait frémir, sans doute : mais que voulez-vous, mes frères? Dieu me commande de faire retentir continuellement à vos oreilles ces vérités terribles. Nous sommes établis pour cela ; et nous nous trouvons forcés, malgré nous, de dire à nos auditeurs des choses désagréables. *Va*, dit Dieu dans le prophète Isaïe, *et annonce à ce peuple* (Is. 6. 9.). Cependant, si vous le voulez, nos discours ne vous causeront aucune peine. *Vivez bien et vous n'aurez nul sujet de crainte* (Rom. 13. 3.). Ainsi, il dépend de vous d'entendre nos instructions, non seulement sans peine, mais encore avec plaisir. Jésus-Christ déclare donc formellement que le feu de l'enfer ne finira point. Saint Paul annonce de même que le supplice des réprouvés sera éternel, et que les peines des pécheurs seront infinies dans leur durée et dans leur étendue. *Ne vous y trompez pas*, dit-il, *ni les fornicateurs*, *ni les adultères*, *ni les infâmes ne posséderont le royaume de Dieu* (1. Cor. 6. 9.). Il disoit aux Hébreux : *Gardez la paix avec tous*, *et conservez la sainteté*, *sans laquelle nul ne verra le Seigneur* (Héb. 12. 14.). Ceux qui diront à Jésus-Christ : *Seigneur*, *nous avons fait beaucoup de miracles en votre nom*, recevront de lui cette réponse : *Retirez-vous de moi*, *je ne vous connois point*, *vous qui commettez l'iniquité* (Matth. 7. 22 et 29.). Les vierges folles une fois exclues, ne sont pas entrées dans la cham-

bre nuptiale. Jésus-Christ dit de ceux qui ne lui ont pas donné à manger lorsqu'il avoit faim : *Ils iront dans un supplice éternel* (Matth. 25. 46.).

Et ne me dites pas qu'il ne peut y avoir de justice dans un châtiment sans fin. Quand Dieu parle, croyez à sa parole, et ne soumettez pas ses oracles à des raisonnemens humains. D'ailleurs, je le demande, où est l'injustice de punir de la sorte celui qui, prévenu et comblé d'une infinité de biens, a fait des actions dignes de châtiment, sans que les menaces et les bienfaits de Dieu aient pu le rendre meilleur? Si vous considérez ce qui est juste, ne voyez-vous pas qu'il auroit fallu nous faire périr d'abord? c'auroit été un acte de justice dont nous n'aurions pu nous plaindre. On punit, par esprit de justice, un homme qui en outrage un autre, dont il n'avoit reçu aucun mal. Mais quand on outrage un Dieu qui nous avoit tant aimés, qui, sans que nous l'eussions prévenu par aucun bon office, nous a comblés de biens, à qui seul nous devons l'existence, qui nous a donné une ame raisonnable, qui répand sur nous des graces sans nombre, et qui veut nous élever jusqu'au ciel; quand on outrage un tel Dieu, et qu'on l'outrage tous les jours, quel pardon peut-on se promettre? Voyez de quelle manière Dieu a puni Adam pour un seul péché. Il lui avoit donné un paradis, direz-vous, il l'avoit comblé de délices; or, il y a une grande différence entre pécher lorsqu'on jouit d'une vie agréable et paisible, ou lorsqu'on languit dans l'affliction. Mais ce qui redouble la grandeur de vos fautes, c'est que vous, qui n'êtes pas dans un paradis, vous qui êtes accablé des maux et des peines de

la vie présente, vous n'en devenez pas plus sage; et vous ressemblez à un homme qui, retenu en prison et chargé de chaînes, commettroit de nouveaux crimes. Dieu vous a promis de plus grandes faveurs qu'un paradis terrestre. Il ne vous les donne pas encore, ces faveurs, de crainte que vous ne vous relâchiez dans le temps des combats : il ne vous en fait pas non plus un secret, de crainte que vous ne vous laissiez abattre par la tribulation. Toutefois Adam, par un seul péché, a attiré la mort sur tous ses descendans; et nous, combien n'en commettons-nous pas tous les jours! Si donc un seul péché a été puni aussi sévèrement dans le premier homme, si un seul péché a introduit la mort dans le monde, que n'aurons-nous pas à souffrir, nous autres qui péchons sans cesse, et qui, au lieu d'un paradis terrestre, attendons le ciel?

J'avoue que ces discours ne doivent pas vous plaire, et j'en juge par moi-même. Mon cœur est agité et troublé; et plus je vois confirmé tout ce qui est dit de l'enfer, plus je tremble, plus la crainte me porteroit à rejeter absolument ces idées effrayantes: mais il faut parler de l'enfer, de peur que nous ne tombions dans l'enfer.

Dieu ne vous a pas donné, comme à Adam, un paradis terrestre, un lieu planté d'arbres et rempli de fruits; mais il vous a donné le ciel et tous les biens qu'il renferme. Or, si celui qui avoit reçu de moindres dons a été condamné sans que rien ait pu le soustraire à la peine, que ne devons-nous pas craindre, nous qui péchons plus souvent et qui sommes appelés à de plus grands biens? Voyez depuis quel

temps toute la race des hommes demeure dans la mort pour un seul péché. Il s'est déjà écoulé plus de cinq mille ans, et la mort causée par un péché unique, règne encore. Nous ne pouvons pas même dire qu'Adam ait entendu quelque prophète, ni qu'il ait vu avant lui quelque exemple de la sévérité des jugemens de Dieu; exemple qui auroit pu l'effrayer et le retenir dans l'obéissance. Il étoit le premier homme, il étoit seul; et cependant il a été puni. Vous ne pouvez avoir ces excuses, vous qui après tant d'exemples des jugemens du Seigneur, ne vous en montrez que plus méchant; vous qui, après avoir participé à l'Esprit divin, avez commis, non un ou deux péchés, mais un très grand nombre.

Ne me dites pas que le péché se commet en un moment, et qu'ainsi la peine doit être d'un moment. Ne voit-on pas parmi nous des hommes, pour un seul vol ou pour un seul adultère, condamnés à passer toute leur vie dans l'obscurité d'un cachot, ou dans les travaux des mines, luttant sans cesse contre la faim et contre une mort lente? Voyez si on les retire de là, et si l'on dit que le crime s'étant commis en un moment, la peine doit se régler pour la durée sur le temps où il a été commis.

Ce sont des hommes, répliquerez-vous, qui agissent de cette manière, mais Dieu est bon et plein de miséricorde. Je vous réponds, premièrement, que ce n'est point par cruauté que les hommes punissent ainsi les coupables, mais par bonté. Dieu est bon, sans doute; mais c'est sa bonté même qui le porte à punir les méchans. Sa sévérité est proportionnée à sa miséricorde; et plus vous me dites que Dieu

est bon, plus vous m'apprenez ce qui nous rend dignes d'un plus grand châtiment, puisque nous offensons un Dieu si plein de bonté. C'est ce qui faisoit dire à saint Paul : *C'est une chose horrible que de tomber entre les mains du Dieu vivant* (Héb, 10. 31.).

Souffrez, mes frères, souffrez le feu de mes discours ; peut-être que vous en tirerez quelque avantage solide. Qui d'entre les hommes pourroit punir les crimes autant que Dieu lui-même ? N'est-ce pas lui qui, inondant la terre d'un déluge, a détruit presque toute la race humaine, et qui, faisant pleuvoir le feu sur des villes abominables, les a entièrement ruinées ? Que peuvent faire les hommes qui égale ces châtimens ? Ne voit-on pas que la vengeance qu'il tira des habitans de Sodôme, est en quelque sorte immortelle, et qu'après quatre mille ans il en reste encore des traces sensibles et frappantes. Le Seigneur est aussi grand dans sa justice que dans sa miséricorde. S'il nous commandoit des choses impossibles ou fort difficiles, on pourroit se rejeter sur la difficulté des préceptes ; mais tous ses commandemens étant aisés, de quelle excuse couvrirons-nous le mépris que nous en faisons ? Vous ne pouvez pratiquer le jeûne, dites-vous ; vous ne pouvez garder la virginité. Vous le pourriez si vous le vouliez : ceux qui le peuvent et qui le font nous condamnent. Cependant Dieu n'est point si sévère à notre égard ; et sans nous faire du jeûne et de la virginité une loi positive, un précepte formel, il abandonne ces deux vertus à notre volonté. Mais vous pouvez du moins être retenu et modéré dans l'usage

du mariage et dans celui du vin. Il en est de même par rapport aux richesses; vous ne pouvez y renoncer tout-à-fait, quoique ceux qui le font vous montrent que vous le pourriez. Cependant Dieu ne vous le commande pas formellement; mais il vous ordonne de ne ravir le bien de personne, et de donner du vôtre aux pauvres. Si vous dites que vous ne pouvez vous contenter de votre femme, vous vous trompez, vous vous abusez vous-même, et vous êtes condamné par ceux qui s'abstiennent même du mariage. Direz-vous que vous ne pouvez vous empêcher de charger d'injures et de malédictions les personnes qui vous offensent? Mais c'est à se permettre ces excès, qu'il y a de la peine, et non à se les interdire. Quelle excuse nous restera-t-il donc, si nous n'observons pas des commandemens aussi faciles?

BONHEUR D'UNE AUTRE VIE.

Extrait de la première exhortation à Théodore. (Bén. t. 1, p. 15, Fr. D. t. 4, p. 561; Sav. t. 6, p. 70.)

Représentez-vous les avantages d'une autre vie, autant qu'il est possible de se les imaginer; car aucun discours ne pourroit les décrire tels qu'ils sont; mais considérons-les comme par des énigmes, et formons-nous-en une idée foible et imparfaite d'après ce que nous lisons dans l'Ecriture. *La douleur*,

dit-elle, *la tristesse et les gémissemens sont bannis du ciel pour jamais* (Is. 35. 10.). Qu'y auroit-il donc de plus heureux que la vie future? Là, on ne craint ni la pauvreté ni les maladies; là, on ne voit personne ni commettre ni souffrir d'injustice, ni s'irriter soi-même, ni irriter les autres, ni se livrer aux mouvemens de la colère ou aux sentimens de l'envie, ni s'enflammer des désirs criminels, s'inquiéter pour trouver le nécessaire, s'agiter pour obtenir les charges et la puissance. Là, tous les orages excités par nos passions sont apaisés, tout est dans la paix, dans le contentement et dans la joie, tout est calme et serein, tout est jour, splendeur et lumière; et cette lumière n'est pas semblable à celle dont nous jouissons ici-bas, mais elle l'emporte autant sur la nôtre, que l'éclat du soleil l'emporte sur la simple lueur d'un flambeau. La lumière dans le ciel n'est ni remplacée par les ténèbres, ni interceptée par les nuages, elle ne brûle pas les corps qu'elle éclaire. Il n'y a ni soir, ni nuit, ni froid, ni chaud, ni aucune vicissitude des saisons; mais il y règne un autre état de choses, état fixe et immuable qui ne sera connu que de ceux qui en jouiront. La vieillesse et ses incommodités sont ignorées dans le ciel, et toute corruption en est éloignée, parce qu'une gloire incorruptible domine partout. Le plus grand bonheur qu'on y goûte, c'est de vivre continuellement dans la compagnie de Jésus-Christ, avec les anges, les archanges, et toutes les puissances supérieures. Contemplez maintenant les cieux, élevez-vous par la pensée au-delà de ce que vos yeux aperçoivent, et songez au changement qui s'opérera dans toutes

les créatures ; car elles ne resteront pas telles que nous les voyons aujourd'hui, mais elles acquerront un bien plus grand éclat ; et autant l'or est plus brillant que le plomb, autant la constitution future sera meilleure que la condition présente, selon ce que dit saint Paul. *Les créatures elles-mêmes*, dit cet apôtre, *seront délivrées de leur asservissement à la corruption* (Rom. 8. 21.). Aujourd'hui elles sont sujettes à tous les inconvéniens que la corruption entraîne; mais alors, dépouillées de tout ce qui est corruptible, elles nous présenteront une beauté incorruptible, elles éprouveront un changement heureux en même temps que nos corps qu'elles trouveront exempts de corruption. Alors il n'y aura nulle part ni sédition ni combat, et tous les saints étant toujours unis de sentimens, il régnera entre eux une harmonie parfaite. On ne craint dans le ciel ni le chef des démons, ni les attaques de ces esprits impurs, ni les menaces de l'enfer, ni la mort, soit temporelle, soit éternelle, dont l'une est beaucoup plus redoutable que l'autre ; toutes les craintes sont dissipées. Et comme un enfant destiné à occuper le trône, est élevé d'abord avec une grande simplicité, contenu par la crainte et par les menaces, de peur que trop d'indulgence ne le corrompe, ne le rende indigne de l'héritage de ses pères; mais lorsqu'il prend possession de la dignité royale, alors il dépose tout ce qui est de l'enfance, en même temps qu'il se revêt de la pourpre et qu'il ceint le diadême ; alors, environné d'une multitude de gardes, il se montre avec cette ferme assurance et cette fierté noble, qui remplacent les sentimens humbles et soumis par lesquels on le disposoit à l'exercice

de la souveraine puissance ; et c'est ce qui arrivera à tous les saints dans la consommation des siècles.

SUR LE PETIT NOMBRE DE CEUX QUI SE SAUVENT.

Extrait du livre premier contre les détracteurs de la vie monastique. (Bén. t. 1, p. 55, Fr. D. t. 4, p. 369; Sav. t. 6, p. 169.)

La porte de la vie est petite, dit Jésus-Christ, *le chemin qui y mène est étroit, et il y en a peu qui le trouvent* (Matth. 7. 14.). Mais s'il y en a peu qui trouvent ce chemin, assurément il y en aura beaucoup moins encore qui pourront aller jusqu'au bout. Les uns s'égarent dès l'entrée, les autres au milieu, quelques-uns font naufrage dans le port. *Il y en a beaucoup d'appelés, mais peu d'élus* (Matth. 20. 16.), dit ailleurs Jésus-Christ. Mais si le Fils de Dieu déclare que le nombre des réprouvés est plus grand que celui des prédestinés, pourquoi disputez-vous encore? C'est comme si je vous parlois du déluge arrivé au temps de Noé, et que, faisant difficulté de croire que tous les hommes aient péri, excepté deux ou trois qui ont échappé à la punition générale, vous espériez de me fermer la bouche par la raison que je n'oserois condamner la multitude. Mais on ne me persuadera jamais de sacrifier la vérité à la faveur du grand nombre, et je dirai toujours qu'il se commet à présent des

crimes aussi griefs qu'alors, et même plus griefs, puisque la menace de l'enfer ne peut arrêter le cours des désordres. Quel est celui, je vous le demande, qui n'appelle pas fou son frère? Ce péché, cependant, sera puni par des flammes éternelles. Quel est celui qui ne regarde pas une femme avec un mauvais désir? Toutefois c'est un crime punissable des mêmes feux qu'un adultère consommé. Est-il quelqu'un qui ne jure pas? Or, jurer est un acte du démon, et tout acte du démon mérite d'être puni. Est-il quelqu'un qui ne porte pas envie à la prospérité de son prochain? Or, les personnes envieuses sont pires que les païens et les publicains, et par conséquent ils ne peuvent échapper au supplice. Est-il quelqu'un qui pardonne volontiers les injures, et qui bannisse de son cœur tout ressentiment? Pour peu qu'on ait lu l'Évangile, on ne sauroit disconvenir que ceux qui ne pardonnent pas seront livrés à d'éternels tourmens. Quel est celui qui ne soit pas esclave de l'argent? Il est impossible de servir deux maîtres, et le salut de ceux qui ne servent pas Jésus-Christ est désespéré. Quel est celui qui ne médise pas en secret de son prochain? L'ancienne loi condamnoit à mort les médisans. Qu'est-ce donc qui pourroit nous rassurer dans nos désordres? C'est probablement que nous suivons tous la même route, et que nous nous précipitons comme de compagnie dans l'abyme du vice. Mais la meilleure preuve que notre ame est dangereusement malade, c'est que nous nous rassurons par cela même qui devroit nous pénétrer de la douleur la plus vive. La multitude, non, la multitude des complices ne

pourra justifier nos fautes, ne pourra nous garantir de la punition. Au reste, si ce que j'ai dit est capable de désespérer les pécheurs, que feront-ils quand ils m'auront entendu examiner de plus près les choses et aller plus avant? Si jurer est un acte diabolique, combien ne doit pas être punissable le crime de se parjurer! Si l'on est condamné aux flammes éternelles pour avoir appelé fou son frère, quelle peine ne méritera pas celui qui l'aura accablé d'outrages sans en avoir été offensé! Si l'on est puni quand on ne pardonne point les injures, combien plus ne le sera-t-on pas pour chercher à s'en venger? Enfin, sans parler de tout le reste, si ne point sentir de douleur pour ses fautes, si pécher sans remords, est le dernier excès de la malice, où placerons-nous les auteurs d'une législation nouvelle, d'une législation insensée, qui condamnent plus hautement les maîtres de la vertu que les autres ne condamnent les docteurs du vice, qui sont plus ennemis de ceux qui veulent corriger les désordres que de ceux qui s'y abandonnent; ces hommes qui, par leurs discours et par leurs actions, publient qu'il faut persister dans le vice et ne pas revenir à la vertu; qu'il faut poursuivre à toute outrance non seulement ceux qui la pratiquent, mais ceux encore qui osent parler en sa faveur.

DIFFÉRENCE ENTRE L'INCOMPRÉHENSIBLE ET L'INACCESSIBLE.

Extrait de la troisième homélie sur l'incompréhensibilité de Dieu. (Bén. t. 1, p. 464; Fr. D. t. 1, p. 318; Sav. t. 6, p. 404.)

ARRÊTEZ-VOUS ici, et demandez à l'hérétique ce que veulent dire ces mots : *Qui habite une lumière inaccessible* (1. Tim. 6. 16.). Eh ! voyez avec quelle exactitude s'exprime l'Apôtre ! Il ne dit pas : Qui est une lumière inaccessible, mais : *Qui habite une lumière inaccessible*, afin que vous sachiez que si la maison est inaccessible, à plus forte raison le Dieu qui l'habite. Ce n'est pas que vous deviez imaginer, par rapport à Dieu, une maison et une place particulière, mais afin que vous soyez plus intimément convaincu qu'il est incompréhensible. Et l'Apôtre ne dit pas : Qui habite une lumière incompréhensible, mais *une lumière inaccessible*, ce qui est beaucoup plus qu'incompréhensible. On appelle incompréhensible, ce qui ne peut être compris malgré tous les efforts qu'on fait pour le creuser et l'examiner ; on nomme inaccessible ce qui ne souffre pas même qu'on le creuse, ce qu'on ne peut même approcher. Par exemple, la mer pourroit être appelée incompréhensible, parce que les plongeurs qui y descendent, quelque avant qu'ils pénètrent, ne peuvent en trouver le fond. On appelle inaccessible ce qui ne peut même commencer à être creusé et examiné.

QUE NOUS IGNORONS LA NATURE DE DIEU, DES ANGES ET DE NOTRE AME.

Extrait de la cinquième homélie sur l'incompréhensibilité de Dieu. (Bén. t. 1, p. 485; Fr. D. t. 1, p. 343; Sav. t. 6, p. 419.)

Nous ne connoissons point parfaitement la nature des anges, et quelque recherche que nous fassions, nous ne pouvons la saisir. Et que parlé-je des anges, puisque même nous ne connoissons pas bien la nature de notre ame, ou plutôt, que nous ne la connoissons pas du tout? Si nos adversaires prétendent la connoître, demandez-leur quelle est son essence. Est-ce de l'air, ou un soufle, ou un vent, ou un feu? On ne peut dire qu'elle soit aucun de ces êtres, puisque ces êtres sont des corps, et qu'elle est incorporelle. Eux donc qui ne connoissent ni les anges, ni leur ame, prétendent connoître le Seigneur et le Créateur du monde! quoi de plus coupable qu'une pareille folie? Et que parlé-je de l'essence de l'ame, puisqu'on ne peut même dire dans quelle partie du corps elle réside? En effet, dira-t-on qu'elle est répandue dans toute la masse du corps? Mais cette propriété est particulière aux corps; et ce qui prouve qu'elle ne peut convenir à l'ame, c'est que les pieds et les mains étant souvent coupés, elle demeure tout entière, sans être mutilée par cette mutila-

tion du corps. Mais si elle n'est pas répandue dans tout le corps, peut-être est-elle renfermée dans quelque partie. Le reste des membres seroit donc mort nécessairement, puisque tout ce qui n'est pas vivifié par l'ame est absolument mort. On ne peut donc dire ni l'un, ni l'autre : nous savons que notre ame réside dans notre corps; mais nous ignorons de quelle manière. Dieu nous a refusé cette connoissance, afin de nous confondre abondamment, de nous fermer la bouche, de nous contenir dans de justes bornes, et de nous apprendre à ne point scruter et examiner ce qui est au-dessus de nous.

OBJECTION DES ANOMÉENS SUR L'INCOMPRÉHENSIBILITÉ DE DIEU, FAITE ET RÉFUTÉE.

Extrait de la même homélie (Bén. t. 1, p. 487; Fr. D. t. 1, p. 345; Sav. t. 6, p. 421.)

Mais quelle est une des raisons subtiles de nos adversaires? Vous ne connoissez donc pas, disent-ils, ce que vous adorez? Nous ne serions pas obligés de répondre à cette raison, après toutes les preuves tirées des Écritures, qui démontrent qu'il est impossible de connoître la nature de Dieu. Mais comme ce n'est point par haine que nous combattons les Anoméens, mais par le désir de les éclairer, montrons-leur que convenir qu'on ignore la nature de Dieu est moins ignorer Dieu que soutenir qu'on

le connoît autant qu'il est possible de le connoître: car, je vous le demande, si deux hommes soutenant l'un contre l'autre qu'ils connoissent la grandeur du ciel, l'un disoit que l'œil de l'homme ne peut le comprendre, l'autre prétendoit qu'il est impossible de le parcourir et de le mesurer avec la paume de la main; duquel des deux dirions-nous qu'il connoît la grandeur du ciel, de celui qui prétend connoître combien il a de palmes, ou de celui qui avoue qu'il l'ignore? Ainsi par rapport au ciel, c'est celui qui avoue qu'il n'en peut mesurer la grandeur, qui connoît mieux cette grandeur; et nous n'aurions point par rapport à Dieu la même circonspection! ne seroit-ce pas le comble de la folie?

SUR LES CHOSES BONNES, MAUVAISES ET INDIFFÉRENTES.

Extrait de l'homélie sur ces paroles d'Isaïe : *Moi, le Seigneur, j'ai fait la lumière....* (Bén. t. 6, p. 150; Fr. D. t. 3, p. 781; Sav. t. 5, p. 163.)

J'AI besoin de toute votre attention pour l'objet que je vais traiter, parce qu'il renferme des idées profondes. Parmi les choses il y en a de bonnes, il y en a de mauvaises, il y en a d'indifférentes. Quelques-unes paroissent des maux à plusieurs, qui ne sont pas des maux, quoiqu'elles passent pour telles, et qu'elles en portent le nom. Mais afin de m'expliquer plus clairement, je vais employer des exemples. La

pauvreté paroît un mal à plusieurs, et loin d'être un mal, elle est propre à détruire les maux si l'on est sage et attentif sur soi-même. Les richesses paroissent un bien à plusieurs, et elles ne sont un bien qu'autant qu'on sait en faire un bon usage. Si les richesses étoient absolument un bien, il faudroit que tous ceux qui les possèdent fussent bons. Mais si parmi les riches il n'y a de vertueux que ceux qui usent bien des richesses, il est clair que les richesses, sans être un bien absolument et en elles-mêmes, ne sont qu'un moyen dont on peut user pour acquérir la vertu. En effet, il y a dans les corps des qualités qui leur font donner tel nom. Je m'explique. La blancheur n'est pas une substance, mais une qualité accidentelle ajoutée à la substance. Si donc cette qualité se joint à un corps, le corps est appelé blanc. La maladie est pareillement une qualité accidentelle, et nous appelons malade l'être auquel cette qualité se joint. Si donc les richesses étoient la vertu, il faudroit que celui qui possède les richesses fût réellement et dût être appelé vertueux; mais si le riche n'est pas absolument vertueux, les richesses ne sont pas la vertu, ni absolument un bien, mais ne sont telles que suivant les dispositions de celui qui en fait usage. De même si la pauvreté étoit un mal, il faudroit que tous les pauvres fussent mauvais; mais si beaucoup de pauvres ont obtenu le ciel, la pauvreté n'est donc pas un mal. Pourquoi donc, direz-vous, plusieurs se permettent-ils des plaintes et des murmures dans la pauvreté? Ce n'est pas la pauvreté qui les fait se plaindre et murmurer, mais leur propre folie, leur propre foiblesse. Témoin le

bienheureux Job, qui, réduit à la plus extrême indigence, loin de murmurer et de se plaindre, ne cessoit de bénir Dieu. *Le Seigneur*, disoit-il, *me l'a donné, le Seigneur me l'a ôté, il est arrivé ce que le Seigneur a voulu; que son nom soit béni dans tous les siècles* (Job. 1. 21.)! Mais les richesses, direz-vous encore, ont fait commettre à plusieurs des vols et des rapines. Mais ce ne sont pas les richesses, c'est leur propre folie qui jette les riches dans ces excès. Témoin le même Job, qui, comblé de richesses, loin de piller le bien d'autrui, donnoit le sien propre, ouvroit un asyle aux étrangers, et disoit: *Ma maison a été ouverte à tous les étrangers.* Abraham qui possédoit de grands biens, dépensoit tout pour les voyageurs. Les richesses ne l'ont rendu avide ni lui ni Job, comme l'indigence n'a fait murmurer ni Job ni Lazare. Mais quoique ces deux derniers manquassent du nécessaire, Dieu qui connoît le secret de tous les cœurs, a rendu témoignage à la patience de l'un; l'autre, transporté par les anges dans le séjour d'Abraham, jouit du même bonheur que ce patriarche. Ainsi je place parmi les choses indifférentes, les richesses et la pauvreté, la santé et la maladie, la vie et la mort, la gloire et l'opprobre, la liberté et la servitude, et mille autres objets semblables; car il seroit trop long de les parcourir tous.... Il faut maintenant parler des choses qui ne sont pas indifférentes; mais qui étant bonnes ne pourroient devenir mauvaises, ou qui étant mauvaises ne pourroient devenir bonnes. Celles dont nous venons de parler sont tantôt bonnes, tantôt mauvaises. Par exemple, les richesses

sont un mal lorsqu'on les dépense par esprit de cupidité; elles sont un bien lorsqu'on les emploie en aumônes. La même règle s'applique à d'autres objets pareils. Il est des choses qui ne pourroient jamais devenir mauvaises; il en est qui, restant toujours mauvaises, ne pourroient jamais devenir bonnes. Je place parmi ces dernières l'impiété, le blasphême, la débauche, la dureté, l'inhumanité, la gourmandise, tous les vices en un mot. Je ne dis pas que le méchant ne pourroit jamais devenir bon, ni que le bon ne pourroit jamais devenir méchant; mais je dis que les choses mêmes ne pourroient jamais changer. Les choses restent bonnes ou mauvaises, suivant leur constitution propre; quant à l'homme, il est bon lorsqu'il choisit ce qui est bien, et mauvais lorsqu'il adopte le contraire. Il est donc trois ordres de choses : les unes sont bonnes et ne pourroient devenir mauvaises, telles que la sagesse, la charité, toutes les vertus; d'autres sont mauvaises et ne pourroient devenir bonnes, telles que la débauche, la dureté, l'inhumanité; d'autres enfin sont tantôt bonnes, tantôt mauvaises, suivant la disposition de ceux qui en usent bien ou mal. Les richesses sont employées tantôt en aumônes, tantôt en projets d'ambition ou d'avarice, suivant la disposition de celui qui en fait usage. L'indigence est une occasion, tantôt de murmurer et de se plaindre, tantôt de bénir Dieu et de montrer toute la force de l'ame.

Puis donc (car il faut venir à la solution), puisque parmi les hommes, comme je l'ai déjà dit, il en est beaucoup de déraisonnables qui regardent comme mauvaises, non seulement des choses mauvai-

ses, qui ne pourroient devenir bonnes, mais des choses indifférentes, qui ne sont pas réellement mauvaise, quoiqu'elles passent pour mauvaises, et qu'elles aient ce nom dans l'esprit du plus grand nombre, telles que la pauvreté, la captivité, la servitude, la faim, et autres objets de cette nature; prouvons que ces objets, loin d'être des maux, sont propres à détruire les vrais maux, et apportons d'abord en exemple la faim, qui paroît si affreuse et si terrible à tous les hommes. Apprenez donc que la faim n'est pas un mal, et formez-vous à la véritable sagesse. Les Israélites étant parvenus au comble de l'iniquité, alors le grand Élie, cet homme digne des cieux, voulant arrêter le mal et les corriger de leurs désordres, leur fit cette menace : *Je jure par le Seigneur, devant lequel je suis présentement, qu'il n'y aura ni pluie ni rosée que selon la parole qui sortira de ma bouche* (3. Rois. 17. 1.). Celui qui ne possédoit qu'un manteau ferma le ciel, tant il avoit de crédit auprès du Seigneur. Vous voyez que la pauvreté n'est pas un mal; autrement le plus pauvre des mortels n'auroit pas eu assez de crédit auprès de Dieu pour montrer tant de puissance sur la terre par une simple parole. Le prophète envoya donc la famine dans tout Israel, comme un excellent maître pour corriger les Israélites de leurs vices : les veines de la terre, ainsi que celles de nos corps lorsqu'ils sont consumés par une fièvre ardente, furent desséchées, les fleuves et les ruisseaux tarirent, les plantes ne produisirent plus, les entrailles de la terre devinrent stériles. Le peuple ne tira pas alors un médiocre avantage de cette correction : elle réprima son pen-

chant à l'iniquité, le rendit plus sage, plus docile aux paroles du prophète. Des hommes qui couroient aux idoles, qui immoloient leurs enfans aux démons, ne furent pas soulevés par le meurtre de tous les prêtres de Baal; mais, contenus par la crainte, et rendus meilleurs par la famine, ils supportèrent tranquillement cet acte de sévérité. Vous voyez que la faim non seulement n'est pas un mal, mais qu'elle est propre à détruire les vices, qui sont les vrais maux, enfin que c'est un remède pour guérir les maladies de l'ame. Voulez-vous voir que la captivité même n'est pas un mal, songez quels avoient été les juifs avant la captivité, et quels ils étoient pendant la captivité, afin d'apprendre que la liberté n'est pas absolument un bien ni la captivité un mal. Lorsque les juifs étoient libres et maîtres de leur patrie, ils se livroient à de tels excès, que les prophètes leur faisoient tous les jours de vifs reproches, parce qu'ils fouloient les lois aux pieds, qu'ils adoroient les idoles, qu'ils violoient les commandemens de Dieu. Mais lorsqu'ils se virent transportés dans une terre étrangère, au milieu d'un pays barbare, le malheur les rendit plus sages, plus modestes, plus fidèles à la loi divine, comme on le voit par le psaume que je ne puis me dispenser de vous mettre sous les yeux, afin de vous faire connoître les fruits de la captivité. Et quel est ce psaume? *Assis sur le bord des fleuves de Babylone, nous nous sommes rappelés Sion, et ce souvenir nous a fait verser des larmes. Nous avons suspendu nos instrumens de musique aux saules qui bordent ces fleuves. Ceux qui nous avoient emmenés en captivité, nous demandoient*

de chanter des cantiques. Chantez-nous, disoient-ils, ces cantiques de joie que vous chantiez dans Sion. Eh! comment chanterons-nous un cantique du Seigneur dans une terre étrangère (Ps. 136.)? Vous voyez comme la captivité les a rendus sages. Auparavant, ils ne pouvoient supporter les prophètes qui leur reprochoient sans cesse leurs infractions à la loi; depuis, quoique les barbares, leurs maîtres, leur demandassent de l'enfreindre, quoiqu'ils les en pressassent, ils se refusoient à leurs instances. Nous ne chanterons pas, disoient-ils, un cantique du Seigneur dans une terre étrangère, notre loi s'y oppose. Considérez Daniel et les trois enfans de Babylone; la captivité, loin de leur causer aucun préjudice, n'a fait que les rendre plus illustres. Quel mal est-il résulté pour Joseph d'avoir été étranger, esclave, détenu en prison? ses infortunes mêmes ne l'ont-elles pas rendu plus grand et plus célèbre? Et cette femme barbare, qui étoit libre, qui vivoit dans le faste de l'opulence, quel avantage a-t-elle retiré de ses richesses? ne fut-elle pas souverainement malheureuse, parce qu'elle ne sut pas en bien user?

Il est donc démontré qu'il y a des choses mauvaises, qu'il y en a de bonnes, qu'il y en a d'indifférentes.... Convaincus de tout ce que nous venons de dire, fuyez le vice, recherchez la vertu, demandez à Dieu de ne pas vous envoyer de disgraces; mais s'il vous en envoie, ne vous affligez pas, ne vous découragez pas, puisque les disgraces sont des instrumens de vertu et une source de gloire, si vous êtes attentifs sur vous-mêmes, si vous savez les mettre à profit.

QUE LA PRESCIENCE N'EST PAS LA CAUSE DU PÉCHÉ.

Extrait de l'homélie sur l'obscurité des prophètes. (Bén. tom. 7, p. 18; Fr. D. t. 3, p. 807; Sav. t. 6, p. 654.)

Ils écouteront peut-être, dit Dieu dans Jérémie, *les maux que j'ai résolu de leur faire, et alors ils abandonneront leurs voies criminelles* (Jér. 36. 3.). Dieu dit, *peut-être* ! ignore-t-il donc l'avenir ? ne sait-il pas si les juifs écouteront, lui qui connoît toutes les choses avant qu'elles arrivent, qui sonde les cœurs et les reins, qui pénètre dans les plus secrètes pensées des hommes, aux yeux duquel tout est manifeste et dévoilé? examinons pourquoi il dit *peut-être*... S'il avoit dit: *Ils écouteront*, sans ajouter *peut-être*, ç'auroit été faux, puisqu'ils ne devoient pas écouter. S'il avoit dit ce qui étoit vrai: Ils n'écouteront pas, c'eût été en vain qu'il eût envoyé un prophète à des hommes qui ne devoient pas écouter. Voilà une première raison; en voici une seconde. S'il a employé un langage douteux, c'est afin que l'on ne crût pas que sa prescience force notre volonté, c'est pour qu'on ne pût pas dire que ce que Dieu a prévu arrive nécessairement, comme quelques-uns le disent de Judas. Jésus-Christ, disent-ils, a prévu que cet apôtre seroit traître, et c'est pour cela qu'il a été traître. Quelle folie! quel aveu-

glement! O homme! la prescience n'est pas la cause du péché, à Dieu ne plaise! Elle ne nécessite pas les actions futures, elle ne fait que les apercevoir. Judas n'a pas été traître, parce que Jésus-Christ l'a prévu; mais Jésus-Christ a prévu qu'il le seroit, parce qu'il devoit l'être. Afin donc que vous ne disiez pas que Dieu a prononcé que les juifs n'écouteroient point, et que par là il leur a fermé toute voie au repentir, Dieu lui-même prévient votre objection, et la réfute en disant à son prophète : *Ils écouteront peut-être.*

SUR LA DOUCEUR DE MOÏSE.

Extrait de l'explication du psaume 131. (Bén. t. 5, p. 374; Fr. D. t. 3, p. 414; Sav. t. 1, p. 815.)

MOÏSE, dit l'Écriture, *étoit le plus doux des hommes qui aient paru sur la terre* (Nomb. 12. 3.). Plusieurs hérétiques attaquent les actions de ce grand législateur, et l'éloge que lui donnent les livres saints. Comment! disent-ils, Moïse étoit le plus doux des hommes, lui qui s'est élevé contre un Égyptien, et qui l'a tué! lui qui parmi les juifs a fait couler des flots de sang et allumé des guerres intestines! lui qui a excité une partie de ces mêmes juifs à égorger leurs parens! lui qui par ses prières a fait entr'ouvrir la terre et descendre la foudre du haut des cieux, pour engloutir ou consumer des hommes de sa na-

tion! Si Moïse étoit doux, qui est-ce donc qu'on appellera un homme dur et cruel? Cessez, dirai-je à l'hérétique, cessez de tenir ce langage, et ne parlez pas au hasard. Je dis et ne cesserai pas de dire que Moïse étoit le plus doux des hommes, et si l'on veut, je prouverai sa douceur par les faits mêmes qu'on cite contre lui. Cependant je pourrois rappeler la prière qu'il adressoit à Dieu, soit pour sa sœur, soit pour toute la nation, toutes ces paroles apostoliques et dignes du Ciel, le ton modéré avec lequel il parloit au peuple; je pourrois détailler ces traits et beaucoup d'autres encore; mais je les omettrai, si l'on veut, et je prouverai que Moïse étoit le plus doux des hommes par les faits mêmes que citent ses ennemis, par les faits pour lesquels quelques-uns le regardent comme un homme dur, cruel, atroce. Entrons en preuves, et voyons d'abord ce qu'on doit entendre par douceur et par cruauté. Il n'y a pas toujours de la cruauté à frapper, ni de la douceur à épargner. Celui-là est doux qui, supportant avec patience les injures personnelles, repousse les injustices faites à d'autres et les venge avec éclat. Celui qui n'est pas dans cette disposition, qui est mou, foible, aussi insensible qu'un mort, ne peut pas être appelé un homme doux et modéré. Fermer les yeux sur les injustices, ne pas s'indigner contre ceux qui les font, ne pas plaindre ceux qui les souffrent, c'est lâcheté plutôt que vertu, c'est mollesse plutôt que douceur. Ainsi cela même prouve la douceur de Moïse, de ce qu'il s'enflammoit et s'irritoit lorsqu'il voyoit les autres injustement maltraités, ne pouvant contenir l'in-

dignation que lui causoit l'injustice. Mais lorsqu'on l'outrageoit lui-même, il ne poursuivoit pas l'injure, il ne cherchoit pas à s'en venger, il ne s'écartoit pas de ses principes de sagesse et de modération. Or, s'il eût été dur et colère, lui qui s'échauffoit et s'enflammoit si fort pour les autres, loin de rester tranquille pour les injures qui le regardoient personnellement, il se seroit irrité beaucoup plus encore; car vous savez que nous sommes plus sensibles à nos propres maux qu'à ceux d'autrui. Mais ce grand homme n'étoit pas moins ardent à venger le mal fait à d'autres que ceux mêmes qui le souffroient, tandis qu'il supportoit avec la plus grande patience les injures qui tomboient sur lui seul; également admirable dans l'un et l'autre point : montrant par l'un sa haine pour les méchans, et par l'autre sa modération et sa douceur. Eh ! je vous le demande, que devoit-il faire? devoit-il fermer les yeux sur l'injustice, et sur un mal qui s'étendoit à toute la multitude? Mais cette conduite n'eût pas été celle d'un chef du peuple, elle eût moins annoncé un homme doux et patient qu'un homme lâche et foible. Vous ne blâmez pas un médecin qui coupe et qui taille pour arrêter la gangrène qui gagne tout le corps; et vous traitez de cruel celui qui, par un coup de violence, a voulu réprimer un mal plus dangereux que la gangrène, un mal qui gagnoit tout le peuple ! est-ce là juger sainement des choses? Le chef d'un si grand peuple, d'une nation si dure, si difficile, si intraitable, devoit couper le mal dans le principe, l'arrêter dès le commencement pour l'empêcher d'aller plus loin. Mais

direz-vous, il a englouti Dathan et Abiron. Quoi donc! falloit-il permettre qu'on foulât aux pieds le sacerdoce, qu'on renversât les lois divines, qu'on détruisît ce qui contient et règle tout, je veux dire la dignité sacerdotale? falloit-il, par une mollesse coupable, ouvrir à des profanes un sanctuaire inaccessible, leur laisser franchir une enceinte sacrée, leur laisser enfreindre toutes les lois et briser toutes les barrières? Mais loin qu'il y eût eu de la douceur, il y auroit eu de la cruauté et de l'inhumanité à laisser un si grand mal s'accroître, à causer la perte de tant de milliers d'hommes pour en épargner deux cents. Et lorsqu'il excita une partie des juifs à égorger leurs parens, je vous le demande, que devoit-il faire lorsque Dieu étoit irrité, que l'impiété croissoit, que personne ne pouvoit soustraire le peuple à la colère divine? Devoit-il laisser le courroux céleste s'étendre sur toutes les tribus, livrer toute la nation à une ruine totale, et laisser la faute devenir irrémédiable par un supplice universel? ou bien devoit-il, par la punition et le meurtre d'un petit nombre d'hommes, anéantir la faute, arrêter la colère du Seigneur, le rendre propice aux coupables? Si vous examinez ainsi la conduite de Moïse, vous verrez, par les actions mêmes qu'on lui reproche, qu'il étoit aussi doux que l'annonce l'Écriture.

GRACE DE JÉSUS-CHRIST, PLUS FORTE QUE LE PÉCHÉ.

Extrait de la dixième homélie sur l'épître aux Romains. (Bén. t. 9, p. 524; Fr. D. Nouv. Test. t. 4, p. 125; Sav. t. 3, p. 75.)

Afin que, comme le péché avoit régné en donnant la mort, la grace de même règne par la justice en donnant la vie éternelle par Jésus-Christ notre Seigneur (Rom. 5. 21.). Le péché, selon saint Paul, étoit comme un roi, et la mort comme un soldat qui combattoit sous ce roi, et qui étoit armé par lui. Si donc le péché a armé la mort, la justice, fruit de la grace, qui a ruiné le péché, a conséquemment désarmé la mort et détruit son empire : la justice qui, plus forte que le péché, et ayant pour auteur non l'homme ou le démon, mais Dieu et sa grace, rend susceptible d'un bonheur sans fin notre vie, laquelle a obtenu par la grace l'avantage de ne plus finir. Oui, si le péché nous a fait perdre la vie présente en nous condamnant à la mort, la grace nous redonne une vie éternelle dont nous sommes redevables à Jésus-Christ. Ne doutez donc point que vous ne receviez la vie si vous avez la justice, puisque la justice est plus que la vie, puisqu'elle en est la source et le principe.

DIFFÉRENCE DE LA PUISSANCE CIVILE ET DE LA PUISSANCE ECCLÉSIASTIQUE.

Extrait de la quinzième homélie sur la seconde épître aux Corintiens. (Bén. t. 10, p. 547 ; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 649; Sav. t. 3, p. 632.)

Il est deux sortes de puissances et de souverainetés, l'une qui commande aux peuples et aux villes, et qui règle la société humaine. C'est de cette puissance que parle saint Paul lorsqu'il dit : *Que toute ame soit soumise aux puissances supérieures, car il n'y a point de puissance qui ne vienne de Dieu* (Rom. 13. 1.). Et pour montrer l'avantage que l'on retire de cette puissance, il ajoute : *Le prince est le ministre de Dieu pour protéger celui qui fait le bien, et un ministre de rigueur pour punir celui qui fait le mal.* L'autre souveraineté est celle que tout homme raisonnable exerce sur lui-même. *Voulez-vous ne pas craindre la puissance, faites le bien*, dit le même saint Paul, en parlant de celui qui se commande à lui-même. Mais il est ici-bas un autre empire plus excellent que n'est le civil : c'est la puissance ecclésiastique, dont l'apôtre parle en ces termes : *Obéissez à vos conducteurs spirituels, et soyez-leur soumis, puisqu'ils veillent comme devant rendre compte de vos ames* (Héb. 13. 17.). Cette puissance est aussi élevée au-dessus

de la puissance civile que le ciel l'est au-dessus de la terre. Son but principal n'est pas de punir les crimes quand ils sont commis, mais d'empêcher qu'ils ne se commettent; de plus, quand ils sont commis, elle ne pense pas à faire mourir le pécheur, mais à détruire le péché. Enfin, elle néglige tout ce qui ne regarde que la vie présente, et dirige toutes ses actions vers les objets célestes. *Notre vie*, dit saint Paul, *est dans le ciel dont nous sommes citoyens* (Philip. 3. 20.). *Elle est cachée en Dieu avec Jésus-Christ* (Colos. 3. 3.). C'est là que sont nos prix et nos couronnes; nous courons ici-bas pour les obtenir. La vie que nous attendons ne se termine pas à la mort, c'est alors au contraire qu'elle brille davantage. Ce n'est donc pas sans raison que ceux qui ont été revêtus de cette autorité sainte, ont été plus honorés non seulement que les gouverneurs des provinces, mais que ceux-mêmes qui sont décorés de la pourpre royale, puisqu'ils forment les hommes à de plus grandes vertus et pour des avantages plus considérables. Cependant ceux qui possèdent la puissance temporelle ou la puissance spirituelle, ne pourront s'acquitter comme il faut de leurs charges, s'ils ne se commandent à eux-mêmes les premiers, et s'ils ne gardent exactement les lois de l'un et de l'autre empire: empire qui est double, soit qu'on l'exerce sur les autres ou sur soi-même, mais dont l'un l'emporte de beaucoup sur l'autre.

Il est des arts qui sont une image de la royauté et du commandement, tel que l'agriculture. L'agriculteur est comme le roi et le chef des plantes qu'il gouverne: il coupe et arrache les unes, il cul-

tive et fait croître les autres. C'est ainsi qu'un prince habile retranche par le supplice les hommes corrompus qui pourroient gâter le grand nombre, tandis qu'il élève et honore ceux qui ont de la vertu et de la probité. Aussi l'Écriture compare-t-elle à des vignerons ceux qui commandent; car, encore que les plantes soient sans voix pour se plaindre, comme font ceux à qui l'on fait tort dans les villes, elles annoncent cependant par leur seule vue le dommage qu'on leur cause en les laissant étouffer par les mauvaises herbes. Comme donc dans les états on arrête la malice par de sages lois, de même l'agriculture corrige la malignité de la terre en retranchant des plantes parasites et sauvages.................

Sans pousser plus loin le parallèle entre le gouvernement des plantes et celui des hommes, revenons à notre objet principal, et comparons ensemble le gouvernement civil et le gouvernement ecclésiastique. L'un est autant au-dessus de l'autre, qu'il vaut mieux commander à des personnes qui obéissent avec une liberté entière qu'à des hommes qui n'obéissent qu'à regret. Rien de plus conforme à la nature que la puissance spirituelle. Dans l'exercice de la puissance temporelle, la force et la crainte font tout, mais ici c'est une volonté pleine et parfaite. Un autre avantage de notre gouvernement sur le civil, c'est que celui qui le possède n'est pas seulement roi, mais encore père. Il a la douceur d'un père, il en a la tendresse; et quoiqu'il commande des choses plus difficiles, il agit toujours par la voie de la persuasion. Un prince séculier dit: Si vous commettez un adultère, vous mourrez; un pasteur des ames menace

des derniers supplices celui qui jette seulement un regard impudique sur une femme. Rien de plus respectable qu'un tribunal qui règle, outre les actions du corps, les affections mêmes de l'ame. Ainsi il y a la même différence entre les deux gouvernemens qu'entre l'ame et le corps. De plus les puissances séculières ne jugent que les délits extérieurs, et non pas toujours, mais lorsqu'ils sont vérifiés par des preuves convaincantes; souvent même elles les dissimulent et les laissent impunis : au lieu que notre tribunal apprend à tous ceux qui s'y présentent, que nous avons un Juge à qui rien n'est caché, et qui manifestera à la face de tout l'univers les actions de tous les mortels, sans qu'aucun puisse se dérober à sa connoissance. Les lois du christianisme règlent donc notre vie bien plus exactement que les lois civiles; car, si trembler pour les péchés secrets, fait que les hommes se tiennent bien plus sur leurs gardes que lorsqu'ils ne craignent que pour les péchés manifestes, et si l'obligation de rendre compte des fautes les plus légères les excite bien plus à la vertu que la punition des grands crimes, n'est-il pas constant que le gouvernement ecclésiastique est le plus propre à les contenir dans le devoir?

Mais examinons encore, si vous voulez, l'élection des chefs; vous y verrez encore une grande différence. On n'achette pas parmi nous les dignités à prix d'argent : il faut, pour les obtenir, avoir donné des preuves d'une vie sainte et irrépréhensible. Ce n'est pas pour jouir de la gloire humaine et d'un doux repos, qu'on élève un homme aux grandes places, mais pour travailler au bien des peuples sans épar-

gner ses peines et ses fatigues. C'est pour cela qu'il reçoit d'en-haut un secours plus abondant par la grace de l'Esprit-Saint. Les princes temporels se contentent d'ordonner ce qu'il faut faire; les chefs ecclésiastiques y ajoutent le secours des prières et de la grace. Les premiers ne disent pas un mot pour exhorter les peuples à bien vivre; personne n'y est établi pour leur enseigner ce que c'est que l'ame, ce que c'est que le monde, ce que nous deviendrons un jour, en quels lieux nous passerons, par quelles voies nous acquerrons la vertu; on n'y parle que de contrats et d'argent, sans s'inquiéter des objets essentiels. Dans l'Église, au contraire, on ne parle que de ces importantes vérités; aussi pourroit-on l'appeler à juste titre le palais de la justice, la salle de la médecine, l'école de la philosophie, l'académie de la vertu, le gymnase où l'on s'exerce aux courses qui conduisent au ciel.

J'ajoute que le gouvernement ecclésiastique est le plus doux de tous les gouvernemens, quoiqu'il exige plus d'exactitude que tous les autres; et voici comme je le prouve. Qu'un prince séculier trouve un adultère, il le punit aussitôt. Mais quel bien produit cette punition? Ce n'est point là détruire le mal, c'est bannir de ce monde et envoyer dans un autre l'ame blessée et malade. Les conducteurs spirituels se montrent jaloux d'anéantir le vice, et non d'exterminer le vicieux. Vous, Prince séculier, vous faites comme si, trouvant un homme qui auroit un ulcère à la tête, vous lui coupiez la tête pour le guérir. Moi, j'épargne la tête, et je ne retranche que la plaie. J'éloigne le malade des sacrés mystères, je l'exclus du

temple; et après que je lui ai rendu la santé, que je l'ai délivré de sa maladie, et qu'il est devenu meilleur par la pénitence, je l'admets de nouveau à la participation de l'autel. Vous me demanderez comment il se peut que le crime de l'adultère soit effacé dans un homme. Oui, cela se peut, et même facilement, pourvu qu'on veuille se soumettre aux lois que nous observons. L'Église est un bain spirituel, qui lave, non les souillures des corps, mais les taches des ames, par divers moyens et divers remèdes de la pénitence. Vous, Prince, si vous laissez le coupable impuni, vous le rendez pire; si vous le punissez de mort, vous le retranchez sans le guérir. Pour moi, sans le laisser impuni, je ne le punis pas comme vous; je trouve moyen tout ensemble de lui faire subir la peine qu'il mérite, et de corriger son péché. Voulez-vous que je vous fasse encore mieux comprendre qu'en vous servant, comme vous faites, du fer et du feu pour punir les coupables, vous n'opérez sur eux aucune guérison, et que moi, sans ces violences, je les guéris parfaitement? Il n'est pas besoin de paroles et de longs discours; j'atteste seulement la terre, la mer, et toute la nature humaine. Je vous le demande donc: Avant que nos tribunaux sacrés fussent établis, en quel état se trouvoient les hommes? connoissoit-on seulement les noms des vertus qui se pratiquent aujourd'hui? quel est le simple particulier qui bravât la mort avec courage, qui méprisât les richesses et la gloire, qui, fuyant le tumulte et les embarras du monde, s'enfonçât dans la solitude, et embrassât la retraite comme la mère de la véritable sagesse? prononçoit-on

seulement le nom de virginité? Ce sont nos tribunaux et notre gouvernement spirituel qui ont produit ces biens et de plus grands encore.

Pénétrés de ces vérités, convaincus que tous les avantages de cette vie et la réforme du monde entier sont sortis de cette source, ayez soin, mes frères, d'être assidus à venir entendre la parole sainte, de ne pas manquer à nos assemblées, et de partager les prières que nous faisons ici tous en commun.

SUR LA LOI.

Extrait de la seconde homélie sur la première épître à Timothée. (Bén. t. 11, p. 557; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 414; Sav. t. 4, p. 237.)

La *loi*, dit saint Paul, *n'est pas établie pour le juste* (1. Tim. 1. 9.). Pourquoi? c'est que le juste est au-dessus des châtimens et des supplices, et qu'il n'a pas besoin de loi pour apprendre ce qu'il doit faire, ayant au dedans de lui la grace de l'Esprit-Saint qui l'instruit de tout. La loi n'a été donnée que pour retenir les hommes par la crainte et par les menaces. Il n'est besoin ni de frein et de mords pour un cheval souple et docile, ni de maître pour celui qui a l'instruction convenable. *La loi n'est que pour les méchans, les esprits rebelles, pour les impies et les pécheurs, pour les scélérats et les profanes, pour les meurtriers de leur père ou de leur mère, etc.*

SUR L'UTILITÉ DES CHANTS SPIRITUELS.

Extrait de l'explication du psaume 41. (Bén. t. 5, p. 7; Fr. D. t. 5, p. 145; Sav. t. 1, p. 609.)

Il est nécessaire d'examiner pourquoi les chants spirituels ont été introduits dans le monde, et pourquoi les grandes leçons de morale d'un prophète sont toujours accompagnées de chants. Écoutez quelle en est la raison. Comme Dieu voyoit que la plupart des hommes sont languissans et froids dans la lecture des instructions spirituelles, qu'ils ont même de l'aversion pour cette lecture, qu'ils supportent difficilement la peine qu'elle demande, voulant la leur rendre plus agréable et leur faire oublier la peine, il a mêlé la musique aux grandes leçons de morale d'un roi-prophète, afin qu'attirés tous par l'agrément du chant, nous adressions au Très-Haut des hymnes sacrées avec la plus grande ardeur; car rien, non rien n'élève plus l'ame, ne la rend plus légère, plus détachée de la terre, plus dégagée des liens du corps, rien ne lui inspire plus l'amour de la sagesse et le mépris des choses de ce monde, que la douceur de la musique, et les chants divins composés avec mesure. Nous sommes tellement faits pour goûter et pour aimer le chant et la musique, que les enfans, même à la mamelle, y sont sensibles,

et que par-là on les endort en apaisant leurs cris et leurs pleurs. Souvent les nourrices, lorsqu'elles partent et qu'elles reviennent, répandent le sommeil sur les paupières de leurs nourriçons, par des chansons enfantines dont elles flattent leurs oreilles. Souvent des voyageurs, qui en plein midi conduisent leurs bêtes de somme, marchent en chantant, afin de soulager la fatigue du voyage. Les vignerons chantent lorsqu'ils taillent la vigne, lorsqu'ils la vendangent, lorsqu'ils la foulent dans la cuve, ou lorsqu'ils font quelque autre ouvrage. Les nautonniers chantent, lorsqu'ils fendent les flots de la mer avec leurs avirons. Souvent les femmes, lorsqu'elles font courir la navette sur les fils de la trame, chantent chacune en particulier, ou forment toutes ensemble une espèce de concert. Les femmes, les voyageurs, les vignerons, les nautonniers, cherchent, par leurs chants, à adoucir la peine de leurs travaux, rien n'étant plus propre que le chant et la musique à rendre le travail et la peine faciles et agréables. Comme donc nous aimons naturellement ce genre de plaisir, de peur que les démons ne renversent tout par leurs chants lascifs, Dieu a opposé les chants spirituels, où nous pouvons trouver à-la-fois l'agrément et l'utilité. Les chants profanes nous causent une infinité de maux, parce que les parties de ces chants les plus licencieuses, restant gravées dans l'ame, lui ôtent bientôt toute sa force et toute sa vigueur ; au lieu que les chants spirituels nous procurent les plus grands avantages, sont pour nous une source de sanctification et de sagesse, parce que les paroles mêmes purifient l'ame,

et que l'Esprit-Saint ne tarde pas à venir dans ceux qui chantent ces divins cantiques. Et pour preuve que ces cantiques, prononcés avec intelligence, attirent la grace du divin Esprit, écoutez ce que dit saint Paul : *Ne vous laissez pas aller aux excès du vin, d'où naissent les dissolutions, mais remplissez vous de l'Esprit-Saint* (Éph. 5. 18.). Il ajoute comment on peut se remplir de ce divin Esprit : *Chantant et psalmodiant au fond de vos cœurs à la gloire du Très-Haut. Au fond de vos cœurs*, c'est-à-dire avec intelligence, afin que la bouche ne prononce pas des paroles auxquelles l'esprit distrait et inattentif n'ait aucune part, mais afin que l'esprit écoute les sons que la langue profère.

DEGRÉS DANS LES BÉATITUDES.

Extrait de l'homélie quinzième sur l'Évangile de saint Matthieu. (Bén. tom. 7, p. 193; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 174; Sav. t. 2, p. 98.)

Bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, parce que le royaume du ciel est à eux (Matth. 5. 10.). Voyez avec combien de raison et de sagesse, Jésus-Christ met cette béatitude la dernière de toutes. Il veut nous montrer par là, qu'à moins que nous ne soyons fortifiés et munis des autres vertus, nous ne pourrons tenir ferme dans les rudes combats qui nous sont préparés. Ainsi il forme

comme une échelle divine de toutes les béatitudes, de sorte que celle qui précède est comme un degré pour monter à celle qui suit. L'humble de cœur se portera sans peine à pleurer tous ses péchés; celui qui pleure ses péchés, sera nécessairement doux, juste et miséricordieux, celui qui possédera la douceur, la justice et la miséricorde, aura le cœur pur; celui qui aura le cœur pur, sera sans doute, un homme de paix; enfin celui qui réunira toutes ces vertus, sera prêt à ne point craindre les périls, il ne se troublera ni dans les calomnies qu'on publiera contre lui, ni dans les maux qui viendront l'accabler.

SUR LA VIE DES SOLITAIRES.

Extrait des homélies 68, 69 et 72, dans d'autres éditions 69, 70 et 73, sur l'Évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 673, 676, 683 et 705; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 738, 749, 774; Sav. t. 2, p. 432, 459, 455.)

La vie des solitaires est aussi différente de celle des hommes du monde, qu'un port tranquille et assuré l'est de la pleine mer au milieu de la tempête. Considérez quel est leur bonheur, premièrement par le lieu qu'ils ont choisi pour leur habitation. Ils ont renoncé pour jamais au bruit des villes et des places publiques, préférant à ces lieux pleins de tumulte, le silence des montagnes et des collines. Leur vie n'a rien de commun avec la vie présente, ils ne con-

noissent ni les embarras, les peines et les inquiétudes qu'éprouvent la plupart des mortels, ni les dangers et les persécutions, ni les sentimens de la jalousie, ni les violences d'un amour impur, ni aucune des passions qui nous agitent. Ils ne vivent que pour le ciel où ils sont déjà en esprit. Ils s'entretiennent, dans une solitude et une paix profonde, avec les montagnes et les vallées, les fontaines et les ruisseaux, et par-dessus tout avec Dieu. Leur cellule est une demeure de silence et de paix. Leur ame, dégagée de toutes les passions et de tous les vices, toujours libre et légère, s'élève en-haut comme l'air le plus pur. Leur occupation est la même que celle d'Adam avant son péché, lorsqu'étant revêtu de gloire, et habitant un lieu rempli de délices, il parloit familièrement au Seigneur; car en quoi le cèdent-ils à Adam, lorsqu'avant sa désobéissance il cultivoit un jardin, séjour de sa félicité? Il n'éprouvoit aucune des sollicitudes du siècle; les solitaires n'en éprouvent pas non plus. Il s'entretenoit avec Dieu dans la joie d'une conscience pure; les solitaires le font avec d'autant plus de liberté et de confiance, que la grace dont l'Esprit-Saint les remplit, est plus abondante.

Vous devriez avoir vu de vos propres yeux, ce que nous vous décrivons; mais puisque, distraits sans cesse par les affaires du monde, vous négligez de vous instruire par vous-mêmes, nous allons y suppléer par nos paroles, et vous faire connoître du moins une partie de la vie de ces pieux anachorètes, puisqu'il seroit impossible de la décrire ici toute entière. Ces lumières du monde se lèvent donc au point du jour,

ou plutôt avant le jour, sains, éveillés, attentifs. Ni les peines et les inquiétudes, ni les pesanteurs de tête, ni les embarras des affaires, ne les importunent jamais : ils sont sur la terre comme les anges dans le ciel. Ils se lèvent donc gais et contens; ils vont tous ensemble composer un chœur sacré, pour chanter avec une sainte alégresse et d'un commun accord des hymnes et des cantiques, dans lesquels ils célèbrent le Maître de l'univers, et lui rendent des actions de graces pour toutes les faveurs générales et particulières dont il comble les hommes. Ainsi ne comparons plus leur vie avec celle d'Adam avant son péché, mais avec celle des anges, et demandons en quoi ils diffèrent de ces esprits bienheureux, puisqu'ils sont occupés à répéter cette hymne : *Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et sur la terre, paix aux hommes qui désirent leur salut* (Luc. 2. 14.). On ne leur voit pas ces longues robes de soie traînantes que la mollesse et la vanité des hommes a inventées. Ils imitent dans leurs vêtemens ces anges visibles sur la terre, Élie, Élisée, Jean-Baptiste, les apôtres. Les uns ont des habits de poils de chèvre, les autres de poils de chameau, les autres se contentent de peaux et de cuirs déjà fort usés. Après avoir achevé leurs saints cantiques, ils mettent les genoux en terre, et invoquant Dieu à qui ils viennent d'offrir leurs hymnes, il lui demandent des graces qui ne viennent pas même dans la pensée des gens du monde. Ils lui demandent, non les biens présens (ils les méprisent trop pour en faire le sujet de leurs prières), mais l'avantage de paroître avec confiance devant le tribunal redoutable de son Fils unique,

lorsqu'il viendra juger les vivans et les morts. Ils le conjurent que personne parmi eux n'entende cette parole foudroyante : *Je ne vous connois point* (Matth. 25. 12.); que tous ils puissent passer cette vie misérable avec une confiance pure et dans la pratique des bonnes œuvres, qu'ils puissent voguer heureusement sur cette mer orageuse. Leur père et leur chef préside à ces prières édifiantes, qu'ils répètent chaque jour. Lorsqu'elles sont finies et que le soleil commence à paroître, ils vont chacun à leurs ouvrages, dont le produit, qui est considérable, est employé à nourrir les pauvres............

Ceux qui les visitent dans leur solitude ne sont pas seulement touchés et édifiés de leurs chants et de leurs prières, ils le sont encore de leur ardeur à lire les saintes Écritures. Lorsqu'ils sont sortis de leurs assemblées, l'un s'entretient avec Isaïe, l'autre avec les apôtres; un autre parcourt les livres de quelque autre écrivain, il raisonne sur la nature de Dieu, sur les beautés de cet univers, sur les créatures visibles et invisibles, sur les objets sensibles et intellectuels, sur la fragilité de la vie présente, et sur les grands avantages d'une autre vie plus heureuse. Ils s'alimentent donc toujours d'une excellente nourriture, non de la chair des animaux terrestres, mais de la parole divine, qui est plus douce que le miel, qui est un miel merveilleux, bien préférable à celui dont Jean-Baptiste se nourrissoit dans le désert. Ce ne sont point des abeilles sauvages qui ont recueilli ce miel sur les fleurs, qui ont déposé dans le creux des arbres ce fruit de leurs sucs et d'une tendre rosée : c'est la grace de l'Esprit-Saint qui répand ce miel dans leurs cœurs

comme dans des vases préparés à le recevoir, et qui leur permet, toutes les fois qu'ils le veulent, d'en goûter la douceur ineffable. Eux-mêmes, à l'exemple des abeilles, ils volent et reposent sur les Écritures saintes dont ils recueillent un miel délicieux. Voulez-vous comprendre tout l'avantage de cette nourriture divine, approchez-vous des solitaires, et vous verrez qu'ils ne respirent au dehors que l'odeur spirituelle des alimens purs et célestes dont ils sont remplis. Leur bouche n'est ouverte ni aux discours déshonnêtes, ni aux propos bouffons, ni aux paroles aigres; il n'en sort rien qui ne soit digne du ciel. La bouche des gens du monde, qui sont toujours agités de la rage des passions et des intérêts du siècle, peut être comparée à un cloaque rempli de fange et de boue; au lieu que celle des solitaires est comme une source agréable d'où coulent le lait et le miel. Que si l'on est choqué que je compare la bouche des gens du monde à un cloaque, que l'on sache au contraire que je les épargne, puisque l'Écriture les traite avec beaucoup moins de ménagement, puisqu'elle emploie des comparaisons beaucoup plus fortes: *Le venin des aspics*, dit-elle, *est sur leurs lèvres* (Ps. 13. 3.); *Leur gosier*, dit-elle encore, *est comme un sépulcre toujours ouvert* (Ps. 139. 4.). Bien différentes des lèvres de ces hommes, celles de nos saints anachorètes ne respirent qu'une odeur suave.

SUR LE MÊME SUJET.

Nous n'avons pas besoin ici-bas de maisons et d'édifices; il ne nous faut que creuser des fossés et dresser des pallissades. N'avez-vous pas ouï dire que les Scythes vivent dans les chariots sans avoir de demeure arrêtée? C'est ainsi que devroient vivre les chrétiens; ils devroient parcourir toute la terre en combattant contre le démon, en lui arrachant les captifs dont il est saisi, et en se délivrant de tous les embarras du siècle. Eh! pourquoi, mon frère, vous bâtissez-vous des maisons et des palais? est-ce pour vous enchaîner davantage à ce monde? Pourquoi enfouissez-vous un trésor? est-ce pour inviter votre ennemi à venir vous combattre? Pourquoi élevez-vous des murailles si solides? est-ce pour vous bâtir une prison? Ces conseils vous paroissent-ils impossibles à suivre; allez visiter les solitaires, et vous verrez par les faits mêmes que l'exécution en est facile. Ils se sont construit des cabanes qu'ils abandonnent aussi aisément, lorsqu'il le faut, qu'un soldat quitte sa tente lorsque la paix est faite. Ils demeurent sous des tentes comme les soldats, mais ils forment un spectacle bien plus agréable qu'un camp. Oui, il y a infiniment plus de plaisir à voir un désert immense rempli d'un grand nom-

bre de cellules, que de voir une armée campée dans une plaine, les tentes dressées, les pointes des piques élevées en-haut, les drapeaux suspendus aux lances et agités par le vent, les boucliers qui, frappés des rayons du soleil, jettent de toute part un grand éclat, une multitude de têtes d'airain et d'hommes tout couverts de fer, la tente du général comme un palais élevé à la hâte, des troupes de guerriers répandus dans la campagne, qui prennent leurs repas ou qui font leurs exercices au son des instrumens. Ce spectacle est frappant, sans doute, mais il n'a rien de comparable à celui que je vous propose; car si nous allons dans le désert, si nous y considérons les tentes des soldats de Jésus-Christ, nous n'y trouverons ni lances, ni épées, ni ces étoffes d'or dont on pare les tentes des empereurs et des généraux; mais nous serons saisis d'admiration, comme si, passant dans un pays beaucoup plus étendu que le nôtre, nous y apercevions des cieux nouveaux sur une terre nouvelle. Non, les cellules des solitaires ne le cèdent pas au ciel même, puisque les anges et le Roi des anges viennent les visiter. Et si ces esprits bienheureux ont rendu visite au patriarche Abraham, qui avoit une femme et des enfans, parce qu'ils connoissoient son empressement à recevoir les étrangers, combien se plairont-ils davantage à ne former qu'une même société et un même chœur, avec des hommes dont la vertu est bien plus parfaite, avec des hommes qui, entièrement dégagés de leurs corps, s'élèvent, dans la chair même, au-dessus de la chair? Leur table, exempte de toute espèce de luxe, est pure et frugale. On ne voit

point là, comme dans nos villes, des ruisseaux de sang de bêtes égorgées, ni des corps d'animaux coupés par morceaux. On n'y est incommodé, ni par des fumées désagréables, ni par des odeurs fétides, ni par le bruit, le tumulte et les clameurs des marchés; on n'y connoît aucun des raffinemens pour satisfaire le goût. On voit pour tout mets sur leur table, du pain et de l'eau ; ils vont puiser l'une dans une fontaine voisine, ils gagnent l'autre par un saint travail. S'ils veulent quelquefois faire un grand festin, tout l'apprêt se termine à quelques fruits que produisent les arbres de leurs déserts; et ils trouvent dans ces mets simples, plus de délices que d'autres n'en trouveroient dans les repas des rois. Ils ne sont pas exposés, dans leurs retraites, aux craintes et aux alarmes : les puissances ne les inquiètent point; ils n'ont point une femme qui les irrite, ni d'enfans qui les affligent, ils ne se laissent ni aller à des ris immodérés, ni enfler par les louanges de vils flatteurs. Leur table est comme une table d'êtres spirituels, éloignée de tout bruit et toujours dans la paix. L'herbe verte leur sert de siége; et ils retracent tous les jours ce repas miraculeux que Jésus-Christ donna à tout un peuple dans le désert. Plusieurs d'entre eux, même, mangent en plein air hors de leurs cellules, n'ayant point d'autre toit que le ciel, ni d'autre lampe que la lune, lampe qui luit toujours sans qu'il soit besoin de l'entretenir. C'est proprement pour eux que la lune se lève et qu'elle répand sa lumière.

Les anges applaudissent à la simplicité et à la frugalité de leurs repas; car s'ils se réjouissent pour un

seul pécheur qui fait pénitence (Luc. 17. 7.), quelle doit être leur joie en voyant tant de justes qui mènent sur la terre une vie angélique! Il n'y a point parmi eux de serviteurs et de maîtres, tous sont serviteurs et tous sont maîtres. Ce que je dis n'est pas une énigme: tous sont véritablement serviteurs et maîtres les uns des autres. Lorsque la nuit est venue, on ne les voit point plongés dans une profonde tristesse comme il arrive si souvent aux personnes du monde, qui repassent avec chagrin les malheurs qu'ils ont essuyés durant le jour. Après le repas du soir, ils ne sont pas en peine de se défendre contre les voleurs, de fermer leurs portes avec soin, et de prendre toutes les autres précautions que l'on prend parmi les hommes; ils ne craignent pas, faute de bien éteindre leurs lampes, qu'une étincelle mette le feu au logis. Leurs entretiens respirent également la paix et la tranquillité. Ils ne perdent pas le temps, comme nous, à parler de choses vaines et superflues qui ne les regardent pas: un tel a été nommé magistrat, un tel est sorti de charge, celui-ci est mort, celui-là a fait un héritage, et autres bagatelles semblables. Ils ne parlent et ils ne raisonnent que sur les choses futures; et, comme s'ils habitoient une autre terre que la nôtre, comme s'ils étoient déjà transportés dans le ciel et qu'ils vécussent dans le ciel, ils ne parlent que des choses du ciel, du sein d'Abraham, des couronnes que Dieu réserve aux justes, du chœur qu'ils formeront avec Jésus-Christ: voilà ce qui occupe toutes leurs pensées, voilà ce qui forme tous leurs entretiens. Ils ne conversent pas sur les choses présentes, ils n'y pensent pas même; mais comme nous

rougirions de nous mettre en peine de savoir ce que font des fourmis dans leurs fourmilières, de même ils dédaignent de s'informer de ce qui se passe parmi les hommes. Leur esprit n'est occupé que du Roi céleste, de la guerre que nous avons avec les démons, de tous les stratagêmes de ces esprits impurs, et des grands exemples de vertus que nous ont donnés les saints. Quelle différence pourrons-nous trouver entre nous et des fourmis, si nous nous comparons avec ces pieux anachorètes? Ne peut-on pas dire que, comme les fourmis ne songent qu'à ce qui regarde le corps, nous ne sommes remplis nous-mêmes que de ces sortes de pensées, et même de plus basses? car nous nous occupons de choses superflues, sans nous borner, ainsi que les fourmis, aux choses nécessaires. Ces petits animaux passent leur vie innocemment sans faire aucun mal; nous passons la nôtre dans mille violences, et nous imitons, non les fourmis, mais les loups et les lions. Nous sommes même pires que ces bêtes féroces, puisque c'est l'instinct qui les pousse à vivre de ce qu'ils enlèvent; tandis que nous, après avoir reçu de Dieu la raison et l'esprit de justice, nous ne rougissons point d'être plus cruels que les bêtes les plus cruelles. Nous sommes donc pires que les animaux déraisonnables. Les solitaires sont les égaux des anges; ils vivent ici-bas comme des étrangers, et diffèrent entièrement de nous, soit pour la nourriture, soit pour les habits, soit pour le logement, soit pour les entretiens. Oui, si l'on écoutoit leurs conversations et les nôtres, si on les comparoit ensemble, on verroit clairement qu'ils sont citoyens du

ciel ; au lieu que nous, nous ne sommes pas même dignes de la terre. Lorsqu'un grand ou un prince les visite, c'est alors qu'on reconnoît le néant de tout ce que le monde offre de plus magnifique. On voit un simple anachorète, accoutumé à remuer la terre, ignorant de toutes les choses du siècle, s'asseoir indifféremment sur un gazon, auprès d'un général d'armée, qui est fier au-dedans de lui-même de l'autorité qu'il exerce sur un grand nombre d'hommes. Il ne trouve là personne qui lui prodigue des louanges, et qui flatte sa vanité. Mais comme, en approchant d'un ouvrier en or, et d'un lieu rempli de roses, on tire quelque éclat de cet or et de ces roses, ainsi les grands du monde, en visitant les solitaires, tirent quelque avantage de l'éclat d'une vertu dont ils s'approchent, et rabattent un peu de leur vain orgueil. Ils paroissent grands tant qu'ils restent près de ces saints dont l'esprit sublime s'élève aux choses célestes ; mais dès qu'ils sortent d'auprès d'eux, ils rentrent aussitôt dans leur première bassesse. C'est ainsi qu'un homme de la plus médiocre stature, se laisse voir de loin lorsqu'il monte sur un lieu élevé. Les grands et les princes ne sont rien dans l'esprit de ces pieux anachorètes. Ils se rient de leur faste et de leur vaine magnificence, comme nous nous rions des petits enfans qui représentent les rois dans leurs jeux. Oui, assurément, si on leur offroit ici-bas le royaume le plus paisible, ils n'en voudroient point, parce que sans doute ils ont des idées grandes et sublimes qui leur font dédaigner toutes les grandeurs passagères de cette vie.

SUR LE MÊME SUJET.

Voulez-vous que nous montions encore aujourd'hui à cette cité bienheureuse, à cette demeure des saints, à ces montagnes et à ces vallées où habitent les vertus? c'est là que nous verrons l'humilité dans toute sa grandeur et dans tout son éclat; c'est là que des hommes, qui ont été autrefois dans les dignités du monde, dans les richesses et dans l'opulence, s'humilient maintenant de toutes les manières, par leur vêtement, par leur demeure, par leurs emplois, et impriment partout des traces de leur humilité profonde. Le luxe des habits, la beauté des édifices, le nombre des serviteurs, toutes choses qui nous inspirent malgré nous des sentimens d'orgueil, sont ignorés dans ces paisibles retraites. Ils vont eux-mêmes couper le bois dont ils ont besoin, eux-mêmes allument leur feu, eux-mêmes apprêtent ce qu'ils doivent manger, eux-mêmes servent ceux qui les visitent. Nul en ce lieu n'outrage un autre ni n'en est outragé, nul n'est commandé ni ne commande; tous sont serviteurs les uns des autres. Ils s'empressent de laver les pieds de ceux qui viennent les visiter, et se disputent chacun à qui remplira ce devoir. On rend cet office de charité à un hôte quel qu'il soit, sans s'informer s'il est pauvre ou s'il est riche, s'il est libre ou s'il est esclave;

on traite tout le monde indifféremment. Il n'y a parmi eux ni grand ni petit. Quoi donc ! y a-t-il de la confusion? non sans doute, il règne au contraire l'ordre le plus parfait. Chacun, grand ou petit, se croit le dernier de tous; et, par là même, il est le plus grand de tous. Il n'y a qu'une même table pour ceux qui sont servis et pour ceux qui servent. Ce sont les mêmes alimens pour tous, les mêmes habits, les mêmes cellules, la même manière de vivre. Celui-là est le plus grand de tous, qui se porte avec le plus d'ardeur aux plus petites choses. Là on ne connoît pas le tien et le mien: ces paroles, source de divisions et de guerres, sont éternellement bannies de ces lieux. Et je ne m'étonne pas qu'ils aient tous les mêmes habits, la même table, la même manière de vivre; j'en trouve la cause, non seulement dans la communauté des biens, mais encore dans l'union de la charité. Or, comment la charité s'élèveroit-elle contre elle-même? On ne connoît point là les distinctions de pauvres et de riches, de grands et de petits, de gens honorés et de gens méprisés. Comment donc l'orgueil et l'arrogance pourroient-ils s'y introduire? Si l'un y est grand et l'autre petit, ce n'est qu'en vertu; et l'on n'a même aucun égard à ces différences. Celui qui est inférieur aux autres, n'a pas lieu de se plaindre d'être méprisé, parce qu'il n'y a personne qui le méprise. Mais quand on le mépriseroit, il n'en ressentiroit aucun déplaisir, parce que les actions, encore plus que les paroles, lui apprennent à se mépriser lui-même, à s'humilier et à s'anéantir. Ils aiment à manger avec les pauvres et avec les impotens. Leur table est tous

les jours environnée de ces sortes de convives, et c'est ce qui les rend dignes du ciel. L'un y panse les ulcères d'un homme infirme, l'autre sert de guide à un aveugle, un autre porte celui qui a la jambe rompue. Il n'y a point là de flatteurs et de parasites; on ne sait pas même ce que c'est que flatterie. Comment donc pourroient-ils s'enfler d'orgueil? L'égalité parfaite qui règne entre eux leur rend facile la pratique de l'humilité, et y forme les moins propres plus que s'ils étoient obligés de céder à d'autres la première place. Comme on arrête plus aisément l'audace d'un homme brutal en lui cédant qu'en lui résistant, ainsi rien n'est plus propre à réprimer un homme vain que de vivre avec des personnes qui méprisent la vaine gloire, loin de la rechercher. Or, rien de plus commun que ce mépris parmi les solitaires. Ils montrent autant d'ardeur pour fuir les premières places et pour être rejetés, que nous en montrons pour les obtenir : ils se disputent à qui honorera, et non à qui sera honoré davantage. Leurs ouvrages mêmes et leurs occupations les portent à l'humilité, et étouffent en eux toute enflure. Eh! je vous le demande, qui peut devenir superbe en bêchant la terre, en arrosant des herbes, en cousant des sacs, en tressant des paniers d'osier, en s'occupant d'autres ouvrages semblables? Comment pourroit-on s'enorgueillir en souffrant, comme ils font, la pauvreté, en luttant contre la faim? L'humilité est donc chez eux une vertu facile, et aussi facile qu'il est difficile chez nous d'être modéré parmi les louanges et les applaudissemens des hommes. Un solitaire ne pense qu'à sa solitude et à son dé-

sert; il ne voit que des oiseaux qui volent, que des arbres qui sont agités par les vents, que des torrens qui se précipitent à travers les rochers : par où donc l'orgueil attaqueroit-il un homme qui vit dans une solitude profonde?

ARMURE D'UN CHRÉTIEN.

Extrait des homélies 3 et 4 sur la Genèse. (Bén. t. 4, p. 20 et 23; Fr. D. t. 2, p. 22 et 26; Sav. t. 1, p. 15 et 18.)

C'EST pour cela que l'apôtre des gentils qui ne négligeoit rien pour le salut de ses disciples, après leur avoir dit : *Prenez les armes de Dieu* (Éph. 6. 11.), ajoute, pour achever de les fortifier, et pour les rendre invincibles : *Soyez donc fermes; que la vérité soit la ceinture de vos reins; que la justice soit votre cuirasse; que vos pieds aient une chaussure spirituelle pour être toujours préparés à annoncer l'Évangile de la paix; sur toutes choses servez-vous du bouclier de la foi, afin de pouvoir repousser et éteindre tous les traits enflammés du malin esprit; prenez encore le casque, qui est l'espérance du salut, et l'épée spirituelle qui est la parole de Dieu* (Eph. 6. 13 à 17). Vous voyez que l'apôtre nous arme de tout côté comme s'il vouloit nous mener au combat. Il nous donne d'abord une ceinture pour que nous soyons plus disposés à courir; il

nous couvre ensuite d'une cuirasse, pour que nous ne soyons point percés par les traits de notre ennemi; il munit nos pieds d'une excellente chaussure, et nous couvre tout le corps de la foi comme d'un vaste bouclier. C'est avec ce secours, nous dit-il, que vous pourrez repousser et éteindre les traits enflammés du malin esprit. Et quels sont les traits du démon? les mauvais désirs, les pensées déshonnêtes, les affections déréglées, l'emportement, l'envie, la jalousie, la colère, la haine, l'amour désordonné de l'argent, la paresse et les autres vices. Le glaive spirituel pourra éteindre et repousser tous ces traits, et même abattre la tête de l'ennemi. Vous voyez comment l'apôtre fortifioit ses disciples, et comment il a rendu plus fermes que l'airain des hommes qui étoient plus mous que la cire. Comme ce n'est pas contre la chair et le sang que nous avons à combattre, mais contre des puissances spirituelles et invisibles, saint Paul nous ordonne de prendre, non des armes matérielles, mais des armes toutes spirituelles, des armes brillantes dont le démon ne puisse soutenir l'éclat. Revêtus de telles armes, ne redoutons point les assauts de notre ennemi, ne craignons point de le combattre, ne montrons en un mot aucune lâcheté. Tant que nous serons sur nos gardes, le démon ne pourra jamais résister à la force de nos armes, il nous sera même facile de rendre toutes ses ruses et tous ses efforts inutiles; mais si nous sommes lâches et timides, nos armes ne nous seront d'aucun secours, parce que l'ennemi de notre salut ne s'endort pas, parce qu'il ne néglige rien pour nous perdre. Armons-nous donc

de toute part, abstenons-nous des paroles et des actions qui pourroient nous nuire, pratiquons toutes les vertus, soyons aussi modérés dans l'usage des alimens que prodigues dans la distribution de nos aumônes, bien persuadés que nos libéralités et nos attentions envers les pauvres nous vaudront les plus magnifiques récompenses. . . . .

Enfin, demeurons toujours munis des armes dont nous parle l'apôtre; portons-les toujours, soit que nous paroissions en public, soit que nous conversions avec nos amis, soit que nous traitions les affaires; ne les quittons pas même quand nous allons à l'église, quand nous retournons dans nos maisons, quand nous dormons ou quand nous veillons, enfin durant tout le cours de notre vie. Elles ne nous abandonneront pas à la mort, elles nous suivront dans ce dernier moment, et nous donneront une grande confiance pour paroître devant le tribunal du souverain Juge. Elles n'accablent point le corps sous leur poids comme les armes matérielles; elles le rendent au contraire plus léger, plus agile, et lui donnent de nouvelles forces. Ayons soin seulement de les tenir polies et brillantes, afin que leur éclat éblouisse le démon qui emploie toutes ses ruses pour nous détruire et pour nous perdre.

COMBIEN NOUS DEVONS ÊTRE UNIS AVEC JÉSUS-CHRIST.

Extrait de la huitième homélie sur la première épître aux Corinthiens. (Bén. t. 10, p. 70 ; Fr. D. Nouv. Test. t. 5, p. 85 ; Sav. t. 3, p. 293.)

JÉSUS-CHRIST fait voir, par un grand nombre de comparaisons, combien nous devons être unis avec lui. Il est la tête, nous sommes le corps ; peut-il y avoir aucun vide entre le corps et la tête ? Il est le fondement, et nous l'édifice ; il est la tige de la vigne, et nous les branches ; il est l'époux, et nous l'épouse ; il est le pasteur, et nous les brebis ; il est la voie, et nous ceux qui marchent dans la voie ; nous sommes son temple, et il habite en nous ; il est le premier-né, nous sommes ses frères ; il est l'héritier, nous sommes ses cohéritiers ; il est la vie, nous sommes ceux qu'il fait vivre ; il est la résurrection, et nous ceux qu'il ressuscite ; il est la lumière, et nous sommes éclairés. Tous ces exemples nous montrent l'union intime que nous devons avoir avec le Fils de Dieu, sans souffrir qu'il y ait le moindre vide entre lui et nous. Dès que nous aurons commencé à nous séparer un peu de lui, nous ne tarderons pas à en être éloignés sans retour. Que le corps soit séparé de la tête seulement de l'épaisseur d'une épée, il périt aussitôt. Que l'édifice soit le moins du monde séparé de ses fondemens, il tombe en ruine. Que le

cep de vigne soit séparé de sa racine, il devient sec et inutile. Ainsi cette séparation qui nous semble si légère, ne l'est pas réellement, mais est la cause d'une ruine totale.

QUE NOUS POUVONS TOUS LES JOURS CÉLÉBRER LES FÊTES.

Extrait de la première homélie sur la Pentecôte. (Bén. t. 11, p. 458; Fr. D. t. 5, p. 469; Sav. t. 5, p. 602.)

Mais, afin de vous apprendre que les fêtes sont continuelles, je vais vous rappeler les sujets des fêtes, et vous verrez que tous les jours sont des jours de fête. La première de nos fêtes est l'Épiphanie (1). Quel en est le sujet? c'est que *Dieu a paru sur la terre et a conversé avec les hommes* (Bar. 3. 38.); c'est que le Fils unique de Dieu, Dieu lui-même, a paru au milieu de nous. Mais cette circonstance n'est jamais interrompue : *Je suis avec vous*, dit Jésus-Christ, *tous les jours jusqu'à la consommation des siècles* (Matth. 28. 20.); nous pouvons

(1) Saint Jean Chrysostôme explique la nature de la fête de l'Epiphanie, selon l'idée qu'en avoient les Orientaux, laquelle étoit conforme à l'étymologie du mot ; car *Épiphanie* veut dire proprement *Manifestation*. Parmi les fêtes principales il ne cite pas celle de la Nativité, qui étoit toute récente dans l'Orient, et qui, apportée depuis peu d'Occident, ne jouissoit pas encore de la même autorité et de la même vénération que les autres dont il fait mention. (Voyez plus haut l'homélie sur la fête de la Nativité, p. 116 et suiv.)

donc célébrer tous les jours l'Épiphanie. Que signifie la fête de Pâques? quel en est le sujet? *Nous annonçons la mort du Seigneur*, c'est là la Pâque. Mais nous n'annonçons pas cette mort dans un temps marqué. S. Paul voulant nous affranchir de la nécessité des temps, et nous faire entendre qu'on peut célébrer la Pâque sans cesse, nous dit: *Toutes les fois que vous mangerez ce pain et que vous boirez ce calice, vous annoncerez la mort du Seigneur* (1. Cor. 11. 26.). Puis donc que nous pouvons toujours annoncer la mort du Seigneur, nous pouvons toujours célébrer la Pâque. Voulez-vous savoir que la fête présente peut se célébrer chaque jour, ou plutôt qu'elle existe chaque jour, voyons quel en est le sujet, et pourquoi nous la célébrons. C'est que l'Esprit-Saint est venu nous visiter; car l'Esprit de Dieu, ainsi que le Fils unique de Dieu, est avec les hommes fidèles. Quelle en est la preuve? *Celui qui m'aime*, dit Jésus-Christ, *observera mes préceptes, et je prierai mon Père pour qu'il vous envoie un consolateur, l'Esprit de vérité, qui demeurera avec vous éternellement* (Jean 14. 15. et 16.). Comme donc Jésus-Christ a dit de lui-même: *Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles*, et que nous pouvons toujours célébrer l'Épiphanie; il a dit de l'Esprit-Saint : *Qui demeurera avec vous éternellement*, et en conséquence nous pouvons toujours célébrer la Pentecôte.

Et afin de vous convaincre de plus en plus que nos fêtes peuvent être continuelles, qu'il n'y a pas de temps prescrit, que vous n'êtes pas bornés par la nécessité des temps, écoutez ce que dit saint Paul:

C'est pourquoi, célébrons cette fête (1. Cor. 5. 8.). Cependant il n'y avoit pas de fête lorsqu'il écrivoit son épître; il n'y avoit ni Pâques, ni Épiphanie, ni Pentecôte. Il vouloit donc nous apprendre que ce n'est pas le temps qui fait la fête, mais une bonne conscience. L'essence d'une fête est la joie et l'alégresse; or, rien autre chose ne peut donner une joie spirituelle que le témoignage d'avoir fait de bonnes œuvres; et celui qui a fait de bonnes œuvres, qui jouit d'une bonne conscience, peut célébrer une fête continuelle. C'est ce qu'annoncoit saint Paul, lorsqu'il disoit : *C'est pourquoi célébrons cette fête, non avec les vieux levains, ni avec le levain de la corruption et de la malice, mais avec les azymes de la sincérité et de la vérité.* Vous voyez que l'apôtre ne vous asservit pas à la nécessité des temps, mais qu'il vous exhorte à avoir une conscience pure.

SUR LA PARTICIPATION AUX SACRÉS MYSTÈRES.

Extrait de l'homélie dix-septième, sur l'épître aux Hébreux. (Bén. t. 12, p. 169; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 856; Sav. t. 4, p. 523.)

Puisque j'ai parlé du sacrifice de nos autels, je vais m'adresser à ceux qui sont initiés dans nos saints mystères. Je ne leur dirai que quelques mots, mais qui pourront avoir une grande vertu et leur être d'une grande utilité; car ce n'est pas moi qui parle, c'est l'Esprit-Saint qui s'exprime par ma bouche. Il

y en a plusieurs qui ne participent qu'une fois l'année à ce sacrifice, d'autres y participent deux fois, d'autres davantage. Mon discours s'adresse à toutes ces sortes de personnes, non seulement à ceux qui sont ici présens, mais encore à ceux qui ont choisi le désert pour leur retraite, et qui ne participent à nos mystères qu'une fois l'année, ou même qu'une fois durant deux ans. Lesquels donc estimerons-nous le plus, ou ceux qui n'y participent qu'une fois l'année, ou ceux qui y participent souvent, ou ceux qui n'y participent que rarement? Ce ne sont point ceux qui n'y participent qu'une fois, ni ceux qui y participent souvent, ni ceux qui y participent rarement que nous estimons, mais ceux qui y participent avec une conscience pure, un cœur net, une vie irréprochable. Que celui qui est en cette disposition s'en approche toujours, que celui qui n'y est point ne s'en approche pas même une seule fois. Pourquoi cela? C'est qu'il prend son jugement et sa condamnation, c'est qu'il ne fait qu'attirer sur lui des peines et des supplices. Les substances les plus nourrissantes, reçues dans un estomac qui est chargé de mauvaises humeurs, tournent à la ruine du corps, et deviennent la cause d'une maladie : nos mystères redoutables produisent le même effet dans les ames. Vous participez à une table spirituelle, à une table royale ; et après cela, vous ne craignez pas de souiller votre bouche d'ordures et de boue ! vous la parfumez d'odeurs divines, et vous n'appréhendez pas de la remplir ensuite d'odeurs infectes ! Je le demande à celui qui approche de la table sainte après une année, croit-il que quarante

jours de pénitence suffisent pour se purifier des péchés qu'il a commis durant tout ce temps ? et après une semaine il reviendra à ses premiers désordres ! Eh quoi ! mon frère, je vous le demande, si après avoir été quarante jours à vous remettre d'une maladie dangereuse, vous alliez prendre les mêmes nourritures qui vous ont rendu malade, ne perdriez-vous pas toute la peine que vous auriez prise pour vous guérir? Que si ces changemens d'un état à un autre arrivent si aisément dans les choses qui dépendent de la nature, combien plus facilement encore doivent-ils arriver dans celles qui dépendent de notre libre arbitre ? Je m'explique. Il est naturel d'avoir des yeux sains et de distinguer les objets ; mais quelquefois une indisposition gâte notre vue. Si donc ce qui dépend de la nature peut s'altérer, combien plus ce qui ne dépend que de nous ? Vous ne donnez que quarante jours à la guérison de votre ame, peut-être même que vous ne les donnez pas ; et vous croyez avoir assez fait pour apaiser Dieu ! vous vous jouez, mon frère, vous vous jouez.

Je ne vous dis pas ceci pour vous empêcher d'approcher de la table sainte, même une seule fois l'année, je voudrois au contraire que vous en approchassiez continuellement. C'est pour cela que le diacre, afin d'appeler les saints à cette table divine, crie à haute voix : LES CHOSES SAINTES SONT POUR LES SAINTS, et que par là il avertit tous les fidèles de ne pas approcher sans être bien préparés. Et comme dans un troupeau de brebis, où plusieurs sont saines et plusieurs malades, il est nécessaire de les séparer les unes des autres : ainsi dans l'église,

où il y a des brebis saines et d'autres malades, le diacre, par la voix terrible qu'il fait retentir dans toute l'enceinte de ce lieu sacré, sépare les saines des malades, attirant les unes et rejetant les autres. En effet, comme il est impossible que l'homme connoisse à fond l'intérieur d'un autre homme, selon ce que dit l'Écriture : *Qui d'entre les hommes connoît ce qui se passe dans l'homme, sinon l'esprit de l'homme qui est en lui-même* (1. Cor. 2. 11.)*?* le diacre, à la fin du sacrifice, prononce les paroles redoutables que nous avons citées plus haut, afin que personne n'approche témérairement de la fontaine spirituelle. Et, pour continuer la même comparaison, de même que les pasteurs retiennent les brebis malades dans des lieux à l'ombre, et qu'ils leur donnent une nourriture particulière, sans leur permettre de sortir dehors avec les autres pour se nourrir d'herbes pures, et se désaltérer à une claire fontaine : c'est ainsi que la voix du diacre, comme un lien puissant, retient les indignes, et les empêche de s'approcher des mystères. Vous ne pouvez dire : Je n'étois pas instruit, j'ignorois tout le danger; saint Paul le déclare dans les termes les plus forts. Je n'ai pas lu saint Paul, direz-vous. Ce n'est pas là s'excuser, c'est plutôt s'accuser soi-même. Quoi ! vous venez tous les jours à l'église, et vous ignorez les paroles de l'apôtre ! Mais enfin, pour vous ôter tout prétexte, le diacre debout, levant la main, dans un lieu éminent d'où il est aperçu de tout le peuple, dans un redoutable et profond silence, crie à haute voix, fait retentir des paroles qui appellent les uns et rejettent les autres. Ce n'est

pas sa main qui fait la séparation, mais sa langue qui la fait bien plus clairement que ne la feroit sa main. Cette voix, qui frappe nos oreilles, est comme une main forte et puissante qui repousse les uns de la table sainte, et y amène les autres. Aux jeux olympiques, vous le savez, il y a toujours un héraut qui, criant à haute voix, demande si l'on connoît celui qu'il présente, pour être un esclave, un voleur, un homme de mauvaise vie. Cependant ces combats ne regardent que la force du corps et non la vigueur de l'ame. Mais si, lorsqu'il n'est question que d'un exercice du corps, on apporte tant d'exactitude, combien en doit-on apporter davantage dans des combats purement spirituels ? Nous avons aussi chez nous un héraut qui ne prend pas chaque athlète pour le présenter, mais qui s'adresse en même temps à la conscience de tous les fidèles, sans chercher d'autres accusateurs qu'eux-mêmes. Il ne dit point : Quelqu'un accuse-t-il cet homme ? mais : Quelqu'un s'accuse-t-il soi-même ? Oui, c'est là ce qu'il dit lorsqu'il prononce ces paroles : LES CHOSES SAINTES SONT POUR LES SAINTS ; c'est comme s'il disoit : Si quelqu'un n'est pas saint, qu'il n'approche pas. Il ne dit point : Si quelqu'un n'est pas purifié de ses péchés ; mais : Si quelqu'un n'est pas saint. Car ce n'est pas la rémission de nos péchés qui nous rend saints, mais la présence du divin Esprit dans nos ames, et l'abondance des bonnes œuvres. Je ne me contente pas, dit-il, que vous soyez sortis de la boue et de l'impureté de vos péchés ; je désire que l'on voie reluire en votre ame une blancheur et une beauté particulière. Si le roi de

Babylone choisit autrefois entre les captifs, les jeunes enfans les mieux faits et les plus beaux pour les faire nourrir auprès de lui, combien plus, lorsque nous nous présentons à la table du Roi céleste, devons-nous être distingués par la beauté de l'ame, par la blancheur de notre robe, par une chaussure royale, par l'or et l'éclat des plus beaux ornemens spirituels, par la ceinture mystérieuse de la vérité? Que celui qui sera tel s'approche et boive dans la coupe du roi des anges. Mais si quelqu'un avec un habit en lambeaux, sale et mal-propre, ose se présenter à la table du Roi suprême, combien ne sera-t-il pas puni de sa témérité ? Et qu'on ne s'imagine pas que quarante jours suffisent pour effacer les péchés de toute une année; car si les peines même de l'enfer ne suffisent pas pour expier nos fautes, quoiqu'elles soient éternelles, et qu'elles soient éternelles pour cela même, comment un temps si court suffira-t-il, surtout lorsque notre pénitence a été si foible et si peu fervente ?

COMMENT IL FAUT RAVIR LE CIEL.

Extrait de l'homélie cinquante-quatrième, dans d'autres éditions cinquante-troisième, sur l'évangile de saint Jean. (Bén. t. 8, p. 320; Fr. D. Nouv. Test. t. 2, p. 343; Sav. t. 2, p. 780.)

Il est bon de ravir, mais le royaume des cieux, et non des biens périssables. *Les violens*, dit l'Évangile, *le ravissent* (Matth. 11. 12.). Il faut de l'ar-

deur pour l'obtenir, on n'y parvient pas si on se néglige. Que signifie ce mot, *les violens* ? c'est-à-dire qu'il est besoin de beaucoup de violence. Le chemin est étroit, et il faut une ame forte et courageuse. Les ravisseurs du bien d'autrui s'appliquent à prévenir tout le monde; occupés uniquement de s'emparer de ce qu'ils veulent ravir, et de prévenir tous ceux qui les devancent, ils ne voient ni les tribunaux, ni les sentences, ni les supplices. Ravissons donc le royaume des cieux. Ici ce n'est pas un crime de ravir, mais un mérite : on est blâmable de ne pas ravir. Ici nos richesses n'augmentent aux dépens de personne. Efforçons-nous donc de ravir le ciel : et si la colère, si la concupiscence nous trouble, forçons notre nature; devenons plus doux : fatiguons-nous un peu de temps, afin d'obtenir un repos sans fin. Ne ravissez pas de l'or, mais ravissez ces richesses qui vous feront regarder l'or comme de la boue. S'il s'agissoit de ravir de l'or ou du plomb, lequel saisiriez-vous préférablement? n'est-il pas clair que vous prendriez l'or? Vous donc qui préférez le plus précieux lorsque le ravisseur est puni, vous abandonnez le plus précieux lorsque le ravisseur est récompensé ! Quand il y auroit punition de l'une et l'autre part, vous choisiriez l'un plutôt que l'autre. Mais ici, au contraire, il y a béatitude. Et comment ravir le ciel? direz-vous. Jetez ce que vous avez entre les mains. Tant que vous retiendrez les biens présens, vous ne pouvez ravir les biens futurs. Imaginez-vous un homme qui a les mains chargées de plomb, il ne pourra ravir de l'or tant qu'il gardera le plomb, tant qu'il ne le jettera pas pour de-

venir plus léger. Le ravisseur doit être agile et dégagé de tout, pour qu'on ne puisse pas se saisir de lui. Il est maintenant des puissances ennemies qui nous attaquent pour nous enlever le ciel. Mais tâchons, mes frères, tâchons de leur échapper, en ne leur donnant aucune prise contre nous. Coupons tous les liens par lesquels on pourroit nous saisir, dépouillons-nous des biens de cette vie. Qu'avons-nous besoin de vêtemens de soie? jusques à quand nous chargerons-nous de toutes ces chaînes ridicules? jusques à quand enfouirons-nous de l'or? jusques à quand nous attacherons-nous à des biens périssables qui nous empêchent d'acquérir les biens éternels?

TOUTE LA VIE D'UN CHRÉTIEN EST UNE VIE D'AFFLICTIONS ET DE COMBATS; COMMENT IL DOIT SE PRÉPARER A COMBATTRE.

Extrait de la cinquième homélie sur l'épître aux Hébreux. (Bén. t. 12, p. 58; Fr. D. Nouv. Test. t. 6, p. 745; Sav. t. 4, p. 460.)

Ne nous affligeons point quand nous voyons les pécheurs jouir des biens de ce monde : mais réjouissons-nous quand nous souffrons des maux qui nous purifieront de nos péchés. Ne cherchons point le plaisir et les délices. Jésus-Christ a annoncé des afflictions à ses disciples. *Tous ceux*, dit saint Paul,

qui veulent vivre avec piété en Jésus-Christ, souffriront persécution (2. Tim. 3. 12.). On ne voit pas un athlète généreux rechercher, pendant le combat, les agrémens du bain, ni soupirer après une table chargée de mets et de vins exquis. Ce ne seroient pas-là les sentimens d'un athlète, mais d'un homme lâche et mou. Un athlète combat couvert de poussière, exposé aux rayons du soleil, baigné de sueur, épuisé de travaux et de fatigues. C'est ici le temps de combattre et de lutter, le temps de recevoir des blessures, de répandre du sang, de souffrir des douleurs. Écoutez le grand apôtre. *Je combats*, dit-il, *et je ne donne pas des coups en l'air* (1. Cor. 9. 26.). Regardons toute notre vie comme une vie de combats, ne cherchons ni repos ni relâche, et ne soyons pas surpris d'être affligés. Un athlète n'est pas surpris d'essuyer les fatigues du combat. Il viendra un jour où nous nous reposerons; il faut ici-bas que nous soyons perfectionnés par la souffrance. Quoique nous ne soyons plus dans le temps des persécutions ouvertes, il est d'autres peines qui nous attaquent tous les jours; et si nous ne leur résistons pas, comment résisterions-nous à la violence des persécutions? *Jusqu'ici*, dit saint Paul, *vous n'avez eu que des tentations humaines* (1. Cor. 10. 13.). Demandons à Dieu de ne pas entrer dans la tentation, mais dès que nous y serons, supportons-la avec courage. C'est une action de sagesse de ne pas se précipiter soi-même dans le péril; c'est une action de force de tenir ferme au milieu du péril. Ne nous y jetons pas de nous-mêmes sans raison, je le répète; il y auroit de la témérité : mais lorsque nous y se-

rons entraînés, et que les circonstances nous y appelleront, ne cédons pas; il y auroit de la timidité. Si l'intérêt de la foi nous appelle, ne reculons point. Mais sans aucun motif suffisant, sans besoin et sans nécessité, sans une cause qui intéresse la Religion, ne nous avançons point de nous-mêmes : ce ne seroit alors que le mouvement d'une vaine gloire. Que si la Religion court des risques; quand il y auroit mille morts à endurer, ne reculons point. N'appelez pas les tentations lorsque la foi est réglée selon vos désirs. Pourquoi alors attireriez-vous des dangers qui seroient sans aucun fruit? Je vous parle de la sorte pour vous engager à observer les lois de Jésus-Christ, qui nous commande de prier Dieu qu'il éloigne de nous la tentation, et qui nous commande ailleurs de porter notre croix et de le suivre. Ces deux commandemens, loin de se contredire, s'accordent parfaitement bien. Soyez prêt de votre part à combattre comme un soldat généreux; soyez toujours sous les armes, toujours dans la vigilance, toujours sous vos gardes, toujours dans l'attente de l'ennemi. N'excitez pas vous-même la guerre; ce ne seroit plus être un soldat, mais un séditieux. La trompette de la Religion vous donne-t-elle le signal, mettez-vous aussitôt en campagne, ne craignez pas pour votre vie, présentez-vous avec joie au combat, rompez les troupes de vos adversaires, luttez de front contre le démon, renversez-le, et élevez un trophée de ses dépouilles. Mais si, comme nous l'avons déjà dit, la Religion n'est point en péril, si l'on n'attaque point nos vérités saintes, je dis celles qui regardent le salut, si personne ne nous oblige à agir

contre la volonté de Dieu, ne montrez pas alors un courage inutile. La vie d'un chrétien est une vie pleine de sang, c'est-à-dire que nous devons être prêts non à répandre le sang d'autrui, mais à verser le nôtre. Lors donc que la gloire de Jésus-Christ le demandera, répandons notre sang aussi volontiers que nous répandrions un peu d'eau. Eh ! le sang est-il autre chose qu'un peu d'eau qui arrose notre corps? Dépouillons-nous de notre chair avec la même facilité que nous nous dépouillerions d'un simple vêtement. Et nous le pourrons, si nous ne sommes attachés ni à l'argent, ni à nos maisons, ni à aucune des choses présentes.

Si ceux qui sont enrôlés dans une milice séculière, renoncent à tout, se trouvent partout où la guerre les appelle, s'ils font de longues marches, et supportent toutes les fatigues avec ardeur ; à combien plus forte raison des soldats de Jésus-Christ ne doivent-ils pas prendre les armes pour combattre leurs passions? Il n'y a plus maintenant de persécution, et puisse-t-il n'en arriver jamais ! Mais la cupidité, l'avarice, l'envie, toutes les passions nous suscitent une autre guerre. C'est cette guerre que marque saint Paul lorsqu'il dit : *Nous n'avons pas à combattre contre la chair et contre le sang* (Eph. 6. 12.). Cette guerre ne nous donne point de relâche; l'apôtre veut que pour la soutenir nous soyons toujours en armes. *Demeurez fermes*, dit-il, *ayant les reins ceints* (Eph. 6. 14.); ce qui désigne tout le temps de cette vie et tous les momens de la journée. La langue, les yeux, nous livrent des combats dont il nous faut sortir vainqueurs. Les désirs de la

chair se soulèvent contre nous. C'est donc par là que saint Paul commence à armer le soldat de Jésus-Christ. *Que la vérité*, dit-il, *soit la ceinture de vos reins*. Pourquoi *la vérité*? c'est sans doute que la concupiscence nous fait illusion et nous en impose, selon ce que dit le prophète David : *Mes reins sont remplis d'illusions* (Ps. 37. 8.). Le plaisir qui vient de la concupiscence n'est pas un plaisir véritable, il n'en est que l'ombre. *Que la vérité soit donc la ceinture de vos reins ;* c'est-à-dire le plaisir véritable, la sagesse et l'honnêteté. Saint Paul instruit des excès du péché, et voulant que nous armions tous nos membres, nous donne de sages avis. Il veut que nous prenions la cuirasse et le bouclier. *La colère injuste*, dit l'Écriture, *ne pourra être justifiée* (1). La colère est une bête furieuse, toujours prête à s'élancer sur nous. Nous avons besoin d'être défendus de toute part et d'être munis d'une forte cuirasse, pour nous garantir de ses assauts.... Il nous faut encore un casque pour défendre notre tête, où siége la raison, et d'où tout dépend, c'est-à-dire, notre salut, si nous faisons ce qu'il faut faire, ou notre perte si nous ne le faisons pas. C'est pour cela que saint Paul use de cette expression, *et le casque du salut*.... Nos pieds aussi et nos mains ont besoin d'être revêtus de leurs armes ; non ces pieds et ces mains visibles, mais les pieds et les mains de l'ame ; les unes pour faire librement toutes les bonnes œuvres nécessaires, les autres pour courir partout où

(1) Je n'ai trouvé ce passage ni dans la Vulgate ni dans les Septante.

Dieu nous appelle. Armons-nous donc de cette sorte, afin que nous puissions triompher de nos ennemis, et ceindre notre front de la couronne destinée à ceux qui auront remporté la victoire.

QUE LA JUSTICE RENFERME TOUTES LES VERTUS.

Extrait de l'explication du psaume quatrième. (Bén. t. 5, p. 7; Fr. D. t. 3, p. 9; Sav. t. 1, p. 522.)

La justice n'est pas une vertu particulière, mais elle renferme toutes les vertus. Ainsi, Job étoit juste, parce qu'il possédoit toutes les vertus humaines, sans s'abstenir d'un vice et s'abandonner à un autre. Ainsi, nous appelons une balance juste, celle qui est égale partout, qui pèse également l'or, le plomb, toutes les matières et tous les métaux. Job étoit juste, parce qu'il étoit égal partout. Sa justice ne s'étendoit pas seulement à l'argent, mais à tous les autres objets dans lesquels il ne passoit jamais les bornes. Non, on ne pourroit dire qu'il chérissoit la justice lorsqu'il étoit question d'argent, et que passant les bornes dans le commerce avec son prochain, il étoit arrogant et superbe; il fuyoit surtout l'orgueil; aussi disoit-il : *Si j'ai dédaigné d'entrer en jugement avec mon serviteur et avec ma servante lorsqu'ils disputoient contre moi, ou si je ne les ai pas traités comme je me traitois moi-même* (Job,

31. 13.). C'est donc une grande injustice que de se livrer à l'orgueil et à l'arrogance; et comme nous traitons d'ames cupides ceux qui, peu contens de ce qu'ils possèdent, cherchent à envahir le bien d'autrui, ainsi nous appelons arrogans et superbes ceux qui exigent de leur prochain plus qu'il ne leur est dû, qui s'estiment beaucoup eux-mêmes, et qui méprisent les autres; ce qui ne peut venir que d'un principe d'injustice.

QUEL EST LE COMBLE DE LA VERTU CHRÉTIENNE.

Extrait de la dix-huitième homélie sur l'évangile de saint Matthieu. (Bén. t. 7, p. 238; Fr. D. Nouv. Test. t. 1, p. 228; Sav. t. 2, p. 129.)

JÉSUS-CHRIST ne nous ordonne pas seulement d'aimer nos ennemis, mais de prier pour eux. Voyez par combien de degrés il nous faut passer pour arriver à la plus haute perfection; parcourez ces degrés et comptez-les. Le premier est de ne point commencer soi-même à faire du mal; le second, de ne pas chercher à nous venger de celui qu'on nous a fait; le troisième, de témoigner de la douceur, sans vouloir tirer une vengeance qui égale l'injure; le quatrième, de s'offrir volontairement pour endurer une injure; le cinquième, d'être disposés à souffrir, plus qu'on ne veut nous faire souffrir; le sixième, de ne pas haïr celui qui nous maltraite; le septième, d'avoir

même pour lui de l'affection; le huitième, de lui faire du bien; enfin le neuvième, de prier pour lui le Seigneur. Tel est le comble de la vertu chrétienne.

SUR LE DÉLAI DU BAPTÊME.

Extrait de l'homélie première sur les actes des Apôtres. (Bén. t. 9, p. 11; Fr. D. Nouv. Test. t. 3, p. 13; Sav. t. 4, p. 614.)

A-T-ON commis de grands crimes avant le baptême, des homicides, des adultères, ou d'autres péchés énormes, l'eau du baptême les efface; et il n'y a point de péchés, quelque griefs qu'ils puissent être, qui ne soient remis dans ce sacrement, dont la grace est toute divine. Que si, après le baptême, on commet de nouveaux homicides, de nouveaux adultères, les premiers péchés demeurent toujours effacés; car les dons et la vocation de Dieu sont immuables (Rom. 11. 29.), et il ne s'en repent point; mais le pécheur est puni aussi grièvement pour ces fautes nouvelles, que si les autres n'eussent pas été remises, et même il est puni davantage, parce que la grace dont il abuse redouble l'énormité de ses nouveaux crimes. Pour preuve qu'alors il est puni plus sévèrement, écoutez ce que dit saint Paul: *Celui*, dit cet apôtre, *qui a violé la loi de Moïse, est condamné à mort sans miséricorde, sur la déposition de deux ou trois témoins; combien donc*

croyez-vous que celui-là sera jugé digne d'un plus grand supplice, qui aura foulé aux pieds le Fils de Dieu, qui aura profané le sang de la nouvelle alliance, qui aura outragé l'Esprit de grace (Héb. 10. 28 et 29.)?

Peut-être par ces discours en détournons-nous plusieurs de recevoir actuellement le baptême. Mais ce n'est pas là notre intention; nous demandons au contraire qu'ils le reçoivent, et qu'après l'avoir reçu ils en conservent la grace en vivant avec plus de régularité et de modestie. Vous craignez, dites-vous, de retomber dans le crime après le baptême. Si vous aviez une véritable crainte, vous auriez reçu le baptême, et vous tâcheriez d'en conserver la grace. Vous insistez, et vous dites que c'est la crainte qui vous empêche de vous faire baptiser; et vous ne craignez pas de mourir sans être baptisé! Dieu est bon, dites-vous. Recevez donc le baptême, parce que Dieu, qui est bon, vous aidera de son secours. Mais lorsqu'il faudroit agir avec ardeur, vous ne vous rappelez pas la bonté divine; et vous vous en faites un prétexte lorsque vous voulez différer. Cependant c'est pour agir qu'il faudroit implorer cette bonté, à laquelle nous aurons d'autant plus de droit, que nous agirons plus pour notre part. Si, par une suite de la fragilité humaine, celui qui met en Dieu toute sa confiance, retombe dans le péché après avoir reçu le baptême, le Seigneur lui fera miséricorde, pourvu qu'il fasse une sincère pénitence; au lieu que celui qui, après avoir cherché de vains prétextes dans la bonté de Dieu, meurt sans avoir participé à la grace du baptême, ne pourra jamais se soustraire

à sa vengeance. Pourquoi donc exposer votre salut par des détours et des retardemens? Il est impossible, oui, il est impossible que celui qui, sur de vains prétextes, diffère sans cesse le baptême, fasse quelque chose de grand et d'héroïque. Mais pourquoi vous faites-vous de vaines frayeurs, et vous abandonnez-vous à l'incertitude de l'avenir? pourquoi ne pas user de vos craintes pour travailler avec empressement et avec zèle, afin de vous distinguer par des actions vraiment dignes d'un chrétien? Vaut-il mieux vivre dans des craintes continuelles, que de mettre la main à l'œuvre? Si quelqu'un vous plaçoit dans une maison qui menace ruine, et qu'il vous dît : Attendez en repos que cette poutre qui est pourrie, et qui tombera peut-être, tombe sur votre tête, sinon, travaillez à l'étayer, pour assurer votre demeure; quel parti prendriez-vous alors? aimeriez-vous mieux vous tenir tranquille, au hasard d'être écrasé, que de vous mettre en sûreté par de sages précautions? Tenez la même conduite à l'égard du baptême, puisque l'avenir est incertain, puisque vous habitez une maison pourrie qui menace ruine à chaque moment, puisqu'avec du travail et de la peine vous pouvez assurer votre salut.

Soyons donc attentifs, et prenons garde de retomber dans le péché, après avoir reçu la grace du baptême; mais si ce malheur nous arrivoit, ne perdons point pour cela toute espérance. Dieu, dont la bonté est infinie, nous a donné plusieurs moyens pour effacer les péchés même commis après le baptême. Et si ceux qui pèchent depuis qu'ils ont été baptisés sont punis plus sévèrement que les catéchumènes,

ceux qui connoissent le remède de la pénitence, et qui refusent de s'en servir, seront condamnés à des supplices encore plus rigoureux. Plus la bonté du Seigneur à notre égard est grande, plus sa vengeance sera sévère si nous négligeons de profiter de sa miséricorde. Quoi! mon frère, vous qui étiez chargé de crimes, éloigné de Dieu autant qu'on peut l'être, vous êtes devenu tout-à-coup son ami, vous avez été élevé au plus grand honneur, non par vos propres mérites, mais par une pure grace d'en-haut; et vous êtes retombé dans votre première turpitude, sans être arrêté par les peines les plus griéves qu'on vous réservoit! Cependant Dieu ne s'est pas encore éloigné de vous sans retour, il vous donne une infinité de moyens pour opérer votre salut, et pour rentrer en grace. Voilà ce que Dieu fait pour sa part; et vous ne voulez pas y répondre par vos efforts!

De quelle excuse pourrez-vous donc colorer votre lâcheté? Les gentils n'auront-ils pas sujet d'insulter à votre négligence, de vous regarder comme un être absolument inutile? Si la religion que vous professez, vous diront-ils, est si sainte et si efficace, dites-nous ce que signifie cette grande multitude de gens qui ne sont pas initiés. Nos mystères ne sont pas moins utiles que sublimes; mais on ne doit pas attendre à se faire baptiser qu'on soit près de mourir. C'est le temps de faire son testament, et non celui de recevoir le baptême. Il faut avoir la tête saine et l'esprit net, pour se disposer à recevoir la grace du mystère. Un homme qui n'est pas dans son bon sens, n'est pas capable de faire son testament; ou, s'il le fait dans cet état, c'est un sujet légitime

pour le faire casser : voilà pourquoi on met à la tête des testamens cette formule : *J'ai disposé de mes biens ayant l'esprit sain et libre.* Un malade qui n'a plus sa tête seroit-il donc capable d'être initié dans nos saints mystères ? Si un homme qui veut régler quelque affaire temporelle d'une certaine importance en est empêché par les lois civiles, quand il n'a pas la tête saine, et s'il ne peut disposer de ses biens propres tant qu'il est en cet état, comment pourra-t-il négocier l'affaire importante de son salut, se préparer à mériter les biens éternels, et comprendre toutes les instructions qu'on lui donne à ce sujet, lorsque la maladie le trouve et le met hors de son bon sens ? Pourrez-vous dire au Fils de Dieu que vous avez été enseveli avec lui pendant votre vie, lorsque vous êtes sur le point d'en sortir? C'est par vos paroles et par vos œuvres que vous devez lui témoigner votre ardeur. Vous faites à peu près comme celui qui demanderoit à s'enrôler lorsque la guerre est près de finir; ou comme un athlète qui entreroit en lice lorsque les spectateurs se retirent. Vous ne prenez pas les armes pour partir aussitôt, mais pour attaquer l'ennemi et remporter la victoire.

Ne croyez pas que je vous parle ici hors de propos, parce que la sainte quarantaine est passée ; car c'est là justement ce qui m'afflige, de voir que l'on fixe un temps pour recevoir la grace du baptême. L'eunuque dont il est parlé dans les Actes des apôtres (Act. 8. 27.), tout barbare qu'il étoit, faisant voyage et marchant dans le grand chemin, n'attendit pas un temps plus commode pour se faire bap-

tiser; non plus que ce geolier qui voyoit dans la prison saint Paul battu de verges, chargé de chaînes (Act. 16. 29.), et qui ne pouvoit douter qu'il n'y restât encore long-temps. Et maintenant plusieurs d'entre vous, qui ne sont ni en prison, ni en voyage, diffèrent de jour en jour à recevoir le baptême, vous attendez même jusqu'au dernier soupir. Que si vous doutez encore de la divinité de Jésus-Christ, demeurez hors de l'église, n'y venez pas entendre la parole divine, ne vous ingérez pas parmi les catéchumènes. Si vous êtes persuadé qu'il est Dieu, si vous le croyez fermement, pourquoi différer? pourquoi balancer? pourquoi remettre sans cesse à un autre temps? Vous craignez, dites-vous, de retomber dans le péché, et vous ne craignez pas ce qu'il y a de plus fâcheux, de sortir de ce monde chargé du fardeau de vos crimes! Non, ce n'est pas la même chose de refuser la grace qui vous est offerte, et de l'avoir perdue, malgré vos efforts pour la conserver. Si l'on vous reproche de ne vous être point présenté pour recevoir le baptême, ou de n'en avoir point conservé la grace, que répondrez-vous? Vous pouvez vous rejeter, dans le second cas, sur la difficulté d'observer les préceptes et de pratiquer la vertu; mais quelle peine y a-t-il à se faire baptiser? La grace du sacrement nous met en liberté sans aucun effort de notre part. Vous craignez de pécher après le baptême! C'est après le baptême que vous devez avoir cette crainte. Vous devez appréhender de perdre la liberté que vous avez reçue, et non de recevoir une aussi grande grace qui vous est offerte. Mais qu'arrive-t-il? Vous êtes circonspect avant le

baptême, et lâche après le baptême. Vous attendez le temps de Pâques pour vous faire baptiser! Pourquoi? Ce temps a-t-il quelque privilége par-dessus tous les autres? Ce ne fut point à la fête de Pâques, mais dans un autre temps, que les apôtres reçurent la grace du baptême. Ce ne fut point dans la solennité de Pâques que trois mille juifs et ensuite cinq mille furent baptisés, non plus que Corneille le centurion (Act. 10. 1.), et une infinité d'autres. Ne choisissons donc point les temps, de peur qu'en différant de jour en jour, nous ne mourions sans avoir joui des grands biens qu'on nous offre.

Quelle est, croyez-vous, ma douleur, lorsque j'apprends que quelqu'un est mort sans avoir reçu le baptême, et que je pense aux supplices affreux, aux tourmens épouvantables qu'il doit nécessairement subir? Quelle est encore ma peine lorsque j'en vois d'autres près de rendre les derniers soupirs, sans songer même alors à se faire baptiser? Que de choses se pratiquent dans ces derniers momens contraires à l'esprit de la cérémonie! On devroit, lorsque quelqu'un reçoit le baptême, donner des signes de réjouissance, se livrer à tous les transports de la joie et de l'alégresse; et quand l'épouse du malade apprend du médecin qu'il n'y a pas de temps à perdre, elle pleure, elle se lamente, elle se livre à son désespoir comme dans un grand malheur; les gémissemens retentissent dans toute la maison, comme si un criminel alloit être traîné au supplice. Le malade s'afflige encore davantage, et s'il relève de maladie, son chagrin redouble, comme si on lui avoit fait un grand mal en le baptisant, parce qu'il ne

se sent pas disposé à persévérer dans la vertu, et qu'il n'envisage qu'avec crainte les combats qu'il sera obligé de soutenir. Vous voyez combien le démon invente de ruses et d'artifices, de quelle manière il se joue des hommes pour les entretenir dans le désordre. Garantissons-nous de ses piéges, ne nous laissons pas surprendre par ses ruses, vivons selon les maximes de l'Évangile. Le Fils de Dieu n'a pas institué le baptême pour que nous mourions aussitôt après l'avoir reçu, mais pour que, vivant ensuite, nous recueillions les fruits d'une grace abondante. Peut-on dire à un homme qui va partir du monde, qui va être arraché de la terre, produisez de bons fruits? Ne savez-vous pas que *les fruits de l'esprit sont la charité, la joie, la paix* (Gal. 5. 22.)? Pourquoi voyons-nous donc des fruits si opposés? La femme du malade se lamente quand elle devroit se réjouir; ses enfans sont en pleurs quand ils devroient s'applaudir du bonheur de leur père; le malade lui-même, qui devroit triompher comme dans un jour de fête, est plongé dans des ténèbres, rempli de troubles et d'inquiétudes, consterné de laisser des enfans orphelins, une femme veuve, une maison désolée. Est-ce ainsi, je vous le demande, qu'on participe aux mystères? est-ce ainsi qu'on approche de la table sacrée? sont-ce là les dispositions convenables? Lorsque le prince envoie des lettres de grace pour faire élargir les prisonniers, tout le monde est content et joyeux; et lorsque Dieu envoie du ciel son Esprit-Saint, non pour payer les restes d'une dette, mais pour effacer tous les crimes d'un pécheur, vous jetez des cris, vous versez des larmes! quelle

contradiction ! Je ne dis pas que l'on donne quelquefois le baptême à des morts, et que l'on profane ainsi les choses saintes; mais on ne doit s'en prendre qu'à ceux qui ont réclamé si tard notre ministère.

Je vous exhorte donc à éviter tous ces inconvéniens, à vous disposer avec ardeur à recevoir la grace du baptême, afin qu'après avoir signalé ici-bas votre zèle à pratiquer la vertu, vous puissiez paroître avec plus de confiance devant le tribunal du souverain Juge.

RÉFLEXIONS SUR JONAS QUI S'ÉTOIT JETÉ DANS UN VAISSEAU POUR SE DÉROBER A DIEU.

Extrait de la cinquième homélie sur la pénitence, que nous avons traduite, en supprimant ce morceau, qui, dans le discours, faisoit une trop longue digression. (Bén. t. 2, p. 312, Fr. D. t. 1, p. 583; Sav. t. 6, p. 826.)

Dès que Jonas est entré dans le vaisseau, la mer s'enfle et soulève ses vagues furieuses. Et comme une servante fidèle, lorsqu'elle a trouvé un esclave du même maître, qui a pris la fuite chargé des effets de la maison, ne cesse d'inquiéter ceux qui lui ont donné retraite, qu'elle ne soit maîtresse de sa personne et qu'elle ne l'ait ramené ; ainsi la mer ayant trouvé et reconnu un compagnon de sa servitude, suscite mille embarras aux nautonniers par le bruit et l'agitation de ses vagues : elle ne les traîne pas devant les juges, mais elle menace de submerger

le vaisseau avec les hommes, s'ils ne lui livrent celui qui veut se dérober à leur maître commun. Que firent les nautonniers pendant cette horrible tempête? *Ils jetèrent*, dit l'Écriture, *dans la mer toute la charge du vaisseau*, *qui n'en fut pas soulagé* (Jon. 1. 5.), parce que, sans doute, le prophète restoit encore, le prophète qui étoit une charge pesante, par le poids, non de sa personne, mais de son péché; car il n'est point de fardeau plus pesant que le péché et la désobéissance à Dieu. Voilà pourquoi Zacharie le représente sous la figure du plomb (Zach. 5. 7.). David voulant le peindre sous les couleurs qui lui sont propres, disoit : *Mes iniquités se sont élevées au-dessus de ma tête*, *et se sont appesanties sur moi comme un fardeau insupportable* (Ps. 37. 5.). Jésus-Christ crioit, à ceux qui avoient vécu dans le crime : *Venez à moi*, *vous tous qui êtes chargés et fatigués*, *et je vous soulagerai* (Matth. 11. 28.). Le péché surchargeoit donc le vaisseau qui portoit Jonas, et il étoit près de le submerger.

EFFETS DE L'AMOUR DIVIN DANS LES CŒURS.

Extrait de la vingt-huitième homélie sur la Genèse. (Bén. t. 4, p. 277; Fr. D. t. 2, p. 505; Sav. t. 1, p. 222.)

Dès qu'on est enflammé d'un grand amour pour Dieu, on n'est plus touché des choses terrestres et

visibles, on ne les aperçoit pas même. Avec d'autres yeux, les yeux de la foi, on ne voit plus que les choses célestes et invisibles, on y applique son esprit tout entier, et l'on vit sur la terre comme si l'on étoit dans le ciel, sans pouvoir être détourné du chemin de la vertu par aucun obstacle, par aucune considération des choses humaines. Un homme bien pénétré de l'amour divin ne voit plus ni les adversités ni les prospérités de la vie présente; empressé d'arriver à sa patrie, il passe près de tout cela sans y prendre garde. Et comme un homme qui court avec une extrême vitesse ne remarque aucun de ceux qui passent devant lui, quoiqu'il rencontre une infinité de personnes, mais que tout occupé de sa course, il oublie tout le reste pour arriver promptement à son terme; de même celui qui marche à grands pas dans le chemin de la vertu, et qui désire avec ardeur de passer de la terre au ciel, néglige toutes les choses terrestres, et tout entier à sa course, sans penser à aucun des objets visibles, il ne s'arrête que quand il se voit enfin sur le sommet de la montagne. Un homme ainsi disposé, méprise et dédaigne tout ce qu'on regarde dans le monde comme le plus terrible; il ne redoute ni le fer, ni le feu, ni les précipices, ni les dents des bêtes féroces, ni les plus horribles tourmens, ni la cruauté des bourreaux, ni tout ce qu'on peut imaginer dans la vie de plus funeste; il passe par-dessus les charbons ardens, comme s'il fouloit aux pieds les roses; la vue des plus affreux supplices ne ralentit point sa marche, ne le détourne point. Le désir des biens futurs le transporte et lui fait oublier qu'il a un corps; la

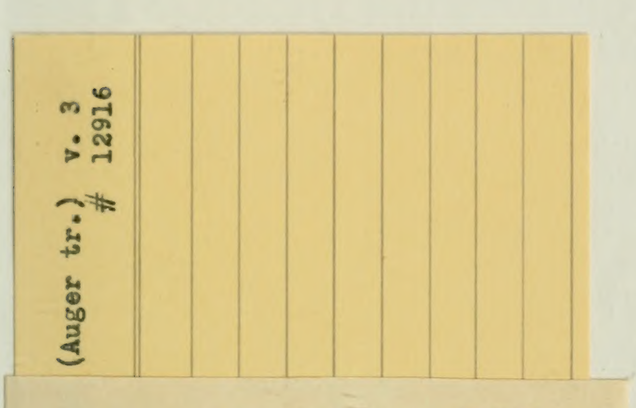
grace d'en-haut, dont il est prévenu, suspend toutes ses affections naturelles, l'empêche de sentir les douleurs les plus cuisantes. Je vous exhorte donc, mes frères, à allumer dans vos cœurs un grand amour de Dieu pour soutenir facilement les difficultés qui sont attachées à la pratique de la vertu : tout occupés d'arriver au ciel, ne soyez arrêtés dans votre course par aucun des événemens de la vie présente; mais uniquement attentifs à vous rendre dignes de posséder les biens ineffables d'une autre vie, supportez avec patience les maux et les traverses de celle-ci, sans être ni attristés par les ignominies, ni affligés de la pauvreté, ni découragés par les maladies, ni ralentis dans votre zèle pour la vertu par les mépris et les outrages des hommes; secouant tout cela comme une vile poussière, prenez des sentimens nobles et généreux, et montrez dans toutes les circonstances un courage digne de la foi que vous avez embrassée.

FIN DU TROISIÈME VOLUME.

****

TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.


(Auger tr.) v. 3
12916

